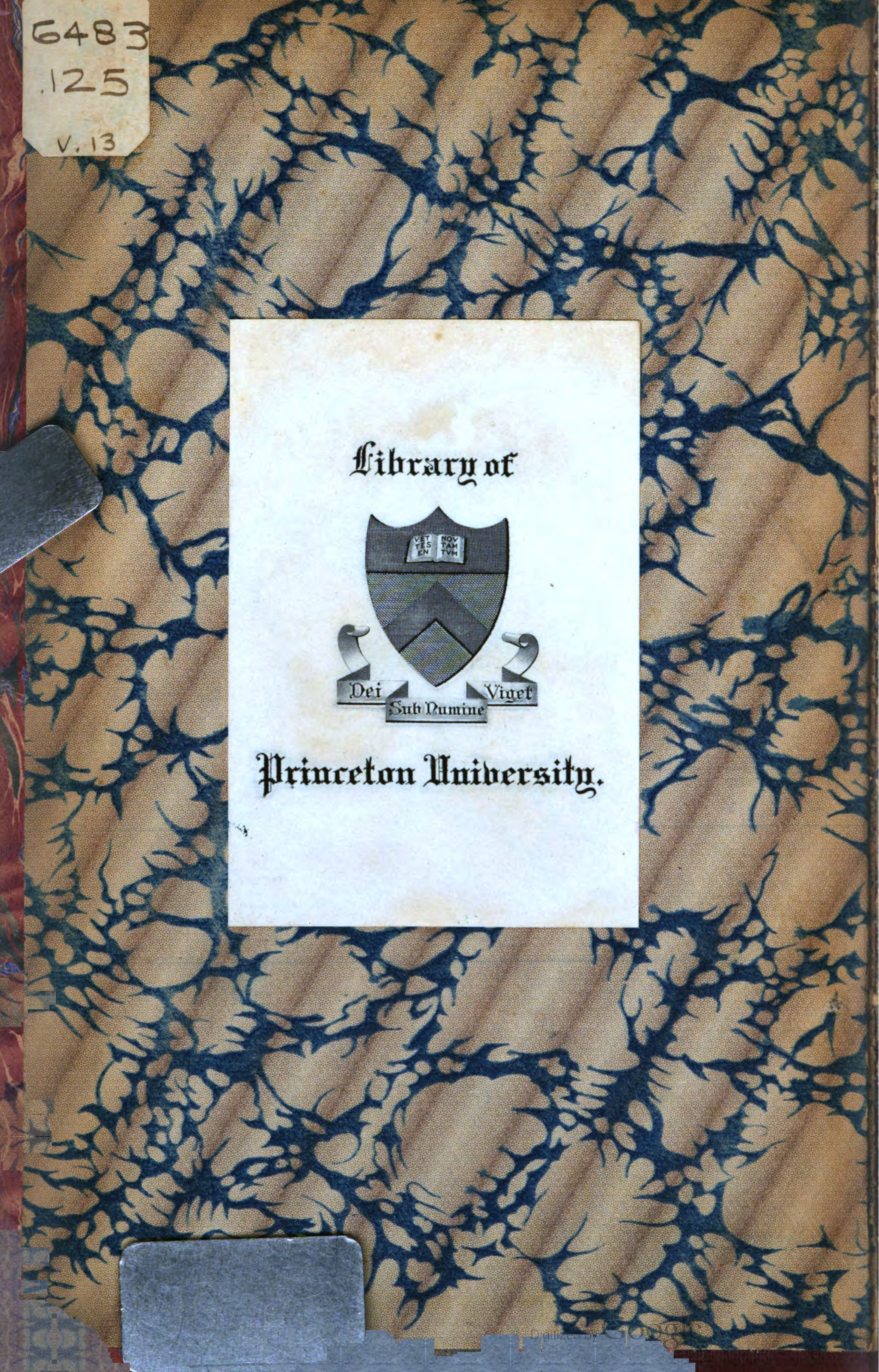



6483
.125
v.13
Library of
VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.



ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

TREIZIÈME ANNÉE. — 1903

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1903

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

TREIZIÈME ANNÉE. — 1903

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1903

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

UN CAS DE STIGMATISATION

Par M. Albert DE ROCHAS

I

Parmi les phénomènes extraordinaires dont l'étude constitue la science psychique, en train de se constituer, celui des stigmates a été l'un de ceux qui ont donné lieu aux discussions les plus passionnées parce que, d'une part, l'expérience prouve que, dans ses manifestations élémentaires, il peut être produit par une simple suggestion et que, d'autre part, il est souvent accompagné de circonstances et porté à un degré tels qu'il semblait devoir être attribué à des interventions surnaturelles. Malheureusement, dans les controverses de cette nature, chacun des adversaires a pour habitude de passer sous silence les faits contraires à la thèse qu'il soutient. C'est là un procédé indigne du véritable homme de science qui doit chercher la vérité sans aucune idée préconçue



et sans s'inquiéter des conséquences qui ne peuvent que coopérer à l'évolution normale de l'humanité.

Le cas dont je vais entretenir les lecteurs des *Annales* m'a paru présenter un intérêt tout particulier, parce que, tout en s'étant produit chez une personne douée d'autres facultés très difficilement explicables d'une façon naturelle, on peut en suivre, pour ainsi dire pas à pas, le processus physiologique, et je ne crois pas qu'il existe beaucoup d'autres observations aussi complètes et aussi impartiales.

II

Il y a près d'un demi-siècle, alors que je venais passer mes vacances d'élève de l'École polytechnique auprès de mon père qui était juge à Privas, j'eus l'occasion de voir quelquefois et surtout d'entendre beaucoup parler d'une sainte femme habitant Coux, village voisin, et qui présentait, disait-on, des phénomènes extraordinaires.

On la voyait souvent suspendue en l'air, soit à l'église, soit chez elle; parfois son voile de communion lui était enlevé lorsqu'elle se dirigeait vers la sainte Table et à ce moment, un cierge allumé se trouvait entre ses mains sans secours humains et disparaissait de même; en d'autres occasions, on la voyait subitement renversée à terre et on entendait, au même instant, des claquements répétés comme si de violents soufflets eussent été appliqués sur ses joues que l'on voyait immédiatement enflées, rougies et même noircies. On parlait de stigmates sanglants apparaissant et disparaissant subitement sur diverses parties de son corps. On racontait que ces faits étranges se produisaient beaucoup plus fréquemment le vendredi que les autres jours de la semaine. Enfin on lui attribuait la faculté de voir et d'entendre ce qui se passait au loin, de lire les pensées et même quelquefois de prédire l'avenir.

Je n'étais alors ni en âge, ni en situation de faire une enquête; enquête qui, du reste, aurait été fort difficile, car, dans un but très légitime, cette femme, qui s'appelait Victoire Clair, et les personnes qui l'entouraient (notamment l'abbé Combes, curé de la paroisse) s'efforçaient de cacher des phé-

nomènes dont la divulgation eût pu susciter des controverses fâcheuses et livrer à une curiosité très gênante la vie de celle qui en était la victime involontaire.

Il y a quelques années, ayant pris intérêt aux recherches psychiques, je m'adressai à Mme A..., très liée avec ma famille, et dont la mère, Mme D..., habitant près de Coux, avait été l'amie et la confidente presque unique de la stigmatisée. Mme A... me répondit en m'envoyant un manuscrit où Mme D... avait consigné les faits extraordinaires dont elle avait été témoin ou dont elle avait pu recueillir le récit pendant les quatorze ans (1849-1863) qu'elle vécut dans son intimité.

Dans la lettre qui accompagnait l'envoi, Mme A... m'écrivait : « Je vous garantis tous les faits renfermés dans cet écrit. Ils sont vrais ; j'en ai été le témoin bien des fois ; mais, si les faits eux-mêmes ont toute ma croyance, je ne vous en dis pas autant sur les jugements de voyante que je laisse à votre appréciation. » Ces lignes font allusion aux nombreuses extases pendant lesquelles Victoire Clair voyait le Christ, la Sainte Vierge et saint Joseph, conversait avec eux et visitait en leur compagnie les différentes salles du séjour des élus, assistait en esprit aux phases de la Passion et comptait le nombre de coups qu'il avait reçus sur telle ou telle partie de son corps, le nombre de gouttes de sang qui étaient tombées de ses plaies, etc.

Quel que puisse être l'intérêt qui s'attache à l'étude comparative de visions analogues, soit qu'on les considère comme réelles, soit qu'on les assimile à de simples rêves provoqués par la nature des préoccupations des sujets, je ne m'en occuperai pas ici. Je ne les invoquerai même pas comme un appui à l'origine extra-naturelle des stigmates, me bornant à rappeler, en la faveur de cette hypothèse, les phénomènes physiques que j'ai énumérés plus haut et dont la réalité est affirmée par de nombreux récits dans les *Souvenirs* de Mme D...

III

Victoire Courtier est née à Coux (Ardèche), vers 1811. Ses parents étaient de très honnêtes cultivateurs, et dès ses pre-

mières années, on la plaça dans une fabrique de soie en qualité d'ouvrière. Très bonne, très intelligente et très pieuse, elle fut une jeune fille modèle sous tous les rapports. En 1828, elle épousa un menuisier, René Clair, dont elle eut deux filles : l'aînée mourut en bas âge ; la seconde, Victorine, digne de sa mère, l'assista dans toutes ses épreuves.

En décembre 1832, René Clair projeta d'aller couper les branches d'un arbre déraciné et renversé par une inondation de la rivière d'Ouvèze ; sa femme, poursuivie par de sombres pressentiments, s'efforça de le dissuader. N'ayant pu y réussir elle l'accompagna, mais ce fut pour le voir écrasé par le tronc dont la section d'une grosse branche avait rompu l'équilibre. La jeune femme se précipita sur le corps de son mari en appelant au secours et perdit connaissance après une violente attaque de nerfs.

Elle revint enfin à elle ; mais, pendant un mois, ces mêmes crises se succédèrent, à ce point qu'il lui en survenait plusieurs dans un seul jour. A la longue, cet état s'améliora ; cependant, durant quelques années, chaque fois que M. le curé de Coux offrait le Saint Sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de son mari, on était obligé de l'emporter chez elle ; en ces moments, elle ne donnait aucun signe de vie.

Après cette catastrophe, Victoire fut obligée, pour vivre, de retourner à la fabrique ; elle y alla pendant neuf ou dix ans jusqu'au moment où le travail de sa fille Victorine, qui l'avait accompagnée dès qu'elle en fut capable et qui était devenue une ouvrière habile, put subvenir aux besoins des deux femmes vivant avec la plus grande simplicité dans une petite maison leur appartenant.

Peu à peu, se développèrent alors les phénomènes dont la genèse est rapportée çà et là, sans beaucoup d'ordre dans les *Souvenirs* de Mme A...

C'est en 1849 que Mme A... fit connaissance avec Victoire. Comme tous les membres de la petite société de Privas, elle avait entendu parler de la sainte de Coux et de ses facultés singulières.

« J'avoue, écrit-elle, qu'étant naturellement peu crédule à cette époque de ma vie à l'égard des choses surnaturelles,

j'ajoutai peu de foi à ces divers récits qui, répétés plusieurs fois, éveillèrent enfin ma curiosité et me donnèrent envie d'aller juger moi-même de leur réalité.

« Je parlai de mon désir à deux dames de mes amies qui n'habitent plus Privas et qui le partagèrent, ainsi qu'à deux autres de mes amies religieuses trinitaires; et, le vendredi suivant, nous affectuâmes notre projet.

« Dès notre arrivée à Coux, quelques femmes de ce village, à qui nous demandâmes de nous indiquer la demeure de Victoire, nous assurèrent que nous ne pourrions pas pénétrer chez elle, attendu que la porte était habituellement gardée, surtout les vendredis, par une femme qui, sur l'ordre de M. le Curé, en interdisait l'entrée à tous ceux qui se présentaient.

« Après nous être consultées, nous nous décidâmes à aller nous-mêmes chez le curé qui nous reçut avec un air qui nous déplut infiniment. Nous le priâmes et insistâmes longtemps pour qu'il nous permît de visiter la digne femme; il était inflexible. Je me souviens que j'insistai, moi plus particulièrement que mes compagnes; enfin, le digne curé me dit : — « Allez-y donc, Madame; mais souvenez-vous que c'est sans mon approbation, car votre curiosité est parfaitement inutile en cette circonstance. » — N'importe; je persistai, peut-être plus résolument encore, et mes amies s'acheminèrent, ainsi que moi, vers la demeure qui était encore gardée par la femme en question, vrai cerbère, que nous ne pûmes gagner ni par la supplication ni par l'espoir d'une récompense. C'est alors qu'une voisine de Victoire, voyant notre embarras, nous conseilla de monter par l'écurie de sa maison, et au moyen d'une échelle, afin de pouvoir pénétrer dans la chambre de la pauvre patiente. En effet, et avec d'assez grandes difficultés, nous arrivâmes auprès d'elle. Elle était couchée et avait le front entièrement inondé de sang. A peine eus-je jeté les yeux sur Victoire, qu'un frisson parcourait tout mon corps. J'éprouvai en moi-même un saisissement étrange; je tremblais, fondais en larmes et, sans lui adresser une parole, je me retirai au fond de l'appartement. Sa jeune fille, peinée de me voir en cet état, ne me quitta pas

et me donna tout ce qu'elle put pour me soulager, mais rien ne parvint à calmer cette agitation; je frissonnai, et sanglotai ainsi près d'une heure.

« Mes compagnes me pressant enfin de partir, je m'approchai de Victoire qui me tendit sa main que je baisai avec respect m'apercevant qu'elle était teinte de sang. Elle me montra l'autre en me disant que son côté et ses pieds étaient également remplis de sang. Je la contemplai quelques minutes, éprouvant un sentiment indéfinissable de sympathie déjà vive, de pitié, d'admiration et d'un profond respect à l'égard de cette créature qui présentait à mes yeux l'aspect d'un crucifié, et je la quittai à regret. Mais, à peine étions-nous toutes sur les premières marches de l'escalier que sa fille accourant demanda quelle était celle parmi nous qui s'appelait Mme D..., parce que sa mère la faisait prier de revenir auprès d'elle (aucune de nous n'avait dit son nom). Je retournai donc vers la pauvre souffrante qui sourit en me revoyant. « Vous êtes bien Mme D...? » me demanda-t-elle. Sur ma réponse affirmative, elle ajouta tout bas : « Il y a, voyez-vous une voix qui me parle bien souvent et qui, sitôt que vous, êtes sortie de ma chambre, m'a dit d'un ton très élevé : — « Appelle Mme D..., elle sera ta meilleure amie. » — Et alors, Madame, je vous ai fait remonter pour vous dire cela... »

A dater de ce moment, en effet, les visites se firent de plus en plus fréquentes soit à Coux, soit à Privas où Victoire Clair n'était personnellement connue que d'un très petit nombre de gens, comme le prouve la jolie anecdote rapportée par Mme D...

« Dans une de ses visites, elle me conta en riant qu'étant allée vendre des fruits chez une dame, celle-ci lui avait demandé si elle ne connaissait pas la *Sorcière* de Coux, et qu'elle lui avait répondu « Non » incontinent. — Cependant, ajouta-t-elle, j'avais bien envie de dire que c'était moi qui étais la sorcière! Une autre fois, alors qu'elle retournait à Coux, des dames l'abordèrent pour lui demander si elle ne connaissait pas la *Sainte* de Coux qu'elles aimaient sans la connaître. Et elle leur répondit qu'elle ne connaissait pas de

sainte dans son village. — Oh, me dit-elle, l'autre dame avait bien plus raison que celle-ci. — Mais, comme ces diverses rencontres se renouvelèrent assez souvent, elles lui inspirèrent le dégoût de vendre les petits produits de son jardin à Privas et ailleurs. »

La seconde fois que Mme D... fut témoin de la production des stigmates, la chose se passa chez elle, à Privas, le 22 juillet 1849. Victoire était venue la voir et l'avait longuement entretenue de ses visions.

« Tout en me parlant des grâces que le bon Dieu et la Sainte Vierge lui accordaient, je la vis avec un profond étonnement rester, les yeux fixes mais animés, et s'élever peu à peu de dessus la chaise sur laquelle elle était assise, étendre ses bras en avant, ayant le corps penché dans la même direction et demeurer ainsi suspendue, sa jambe droite repliée sous elle, l'autre ne touchant à terre que par l'orteil[1].

« Étant donc dans ce ravissement je l'entendais qui disait à haute voix : — « Vous m'avez donné Mme D... pour amie, ma mère, et vous voulez que je lui fasse part de ce que vous me confiez; vous me dites que vous l'aimez et que vous la bénissez ainsi que toute la famille. » — Puis elle parla à voix basse et je n'entendis plus rien. Un instant après, elle revint à son état naturel et je fus effrayée en voyant qu'elle était sur le point de s'évanouir, ne pouvant se soutenir, regardant autour d'elle d'un air égaré, étant pâle et défaite. J'appris bientôt qu'il en était ainsi toutes les fois qu'elle revenait de ses extases.

« Je ne savais à qui elle s'adressait en parlant, n'ayant rien vu ni entendu; je compris néanmoins vaguement que ce pouvait bien être à une voix céleste, la même dont elle m'avait parlé la première fois que je la vis, et qui lui avait dit de me

1. C'est dans cette position impossible pour toute personne dans son état naturel que j'ai vu Victoire, toutes les fois qu'elle était dans ses moments de ravissement extatique, alors que j'avais le bonheur de l'avoir très régulièrement deux fois par semaine près de moi qui étais alors sa seule amie. Et elle prenait, pendant ses visites, deux ou trois extases qui duraient de 10 à 15 ou 25 minutes l'une. Je l'ai vue dans cet état plus de mille fois, surtout pendant les six premières années de notre connaissance (*Note de Mme D...*).

faire appeler, me désignant comme devant être sa meilleure amie.

« J'interrogeai tout d'abord Victoire sur cette voix mystérieuse avec laquelle elle conversait, qu'elle questionnait et qui lui répondait. Après beaucoup d'hésitations, elle finit par me dire qu'elle espérait et croyait que c'était la très sainte Vierge [1].

« En me disant ces paroles, la pauvre femme fut prise d'un nouveau ravissement et je vis venir subitement du sang sur son front. Il était frais et sous la forme de nombreuses gouttelettes rondes. Je saisis ses mains qui étaient remplies de sang dans le creux de toutes deux. J'y aperçus une marque noire qui me présenta l'aspect de la tête d'un assez gros clou·

« Je compris que la voix céleste lui disait de me montrer ce sang, et il me fut dit quelques bonnes paroles.

« Lorsque Victoire revint de son extase, je ne vis plus, sur son front et ses mains, des traces de sang, ce dont je fus prodigieusement étonnée. Je la questionnai sur la venue subite et la prompte disparition du sang que je venais d'apercevoir sur elle; puis quand et de quelle manière cette merveille se reproduisait-elle?

« Elle me répondit qu'il disparaissait instantanément sans savoir comment cela s'opérait, dès qu'il s'était montré pendant quelques instants plus ou moins longs sur son front, ses mains, son côté, ses pieds, ajoutant qu'il y avait à peu près douze ans [2] que la chose avait lieu; que *le sang commença tout d'abord à se montrer sur le sommet de la tête*, ce qui lui faisait éprouver de cuisantes douleurs. Sa fille et d'autres personnes voyaient souvent son bonnet en être teint : *Peu à peu, il ne se montra plus là, mais au front*, toujours accompagné de très vives souffrances. *Un peu plus tard, il se montra* également *à sa main, à son côté et à son pied gauches* qui la faisaient beaucoup souffrir. *Plus tard* encore, *elle éprouva de cruelles douleurs à sa main et à son pied droits, sans qu'il y vînt du sang.* Lorsque, *après plusieurs mois, il se montra subitement* en

1. Ici se placent des détails sur ses visions, détails que nous nous abstenons de reproduire pour les raisons déjà indiquées.

2. C'est-à-dire depuis quatre ans après la mort de son mari. A. R.

même temps qu'à ses autres membres, il lui fut dit : « Qu'elle avait sur son corps les marques sacrées et sanglantes de la Passion de son Sauveur qui la choisissait et l'agréait comme une victime qui s'était volontairement offerte à souffrir en union avec lui pour l'expiation des crimes des pécheurs du monde entier, et qu'à l'avenir il voulait être et devait être son modèle.

« Je revis plusieurs fois Victoire après le 22 juillet et je lui voyais du sang soit au front, soit aux mains, pendant ses fréquents colloques avec les voix que je nommerai célestes et qui daignaient, dès lors, lui donner des conseils pour ma conduite, celle de mon mari et de mes enfants.

« Victoire vint me voir plusieurs fois pendant le mois d'août et, ayant eu encore sa visite le 1er septembre, elle me pria incessamment d'aller chez elle le 14 du même mois, fête de l'exaltation de la sainte Croix[1].

« Le 14 septembre, je partis pour Coux dès six heures du matin et trouvai la pauvre Victoire couchée. Elle me parut encore plus malade et plus accablée que lors de ma première visite chez elle. Son front était, s'il est possible, encore plus inondé de sang, et son visage me parut si défiguré que j'en éprouvai la plus vive peine et la plus profonde impression. Le sang coulait tout au long de ses joues; ses yeux étaient enfoncés, mourants; sa voix était si faible que je ne pouvais l'entendre, et elle offrait l'aspect d'une personne sur le point d'expirer.

« Monsieur le curé de Coux était près d'elle, et c'est ce jour-là que j'eus le bonheur de connaître particulièrement ce saint homme.

« Il fut très bon pour moi, me prit à part et me dit qu'il allait à l'église pour y célébrer la sainte messe et que, me laissant seule avec Victoire, il me prévenait de ne pas m'effrayer de tout ce que je verrais pour la première fois se

1. Victoire avait des redoublements de souffrance, non seulement le vendredi de chaque semaine, mais encore aux anniversaires des quatre fêtes de la Croix : son exaltation, son invention, la susception de la sainte Couronne d'épine, et les cinq plaies. Ses souffrances étaient encore plus intenses le 19 mars, jour qui lui avait été révélé comme l'anniversaire de la mort du Christ.

passer en elle, qu'il espérait que tous ces faits si extraordinaires et mystérieux n'arrivaient que par la permission de Dieu, expérimentant depuis de longues années que cette femme à laquelle il avait fait subir de très longues et dures épreuves, l'humiliant de toutes les manières et dans toutes les occasions, la tournant et la retournant en tous sens pour la surprendre en fausseté et tromperie, lui refusant même souvent les sacrements pour l'éprouver, était toujours sortie de ces diverses épreuves plus humble et plus disposée à obéir à ses moindres ordres, ce qui lui faisait espérer qu'elle était une victime immolée à l'amour de son Dieu.

« Dès qu'il m'eut quittée, je m'approchai du lit de la pauvre malade qui me serra la main et me pria de fermer la porte à clef pour que nous fussions libres de visites importunes.

« Nous échangeâmes quelques paroles et entendîmes sonner la messe ; et, à peine cinq minutes s'était-elles écoulées, qu'elle entra dans un de ses ravissements habituels, qui, cette fois, dura plus de trois heures[1].

« Peu après elle fit le signe de la croix et récita le *Confiteor*. »

Ici se place le récit d'une vision où Victoire suit Notre-Seigneur dans tous les détails de sa Passion, depuis le jardin des Oliviers jusqu'à sa mort. Après ce spectacle émouvant, Mme D... se rendit chez le curé de Coux pour lui rapporter ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

« Il me dit que le sang qu'on voyait aux mains, au côté et aux pieds de Victoire, s'y montrait dès minuit aux jours désignés[2] (à moins qu'elle ne fût dans ses états d'extase), qu'ayant voulu s'assurer par lui-même de quelle manière ce sang venait et disparaissait, il avait passé plusieurs heures près d'elle pendant la nuit ; que, vers le moment désigné, il l'avait vue rentrer dans un de ces ravissements, et, bientôt après, une grande abondance de sang affluait à son front, ses mains, etc., que, pour s'assurer de la réalité de ce phénomène

1. Je remarquai que, pendant ce long temps, ses yeux restèrent fixes, très ouverts, et que plusieurs mouches se posant sur le globe de l'œil ne le firent point vaciller, ce qui m'étonna beaucoup. Au reste, je me suis aperçue qu'il en était toujours ainsi quand elle était dans ses états d'extase. (*Note de Mme D...*)

2. Voir la note.

surnaturel, il avait également voulu se trouver près de la pauvre patiente, retenue au lit pendant vingt-quatre heures lors de ces jours de souffrances, pour voir disparaître le sang de ses divers membres sanctifiés par les saints stigmates; et que, sans la perdre de vue un seul instant, il ne voyait plus, l'instant d'après, une seule trace de sang sur le corps de cette pauvre martyre. Il me dit encore que, lors des premiers temps que ce sang se montrait sur Victoire, il avait essayé, à diverses reprises, de le laver ou de l'enlever du front et des mains, mais qu'il avait renoncé à cette expérience qui l'avait toujours effrayé, voyant cette femme prendre des convulsions et avoir les membres tordus dès que l'on touchait à ce sang vraiment merveilleux, souffrant même pendant plusieurs jours de cette commotion, et qu'actuellement, il regardait cette tentative comme inutile à sa croyance à cet égard, que vouloir la renouveler, serait de sa part une barbarie...

« M. le curé m'assura qu'il était fort à plaindre d'avoir à lui seul la charge de cette âme d'élite qu'il pourrait égarer s'il n'avait soin de la maintenir dans les sentiments de la plus profonde humilité — vertu qui était son partage — et que, pour qu'il en fût toujours ainsi, il feignait, le plus souvent, de ne pas ajouter une grande importance aux choses surnaturelles qu'il voyait se passer en elle; ce qui, néanmoins, le préoccupait sans cesse. Il me dit que, ne voulant pas s'en rapporter à ses propres lumières pour la direction de sa paroissienne, il était allé, par deux fois, consulter Mgr Guibert[1] qui n'avait jamais voulu lui donner de conseils à cet égard, laissant à sa « prudence » la garde de cette âme, lui demandant seulement de ne pas donner de publicité aux détails qui la concernaient.

« Il me dit que les événements mystérieux qui se passaient en cette digne femme lui arrivaient depuis la mort de son mari; mais, à part les crises de nerfs ou de tout autre genre qui n'étaient connues que de Dieu et qui étaient plus ou

1. Alors évêque de Viviers, dont dépend la cure de Coux. Le curé de Coux correspondait également, au sujet de sa pénitente, avec le célèbre abbé guérisseur, prince de Hohenlohe.

moins rapprochées peu d'années après ce triste événement, il arrivait souvent à Victoire d'avoir des maux singuliers, quoique très violents, auxquels les médecins consultés ne connurent rien et qui disparaissaient aussi subitement qu'ils étaient venus. C'étaient des tumeurs accompagnées d'inflammations insupportables et purulentes dans toutes les parties de son corps, l'une après l'autre; d'autres fois, de vives douleurs qui la forçaient à garder le lit, etc. Puis, à un moment donné, sans autre remède que l'eau bénite et un signe de croix, elle était subitement guérie sans qu'elle gardât nulle trace de maux si violents. — Pour en citer un exemple, me dit le curé, hier elle vint à la sacristie, après la sainte messe, me montrer sa main et son bras qui étaient prodigieusement enflés et qui semblaient tuméfiés tant ils étaient rouges et même livides ! Elle en avait souffert toute la nuit. Je lui dis d'avoir patience et confiance en Dieu et d'aller prier à l'autel de la Vierge. Elle sortit et revint après cinq minutes me montrer son bras et sa main parfaitement guéris : on ne voyait pas même la trace de son mal. »

Les exsudations sanguines avaient lieu, du reste, avec une facilité extrême, ainsi qu'on peut en juger par les faits suivants :

« Je la vis arriver un jour que j'étais occupée à travailler sur un linge qui était étendu sur une chaise devant moi. Elle me dit que j'avais l'air bien triste sans m'en demander le motif. Nous causâmes un moment et, bientôt après, je la vis debout, en extase, tenant élevé et étendu son bras gauche ainsi que l'index et le médium de cette même main, à la pointe desquels j'aperçus du sang frais, mais plus clair et plus liquide que celui que je voyais d'habitude sur son front et sur ses mains. Comme c'était la première fois que je voyais du sang à ces deux doigts, je ne sais pas bien ce que j'éprouvai en ce moment de saisissement; pourtant ce fut un doute, car je regardai sa poche et de tous côtés; mes idées étaient confuses, lorsque j'entendis qu'elle disait à haute voix : « O mon divin Sauveur ! vous voulez que je mette mes doigts dans la plaie de votre divin côté... » et après un silence : « Vous voulez que je dise à mon amie : Ne doutez

plus que ce sang que vous voyez et qui vous trouble soit celui qui est pris dans le côté sacré de votre divin Maître et Sauveur qui, par sa toute-puissance, peut opérer des prodiges, car cela est aussi vrai qu'il est vrai que ce matin vous avez éprouvé une violente peine dont vous n'avez encore fait part qu'à votre fille. »

Pendant ce colloque qui dura près d'un quart d'heure, soit bas, soit à haute voix, le sang coulait des deux plaies de Victoire sur le linge, en gouttes pressées.

Une autre fois, Victoire racontait à Mme D... que, souvent, à l'offertoire de la messe, au moment où le curé mettait du vin dans le calice, il lui semblait que ce vin était du sang véritable; en rapportant ce fait, elle fut saisie d'un ravissement et ses deux doigts se remplirent de sang.

J'ai déjà dit que le 19 mars était un des jours où les souffrances de Victoire étaient les plus terribles. Elle pria Mme D... de venir à cet anniversaire l'assister dans son martyre.

Mme D... n'eut garde de manquer à l'invitation; elle arriva à Coux à six heures du matin et, après le départ de Victorine (fille de Victoire) qui allait à sa fabrique, elle se ferma à clef dans la chambre de la malade pour que personne ne pût entrer.

« Je restai auprès de ma pauvre amie toute pénétrée de la voir dans un si pitoyable état. Son visage et toute sa personne avaient une expression plus douloureuse et plus souffrante que lors de ma visite du 14 septembre. Ses yeux étaient éteints, ses paupières affaissées, ses mains écartées, ses lèvres décolorées, ses joues creuses, sa figure si terne et pâle, son front couvert de sang en si grande abondance que les cheveux y étaient collés et y avaient formé une croûte épaisse; il coulait tout au long de ses joues! En la voyant ainsi, on aurait pu croire qu'elle était sur le point d'expirer; toute sa personne présentait l'aspect d'une mourante.

« Ses mains étaient hors du lit et je vis, dans le creux de toutes les deux, cette même forme ronde, dure et noirâtre que j'y avais aperçue la première fois que je la vis dans cet état, lors de l'exaltation de la sainte Croix et qui me représentait assez bien des clous à large tête. Le sang en sortait abondamment.

« Je vis du sang sur le drap; elle me dit que c'était la plaie de son côté qui l'avait taché. Je demandai à la voir, et elle me sembla à peu près pareille à celle de ses mains. Le mouvement que je fis pour déranger les couvertures, la fit beaucoup souffrir, sa chemise et sa camisole étaient remplies d'un sang tout frais.

« Je la priai de me laisser voir ses pieds; ils étaient comme fixés l'un sur l'autre. J'employai toute ma force pour les détacher : impossible ! Cette adhérence me causa une très vive impression, de même que la vue du sang qui les ensanglantait tous deux. Ils semblaient percés sur le cou-de-pied par le même trou noir que l'on voyait dans le creux des mains. Je regardai sous le pied qui reposait sur le drap; celui-ci était couvert par le sang qui coulait de tous les deux dont les muscles étaient horriblement tendus et les veines gonflées.

« Je voulus prendre un peu de ce sang sur mon mouchoir pour conserver cette miraculeuse empreinte. Elle s'y refusa en me disant (ce que je savais déjà) que M. le curé et sa fille avaient tous deux fait l'expérience d'en prendre sur un linge; mais qu'ayant vu la souffrance inouïe qui en résultait pour elle, alors que son corps était convulsionné et ses membres tordus, le curé l'avait assurée qu'il ne lui arriverait plus de lui infliger cette torture dont elle s'était ressentie plusieurs jours.

« Enfin on sonna la messe, et deux minutes après elle entra dans son état d'extase habituel : fit le signe de la croix, récita le *confiteor* à haute voix et suivit le saint Sacrifice avec toutes ses circonstances, à peu près comme elle l'avait fait lors de la fête de l'exaltation de la sainte Croix... »

A neuf heures, l'extase avait pris fin depuis quelque temps Mme D... racontait à Victoire ce dont elle avait été témoin. « Le sang de ses cinq plaies se renouvela : de sec et coagulé qu'il était, il redevint frais; on le voyait sortir goutte à goutte et couler sur ses cheveux qui en étaient imbibés. Je regardais ce sang nouveau lorsque, ayant pris un ravissement, elle revit cette chère sainte Vierge qui ne paraissait pas vouloir l'abandonner... »

En plusieurs endroits de ses souvenirs, Mme D... raconte que diverses personnes ayant voulu recueillir sur un linge le sang miraculeux, le linge disparaissait sans qu'on pût le retrouver, et Victoire entendait une voix lui disant que ce sang représentant des signes sacrés, ne devait être ni pris ni emporté. Enfin le phénomène se compliqua encore davantage, car un jour que Mme D... et sa fille avaient subi une violente peine, Victoire, qui était venue les voir, en fut elle-même extrêmement affligée. « Tout en causant, nous la vîmes tomber subitement entre deux fauteuils, ayant le corps entièrement convulsionné et étant dans son état d'extase. Aussitôt il parut sur son front, en forme assez large, une couronne d'épines de chacune desquelles sortait une goutte de sang. La peau de ces nombreuses petites plaies était entièrement soulevée. En cet état, elle dit à Notre-Seigneur qu'elle voulait bien qu'il perçât son front à peu près comme le sien, pour nous éviter, à ma fille et à moi, des peines et des chagrins, d'augmenter les siens, mais de nous épargner. Nous fîmes tous nos efforts pour la relever de sa pénible position ce qui fut impossible jusqu'au moment où elle le put facilement, étant revenue à son état naturel. Les plaies de son front la firent beaucoup souffrir : c'était pitié de la voir ainsi... »

Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai pu recueillir dans les *Souvenirs* de Mme D... sur les stigmates de Victoire. Ces *Souvenirs* se composaient, en effet, de deux cahiers dont le premier seul m'a été communiqué. Le second contenait probablement des détails trop intimes sur la famille de l'auteur; on voit en effet prédominer de plus en plus dans son manuscrit le récit des extases, des conseils, des prophéties, tandis qu'il n'est presque plus question des phénomènes matériels qui devaient être toujours à peu près les mêmes.

D'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir le maire actuel de Coux, Victoire Clair est décédée, le 23 octobre 1883 à Coux, dans la maison de sa fille Victorine, alors mariée et aujourd'hui veuve.

ALBERT DE ROCHAS.

LES SATELLITES D'URANUS

ET LES ESPRITS

Par Camille FLAMMARION

Depuis plusieurs années j'ai reçu de divers points l'invitation pressante d'examiner un article du général Drayson, publié dans le journal *Light* de 1884, sous le titre de *The Solution of scientific problems by Spirits*, dans lequel il est proclamé que les esprits ont fait connaître la véritable marche des satellites d'Uranus. Des obligations urgentes m'avaient toujours empêché de faire cet examen, mais ce cas ayant été présenté récemment comme décisif par un certain nombre d'ouvrages spirites, on insiste avec tant de persistance pour cet examen que je crois utile de l'envoyer aux *Annales*.

A mon grand regret, il y a là une erreur, et les esprits ne nous ont rien appris. Voici cet exemple, présenté à tort comme démonstratif. M. Aksakoff l'expose dans les termes suivants (*Animisme et Spiritisme*, p. 341) :

« Voici un fait qui paraît avoir raison de toutes les objections: il a été communiqué au *Light* (1884, p. 499) par le major-général A. W. Drayson et publié sous ce titre : *The Solution of scientific problems by Spirits*. En voici la traduction:

« Ayant reçu de M. Georges Stock une lettre me demandant si je pouvais citer, ne fût-ce qu'un exemple, qu'un esprit ou un soi-disant esprit aurait résolu, séance tenante, un de ces

problèmes scientifiqnes qui ont embarrassé les savants, j'ai l'honneur de vous communiquer le fait suivant, dont j'ai été témoin oculaire.

« En 1781, William Herschel découvrit la planète Uranus et ses satellites. Il observa que ces satellites, contrairement à tous les autres satellites du système solaire, parcourent leurs orbites d'orient en occident. Sir John Herschel dit dans ses *Outlines of Astronomy* :

« Les orbites de ces satellites présentent des particularités tout à fait inattendues et exceptionnelles, contraires aux lois générales qui régissent les corps du système solaire. Les plans de leurs orbites sont presque perpendiculaires à l'écliptique, faisant un angle de 70° 58′[1], et ils les parcourent d'un mouvement *rétrograde*, c'est-à-dire que leur révolution autour du centre de leur planète s'effectue de l'est à l'ouest au lieu de suivre le sens inverse. »

« Lorsque Laplace émit cette théorie, que le Soleil et toutes les planètes se sont formés aux dépens d'une matière nébuleuse, ces satellites étaient une énigme pour lui.

« L'amiral Smyth mentionne dans son *Celestial Cycle* que le mouvement de ces satellites, à la stupéfaction de tous les astronomes, est rétrograde, contrairement à celui de tous les autres corps observés jusqu'alors.

« Dans la *Gallery of Nature*, il est également dit que les satellites d'Uranus décrivent leurs orbites de l'est à l'ouest, anomalie étrange qui forme exception dans le système solaire.

« Tous les ouvrages sur l'astronomie, publiés avant 1860, contiennent le même raisonnement au sujet des satellites d'Uranus.

« De mon côté, je ne trouvai aucune explication à cette particularité; pour moi, c'était un mystère, aussi bien que pour les écrivains que j'ai cités.

« En 1858, j'avais comme hôte, dans ma maison, une dame qui était médium, et nous organisâmes des séances quotidiennes.

1. Cette inclinaison est réellement de 82°, en comptant par le sud, ou de 98° (90° + 8°) en comptant par le nord (voyez la fig. 1).

« Un soir elle me dit qu'elle voyait à côté de moi une personne qui prétendait avoir été astronome pendant sa vie terrestre.

« Je demandai à ce personnage s'il était plus savant à présent que lors de son existence terrestre. — « Beaucoup plus », répondit-il.

« J'eus l'idée de poser à ce soi-disant esprit une question afin d'éprouver ses connaissances : « Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, pourquoi les satellites d'Uranus font leur révolution de l'est à l'ouest et non de l'ouest à l'est? »

« Je reçus immédiatement la réponse suivante :

« Les satellites d'Uranus ne parcourent pas leur orbite de « l'orient à l'occident; ils tournent autour de leur planète « de l'occident à l'orient, dans le même sens que la Lune au- « tour de la Terre. L'erreur provient de ce que le pôle sud « d'Uranus était tourné vers la Terre au moment de la décou- « verte de cette planète; de même que le Soleil, vu de l'hé- « misphère austral, semble faire son parcours quotidien de « droite à gauche et non de gauche à droite, les satellites « d'Uranus se mouvaient de gauche à droite, ce qui ne veut « pas dire qu'ils parcouraient leur orbite de l'orient à l'occi- « dent. »

« En réponse à une autre question que je posai, mon interlocuteur ajouta :

« Tant que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la Terre, « pour un observateur terrestre, les satellites semblaient se « déplacer de gauche à droite, et l'on en conclut, par erreur, « qu'ils allaient de l'orient à l'occident; cet état de choses a « duré environ quarante-deux ans. Quand le pôle nord d'Ura- « nus est tourné vers la Terre, ses satellites parcourent « leur trajet de droite à gauche, et toujours de l'occident à « l'orient. »

« Je demandai là-dessus comment il a pu se faire que l'erreur n'ait pas été reconnue quarante-deux ans après la découverte d'Uranus par William Herschel?

« Il me fut répondu : « C'est parce que, dans la règle, les « hommes ne font que répéter ce qu'ont dit les autorités qui « les ont précédés; éblouis par les résultats obtenus par leurs

« prédécesseurs, ils ne se donnent pas la peine de réfléchir. »

« Guidé par cet enseignement, je me mis à résoudre le problème géométriquement, et je m'aperçus que l'explication en était très exacte et la solution fort simple. En conséquence, j'écrivis sur cette question un traité qui fut publié dans les Mémoires de l'Institution royale d'artillerie en 1859.

« En 1862, je donnai cette même explication de la prétendue énigme dans un petit ouvrage sur l'Astronomie : *Common Lights in the Heavens;* mais l'influence de l'opinion autorisée est si funeste, que de nos jours seulement les écrivains qui s'occupent d'astronomie commencent à reconnaître que le mystère des satellites d'Uranus doit probablement être attribué à la position de l'axe de cette planète. »

Telle est la « révélation » d'un esprit sur le système d'Uranus, publiée par Drayson et présentée par Aksakoff et d'autres auteurs comme une preuve irréfragable de l'intervention d'un esprit dans la solution de ce problème.

Voici le résultat de la discussion impartiale de ce sujet d'ailleurs fort intéressant.

Le raisonnement de « l'esprit » est faux. Le système d'Uranus est presque perpendiculaire au plan de l'orbite. C'est l'opposé de celui des satellites de Jupiter, qui tournent presque dans le plan de notre rayon visuel. L'inclinaison du plan des satellites sur l'écliptique est de 98°, et la planète gravite à peu près dans le plan de l'écliptique. C'est là une considération fondamentale dans l'image que nous devons nous faire de l'aspect de ce système vu de la Terre.

Adoptons, néanmoins, pour le sens du mouvement de révolution de ces satellites autour de leur planète, la projection sur le plan de l'écliptique, comme on a d'ailleurs coutume de le faire. L'auteur prétend que « quand le pôle nord d'Uranus est tourné vers la Terre ses satellites parcourent leur trajet de droite à gauche, c'est-à-dire de l'occident à l'orient »; l'esprit déclare que les astronomes sont dans l'erreur et que les satellites d'Uranus tournent autour de leur planète de l'ouest à l'est, dans le même sens que la lune autour de la Terre.

Pour nous rendre exactement compte de la position et du

sens des mouvements de ce système, construisons une figure géométrique spéciale, claire et précise.

Représentons sur un plan l'aspect de l'orbite d'Uranus et

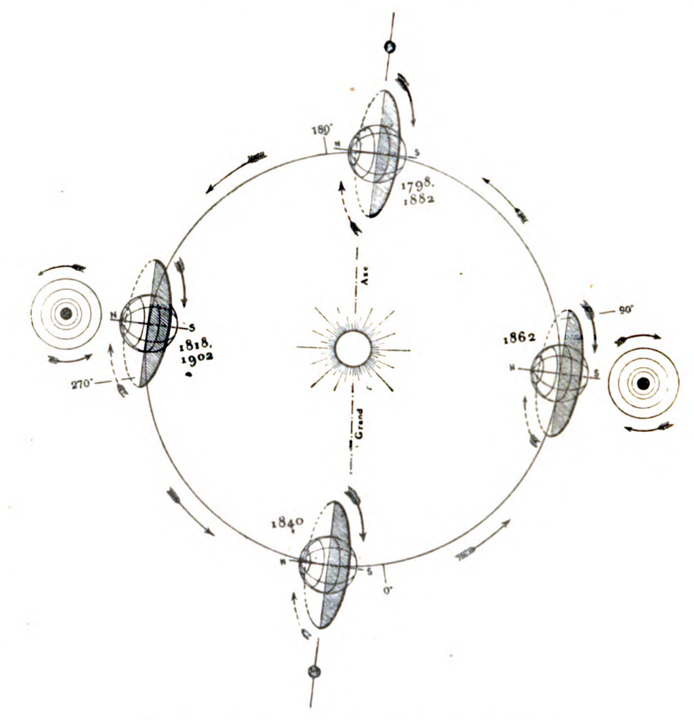


Fig. 1. — Inclinaison du système d'Uranus.
Aspects vus de la Terre aux quatre positions extrêmes.

de ses satellites vus de l'hémisphère nord de la sphère céleste.

La partie de l'orbite des satellites au-dessus du plan de l'orbite d'Uranus a été dessinée en trait fort et hachures, la partie en-dessous par un trait ponctué seulement :

On voit, par la direction des flèches, que le mouvement de révolution des satellites, projeté sur le plan de l'orbite, est bien rétrograde. Toute affirmation dogmatique contraire est absolument erronée. Ces satellites tournent dans le sens du

mouvement des aiguilles d'une montre, de gauche à droite en considérant la partie supérieure des cercles.

L'erreur du médium provient de ce qu'il a prétendu que le

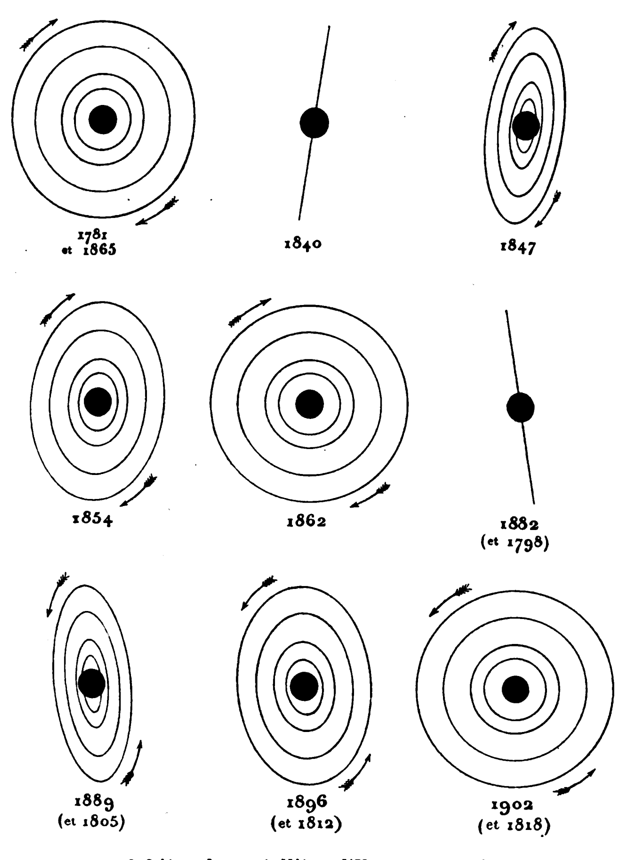


Fig. 2. — Orbites des satellites d'Uranus vus de la Terre depuis l'époque de leur découverte (1781).

pôle sud d'Uranus aurait été tourné vers nous à l'époque de la découverte. Or, en 1781, le système d'Uranus se présentait d'une manière comparable à son aspect de 1862. On voit sur la figure que la planète nous présentait en ce moment-là son

pôle le plus élevé au-dessus de l'écliptique, c'est-à-dire son pôle nord.

M. Drayson s'est laissé induire en erreur en adoptant, sans les contrôler, ces prémisses paradoxales. En effet, si Uranus nous avait présenté son pôle sud en 1781, la marche des satellites serait directe. Mais les observations de l'angle de position des orbites lors des passages aux nœuds nous montrent, avec la plus grande évidence, que c'était bien le pôle nord qui était en ce moment tourné vers le Soleil et la Terre, ce qui rend le mouvement direct impossible, le mouvement rétrograde certain.

Pour plus de clarté, nous avons ajouté extérieurement à l'orbite, sur la fig. 1, l'aspect du système d'Uranus vu de la Terre aux quatre époques principales de l'année de cette lointaine planète. On voit que le sens apparent de la marche était analogue à celui des aiguilles d'une montre en 1781 et 1862, contraire en 1818 et 1902. En ces époques, les orbites apparentes des satellites sont presque des cercles, tandis qu'elles se réduisent à des droites lors des passages aux nœuds, en 1798, 1840 et 1882.

La fig. 2 complète ces données en présentant l'aspect des orbites et le sens de la marche pour toutes les positions de la planète et jusqu'à notre époque. En ce moment, le système d'Uranus se présente précisément de face et je l'ai encore observé ces nuits dernières.

J'ai tenu à élucider complètement cette question un peu technique. *A mon grand regret,* les esprits ne nous ont rien appris, et cet exemple, auquel on attache tant d'importance, se réduit à une erreur.

CAMILLE FLAMMARION.

Je viens de trouver dans ma bibliothèque un livre qui m'a été adressé en 1888 par l'auteur, le major général Drayson, et qui a pour titre : « Thirty thousand years of the Earth's past history, read by aid of the discovery of the second rotation of the Earth. » C'est-à-dire, pour les lecteurs étrangers à la langue anglaise : « Trente mille années de l'histoire passée de la Terre lues à l'aide de la découverte de la seconde rota-

tion de la Terre. » Cette seconde rotation s'effectuerait autour d'un axe dont le pôle serait à 29° 25′ 47″ du pôle de la rotation diurne, vers 270° d'ascension droite, et s'accomplirait en 32 682 ans, et l'auteur cherche à expliquer par elle les périodes glaciaires et les variations de climats. Mais l'ouvrage est plein de confusions bizarres et même impardonnables chez un homme versé dans les études astronomiques. Le général Drayson, mort il y a quelques années, n'était pas astronome.

C. F.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

A PROPOS

DE L'HISTOIRE D'UNE MAISON HANTÉE[1]

PAR M. LE Dr J. GRASSET

Professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier

---

Tous les siècles sont égaux devant l'attrait du *merveilleux!*

Je ne sais si, comme on l'a dit, les époques les plus incrédules sont, en réalité, les plus crédules. Mais il est certain qu'aujourd'hui on admet, on aime et on cherche le merveilleux avec autant d'ardeur qu'au moyen âge et dans l'antiquité.

Seul, le costume des augures et des prophètes a changé. Avec la même dévotion, on acceptait autrefois les révélations des dieux et on accepte aujourd'hui celles de la science ou de ce qui en porte le titre et se présente en son nom.

Comme il avait ses temples et ses livres saints, le merveilleux a aujourd'hui ses journaux, ses revues, ses sociétés savantes et ses congrès.

Il est l'objet de ce qu'on appelle, d'ailleurs très improprement, les *sciences psychiques*.

Tout ce qui paraît sous ce titre est immédiatement accepté avec respect, bientôt avec foi, par les esprits les plus réservés, et malgré l'étrangeté et l'invraisemblance des faits.

Tout ce qui porte l'étiquette scientifique fait partie du koran de notre xxe siècle.

1. Leçons faites en mai-juin 1902, recueillies et rédigées par le Dr Calmette, chef de clinique.

Cet état des âmes contemporaines a été nettement signalé en 1901 par Paulhan dans son livre sur le *Nouveau mysticisme*.

« Nous assistons actuellement, dit-il[1], si je ne me trompe, à la formation d'un esprit nouveau ». Et dans la formation de cet esprit nouveau, un rôle important est joué par « un mysticisme qui, loin de repousser l'esprit de la science, la recherche volontiers; la science, l'esprit scientifique, la précision dans les faits, la minutie dans l'analyse, la rigueur dans la synthèse sont pour nous les seuls moyens d'arriver à des résultats sérieux, soit en théorie, soit en pratique... »

Voilà la véritable caractéristique du dernier siècle à ce point de vue : toutes les époques ont aimé le merveilleux, l'ont recherché, étudié; la nôtre adapte à ce goût éternel ses méthodes nouvelles et veut en faire un objet de science.

En 1893, c'était bien un signe du temps et presque une révolution universitaire, j'ai accepté de présider, dans cette Faculté, une thèse sur les *Phénomènes psychiques occultes*[2]. Il y avait peut-être quelque hardiesse à patronner ainsi un « Essai d'officialisation du merveilleux ».

Dans ce travail, le Dr Albert Coste, avec une érudition très sûre, une critique très vive et un esprit littéraire très cultivé, mettait les choses au point, faisait ce qu'il appelle « le procès-verbal de l'état actuel de la question ».

Ses titres de chapitre indiquent l'étendue du champ parcouru : toute la première partie est consacrée aux télépathies, à la lucidité ou clairvoyance, au pressentiment; la seconde étudie la lévitation, les matérialisations, les médiums...

Par ce travail, qui résume parfaitement tout ce qui a été fait auparavant dans cet ordre d'idées, Coste facilitait singulièrement la réalisation ultérieure de ce vœu de Paulhan [3]: « Faire entrer le merveilleux dans la science, ce serait satis-

1. Fr. Paulhan, *Le nouveau mysticisme*, 1891, p. 1.
2. Dr Albert Coste, *Les phénomènes psychiques occultes. État actuel de la question* (thèse de Montpellier, 1893).
3. Paulhan, *Les hallucinations véridiques* (*Revue des Deux Mondes*, 1er nov., 1893).

faire à la fois notre goût, jamais dompté, pour le merveilleux, et notre respect, toujours croissant, pour la science. » Il concluait, du reste, lui-même qu' « il est temps d'entrer, et d'entrer hardiment, dans les régions de l'occulte, trop longtemps l'apanage de la superstition et de la fraude ».

Peu avant ce travail (1891), le Dr Dariex, voulant établir et continuer en France l'œuvre de la Société des recherches psychiques, fondée à Londres, créait les *Annales des sciences psychiques*, qui n'ont cessé de paraître depuis et où vous trouverez la plus riche documentation sur toute ces questions.

Et, dans une Lettre-préface, le professeur Charles Richet traçait le programme de cette publication en disant[1] : « Il s'agit de faire passer certains phénomènes mystérieux, insaisissables, inconnus, dans le cadre des sciences positives ».

Toujours à la même époque, de 1889 à 1894, paraissaient les très beaux travaux de Pierre Janet[2] sur l'automatisme psychologique. J'ai déjà exposé à vos prédécesseurs[3] ces idées lumineuses, que nous retrouverons longuement dans ces Leçons parce qu'elles sont et restent pour moi la seule base scientifique actuelle de toutes ces questions.

Pour terminer cette Revue préliminaire, qui n'est pas un historique, mais une sorte de liste documentaire pour ceux qui voudraient approfondir ces questions, je citerai encore quelques livres récents, comme : celui d'Encausse (Papus)[4], sur l'occultisme et le spiritualisme, que nous

1. Ch. Richet, Lettre à M. le Dr Dariex sur les phénomènes psychiques (*Ann. des Sc. psych.*, 1891, n° 1, p. 3).

2. Pierre Janet, *L'automatisme psychologique : Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine* (thèse de doctorat ès lettres, 1889, et 2e édit. *Biblioth. de philos. contemp.* 1894). — *État mental des hystériques : Les stigmates mentaux* (*Biblioth. Charcot-Debove*, 1893). — *État mental dec hystériques : Les accidents mentaux* (thèse de doctorat en médecine et *Biblioth. Charcot-Debove*, 1893).

3. *De l'automatisme psychologique* (psychisme inférieur; polygone cortical) *à l'état physiol. et pathol.* (Leç. rec. et publiées par le Dr Vedel, in *Nouveau Montpellier médical* (Suppl. mars 1896 et *Leçons de Clin. méd.*, t. III, p. 122).

4. G. Encausse (Papus); *L'Occultisme et le Spiritualisme*. Exposé des théories philosophiques et des adaptations de l'occultisme (*Biblioth. de philos. comtemp.*, 1902).

retrouverons puisqu'il nous servira plus loin à exposer la théorie spirite actuelle, — celui de Surbled [1] et surtout celui de Jules Bois [2], dans lequel vous trouverez le résumé de tout ce qui a été fait dans ces derniers temps, depuis les mages modernes comme le Sâr Peladan-Merodack et les théosophes qui, ayant un jour besoin d'une pince à sucre, matérialisent, d'un geste aérien, une pince à cornichons (l'idée créatrice n'ayant pas été très nette dans l'esprit de l'opératrice, Mme Blavatsky), jusqu'aux lucifériens, ironiquement représentés par Léo Taxil, Bataille et Diana Vaughan, — depuis les envoûtements d'amour et de haine jusqu'aux « marchands d'espoir », les devins et les chiromanciens comme Mme de Thèbes, la Papesse du Tarot, la voyante de la rue des Halles et le zouave Jacob « qui professait la théurgie », depuis Mme de Girardin, passant les dernières années de sa vie avec les esprits de « Mme de Sévigné, de Sapho, de Molière, de Sedaine, de Shakespeare et Victor Hugo, faisant parler les tables au bord de la mer, jusqu'à Victorien Sardou, construisant, grâce aux esprits, sur du papier, de petits palais en notes de musique, et la célèbre musicienne Augusta Holmès, recevant des messages de l'au-delà, — depuis Paul Adam, souffrant « pendant plus d'un an des assauts d'une larve, qui lui dictait de troublants conseils », Jean Lorrain entraîné dans l'ombre par les « mains froides » des esprits, et la reine Victoria pleurant à la mort du médium « qui la faisait s'entretenir avec le prince-consort », jusqu'à ces séances de spiritisme « médiocres et stercoraires » que Huysmans appelait les « goguenots de l'au-delà » !...

Vous voyez que la documentation est riche.

Devant cet amoncellement de travaux, cherchant tous à être scientifiques, à employer une méthode scientifique, à s'imposer aux esprits comme choses scientifiques, il devient extrêmement utile de préciser, aussi exactement que possible, si, pour l'occultisme, cette prétention à l'étiquette et à la garantie scientifiques est légitime ou usurpée; si, en tous cas,

1. Dr Surbled, *Spirites et médiums. Choses de l'autre monde*, 1901.
2. Jules Bois, *Le monde invisible*, 1902.

ce bloc de l'occultisme ne doit pas être dissocié en diverses parties, inégalement démontrées, inégalement scientifiques.

Dans le merveilleux, dans l'occulte, tout est-il scientifique ? Et, si tout ne l'est pas, où commence et surtout où s'arrête la science ?

Voilà la grave question qui s'impose à tous les esprits aujourd'hui et qui, ainsi comprise, rentre dans le programme d'enseignement d'une Faculté de médecine.

C'est un chapitre de cette étude que je voudrais esquisser devant vous dans ces quelques Leçons, en essayant de déterminer et de préciser ce qu'est le *spiritisme devant la science* actuelle, c'est-à-dire ce qui, dans le spiritisme, appartient à la science et ce qui lui est étranger : j'entends à la science *actuelle*. Car, en science, on ne présage rien de l'avenir et on reste sur le terrain des choses actuellement acquises.

L'occasion de cette étude (à première vue un peu étrange à cette place et dans mon enseignement de clinique) m'est fournie par l'histoire d'une de nos malades qui a passé pas mal de semaines dans notre service.

C'est une petite hystérique qui a été intimement mêlée à l'histoire tragi-comique d'une maison hantée.

Cette histoire n'est pas seulement drôle, elle est aussi très instructive à beaucoup de points de vue.

D'abord, elle justifie l'étude que j'entreprends en montrant l'intérêt que ces questions ont pour le médecin; car le médecin est très souvent saisi des difficultés que ces faits soulèvent et souvent il a à soigner les maladies qu'ils font naître, qu'ils créent ou qu'ils accroissent.

Elles justifient ces Leçons en leur faisant le caractère de Leçons cliniques, c'est-à-dire des Leçons partant d'un fait observé dans le service autour duquel je grouperai d'autres documents, d'où j'essaierai de tirer des conclusions générales.

Enfin, vous verrez comme cette histoire fait surgir immédiatement et met aux prises les trois grandes théories, également fausses, à mon sens, si on veut les généraliser et en faire l'explication universelle de tous les cas semblables : la

théorie de la fumisterie, la théorie du surnaturel et la théorie de l'extériorisation fluidique ou du perisprit.

Voilà les trois grands courants d'idée qui naissent immédiatement en présence des maisons hantées et des diverses manifestations du spiritisme : les *sceptiques* admettent que tout est tromperie, jonglerie, simulation, fumisterie; les *mystiques* admettent des évocations de morts, d'anges ou de démons, l'intervention de puissances surnaturelles; les *spirites* admettent des émanations extériorisées de force, qui deviennent pour eux l'objet d'une vraie science spéciale.

J'essaierai (je peux vous le dire immédiatement) de vous démontrer que la vérité *scientifique* est en dehors de ces trois théories : que tout n'est pas fumisterie et que sans évocations d'esprits infernaux et sans intervention de perisprit fluidique, il reste certaines choses, des mouvements automatiques *involontaires* et *inconscients*, qui sont déjà fort curieux et qui forment un chapitre vrai de science acquise, de physiologie démontrée.

Voilà le thème à établir.

Commençons par l'exposé de notre fait personnel : je vais vous le raconter d'après les notes consciencieusement et très complètement réunies par mon chef de clinique, le Dr Calmette.

Vous excuserez la longueur du récit : il n'est précis et complet qu'à ce prix, et vous verrez que les détails mêmes en sont utiles et instructifs.

La scène se passe dans une ville de moyenne importance du grand-duché de Gérolstein, bien loin de nous, par conséquent : à quelques centaines de kilomètres au delà du tonnerre de Dieu, comme dirait Alphonse Allais.

Donc, dans un faubourg de cette ville, que pour fixer les idées nous appellerons Daïmonopolis, habite une famille A..., composée du grand-père paternel, du père, de la mère et de six enfants.

Le grand-père est un brave homme, un peu superstitieux, journalier de son état; le père âgé de 31 ans, cultivateur, plutôt timide et doux; la mère, 40 ans, mariée en secondes

noces, intelligente, vive, méridionale, au geste prompt, au mot leste, à la repartie facile, très exubérante dans ses récits.

Des six enfants, deux sont du premier lit : Jean et Jeanne.

Jean, 20 ans, journalier, jeune homme paisible, sortant peu de chez lui en dehors des heures de travail, caractère un peu enfantin.

Jeanne, 15 ans, notre malade en traitement dans la salle Achard-Espéronnier jusqu'à ces derniers jours pour hystérie convulsive.

Physionomie ouverte, air intelligent, yeux vifs, moralité détestable : nous y reviendrons.

Les quatre autres enfants sont du second lit et ont 8 ans, 6 ans, 4 ans et 2 ans.

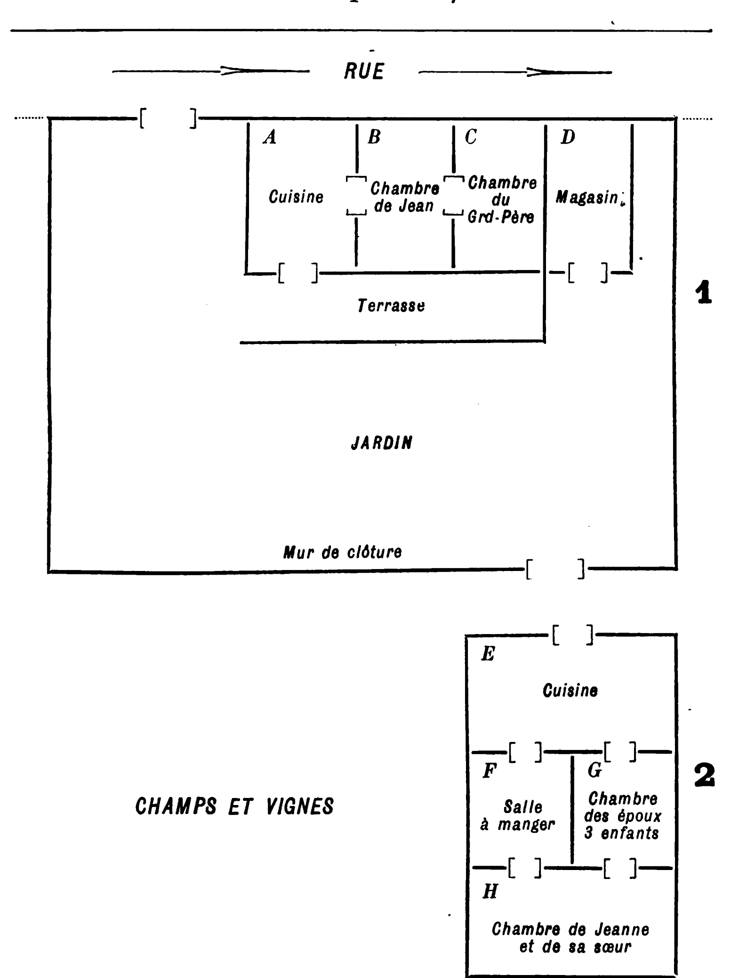
Cette famille habite deux petites maisons de campagne séparées par un jardin. Vous en avez le plan ci-dessous. La maison n° 1 donne, d'une part, sur la rue, de l'autre, sur le jardin. Elle a simplement un rez-de-chaussée composé de quatre pièces en enfilade : la cuisine (A), une grande chambre (B), où couche Jean, une petite chambre (C), où couche le grand-père, et un magasin (D), où sont enfermées des poules et une chèvre. Les pièces A, B, C, communiquent entre elles; de ces trois pièces, une seule, la cuisine (A), a une porte donnant au dehors, sur la terrasse, face au jardin. Il faut donc, forcément, passer par la cuisine pour se rendre dans une des deux autres pièces. La chambre (B) prend jour par une fenêtre donnant sur la terrasse.

La chambre du grand-père voit le jour par une toute petite lucarne. Il n'existe pas d'ouverture faisant communiquer les pièces avec la rue. Le jardin entourant la maison est clos par un mur d'enceinte ayant deux ouvertures, l'une donnant sur la rue, l'autre sur le terrain vague où se trouve la maison n° 2.

La maison n° 2 n'a également qu'un rez-de-chaussée, composé de quatre pièces ainsi disposées : une cuisine regardant la maison n° 1; faisant suite à la cuisine, deux pièces séparées par une cloison, la salle à manger (F) et une chambre (G), où couchent le père, sa femme et les trois plus

jeunes enfants; enfin une chambre (H), où couchent Jeanne et sa sœur de 8 ans. La cuisine a une large porte vitrée d'où

Maison habitée par la famille A



l'on peut voir, à travers l'ouverture du mur de clôture, la maison n° 1 et sa terrasse; cette première pièce communique

avec les pièces (F) et (G), qui, elles-mêmes, communiquent avec la pièce (H).

La famille A... loue la maison n° 2.

Le propriétaire de la maison n° 1, en attendant de pouvoir vendre ou louer cette maison, permet à la famille A... de l'habiter gratuitement, ne leur demandant aucun loyer, aucune rémunération.

Il y a quelque temps, on parla de la vente probablement prochaine de cette maison, ce qui aurait, par suite, entraîné le départ de la famille A..., qui se serait vue dans la nécessité de la quitter.

Peu après éclatent les phénomènes dont nous allons faire le récit.

Tous les jours, le grand-père et le fils aîné Jean partent le matin pour le travail, emportant avec eux leur déjeuner de midi et rentrent seulement le soir pour dîner.

Le *4 décembre 1901*, Jeanne, après le départ de son grand-père et de son frère, va chercher du linge dans la chambre du grand-père et ne remarque rien d'arnormal, dit-elle.

Dans l'après-midi, Mme A... va faire la chambre du grand-père; elle est étonnée, en entrant, de trouver le lit bouleversé, les couvertures en désordre sur le plancher, le matelas replié au pied du lit.

Elle demande à Jeanne si c'est elle qui a défait ainsi le lit.

Jeanne dit qu'elle n'a pas touché au lit du grand-père.

Sa mère l'amène dans la chambre.

— Vois donc comme le lit est défait.

— Mais, maman, le lit n'était pas dans cet état-là ce matin.

— Ce doit être grand-père qui l'a ainsi défait.

— Mais non, ce n'est pas lui, puisque je te dis que le lit n'était pas défait ainsi quand je suis entrée ce matin dans la chambre.

Le soir, le grand-père arrive; la mère lui reproche d'avoir bouleversé son lit pour s'amuser. Le grand père, très étonné, se disculpe, jure ne pas avoir touché le lit après son lever et voit dans ces phénomènes une intervention surnaturelle.

Ce sont, dit-il, les âmes de mon fils et de ma fille qui viennent me tracasser, assurément; il faudra faire dire une messe à leur intention. (Un de ses fils était mort en 1895 et sa fille en 1887.)

Jean rentre à son tour à la maison; on lui annonce la grande nouvelle, le grand-père lui fait part de son hypothèse. Il se met à rire et pense que personne dans l'entourage n'ayant touché au lit, il n'a pu se défaire tout seul, et que c'est plutôt là l'œuvre d'un farceur quelconque.

5 décembre. — Le matin, dès le départ des travailleurs, la mère dit à Jeanne, encore couchée :

— Vite, lève-toi, nous irons voir si le lit de grand-père est encore défait.

Elles traversent le jardin, vont dans la maison n° 1, entrent dans la chambre du grand-père et trouvent toute la literie en désordre au milieu de la chambre.

— Vois-tu, maman, dit Jeanne, ce doit être grand-père qui veut s'amuser et démolit ainsi le lit.

La mère est aussi de cet avis et, pour donner une leçon à son beau-père, ne refait pas son lit et laisse tout en désordre.

Le soir, elle fait de vifs reproches au grand-père; lui disant que c'est très mal d'agir ainsi, car il pourrait, dit-elle, effrayer les enfants.

Le grand-père nie avec énergie les faits qui lui sont reprochés.

Jean prend sa défense :

— Nous sommes sortis ensemble, dit-il, et à notre départ, le lit n'était pas défait.

Le grand-père revient à sa première hypothèse, met tous ces phénomènes sur le compte des esprits et reproche à sa belle-fille de ne pas encore avoir fait dire des messes pour les apaiser.

Jean et son père se rallient à l'idée du grand-père.

Le 6, au matin, le grand-père, toujours incriminé par sa belle-fille, l'envoie chercher par Jean, pour lui faire constater, avant son départ pour le travail, l'état de sa chambre.

Mme A... et Jeanne viennent de la maison n° 2 à la maison n° 1. Tout est en ordre dans la chambre du grand-père. Il est

dans la cuisine (A), faisant la soupe pour le déjeuner, mais surveillant sa chambre (C) du coin de l'œil, à travers les portes ouvertes de la chambre de Jean (B).

Celui-ci s'occupe également dans la cuisine. Jeanne et sa mère lavent du linge dans le jardin.

A un certain moment, le grand-père en se retournant aperçoit les couvertures et l'édredon de son lit au milieu de la chambre.

— Vois, dit-il à Jean, voilà le lit encore défait.

On appelle Mme A...; ils se rendent dans la chambre (C) et voient, comme la veille, le lit bouleversé, les couvertures et l'édredon jetés au milieu de la chambre.

Mme A..., ne sachant comment expliquer ce phénomène, accuse le grand-père et Jean et leur reproche de s'amuser à ses dépens.

— Tu as bien tort, lui dit Jean, d'accuser grand-père, car il n'a pas quitté la cuisine où il faisait la soupe. Quant à moi, je travaillais aussi dans un coin de la cuisine.

On remet la chambre en ordre et les travailleurs sortent.

Le père travaillait aussi dehors, mais partait de meilleure heure. Comme le grand-père et Jean, il ne rentrait que le soir. Jeanne allait lui apporter tous les jours son repas de midi. Ce jour-là, à midi moins le quart, Jeanne va, comme d'habitude, porter le déjeuner à son père.

A midi, Mme A... et les autres enfants déjeunent dans la chambre de Jean (B). Après déjeuner, elle entre dans la chambre du grand-père, tout est en ordre; elle laisse les enfants jouer dans la cuisine (A) et va chez une voisine.

Les enfants de 8 et 6 ans entrent en jouant dans la chambre (B) où ils sont très étonnés d'apercevoir des couvertures et un matelas par terre. Ils vont vite chercher leur mère. Elle vient. En ce moment, Jeanne arrive aussi, elle est de retour; sa mère la rencontre sur la porte du jardin. Elles entrent ensemble dans la maison. Tout est bouleversé dans la chambre du grand-père et la literie (couvertures, édredon, matelas) a été transportée de la chambre (C) dans la chambre (B).

— Tu vois, maman, dit Jeanne, grand-père a raison : il faut faire dire des prières et une messe.

Après avoir mis tout en ordre dans la chambre, Mme A... laisse Jeanne avec les enfants dans la cuisine et sort.

Quelques instants après, Jeanne et les enfants, très effrayés, vont chercher leur mère : la literie venait encore d'être transportée dans la chambre (B), où elle gisait en grand désordre.

La mère remet encore tout en place et s'installe avec son ouvrage dans la cuisine (A), afin de surveiller la pièce voisine. Rien d'anormal ne se produit.

Le soir, tout le monde étant réuni, on décide de faire la cuisine et de manger désormais dans l'appartement n° 2.

Il était environ 6 heures, la mère sort la dernière de la maison n° 1, faisant constater au grand-père que tout est en ordre; elle ferme la porte de la cuisine (A), mais non à clef, car la serrure est dérangée depuis longtemps. On s'installe dans la maison n° 2. Toute la maison est réunie, sauf le père qui, tous les soirs, rentre seulement à 7 heures. La mère a besoin, pour préparer le souper, d'un peu de persil ; elle prie son beau-père d'aller en prendre dans le semis du jardin, près de la terrasse n° 1.

Il est nuit; le grand-père a peur et ne se soucie guère d'aller seul dans le jardin, si près de la maison n° 1. La mère se décide à l'accompagner. Après avoir coupé le persil dont elle avait besoin, elle manifeste le désir de regarder si le lit n'est pas défait.

— Tu ne voudrais pas, lui dit son beau-père, qu'on ait déjà défait le lit.

— Regardons toujours, répond Mme A..., on l'a déjà défait trois fois aujourd'hui, on pourrait bien l'avoir défait une quatrième.

Ils entrent. A leur stupéfaction, toute la literie du lit de la chambre (C) se trouvait dans la chambre (B).

Le grand-père, très effrayé, déclare qu'il ne veut plus coucher dans cette chambre et demande qu'on lui fasse son lit dans la maison n° 2.

Mme A... ne veut pas le recevoir dans la maison n° 2.

— Si vous êtes poursuivi par les morts, lui dit-elle, ne venez pas coucher chez nous, car vous les introduiriez avec vous dans notre maison.



Jean met heureusement fin à la discussion en proposant au grand-père de le prendre dans son lit, lui disant :

— Si on vous en veut personnellement, mon lit, où vous aurez couché, sera défait. Ce sera une preuve.

Dans la nuit du 6 au 7, il ne se passe rien d'extraordinaire dans la chambre du grand-père.

Le *7 décembre*, Jean et le grand-père, après avoir laissé tout en ordre dans la maison n° 1, viennent déjeuner, le matin, dans la cuisine de la maison n° 2.

Mme A... va, pendant ce temps, à la maison n° 1 ; elle trouve tout bouleversé dans la chambre du père. Elle vient annoncer cela à Jean et au grand-père. Ils se rendent ensemble à la maison n° 1, et à leur grand étonnement ils constatent que, non seulement tout est bouleversé dans la chambre du grand-père, mais aussi que le lit de Jean est défait et les couvertures transportées au milieu de la chambre. Mme A... est très surprise ; car, dit-elle, un instant avant, le lit du grand-père était seul défait.

On remet tout en ordre et chacun vaque à ses occupations.

A 11 heures du matin, Mme A... entre encore dans la maison n° 1.

Draps, couvertures, édredons, matelas des lits de Jean et et du grand-père se trouvaient entassés dans la cuisine (A).

Mme A... renonce à remettre tout cela en place et revient à la maison n° 2, où se trouvait Jeanne.

Dix minutes après, Jeanne, regardant vers la maison n° 1, aperçoit sur la terrasse de celle-ci les literies et les sommiers des deux lits.

Elle va vite prévenir sa mère, et revient suivie par elle ; mais, au moment où elle arrive sur la porte de la cuisine (E), en vue de la terrasse, elle pousse des cris déchirants :

— Maman ! Maman ! Au secours ! Au secours !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? dit la mère accourant effrayée.

— Je l'ai vu..., là-bas ! là-bas !

— Mais qu'as-tu vu ?

— Un squelette !

— Un squelette ?

— Oui, un squelette : il était étendu sur le sommier qui est sur la terrasse.

La mère est aussi effrayée que sa fille; elle n'ose plus rester, même dans la maison n° 2, et, abandonnant tout, s'en va avec ses enfants chez des voisins. Jeanne va porter le dîner à son père.

Entre temps, la chose s'était répandue dans le quartier et dans la ville, on jasait beaucoup, chacun interprétant les phénomènes à sa façon.

On donne un peu de courage à Mme A..., on l'accompagne chez elle et on l'aide à remettre tout en ordre.

Aucun incident pendant le reste de la journée.

Le soir, le mari décide d'organiser, pour le lendemain dimanche, une surveillance très active et prévient plusieurs de ses amis.

— Si nous avons affaire à des farceurs, dit-il, nous les prendrons bien.

La nuit, le grand-père couche avec Jean comme la veille.

Dimanche 8 décembre. — M. A... et deux de ses amis, dès 7 heures du matin, s'installent dans la cuisine (A) de la maison n° 1, et attendent.

A 8 heures, n'ayant rien vu de suspect, ils vont tranquillement déjeuner dans la maison n° 2, sans avoir pris la précaution de fermer les portes à clef. Ils reviennent environ à 8 heures et demie : les lits étaient défaits. On refait les lits. A midi, A... et ses amis ferment à clef la porte de communication entre la chambre de Jean et celle du grand-père, mais ne peuvent fermer la porte de la cuisine, la serrure ne fonctionnant pas. Ils vont déjeuner et reviennent. Ils trouvent la porte de communication des deux pièces enfoncée, la serrure arrachée. Tout est bouleversé dans les deux pièces.

Lundi 9 et *mardi 10.* — Mêmes phénomènes.

Un prêtre, appelé pour « conjurer le sort », ne se prononce pas sur la cause de tous ces transports d'objets.

Mercredi 12. — Un voisin, M. B..., Parisien, sculpteur sur ivoire, conseille de tendre un piège ingénieux dans les deux pièces où se produisent les phénomènes, afin de voir s'ils sont d'ordre surnaturel ou simplement l'œuvre d'un farceur.

Sur son avis, on ficelle habilement la literie avec les bois du lit, on appose des cachets un peu partout, on tamise sur le plancher de la sciure de bois.

Les deux chambres (B) et (C) sont ainsi préparées. Si on a affaire à un farceur, dit-on, il sera bien obligé de laisser l'empreinte de ses pas sur le plancher, s'il entre dans la chambre, et de couper les ficelles ou briser les cachets pour défaire les lits.

Le public de Daïmonopolis continue à s'émouvoir de plus en plus; on accourt d'un peu partout. Chacun veut voir la « maison hantée ».

Mme A... dit partout que l'on a placé des pièges où les plus malins vont se laisser prendre; car, pour elle, tout cela serait l'œuvre des farceurs.

Le soir venu, toute la famille couche dans la maison n° 1,

Le *jeudi 13* et le *vendredi 14*, rien d'anormal.

Dans la journée du *vendredi 14*, Mme A... coupe les ficelles· enlève la sciure : Jean et le grand-père couchent chacun dans leur lit.

Samedi 15, rien de particulier.

Dimanche 16, Mme A..., constate que tout est bouleversé dans les deux pièces; elle refait les lits et tamise de la sciure. La journée se passe sans incidents.

Lundi 17, Mme A..., après avoir fait les lits, a soin de tamiser de la sciure dans les chambres.

Dans la matinée, tout est encore bouleversé, malgré ces précautions. On ne peut voir des empreintes de pas, car les couvertures, les matelas, ont été traînés jusque dans la cuisine, enlevant sur leur passage la sciure répandue sur le plancher.

Ce même jour, on fait placer une serrure à la porte d'entrée de la cuisine.

Le *mardi 18*, on enferme le chien de garde dans la maison; on a soin de laisser les portes de communication ouvertes, afin qu'il puisse circuler dans les trois pièces; on ferme la porte d'entrée de la cuisine à clef et on emporte la clef.

Ce chien est très méchant, on est obligé de le tenir toujours à l'attache; il aboie au moindre bruit et ne reconnaît pas toujours ses maîtres.

Une heure après environ, Mme A... voit arriver le chien, et, très étonnée, dit au grand-père :

— Voilà le chien, quelqu'un a dû lui ouvrir.

Le grand-père se précipite vers la porte : elle est fermée à clef; il l'ouvre, entre et voit tout bouleversé dans les deux pièces.

Le chien n'avait pas du tout aboyé, car on l'aurait entendu.

Le *mardi 18*, on remet de la sciure dans les chambres et on laisse le chien à l'attache dans le jardin.

On trouve le chien détaché et tout bouleversé dans les deux pièces.

Les jours suivants, une partie de la tonnelle est détruite, des liteaux sont brisés, des contrevents arrachés, un cuvier, des meubles, sont amoncelés sur la terrasse.

Mais personne n'a jamais vu ces phénomènes au moment même où ils se produisaient.

Le *samedi 22 décembre*, vers 6 heures et demie du matin, après le départ du père pour le travail, Mme A..., encore au lit, entend frapper et dit à Jeanne, couchée dans la chambre à côté avec sa sœur :

— Entends-tu frapper?

— Oui, j'entends.

Elles entendent frapper encore de petits coups à plusieurs reprises, mais sans pouvoir se rendre compte si ces coups sont frappés à la porte d'entrée ou à la fenêtre.

Elles ont peur.

On frappe plus fort.

Sa mère se lève pour aller auprès de sa fille. A peine est-elle entrée dans la chambre de Jeanne que celle-ci se met à pleurer, disant :

— Maman, on vient de me couper les cheveux, vois.

En effet, elle montre à sa mère sa tresse et son chignon coupés. Elle ne sait comment cela a pu se faire, n'ayant vu personne, n'ayant rien senti. Sa petite sœur de 8 ans, couchée dans la même chambre, n'a vu non plus personne coupant les cheveux à sa sœur.

Les cheveux sont apportés à un prêtre, à qui on conte l'aventure.

On lui demande si ce ne sont pas là des manifestations de forces surnaturelles. Il trouve des preuves trop insuffisantes pour voir l'intervention du démon dans tout cela.

Jean aurait, paraît-il, dit en riant le lendemain que sa mère avait coupé les cheveux à sa sœur.

Ce samedi soir, toute la famille couche sous le même toit.

Le *dimanche* matin *23*, on entend une série de petits coups frappés à différents endroits dans la maison; dès que l'on se lève, les coups cessent, on ne voit personne dehors.

Le *lundi* matin *24*, on frappe encore. Le père et la mère sortent pour aller au marché. La petite fille court après eux et apporte à son père son porte-monnaie qu'elle vient de trouver dans la vigne. A... est très étonné. Il avait mis le soir ce porte-monnaie dans la poche de son pantalon et n'était pas sorti depuis. Il ne peut s'expliquer le transport de son porte-monnaie dans la vigne. Le porte-monnaie ne contient plus la somme de 4 fr. 50 qui s'y trouvait la veille au soir.

Les jours suivants, les chambres du grand-père et de Jean sont toujours bouleversées, des plantes sont arrachées dans le jardin; Jeanne et son petit frère, âgé de 6 ans, auraient vu une armoire s'ouvrir et le linge en sortir tout seul. On dérobe très adroitement le porte-monnaie à la mère. Elle était couchée avec son porte-monnaie sous l'oreiller; au moment de se lever, elle constate que le porte-monnaie est bien toujours à sa place; elle descend de son lit, regarde si le porte-monnaie est bien toujours sous l'oreiller, il avait disparu. Jeanne était un instant avant dans la chambre de sa mère. La mère est très mécontente, car son porte-monnaie contenait 17 francs. Elle sort, et devant la porte trouve son porte-monnaie, mais sans argent dedans.

Vers cette époque, M. C..., coiffeur, écrit à la capitale, à Gérolstein, au rédacteur en chef d'un journal, le *Messager de l'occulte*, la lettre suivante, pour tâcher d'avoir l'explication de tous ces phénomènes. Cette lettre a été publiée dans le *Messager de l'occulte :*

Daïmonopolis, le 3 janvier 1902.

MONSIEUR D..., directeur en chef du *Messager de l'occulte.*

« Je crois bien faire en portant à votre connaissance un fait qui doit vous intéresser en tant que directeur du journal le *Messager de l'occulte.*

« Voici ce dont il s'agit :

« Une famille, presque pauvre, composée du père et de la mère, du beau-père et de six enfants, habite Daïmonopolis, sur la colline, une petite maison qu'elle loue.

« Ces gens-là vivent de leur travail et du petit produit du terrain qui entoure la maison.

« Depuis vingt-quatre jours, il se passe dans cette maison des choses vraiment extraordinaires; dès que ces personnes ont tourné les talons, les couvertures, draps et matelas sont jetés au milieu de la chambre, les chaises, tables, renversées, les couvertures portées au milieu du terrain. Un voisin a tendu une sorte de piège : il a ficelé les matelas, les espagnolettes des fenêtres, apposé des scellés, répandu de la sciure tamisée dans les appartements ; pendant les quatre jours que les appartements sont restés dans cet état, rien d'anormal ne s'est produit.

« Mais, deux jours après, cela a recommencé de plus belle : le chien, enfermé, s'est trouvé dehors sans qu'on ait vu ouvrir la porte ; il y a trois jours, la fillette de 15 ans a eu, au lit, les cheveux coupés. Des chrysanthèmes, des lis, des giroflées, des échalotes ont été dévastés. Les enfants de 15, 6 et 4 ans, affirment avoir vu briser les plantes, sans voir personne ; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds ; la nuit, des coups sont frappés au mur et sur les meubles.

« Je suis allé deux fois me rendre compte ; j'ai vu, ainsi qu'un grand nombre de personnes, les couvertures dans le terrain, les meubles bouleversés et les plantes arrachées.

« Est-ce du spiritisme ? Je ne sais pas. M. le Curé ne s'est pas prononcé. Je vous le répète, je crois bien faire en vous fai-

sant connaître ces faits, et je me tiens à votre disposition pour tous renseignements complémentaires.

« Je serais heureux d'éclaircir ce mystère et, ayant lu quelques numéros de votre *Messager*, j'ai pensé ne pas trop oser en m'adressant à vous; si vous voulez bien m'indiquer quelques données pour arriver à éclaircir cela, je vous en serai très obligé.

« Recevez, Monsieur, mes bien sincères salutations.

« C... »

A cette lettre, M. D... répond la lettre suivante, également publiée dans le *Messager de l'occulte :*

Gérolstein, le 5 janvier 1902.

MONSIEUR,

« Je vous remercie des renseignements fort intéressants que vous voulez bien me communiquer sur les phénomènes qui se produisent aux environs de Daïmonopolis. Vous m'obligerez en voulant bien les compléter le plus possible, car j'ai l'intention de les reproduire dans le *Messager de l'occulte*.

« Vous me demandez quelques indications sur les causes probables de ce genre de faits. C'est un peu difficile à expliquer dans une lettre; il faudrait de longs développements, surtout si vous n'êtes pas au courant des théories psychiques. Pourtant, en gros, voici ce qu'on peut dire :

« Il y a, en général, dans les maisons ou dans les lieux dits hantés, un être, une jeune femme ou une jeune fille le plus souvent, qui, à son insu, joue le rôle de médium.

« Le médium, en théorie générale, est une sorte de pile humaine qui produit une sorte d'électricité, sur les propriétés de laquelle on n'est pas encore fixé, mais qui, le plus souvent, offre des analogies avec l'électricité ordinaire et la lumière. Cette force indéfinie n'est probablement qu'une des modalités de l'énergie universelle.

« Quoi qu'il en soit, lorsqu'il y a un médium dans une maison, et surtout lorsqu'il y en a plusieurs, il se produit ceci. Ces médiums *enfluident* les objets de leur propre fluide

surabondant; les objets enfluidés et les médiums eux-mêmes jouent alors le rôle des nuages qui, dans le ciel, sont chargés d'électricités contraires.

« Quand deux de ces nuages se rapprochent, il se produit une étincelle qui, dans l'espace, est formidable et c'est la foudre. Quand deux médiums, ou deux objets enfluidés, ou un médium et un objet enfluidé se rapprochent, il se produit également quelque chose d'analogue au tonnerre.

« De là des bruits, des bris d'objets, des phénomènes divers.

« Cette explication que je vous donne à la hâte et *grosso modo* est forcément incomplète. Elle peut cependant vous donner, je l'espère, une idée des faits.

« Ce qui serait donc intéressant surtout à constater dans les phénomènes dont vous m'avez parlé, c'est la présence d'*un* ou *de* médiums. Je serais bien étonné qu'il n'y en eût pas plusieurs, étant donné la force des phénomènes. Y a-t-il, par exemple, parmi les enfants qui habitent la maison, une jeune fille sur le point d'être nubile? On a remarqué que, presque toujours, cela était ainsi dans les maisons hantées.

« Vous m'obligeriez, Monsieur, en voulant bien me répondre avant le 10, si cela vous est possible. Je vous remercie, etc.

D...

« *P.-S.* — Le meilleur moyen de faire cesser les phénomènes est de transpercer l'air avec des pointes de fer, des épées par exemple, non pas, comme on le disait jadis, pour pourfendre les esprits, mais pour soutirer les nuages électriques produits par les médiums, comme on soutire, avec les paratonnerres, les nuages électriques en suspension dans l'air. — D. »

M. C... écrit alors une seconde lettre, encore reproduite par le *Messager de l'occulte*.

Je ne vous la donne pas en entier ici, parce qu'elle relate des faits que nous connaissons d'autre part.

Il remercie, dit que les intéressés doivent essayer la théorie des pointes de fer. « Vos explications ont un peu tranquillisé

les parents, ajoute-t-il, qui se doutaient déjà que cela venait de la fillette, sans deviner la cause... En effet, il se trouve dans la maison une jeune fille sur le point d'êtae nubile (15 ans), et c'est là, je crois, le médium. Elle se nomme Jeanne A..., son frère, âgé de 6 ans, doit l'être aussi; car, seuls, tous deux, voient les phénomènes se produire... »

Il constate que la misère est grande dans cette famille. « Cette femme, qui a six enfants, son beau-père et son mari à soigner, perd toute sa journée à recevoir les visiteurs et à remettre tout en place. »

Il fait refaire à Jeanne, devant lui, l'expérience du verre d'eau que je raconterai un peu plus loin.

« Depuis quelques jours, ajoute-t-il, on trouve, le matin, dans les draps où Jeanne couche, soit une fourchette, une cuiller, un couteau, un clou. »

D'ailleurs, cette fillette « perd l'appétit et maigrit visiblement; mais elle a toujours le teint rouge et les yeux brillants. »

En effet, Jeanne maigrissait, prenait mauvaise mine, et le Dr E...[1], qui la voit en passant, conseille de mettre Jeanne à l'hospice. D'ailleurs, son éloignement permettra d'apprécier son influence sur les phénomènes actuels.

Dès son entrée à l'hôpital, on veut essayer de l'endormir, mais elle résiste, ne veut pas du tout. Le soir, elle a une crise hystérique avec hallucination : elle croit voir, devant elle, un squelette.

Pendant la nuit, elle se promène à quatre pattes sous les lits de la salle, puis revient se coucher à sa place.

Pendant l'absence de Jeanne, rien d'anormal ne se passe chez les A...

Elle sort de l'hôpital, et rentre chez elle le huitième jour.

Immédiatement, les phénomènes antérieurs se reproduisent. Mais Jeanne a maintenant des crises d'hystérie très fréquentes.

1. Si je ne donne pas ici le nom de mon très honorable et distingué confrère, c'est uniquement pour ne pas désigner la ville où tout ceci s'est réellement passé.

Sa mère, pour la guérir, va consulter une somnambule.

Ici se place l'histoire à laquelle est fait allusion dans la lettre ci-dessus de C... à D...

La somnambule n'hésite pas : Jeanne est poursuivie par quelqu'un qui lui a « jeté un sort ». Elle fera connaître cette personne à Jeanne.

On amène donc Jeanne devant la somnambule qui place devant elle un verre rempli d'eau reposant sur une assiette blanche.

— Regarde au fond du verre, dit-elle à Jeanne.

— Je regarde; mais je ne vois rien.

— Regarde mieux. Que vois-tu?

— L'assiette blanche.

— Regarde mieux, tu n'y vois pas une figure?

— Si, il me semble voir une tête.

— Comment est-elle?

— C'est une vieille, ridée, avec un bonnet noir, des dents gâtées, un nez camard.

— Si tu la rencontrais, la reconnaîtrais-tu?

— Oui.

La mère voudrait bien voir aussi la vieille; mais elle ne voit que l'assiette blanche.

— Ce soir, à minuit, dit la somnambule, faites-lui refaire l'expérience, elle vous dépeindra mieux cette vieille.

A minuit, on replace Jeanne devant le verre d'eau sur l'assiette blanche. Elle voit très nettement au fond du verre une vieille femme qu'elle décrit dans ses moindres détails, depuis son jupon sale, son tablier quadrillé, son corsage noir à raies rouges, jusqu'à ses bagues, dont une a une pierre grenat.

Dès lors, plus de doute : on est poursuivi par une vieille femme qui veut du mal à la famille. Mais quelle est cette femme dont Jeanne retrace le portrait?

Mme A... trouve vite; elle se rappelle une ancienue histoire qu'elle a dû conter plusieurs fois à sa famille.

Avant de mourir, la mère de Mme A... agonisa assez longtemps. Cette longue agonie ne fut pas trouvée naturelle par l'entourage de la malade et l'on pensa que par vengeance

et pour la faire souffrir quelqu'un empêchait la moribonde de rendre le dernier soupir.

— Si vous voulez connaître cette personne, dit une voisine, faites brûler deux sarments en croix avec du sel dessus, elle ne tardera pas à apparaître.

On s'empresse de suivre ce conseil.

Bientôt après, arrive une amie de la mourante qui, ayant appris son état désespéré, a voulu la voir. Elle entre, s'approche du lit, fait un signe de croix. La mourante grimace. La famille se jette immédiatement sur la fausse amie, l'accuse d'empêcher l'agonisante de mourir, et la chasse honteusement, non sans la rudoyer. La malade rend immédiatement le dernier soupir.

Depuis, on n'a plus entendu parler de cette femme, mais elle vit toujours et habite rue de la Colline, à Daïmonopolis.

Ne serait-ce pas elle qui viendrait maintenant se venger et serait cause de tous ces phénomènes ?

Pour le savoir, on décide d'interroger les esprits frappeurs.

Les coups ne sont jamais frappés dans la journée ou dans la nuit; mais toujours le matin, lorsque tout le monde est encore couché.

Un matin, toute la famille, encore au lit, entend des coups frappés contre la cloison qui sépare la chambre de Jeanne de celle des parents. L'esprit étant là, on s'entend avec lui. On lui dit qu'on va lui adresser une série de questions et, s'il veut bien y répondre, de frapper deux coups pour dire : *oui*, trois pour dire *non*.

On entend immédiatement frapper deux coups.

On adresse alors à l'esprit de nombreuses questions, auxquelles il répond.

En voici quelques-unes entre toutes :

— En veut-on à quelqu'un ?

— Oui.

— Est-ce au grand-père ?

— Non.

— Est-ce au père ?

— Non.

— A la mère ?

— Non.
— A Jean ?
— Non.
— A Jeanne ?
— Oui.
— Vous a-t-elle fait quelque chose ?
— Non.
— Alors, c'est une vengeance ?
— Oui.
— De la part d'un homme ?
— Non.
— De la part d'une femme ?
— Oui.
— Morte ?
— Non.
— Vieille ?
— Oui.
— Elle habite rue de la Colline ?
— Oui.

(Suivent de nombreuses questions où la mère détaille le signalement de la personne qu'elle soupçonne.)

— Si nous la battons, cela cessera-t-il ?
— Non.
— Et si nous la tuons, cela cessera-t-il ?
— Non.
— Si nous ne faisons rien, cela cessera-t-il ?
— Oui.
— Les objets et l'argent disparus seront-ils rendus ?
— Non.

Etc., etc.

Les coups, répondant ainsi aux questions posées, sont frappés près du lit où Jeanne est couchée.

Sa mère connaît bien maintenant la personne qui leur veut du mal. Mais est-ce bien celle que Jeanne voit dans le verre d'eau ? Elle décide de la montrer à sa fille pour voir si celle-ci la reconnaîtra.

Un jour, elles vont ensemble rue de la Colline. Dans un groupe de femmes, jasant au milieu de la rue, Mme A... aper-

çoit « la vieille », ennemie de la famille. Elle dit à Jeanne :

— Jeanne, regarde ces femmes qui parlent. Jeanne regarde le groupe, et s'écrie :

— Maman ! c'est elle.

— Qui, elle ? dit la mère faisant l'ignorante.

— « La vieille », celle que je vois dans le verre, vite, allons-nous-en, j'ai peur.

L'épreuve était concluante. Mais, que faire contre cette vieille qui continue toujours à les poursuivre ?

En effet, de nouveaux phénomènes viennent s'ajouter aux anciens.

Le grand-père, entrant un soir dans sa chambre, trouve toutes les bougies allumées, et, sur son lit, une couronne et des croix faites avec des herbes sèches.

Un cabas, différents objets disparaissent. Des carrés de flanelle, piqués d'épingles, placés sur la cheminée, sont retrouvés dans des trous du mur du jardin, mais sans épingles.

Jeanne, couchant avec sa mère, se sent piquée à différents endroits du corps, et la mère trouve dans les draps des épingles, des fourchettes, des clous, que personne, dit-elle, n'avait mis. Sa vie devient intolérable.

Le rédacteur en chef du *Messager de l'occulte* avait écrit dans sa lettre du 5 janvier :

« Le meilleur moyen de faire cesser les phénomènes est de transpercer l'air avec des pointes de fer, des épées par exemple, non pas, comme on le disait jadis, pour pourfendre les esprits, mais pour soutirer les nuages électriques produits par les médiums, comme on soutire, avec les paratonnerres, les nuages électriques en suspension dans l'air. »

On met ce moyen en pratique dans les circonstances suivantes :

Un matin, Mme A..., couchée avec Jeanne, sent le lit trembler sous elle. Elle fait lever Jeanne, reste seule dans le lit, et, fièrement allongée, défie les esprits. Le lit se met à trembler plus fort. Mme A... accuse les enfants de secouer son lit; mais tous protestent. Pour être bien certaine que personne ne touche le lit, elle envoie chercher le grand-père et se fait

transporter avec son lit au milieu de la chambre. Là, entourée des siens qui font cercle autour d'elle, héroïque, elle attend.

Le grand-père, suivant le conseil du rédacteur en chef, s'est armé d'une canne à lance, prêt à pourfendre l'espace.

Le lit ne tremble plus. Mme A... triomphe; mais, peu généreuse dans sa victoire, elle appelle les esprits, les défie, les provoque, les invective en un langage imagé et violent.

Le lit est agité d'un violent tremblement. Le grand-père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de-ci de-là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même. Il s'arrête, exténué. On attend anxieusement.

Le lit tremble encore. Mme A... se lève, découragée devant l'insuccès de ce moyen.

Puisque « la vieille » de la rue de la Colline cause tous leurs malheurs, le mieux serait d'avoir une *explication* avec elle; mais Mme A... ne veut pas aller la trouver dans sa maison.

Ne pourraient-ils pas la faire venir chez eux?

Mme A... va consulter la somnambule à ce sujet.

— Si vous voulez, dit la somnambule, obliger « la vieille sorcière », qui vous veut du mal, à venir chez vous, c'est très facile. Enfermez-vous dans votre maison et, vers 11 heures du soir, brûlez dans la cheminée un chat vivant. Quoi qu'il en arrive, ne sortez sous aucun prétexte. Inutile de laisser une porte ouverte, car elle saura bien entrer sans cela.

Le soir venu, le mari prévient un de ses amis; on s'enferme et à 11 heures on brûle le chat.

A ce même moment on entend, au dehors, un grand roulement, un bruit de tonnerre. On se regarde avec étonnement; mais, selon la recommandation de la somnambule, personne ne sort. On entend frapper de grands coups à la porte et sur la cloison; on s'attend à voir paraître « la vieille », lorsque tout à coup Jeanne, qui était couchée, pousse un grand cri. Elle se sent serrée à la gorge, pousse des cris, se débat affreusement. Elle est en pleine crise d'hystérie.

Les parents la voient dans cet état pour la première fois;



ils sont très effrayés et craignent pour les jours de leur enfant. Cette crise dure plusieurs heures.

A partir de ce jour, Jeanne a tous les soirs des crises semblables.

Le médecin appelé conseille d'envoyer Jeanne à l'hôpital de Montpellier, où on la transporte malgré la distance et où elle entre, le 20 février 1902, dans le service de la Clinique médicale.

Du jour où Jeanne a quitté la maison de ses parents, les phénomènes extraordinaires ont cessé et il ne s'est rien produit d'anormal.

Voici maintenant le résumé de l'histoire de son séjour à l'hôpital :

Non encore réglée.

Épistaxis fréquentes.

Elle aurait rendu des caillots de sang, dit-elle, par le rectum.

Du 20 février au 15 mars, la malade a eu trois grandes crises d'hystérie.

Ces crises débutent par une aura partant de l'ovaire et remontant progressivement au cou avec sensation de strangulation; la malade porte la main à sa gorge, la respiration est suspendue, la face est congestionnée, puis la malade se raidit dans son lit, les membres en extension, les yeux convulsés; immédiatement après, clonisme avec grands mouvements discordants et vociférations, mouvements rythmés du bassin; la malade, en ce moment, garde les attitudes qu'on lui donne, elle a une insensibilité générale et complète. La perte de connaissance est absolue. Sa crise dure de 10 à 20 minutes, puis la malade revient à elle sans crise de larmes ni d'urine.

La malade présente aussi de petites crises convulsives, se limitant à la sensation de boule hystérique après quelques mouvements convulsifs sans perte de connaissance.

La malade n'a jamais eu d'hallucinations depuis qu'elle est à l'hôpital.

État actuel. — *Sensibilité.* — Anesthésie conjonctivale.

Anesthésie pharyngée.

Ovarie gauche et droite avec sensation de strangulation à la pression.

Anesthésies variables et transitoires.

On a trouvé successivement : à un premier examen, de l'anesthésie du bras gauche et de la partie gauche du tronc.

A un deuxième examen, hémianesthésie faciale droite, anesthésie du bras droit et de la partie droite du tronc.

Enfin, au dernier examen, l'anesthésie portait sur les membres inférieurs, de la racine à l'extrémité, sauf une bande large de 4 centimètres en forme de bracelet au niveau des chevilles, où la sensibilité était normale.

Insensibilité analogue du membre supérieur gauche, dont le bras jusqu'à l'épaule, l'avant-bras et la main sont insensibles, mais avec conservation de la sensibilité sur une bande large de 4 centimètres en forme de bracelet un peu au-dessus du poignet.

Sensibilité normale pour le bras droit, avec anesthésie portant seulement sur la main.

Le cuir chevelu, le front et la partie gauche de la face sont insensibles.

Partie droite de la face : sensibilité normale.

Cœur : sensibilité normale.

Thorax et abdomen : zones d'anesthésie en îlots.

Cette topographie des régions insensibles était déjà modifiée quelques instants après.

Dans tous ces examens, les régions insensibles l'étaient au tact, à la température et à la douleur.

Malgré l'anesthésie complète de la main gauche, la malade peut apprécier la forme des objets et les reconnaître.

La malade, les yeux fermés, se rend compte si ses jambes sont écartées ou rapprochées. Mais si on les croise l'une sur l'autre, elle se trompe toujours, sans hésitation, et dit que la gauche est sur la droite, quand c'est la droite qui est sur la gauche, ou inversement.

Si, les yeux fermés et les jambes croisées, on la pique à un pied, elle localise la piqûre sur l'autre pied.

Sens. Vue. — Rétrécissement du champ visuel pour l'œil

droit et gauche. Couleurs : œil gauche, vision normale; œil droit : *dyschromatopsie*, elle voit le rouge violet.

Ouïe. — Rien.

Motilité. — Normale en dehors des crises.

Réflexes. — Normaux.

Vasomotricité. — Dermographisme.

Intelligence. — Normale.

Sens moral. — Très affaibli.

Court après les jeunes malades de l'hôpital. Dérobe de l'argent et différents objets à ses camarades.

Effrontément menteuse. Invente de toutes pièces des histoires scandaleuses dont elle se fait l'héroïne.

Pendant la nuit, elle s'amusait, au début, à frapper contre le bois de sa table de nuit pour faire croire à la présence d' « esprits », disant à la veilleuse :

— As-tu entendu, on a frappé ?

La malade a été mise, dès son entrée, à un régime tonique. On a ordonné des lotions tièdes, à faire tous les matins, et un traitement électrique.

Actuellement, elle n'a plus de crises, va bien mieux, et son caractère s'est modifié en bien.

Voilà une longue et curieuse histoire dont les enseignements sont nombreux et veulent être mis en lumière.

La première impression évidente est qu'il y a là un mélange de jonglerie ou de fumisterie, d'hystérie ou de névrose et, enfin, de crédulité ou de bêtise.

La jonglerie, d'abord, est évidente.

Sans que j'insiste sur la chose (vous comprenez pourquoi), vous avez vu l'intérêt qu'avaient ces braves gens à écarter les acheteurs ou même les locataires de la maison qu'on leur a prêtée.

Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter les plaisanteries. Ou il n'y avait pas de serrure aux portes, ou les serrures se trouvent arrachées quand le phénomène s'est produit; on avait enfermé un chien méchant : il se trouve délivré sans avoir aboyé : donc la porte lui avait été ouverte, et par quelqu'un de la maison. Quand on prend les précautions des ficelles et des scellés, rien ne se produit. Quand on

répand de la sciure de bois, l'esprit la racle avec les matelas et on ne peut plus voir s'il a ou non des pieds...

Donc, il y a jonglerie.

Question plus difficile : Qui sont les jongleurs ? toute la famille est-elle complice ? Je ne le crois pas. Les enfants jeunes ne le sont pas ; le grand-père ne paraît pas l'être.

Jeanne est l'actrice principale : ceci est certain. D'abord, elle a une moralité détestable, et nous en avons eu la preuve à l'hôpital, où nous avons vu reparaître les phénomènes : petits coups frappés, porte-monnaie volé... Seulement, ici cela n'a pas duré longtemps et on lui a fait avouer la jonglerie.

Voilà qui est clair. Mais y a-t-il d'autres complices ? Je n'en sais rien. Le récit de la mère est bien précis, bien détaillé ; elle n'oublie rien, ni des dates, ni des choses. Mais ceci n'est pas absolu.

D'ailleurs, cela ne nous intéresse pas pour le but d'enseignement que nous poursuivons : il suffit d'avoir établi qu'il y a eu jonglerie et que Jeanne a été, avec un nombre quelconque de complices, l'auteur principal de ces jongleries.

Mais, deuxième question : Tout a-t-il été jonglerie dans l'affaire ?

Évidemment non.

D'abord n'est point simulée l'hystérie de Jeanne. C'est une hystérie certaine et même très curieuse à certains points de vue.

Attaques, zones hystérogènes, etc., sont typiques.

Une particularité très curieuse est cette anesthésie tactile que je vous ai montrée, un matin à la visite, occupant ses deux mains, l'empêchant de sentir le contact et la piqûre même profonde dans ces régions, et ne l'empêchant pas, les yeux fermés, de reconnaître une broche mise dans sa main et de la piquer très adroitement à son corsage, de se coiffer, d'attacher et de détacher ses cheveux, etc.

Donc, les impressions centripètes n'arrivent pas au centre O pour le jugement de contact ou la perception de douleur ; mais pénètrent jusqu'au polygone, aux centres de

coordination nécessaires pour les actes encore assez compliqués que nous avons observés.

Cette erreur allochirique, qui lui fait localiser à gauche les impressions de droite quand elle a les pieds croisés, est encore bien curieuse et caractérise bien l'hystérie.

Sans qu'il soit nécessaire d'insister, l'hystérie de notre malade n'est donc pas simulée.

D'autres choses ne sont peut-être pas simulées en elle.

Dans les coups frappés et dans les actes de déplacement, il peut très bien y en avoir eu qui n'étaient pas de la jonglerie, notamment les coups par lesquels elle répond à l'interrogatoire sur la vieille.

Plus loin, et spécialement à propos d'un médium célèbre, Eusapia Paladino, nous verrons qu'il existe des « fraudes inconscientes ». Nous verrons Ochorowicz dire que « la fraude est inséparable du médianisme, comme la simulation est inséparable de l'hypnotisme », mais que la science peut et doit étudier les fraudes inconscientes du médianisme comme elle étudie les simulations involontaires de l'hypnotisme.

Dans ces questions il ne faut pas se laisser impressionner par ces jongleries constatées et en conclure qu'il n'y a rien de scientifique. Il ne faut pas que la constatation de la fraude arrête « l'étude, à peine commencée, des phénomènes médianiques » et décourage « ceux qui ont été sur le point de l'aborder ».

Dans une expérience citée par Ochorowicz, on voit une bottine d'Eusapia frapper des coups attribués aux esprits. On le lui dit. — C'est étrange tout de même, dit-elle, quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite ! Sentite ! — Et elle insiste pour qu'on lie son pied à celui d'Ochorowicz avec un cordon. On le fait. Et Ochorowicz sent qu'elle tire le cordon en tordant son pied ; elle le tournait de façon à pouvoir frapper avec son talon.

« C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même. » Voilà des fraudes inconscientes. Ochorowicz a d'ailleurs constaté qu'Eusapia Paladino ne peut pas rester quelques minutes immobile sans perdre le sentiment de ses

pieds; « et alors elle exécute divers mouvements déréglés sans s'en douter ».

« J'ai vu, ajoute Ochorowicz, des médiums taper avec leur poing sur la muraille devant les témoins, tout en prétendant que c'était l'esprit qui tapait. Un étudiant en droit, médium d'ordre inférieur, s'appliqua, en vue de tout le monde, un soufflet dont il était très effrayé... et il s'obstinait à nous convaincre que c'était l'esprit de Xantippe, femme de Socrate, qui lui avait infligé cette admonestation. »

Voilà des exemples bien nets de fraudes inconscientes, par conséquent susceptibles d'études scientifiques. Certaines des séances de Jeanne peuvent bien rentrer dans ce groupe : notamment la séance dans laquelle Jeanne attend avec sa famille l'apparition de la vieille, quand on vient de brûler le chat : les esprits sont tendus; Jeanne frappe des coups en roulements de tonnerre, qui aboutissent bientôt à un grand cri et à une terrible attaque d'hystérie qui détermine son admission dans notre service. — Ce sont des coups très probablement involontaires; ce sont des fraudes inconscientes.

Voilà donc des phénomènes qui sortent de la jonglerie voulue et doivent être étudiés.

Une autre chose, bien curieuse, que Jeanne n'a pas simulée très probablement, c'est l'expérience dans laquelle elle a vu la tête de la vieille femme dans l'assiette ou dans le verre d'eau.

Nous étudierons plus loin le mécanisme de ces hallucinations subconscientes; mais, dès à présent, je dois vous montrer combien ce fait rentre dans un chapitre connu[1].

Dans tous les ouvrages sur les mages et les sorciers, dès le XVIe siècle, on parle de divination par les boules de verre. Dans l'Inde ancienne, les prêtres prédisaient l'avenir en faisant fixer une feuille d'arbre luisante attachée contre un mur.

1. Voir pour tout ce paragraphe : Pierre Janet, *Sur la divination par les miroirs et les hallucinations subconscientes*. Conférence faite à la Société des amis de l'Université dé Lyon le 28 mars 1897. (*Bulletin de l'Université de Lyon*, juillet 1897 et *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 407).

Il y a un demi-siècle encore, en Égypte, un voyageur anglais a vu un enfant découvrir des voleurs par ce procédé : il vit et découvrit Nelson avec son bras coupé; il se trompa seulement de côté pour le bras. On expliqua le fait en disant que Nelson était vu comme dans un miroir.

Chez les Grecs, on regardait l'eau d'une fontaine, et des images apparaissaient (hydromancie), ou dans des vases pleins d'huile (lecanomancie) (c'est ainsi qu'Ulysse interrogea Teresias), ou dans des miroirs (catoptromancie), ou dans des carafes pleines d'eau, des boules de métal poli, toutes sortes de verres (cristallomancie). Plus simplement, on regardait l'ongle de la main couvert d'un peu d'huile (onycomancie).

On prétend que François Ier, Catherine de Médicis, avaient dans leurs appartements des miroirs constellés (ornés d'étoiles) qui « leur servaient à découvrir les secrets de la politique, les menées de leurs ennemis, les conspirations. »

Au XVIe siècle, « il y eut une sorte de petit cristal qui fit le tour de l'Europe entre les mains d'un Anglais, John Dee. Les personnages qui apparaissaient dans cette pierre magique causaient et renseignaient les individus. Saint-Simon raconte, paraît-il, qu'un magicien avait prédit ainsi au duc d'Orléans, la mort des princes... »

Je n'insiste pas.

Voilà des choses que notre malade ne savait pas. Quand on lui a fait faire l'expérience, elle a réellement vu la vieille femme.

Voilà donc encore une chose qui n'est pas jonglerie, qu'il faudra tâcher d'expliquer scientifiquement.

Dans cette même maison hantée, il y a bien d'autres gens qui ne sont pas complices de la fumisterie : le grand-père, les enfants jeunes, le coiffeur, les voisins, toute la population de Daïmonopolis.

Et alors, il est intéressant de relever la psychologie de tout ce monde.

D'abord, le grand-père est bien curieux comme type. Il n'hésite pas : dès le premier soir du 4 décembre, dès la première histoire, sans enquête, sans chercher l'espièglerie, il

affirme que ce sont les âmes de son fils et de sa fille, morts il y a plusieurs années, qui viennent le tracasser, et il veut faire dire des messes à leur intention.

Cette idée lui tient à cœur. On l'accuse, on se moque de lui; il tient bon, croit aux esprits et veut faire dire une messe. Il faut que des prêtres sages refusent les exorcismes; il paraît même, à un moment donné, rallier à sa théorie Jean et son père.

Cependant, plus tard (ceci est bien joli), la science parle, le coiffeur est intervenu, le *Messager de l'occulte* a envoyé le remède : et le brave grand-père abandonne les esprits, se rallie aux idées nouvelles et, pour faire disparaître le fluide, pourfend l'air avec sa rapière pointue.

Qui sait si, au fond, en appliquant la pratique moderne, il ne gardait pas la théorie ancienne et ne pensait pas pourfendre les esprits ?

Voilà un type bien curieux.

Un autre, non moins intéressant, est celui de la sœur de 8 ans et de son frère de 6 ans.

Vous avez entendu enseigner en médecine légale combien il faut se méfier du témoignage des enfants : et je ne parle, bien entendu, pas des enfants qui mentent ou qu'on fait parler; je parle du témoignage des enfants de bonne foi, qui racontent simplement ce qu'ils ont vu avec cet accent d'innocente simplicité qui fait dire que la vérité sort de la bouche des enfants.

Eh bien, ces petits ont vu le linge sortir de l armoire et venir par terre. En fait, n'est-ce pas, ils ont vu le linge par terre, ils ont vu les dégâts du jardin ; mais on a tant parlé de tout cela, ils se sont tellement tous allumés dans la maison sur cette question qu'ils finissent par avoir *vu* le voyage du linge ou des légumes, le déplacement des objets...

Quel danger pour la science s'ils avaient *vu* ainsi des lévitations de médiums spirites et quel danger pour la société s'ils avaient *vu*, de la même manière, un viol ou un assassinat !

Un homme condamné sur un témoignage d'enfant est tout à fait comparable à un sorcier brûlé au moyen âge.

A côté des enfants de la maison, il faut relever aussi la psychologie du coiffeur.

Celui-ci, c'est le savant : ce n'est pas lui qui demanderait des messes pour les morts, ni les bénédictions du curé ; il lit le *Messager de l'occulte*, et sait que ces choses-là sont aujourd'hui scientifiques.

Et alors, il fournit à son journal une documentation précise qui lui permettra de formuler un avis. Il donne, dans sa première lettre, cette preuve péremptoire de l'authenticité des faits : « Les enfants de 15, 5 et 4 ans, affirment avoir vu briser les plantes sans voir personne; ils ont vu aussi une armoire s'ouvrir et le linge tomber à leurs pieds... » Rien de plus péremptoire que ces trois témoignages concordants, d'enfants, d'êtres innocents, s'il en fut. Puis, il fait refaire chez lui, à l'abri de toute supercherie, l'expérience du verre d'eau, et l'expérience est concluante : « Elle a vu, écrit-il dans sa seconde lettre, elle a vu, dans le fond, une vieille femme qu'elle a bien décrite. J'ai fait faire l'expérience devant moi, et à quatre reprises elle a répété la même chose avec assez de volubilité, sans dire toujours le mot à mot, car j'écrivais à mesure... » Vous voyez la précision. Aussi comprend-il très bien la théorie du *Messager de l'occulte*, qui a tranquillisé les esprits; non seulement il y a un médium, comme on l'écrit de Gérolstein, mais il estime même qu'il y en a deux, puisqu'ils sont deux à voir le déplacement d'objets. D'ailleurs, on va essayer les pointes. C'est, en effet, là le vrai remède scientifique, ce ne sont plus ces pratiques de vieille femme qui régnaient aux siècles précédents.

Ne trouvez-vous pas ce type intéressant et ne croyez-vous pas que, même hors du Grand-Duché, il y a beaucoup de ces coiffeurs-là ?

Puis reste un bloc de gens plus curieux encore et plus dangereux : c'est la foule, c'est le public, le troupeau.

Toutes les commères se réunissent par curiosité; on vient du quartier, puis de toute la ville. Si ce n'était que de la curiosité, passe ; mais l'esprit grégaire s'allume, et l'esprit

grégaire est puéril et méchant. Les troupeaux sont sans pitié, comme les enfants.

On saccage tout dans le jardin et dans la maison; ces pauvres gens sont sur les dents; c'est la faute à quelqu'un; il y a quelqu'un qu'il faut punir et réduire à l'impuissance. Et pour trouver ce quelqu'un, ce n'est, certes, pas la police qui mettrait sur la voie; elle n'est jamais que là où elle ne doit pas être, ou arrive trop tard. Le seul moyen d'enquête, c'est d'aller trouver la sorcière.

Et, en effet, tout se passe comme on l'avait prévu : la sorcière fait rapidement indiquer par Jeanne elle-même la responsable de tous les maux. Elle voit, elle décrit la coupable. Et c'est bien vrai, ce n'est pas un jeu de son imagination : cette vieille, qu'elle décrit si bien et en détail, cette vieille existe, et elle est bien capable de tous ces méfaits. Car on a un ancien compte à régler avec elle. C'est elle qui, dans de douloureuses circonstances, a empêché la vieille grand'mère de mourir aussi vite qu'on le lui souhaitait.

Voilà la coupable. Que lui faire? Tout est permis pour conjurer ce sort qu'elle a jeté et faire cesser cette révolution. Toute une ville ne peut pas être tenue en échec par une vieille femme qui passe sa vie à ennuyer le pauvre monde. Que faut-il lui faire?

Et, heureusement, la sorcière répond qu'il suffit de brûler un chat vivant. Vous respirez, hein! C'est déjà bien horrible de voir brûler ce chat vivant. Mais, enfin, si la table avait dit qu'il fallait tuer la vieille, une demi-heure après, cinq cents bras l'auraient jetée dans le canal.

Et, de tous ces gens affolés, aucun n'aurait tué une mouche et n'aurait fait mal à son prochain, livré à lui-même et à ses propres inspirations.

Voilà la psychologie des foules, l'esprit grégaire.

N'avais-je pas raison de dire que cette histoire est remplie d'enseignements, et je ne vous les donne pas tous.

Seulement, je ne peux pas m'attarder indéfiniment à l'analyse de ce cas particulier. J'ai promis d'en faire le point de départ d'une étude d'ensemble du spiritisme dans la science.

Et l'occasion est bonne, vous le voyez.

Car cette histoire, curieuse et véridique, montre immédiatement comment se sont formés et se forment les trois courants d'esprit qui s'établissent en présence des faits merveilleux, quand on en observe.

Les premiers pensent au surnaturel, les seconds à la fumisterie, les troisièmes à des phénomènes scientifiques nouveaux à étudier.

De la solution surnaturelle, nous n'avons rien à dire ici; ce n'est pas de la science positive, ce n'est pas de la biologie: ce n'est pas de notre domaine.

J'ai toujours été grand et convaincu partisan de la séparation complète entre nos divers modes de connaissance[1]. C'est affaire aux théologiens et non aux biologistes de dire et de discuter si, dans un certain nombre de cas analogues à ceux que nous étudions, il y a eu intervention d'êtres surnaturels: anges, démons, divinité.

Ce qu'il y a de certain pour le biologiste (et c'est la seule chose à retenir ici), c'est que la théorie surnaturelle ne s'applique pas à tous les cas. Beaucoup de cas, la plupart, tous ceux dont nous retenons l'étude (celui de Daïmonopolis en particulier), n'appartiennent pas au domaine du surnaturel.

Alors, en présence des faits comme le nôtre, dans lesquels la fumisterie est évidente, se forme une deuxième école qui généralise et dit : dans ce prétendu merveilleux, dans tout cet occultisme, dans tout le spiritisme, il n'y a que des farceurs, des trompeurs et des trompés; tout est simulation, jonglerie ou illusion.

Il est certain que dans beaucoup de cas (le nôtre en est une preuve évidente), il y a jonglerie et tromperie, mais de là à dire que tout dans le spiritisme est jonglerie et prestidigitation, il y a loin.

Entre gens de parfaite bonne foi, absolument sûrs d'eux-mêmes, on peut faire tourner et parler les tables : nous avons, dans le temps, institué, avec plusieurs de mes col-

1. Voir mes *Limites de la Biologie* (*Biblioth. de philos. contemp.*, 1902).

lègues, des expériences absolument indiscutables à ce point de vue : sans supercherie, sans jonglerie ni fumisterie, on fait dire aux tables des choses qui étonnent parfois beaucoup. L'écriture automatique des médiums existe et est curieuse...

Ce serait une défaite trop commode que de nier, de parti pris, l'authenticité de tous ces phénomènes spirites.

Dès lors, se présente un troisième groupes de théories qui, considérant ce qui reste du spiritisme, départ fait du surnaturel et de la jonglerie, trouvent encore un nombre considérable de faits, les envisagent et les étudient au point de vue scientifique et essaient d'en donner une théorie scientifique.

C'est ce troisième groupe qui est représenté par le coiffeur de Daïmonopolis et par la lettre du *Messager de l'occulte*. L'exemple vous montre, d'ailleurs, qu'on peut trouver dans ce groupe, dit scientifique, des théories étranges, difficiles à défendre; mais enfin ceci sera discuté : c'est même là le but de ces Leçons.

J. Grasset.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital Saint-Éloi, de Montpellier, par le docteur J. GRASSET, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, associé national de l'Académie de médecine, lauréat de l'Institut. Éditeurs : Coulet et fils, 5, Grand'Rue, à Montpellier; Masson et Cie, 120, boulevard Saint-Germain, Paris. Prix, 12 fr.

C'est de ces leçons de l'éminent professeur que nous avons extrait le cas si remarquable de maison hantée qui figure plus haut, et qui, en outre de son grand intérêt, comporte un véritable enseignement en montrant combien il faut être prudent dans l'interprétation des faits de hantise et combien il faut en faire un examen attentif et minutieux avant de les accepter comme authentiques.

Ce cas me rappelle un prétendu cas de hantise qui s'est passé à Châlons-sur-Marne, il y a environ deux ans. Il avait fait quelque bruit dans les journaux et une Revue psychique l'avait publié sans enquête ni même sans réserves. Une enquête que je fis faire sur place, par des amis habitant Châlons, m'apprit que tout était l'œuvre d'un locataire récalcitrant qui, ne payant pas son loyer depuis trop longtemps, avait reçu congé du propriétaire et, mécontent d'être contraint de déménager, s'était imaginé de simuler des phénomènes de hantise, dont il avait évidemment entendu parler, ou dont il avait lu la description dans quelque journal politique. La simple visite d'un gendarme suffit à mettre bon ordre à tous

ces désordres et à faire rentrer les prétendus fantômes dans l'au-delà d'où ils n'étaient d'ailleurs pas sortis, du moins pour la circonstance.

Ces remarquables *Leçons* ont été publiées avec la collaboration des docteurs Gibert (de Narbonne) et Calmette (de Montpellier). Elles constituent la quatrième série des leçons cliniques du professeur Grasset et résument son enseignement d'avril 1898 à décembre 1902. A la fin du volume est une table générale des matières contenues dans les quatre séries déjà parues. Cette table permet de voir rapidement en quoi les sujets traités dans le présent volume se rattachent à d'autres sujets déjà étudiés précédemment.

Ainsi les leçons sur le *Spiritisme devant la science*, qui occupent 200 pages de cette quatrième série, peuvent être rapprochées des études antérieures sur l'hypnotisme, comme le cas d'*Hystérotraumatisme subitement guéri* (chapitre XVI) peut être rapproché des précédentes leçons sur l'hystérie et la neurasthénie.

L'année psychologique (huitième année), publiée par Alfred Binet, docteur ès sciences, lauréat de l'Institut, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne (Hautes Études) avec la collaboration de MM. H. Beaunis, directeur honoraire du laboratoire de psychologie de la Sorbonne; V. Henri, préparateur au laboratoire de physiologie de la Sorbonne; Th. Ribot, de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France; Larguier des Bancels, secrétaire de la rédaction. Un fort volume de 750 pages, avec figures dans le texte. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères et Cie, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris. Prix, 15 fr.

La plus grande partie du volume est occupée par les mémoires originaux parmi lesquels nous citerons : L'éducation de la mémoire, par V. Henri. — L'influence du rythme sur le travail, l'alternance de l'activité des deux hémisphères cérébraux, l'influence de quelques poisons nerveux sur le travail, par Ch. Féré. — Les méthodes de mémorisation, par Larguier des Bancels. — Note sur l'attention, par K. Aars.

— L'écriture en miroir, par G. Abt. — Phonation et audition d'après les travaux récents publiés en France, par Marage. — Expériences sur l'effort volontaire dans l'évaluation des poids, par Renault d'Allonnes. — Recherches sur l'habitude, par Bourdon. — Nouvelles recherches de céphalométrie; la croissance du crâne et de la face chez les normaux de 4 à 18 ans; corrélation des mesures céphaliques; les proportions du crâne chez les aveugles; les proportions du crâne chez les sourds-muets, par A. Binet.

Les analyses bibliographiques tiennent aussi une grande place.

X. D.

Erratum. — Une transposition typographique a placé la signature de M. Marcel Mangin à la fin de l'article *Conscience subliminale* de F. W. Myers, au lieu de la placer au-dessous des commentaires qui se trouvent à la fin de cet article. M. Mangin nous prie de signaler cette petite erreur.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

ÉTUDE SUR UN CAS DE PRÉMONITION

Par M. Charles RICHET

Au moment de la catastrophe de la Martinique, un de mes collègues, M. le professeur Brissaud, me raconta que sa sœur, Mme Chopy, dont le mari, le Dr Chopy, est un de nos confrères, avait eu, par une sorte de rêve prémonitoire, la vision très nette d'une catastrophe, d'un cataclysme violent survenant dans la petite ville de Nemours (Seine-et-Marne) qu'elle habite.

Je donne le récit de ce rêve, tel qu'il m'a été, il y a peu de temps, adressé par Mme Chopy. Je le transcris textuellement :

Mars 1903,

« Après une mauvaise nuit, m'étant endormie entre 7 et 8 heures du matin, voici ce que je rêvai : J'étais dehors, dans la rue, au pied d'une immense montagne en pleine éruption. Une obscurité profonde, sinistre, étouffante, sillonnée de grandes langues de feu. D'énormes choses, blocs de lave ou de pierre, tombaient partout, effondraient les maisons, les arbres, tout... Un bruit épouvantable. Des cris, des lamentations, enfin une terreur telle que ce qu'une force surhumaine fait sentir sans qu'on y puisse rien. C'est au milieu des cris déchirants qu'on poussait autour de moi et que je poussais probablement moi-même, que je me suis ré-

veillée. Le lendemain matin de ce jour les dépêches des journaux annonçaient la catastrophe de Saint-Pierre. »

Je rappellerai ici dans quelles conditions et à quelle date se produisit la catastrophe :

« La nuit du 7 au 8 mai s'était passée sans accident grave. Le gouverneur de l'île, M. Mouttet, qui avait quitté Fort-de-France, était arrivé à Saint-Pierre. Quand le jour se leva, ce jour qui devait être le dernier de l'infortunée ville, rien ne faisait présager que la plus effroyable des catastrophes fût si proche. Soudain, à 7 h. 50, comme le marque l'horloge de l'hôpital arrêtée à cette heure, au milieu d'éclairs et de fumée, le volcan vomit sur Saint-Pierre une effroyable trombe de feu. Saint-Pierre n'était plus. Édifices, maisons, habitants, sont anéantis. Le rapport officiel adressé au ministre des colonies décrit ainsi la catastrophe, d'après le témoignage des passagers du bateau *Gérard*, parti à 8 heures du matin de Fort-de-France : « Un spectacle terrifiant s'offrit aux yeux « des passagers, dès qu'ils furent en vue du rivage. Au pied « du volcan, entouré d'un nuage opaque de fumées et de « cendres, tout le littoral était en feu sur une étendue de « près de 5 kilomètres. Les arbres et les maisons isolées de « la campagne brûlaient également. Une douzaine de bateaux « sur rade de Saint-Pierre, dont deux steamers américains, « brûlaient encore à l'ancre. Le littoral paraissait désert. Sur « la mer, rien ne surnageait que des épaves ».

(*Alm. Hachette*, 1903, 304).

Ainsi, c'est le jeudi 8 mai à 7 h. 50 du matin que l'éruption se produisit. Or, si l'on tient compte de la différence de longitude, l'heure de 7 h. 50 du matin correspond à Paris (et à Nemours) à 4 h. 16. Par conséquent la nouvelle télégraphique de l'événement serait arrivée à Paris le jeudi 8 mai à midi 6.

Il s'agit maintenant de savoir exactement le jour où le rêve de Mme Chopy se produisit. Voici la lettre que m'a écrite Mme Chopy en réponse à une lettre de moi, lui demandant quelques renseignements complémentaires.

Nemours, 19 mars 1903.

« Si j'ai attendu jusque à ce jour pour vous répondre, c'est que j'ai voulu ajouter aux renseignements que vous me demandez le témoignage de Mme X... Elle était avec nous le jour où j'ai fait ce rêve. Je le lui ai raconté devant son mari et le mien. Pour nous assurer qu'elle en avait gardé le souvenir, M. Chopy lui en a fait la demande par lettre, puisqu'elle habite C..., et voici la réponse que j'attendais pour vous la communiquer :

« En ce qui concerne les renseignements que vous me demandez, je puis vous dire que mon rêve a bien précédé de 24 heures la nouvelle donnée par le journal *le Matin*, auquel nous sommes abonnés, et qui, les jours précédents, n'avait fait aucune allusion à des phénomènes volcaniques quelconques. Le fait absolument certain, c'est que, vers 7 heures du matin, je me suis trouvée dans la rue, au pied d'une immense montagne en éruption, au Nord, alors que nos petites collines rocheuses sont à l'Est et à l'Ouest. Je n'ai rien de plus à vous dire, sinon que ce rêve, d'une précision et d'une intensité d'horreur extraordinaire, m'a laissé une impression de réalité que je n'ai jamais éprouvée que là. Je n'ai jamais eu de pressentiment en rêve. Par-ci, par-là, quelques coïncidences comme tout le monde en rencontre. Je ne suis pas du tout imaginative, ni superstitieuse. »

Pour compléter cette intéressante lettre, je donnerai la lettre que Mme X... a écrite à Mme Chopy :

C... 17 mars 1903.

« Je me souviens parfaitement du rêve, ou plutôt affreux cauchemar qu'a eu Louise vers le matin du 7 ou 8 mai. Je dis 7 ou 8 mai, car je ne sais plus si nous sommes partis pour Nemours le mardi ou le mercredi. Je crois bien que c'est le mercredi. C'est le lendemain de notre arrivée, le matin à 8 heures, au petit déjeuner, que Louise me l'a raconté avec une physionomie et un geste de la main que je vois encore, et qui exprimaient bien l'horreur qu'elle avait ressentie. Elle

nous a dit qu'elle avait eu l'impression *réelle* d'une éruption volcanique au-dessus de Nemours, et venant de la direction Nord, de détonations, traînées de feu, de gens s'enfuyant à peine vêtus, cris de terreur, etc., et que le tout était épouvantable. Quand le lendemain matin, tu as lu sur le journal la terrible catastrophe de la Martinique, j'ai été frappée de cette coïncidence du rêve de Louise. Je l'ai raconté en arrivant à C... à notre ami le Dr Ch... et à sa femme, qui s'en souvient encore. Mon mari était à Nemours avec moi ; il se rappelle avoir entendu parler du rêve de Louise ; mais ne sait plus si c'est le jour ou la veille de la catastrophe qu'il en a été question devant lui, ni si c'est le matin...

« X... X... »

Ainsi le rêve s'est produit très certainement le jeudi 8 mai ; c'est-à-dire avant la catastrophe, quatre heures avant. Les lettres de Mme X... et de Mme Chopy suffisent pour donner à ce rêve la date presque certaine du 8 mai. Mme X... hésite à savoir si c'est le 7 ou le 8 mai. Mais comme elle suppose que c'est le 8 mai, et que Mme Chopy sur ce point est très affirmative, la date du 8 mai est certaine.

D'ailleurs, à un certain point de vue, cela n'a pas grande importance ; car les télégrammes annonçant la destruction de Saint-Pierre ne sont arrivés à Paris que dans la soirée du 8 mai ; et le *Matin* qui arrive à Nemours à 10 heures du matin, n'a pu évidemment donner la nouvelle que le 9 mai, vendredi, à 10 heures du matin à Nemours. C'est d'ailleurs ce qu'indique nettement Mme Chopy, lorsqu'elle dit : Mon rêve a précédé de 24 heures la nouvelle donnée par le *Matin*. Mme X... dit aussi : « Le lendemain matin, quand tu as lu (— il faut peut-être admettre *quand j'ai lu* —) la catastrophe ». Par conséquent, le rêve de Mme Chopy, en toute certitude, a eu lieu entre 6 heures et 7 heures du matin, le jeudi 8 mai 1902, à Nemours, et il a été, immédiatement après, raconté à plusieurs personnes, M. Chopy, Mme X..., M. X..., le Dr Ch... qui en témoignent.

Nous ne discuterons évidemment pas la question de véracité et de bonne foi. Il serait plus absurde de supposer dans

ce récit de M. et Mme Chopy et de Mme X... une imposture combinée contre moi, que d'admettre les prémonitions les plus extraordinaires.

La question de coïncidence peut aussi être éliminée. Remarquons d'abord que ce n'est pas un rêve ordinaire. C'est un rêve extrêmement intense, que Mme Chopy a fait, étant sans doute à demi éveillée encore, et qui l'a frappée étrangement. Encore sous le coup de cette terreur qui l'a fait crier, à 8 heures du matin, au petit déjeuner, elle le raconte avec émotion; sa physionomie et ses gestes révèlent l'épouvantable frayeur qu'elle a ressentie et qu'elle ressent encore. Par conséquent, c'est un rêve spécial le plus vivant qu'elle ait jamais fait.

Les détails sont caractéristiques. Cendres. Fumées. Population affolée. Gens à demi nus se sauvent de toutes parts. Incendie partout. L'éruption volcanique est au Nord (comme la Montagne Pelée est au Nord de Saint-Pierre), alors que les insignifiantes petites collines de Nemours sont à l'Est. Remarquez aussi d'*énormes choses, blocs de pierre et de lave tombent partout*. Il est impossible de décrire mieux à Nemours, le jeudi 8 mai, à 7 heures, les phénomènes qui devront se passer quatre heures plus tard, à Saint-Pierre.

Nous aurions donc là, au point de vue de la prémonition, une observation de tout point irréprochable, et probablement le meilleur cas connu, si la valeur n'en était pas singulièrement diminuée par ce fait très important que l'éruption du 8 mai a été précédée de multiples éruptions qui pouvaient faire prévoir un cataclysme.

Même le journal, *le Matin*, dans le numéro du mardi 6 mai (non antidaté) qui arrive à Nemours le 6 mai à 10 heures, s'exprime ainsi, à la quatrième page, col. 4 :

L'ÉRUPTION DE LA MARTINIQUE

Le volcan de la Montagne Pelée. — Effroi de la population. Confirmation officielle.

« Un télégramme du gouverneur de la Martinique, daté du 4 mai 1902, vient de faire savoir au ministre des colonies

qu'une éruption du volcan de la Montagne Pelée s'est produite dans la nuit du 3 au 4 mai.

« De grandes quantités de cendres ont été projetées dans la campagne avoisinante dont les habitants ont dû précipitamment abandonner leurs demeures, et se réfugier au Prêcheur, à Saint-Philomène et à Saint-Pierre.

« L'éruption semble en décroissance, et la population qui tout d'abord était fort inquiète, commence à se rassurer. Les pertes en culture et en bétail ne peuvent encore être évaluées.

« M. Mouttet s'est immédiatement rendu sur les lieux du sinistre, et il a fait aux habitants une première distribution de secours. »

D'autre part, Mme Chopy, qui ne lit probablement pas le journal tout entier, n'avait ni lu ni remarqué ce passage; mais il n'est pas possible de savoir si, sans s'en rendre compte, elle n'a pas plus ou moins consciemment lu ces mots qui sont en grosses lettres capitales à la 4e page du journal : ÉRUPTION DE LA MARTINIQUE.

Nous supposerons donc qu'elle a lu, sans y arrêter son esprit, et sans y attacher d'importance, la nouvelle de l'éruption de la Martinique, éruption modérée, précédant de quatre jours la grande éruption désastreuse du 8 mai.

Je rappellerai que les éruptions volcaniques de cette région ont commencé beaucoup plus tôt que le 3 mai. Le 5 avril 1902 un panache de fumée noire était sorti du cratère. Le 23 avril, violentes détonations souterraines. Des nuages de vapeur surgissent des flancs de la montagne. Le 25 avril, un nouveau cratère s'ouvre dans la vallée de la Rivière blanche. D'énormes fusées d'eau bouillante, entremêlées de boue et de rochers, s'en échappent. Au Guatemala les éruptions se succèdent aussi à la même époque (fin avril), et deux villes sont détruites avec deux mille victimes.

On ne trouve pas dans *le Matin* traces de tous ces faits qui n'ont été racontés avec détails que plus tard. Néanmoins d'autres journaux du 5 avril au 8 mai ont pu en parler, et il est tout à fait impossible de savoir d'une part ce qu'ils ont dit, d'autre part ce qui a pu en être dit, dans le courant d'un mois tout entier.

En tout état de cause, il reste la note du *Matin* du 6 mai qui a probablement passé sous les yeux de Mme Chopy, encore qu'elle n'ait certainement pas appelé son attention consciente.

La conclusion est assez difficile à dégager : car les faits de prémonition — quoiqu'on en ait enregistré quelques-uns qui semblent authentiques — exigent, pour être définitivement admis, des preuves absolument formelles. D'autre part il est assez étrange qu'une note qui a échappé à l'attention puisse provoquer chez Mme Chopy un rêve aussi vivace et aussi intense, tel que jamais Mme Chopy n'en a eu de pareil. Pourquoi ce luxe de détails? et de détails si précis, amplifiant énormément la note qui a paru dans le journal du 6 mai, et exposant trait pour trait ce qui devait se produire à la Martinique quelques heures plus tard?

S'il me fallait sur ce cas très incertain, donner mon opinion personnelle, je dirais que je penche à voir là traces d'une prémonition véritable; mais je reconnais que la démonstration est très faible alors qu'une démonstration très rigoureuse eût été nécessaire. Il n'y a donc pas lieu de l'inscrire définitivement dans la science.

Ch. Richet.

EXPÉRIENCES FAITES A PALERME

AVEC EUSAPIA PALADINO

EN JUILLET ET AOUT 1902[1]

Du 21 juillet au 14 août de l'année 1902, la médium Eusapia Paladino, engagée par nous, est venue à Palerme, et a tenu quatorze séances auxquelles nous, soussignés, avons assisté, quelques-uns à toutes, et d'autres seulement à quelques-unes de ces séances.

L'étude des phénomènes obtenus par l'intermédiaire d'Eusapia est très délicate, et plus difficile qu'on ne pourrait le croire au premier abord; elle demande non seulement beaucoup de sagacité chez les expérimentateurs, mais aussi beaucoup de pratique.

C'est une grande erreur que de croire qu'il suffit d'assister à une ou deux séances pour se former une idée exacte sur sa médiumnité. Ce n'est qu'après une longue série d'expériences et d'observations qu'on peut acquérir la pratique nécessaire à l'étude de semblables phénomènes.

Il va sans dire que les divers objets indispensables pour les séances, et le local où ces séances ont eu lieu, ont été choisis et disposés par nous-mêmes, de sorte que ces objets et le local ne pouvaient être truqués. Avant chaque séance, tous les objets et le local étaient scrupuleusement examinés de nouveau, et souvent même les robes et la personne du médium l'étaient aussi.

1. Le compte rendu de ces très importantes expériences, nous a été nvoyé par le docteur Carmelo Samona.

Nous étions de cinq à sept personnes autour de la table, et un autre d'entre nous restait dans la chambre, en simple spectateur. Ordinairement, nous tenions les mains unies en chaîne ; néanmoins, cette méthode ne nous semble pas indispensable, car, même sans former la chaîne, les mêmes phénomènes se sont vérifiés plusieurs fois.

Le contrôle du médium était habituellement confié aux deux expérimentateurs qui étaient assis à ses côtés. Ils lui tenaient chacun une main, et posaient aussi chacun un pied sous son pied. Bien souvent, à ces deux contrôleurs s'en ajoutait un troisième, qui ne faisait pas partie de la chaîne; celui-ci, étendu par terre sous la table, tenait les jambes du médium, ou, plus souvent, restait assis à côté d'Eusapia, en épiait toute la personne en tenant les bras, les genoux, ou autres parties de son corps. De plus, les deux contrôleurs ordinaires, sans jamais quitter la main et le pied qui leur étaient confiés, cherchaient avec leur autre main à toucher fréquemment la personne du médium pour mieux la contrôler.

Nous aussi, comme beaucoup d'autres expérimentateurs qui nous ont précédés, nous avons constaté que beaucoup de phénomènes présentés par la Paladino sont quelquefois opérés par elle directement, tâchant d'éluder la vigilance des expérimentateurs. Ainsi, par exemple, les contrôleurs ont plusieurs fois senti la main de la Paladino se détacher, et ont pu la surprendre en l'air dirigée vraisemblablement à opérer quelque attouchement de personne ou déplacement d'objets. Nous avons pu constater aussi que plusieurs fois Eusapia opéra le soulèvement de la table en appuyant un de ses quatre pieds sur sa jambe ou sur son pied et en pressant sur le bord de la table avec les mains, et quelqu'un a pu observer plusieurs fois que les petits coups dans la table étaient produits directement par Eusapia, avec ses doigts ou avec ses pieds.

Nous ne saurions pourtant affirmer si ces faits doivent être considérés comme trucs volontaires, ou bien comme l'effet d'impulsions inconscientes. Il nous semble plus probable d'admettre, au moins en partie, cette dernière hypothèse, surtout eu égard à ce que les fraudes dont se sert la Pala-

dino sont trop simples, trop évidentes, et presque puériles. Nous ne l'avons, d'ailleurs, jamais surprise à agir avec quelque artifice subtil et compliqué; d'autre part, son caractère est étrange et éminemment impulsif, même dans les rapports de sa vie ordinaire, ainsi que ceux qui l'ont même peu connue ont pu le remarquer.

A deux reprises, alors que nous n'étions pas en séance, et qu'Eusapia se trouvait en pleine lumière tout près d'une table où étaient placés plusieurs bibelots, elle s'est servie d'un fil qu'elle avait entre ses mains, pour déplacer ces objets, et nous a permis de croire qu'elle se livrait là à une fraude consciente.

Eusapia montrait, en général, beaucoup de répugnance à se soumettre à des conditions expérimentales que nous aurions voulu employer; mais nous devons reconnaître qu'elle nous laissait la plus ample liberté de contrôler sa personne; notre tâche fut ainsi limitée à la simple observation des phénomènes qui se développaient sans aucune direction déterminée.

Tout cela jette de la méfiance sur l'ensemble des phénomènes présentés par Eusapia, en rend l'étude encore plus difficile, et explique pourquoi il s'est engagé, surtout pendant ces derniers temps, autant de polémiques à propos de sa médiumnité.

Pour notre compte, nous pensons que c'est une grande erreur que de décider que tout est simulation parce que l'on a parfois surpris le sujet à simuler tel ou tel phénomène.

Nous croyons qu'il faut examiner, contrôler, discuter un à un les faits présentés par Eusapia, et arriver à démêler ainsi le vrai du faux.

Ayant suivi avec diligence et beaucoup de patience les phénomènes qui se développaient pendant les susdites quatorze séances, en passant tour à tour, pendant les premières séances, de la croyance au doute, nous avons été forcés d'admettre la réalité et la sincérité de la plupart des phénomènes, parce qu'ils se sont vérifiés dans de telles conditions que nous ne saurions admettre la possibilité de production de ces phénomènes par supercherie de la part d'Eusapia;

d'autre part, nous rejetons comme absolument inadmissible l'hypothèse de suggestions continuelles et générales, ou d'hallucinations collectives subies par les expérimentateurs.

De nos quatorze séances, deux seulement furent tout à fait négatives, la quatrième et la douzième, pendant lesquelles il ne se développa aucun phénomène sincère, mais seulement quelques-uns de faux ou de fortement suspects. Les douze autres séances furent, au contraire, vraiment riches de faits nombreux, bien qu'elles fussent à peu près toujours les mêmes. Nous devons ajouter que si dans celles-ci nous eûmes quelquefois des phénomènes artificieux, ce fut toujours au commencement de la séance et, pour ainsi dire, comme prélude aux phénomènes vrais qui se suivaient ensuite avec une croissante intensité, surtout quand Eusapia, piquée dans son amour-propre, s'efforçait de convaincre les sceptiques.

Les phénomènes se présentaient souvent à l'improviste, sans qu'aucun de nous ait pu prévoir où, quand et quel phénomène devait se présenter. Cependant, souvent les contrôleurs pouvaient augurer, par une certaine agitation du médium, que les phénomènes se préparaient. D'autres fois, au contraire, les phénomènes étaient annoncés d'avance par Eusapia elle-même, ou bien demandés par quelques-uns de nous.

Les phénomènes se développaient tous à une petite distance du médium. Les plus éloignés avaient lieu à environ deux mètres.

Ne tenant aucun compte des déclarations, des poses et des fréquents soupirs et gémissements d'Eusapia pendant les séances, il nous a semblé qu'elle restait dans un état normal. Elle paraissait avoir conscience de tout ce qui arrivait, répondait toujours à nos demandes, et souvent elle se mêlait à nos conversations. Elle n'invoquait jamais John, mais quelquefois Charles (Richet) ou Jules (?).

Pendant les séances, tantôt l'un, tantôt l'autre de nous faisait fonction de secrétaire et rédigeait le procès-verbal, sous la dictée des expérimentateurs. Pour donner une idée des différents genres de phénomènes auxquels nous avons

assisté, nous relaterons les faits suivants. Plusieurs fois, nous avons assisté au soulèvement (lévitation) complet de la table par le simple contact d'une seule main d'Eusapia, pendant que son autre main et les mains des personnes composant la chaîne restaient dehors. Ce phénomène se vérifia même avec assez de lumière pour qu'on pût le contrôler parfaitement par les yeux. Une fois, le soulèvement de la table se vérifia, particularité intéressante, tandis qu'Eusapia Paladino était assise au milieu du côté long de cette même table, en chaîne et avec une demi-obscurité qui nous permettait de lire nettement les minutes sur le cadran de nos montres.

Ordinairement, à la lévitation succède la chute brusque de la table sur le plancher; mais une fois qu'il y avait sur elle une bouteille pleine d'eau, apportée peu avant par la force médianique, la table se leva, et puis elle ne retomba pas brusquement comme à l'ordinaire, mais s'abaissa lentement et doucement, de sorte que la bouteille n'eut aucune secousse.

Une lévitation intéressante fut aussi celle d'une petite table ronde, placée derrière le rideau, table qui, sans aucun contact, en sortit en se soulevant à environ deux mètres du sol, et atteignit la main d'un des expérimentateurs qui se tenait à genoux sur la table centrale et avait le bras entièrement levé en haut. Ce fait eut lieu dans l'obscurité, mais le contrôle d'Eusapia était exercé rigoureusement par trois personnes.

Dans la dernière séance, suffisamment éclairée, la table se souleva plusieurs fois partiellement, se penchant sur un des côtés longs, tandis que la main d'Eusapia était posée sur le côté opposé; la table resta assez de temps dans cette position malgré que l'un de nous, à plusieurs reprises, appuyât les mains sur le côté soulevé pour l'abaisser; il sentait une résistance considérable.

Il est arrivé que, même lorsque quelqu'un de nous y était dessus, comme nous l'avons déjà dit, la table malgré ce poids s'est agitée et inclinée légèrement plusieurs fois, tantôt sur un côté tantôt sur un autre.

Il y eut aussi un grand nombre de mouvements et de trans-

ports, non seulement de différents objets placés derrière le rideau, mais de beaucoup d'autres qui étaient en dehors du cabinet formé par le rideau.

Une table du poids de 15 kil. 400, qui se trouvait à presque deux mètres hors de la portée d'Eusapia, se déplaça en allant vers elle; il y avait alors une lumière discrète.

Une mandoline placée dans une corbeille cylindrique longue et étroite, placée sur le plancher, à environ $1^m,50$ d'Eusapia, en sortit après de longues tentatives pendant lesquelles nous l'entendîmes s'agiter dans la corbeille qui ne bougeait pas. Après en être sortie, elle se souleva et tourna en jouant sur les têtes des expérimentateurs.

Parmi les phénomènes de transport d'objets, celui qui mérite une attention particulière est celui d'une bouteille qui était placée sur un plateau de métal posé sur une table peu éloignée d'Eusapia. A notre demande que la bouteille vînt sur la table centrale, tous les expérimentateurs purent clairement voir des petits mouvements de la bouteille et entendre le craquement du plateau sur lequel elle était posée; mais le transport ne réussit pas. Ensuite, dans une complète obscurité, la bouteille vint sur la table centrale.

Parmi les mouvements nous remarquons celui d'une petite table à quatre jambes, du poids de 8 kilos qui, poussée comme par une violente secousse, était tombée sur le plancher. Sur notre demande de la relever, Eusapia, en gémissant et implorant notre aide (c'est-à-dire nous demandant de joindre nos efforts de volonté aux siens) étendit un bras vers elle, tandis que les muscles de son bras et de sa main étaient fortement contractés, et réussit ainsi à agiter vivement la table qui gisait par terre. Celle-ci se soulevait tantôt sur un côté tantôt sur un angle ou sur un pied pour retomber ensuite lourdement sur le sol, jusqu'à ce que, après de nombreuses tentatives, elle réussît à se remettre parfaitement sur ses pieds. Ce fait fut vérifié à la lumière d'une lampe électrique rouge.

A la fin d'une séance, quand tout le monde était levé et que la lumière était considérablement augmentée, près de la table restaient assis seulement Eusapia avec un des expéri-

mentateurs placé à côté d'elle. Celui-ci tint entre ses jambes les jambes d'Eusapia, ses mains entre ses mains, et la pria de faire produire quelques mouvements à distance. Avec de telles conditions de contrôle[1] on vit d'abord s'avancer et puis reculer deux tables qui étaient des deux côtés d'Eusapia.

Une autre fois, une petite table bien lourde qui avait été déjà apportée sur la table centrale, au milieu de la chaîne, par la force médianique, en se déplaçant pour se remettre à terre, resta prise entre la même table et le corps de deux expérimentateurs. On demanda à Eusapia de la délivrer (tâche difficile, vu la position). Le médium, malgré ses apparents efforts ne réussit qu'à produire des petits mouvements et des secousses de la petite table en question. Durant cette expérience, Eusapia demanda de toucher avec la main la petite table : on le lui permit, mais malgré cela les nouveaux efforts du médium restèrent inutiles. Tout à coup se tournant vers le contrôleur de gauche, Eusapia s'écria : *Je voudrais la tirer avec les dents.* Après quelque moment on vit une ombre globulaire ressemblant à peu près à une tête paraître au milieu de la table à une hauteur de 20 centimètres au-dessus de la tête des expérimentateurs; cette ombre tentait de s'approcher en se penchant vers la petite table toujours bloquée, sans pourtant la rejoindre. La petite table ne put pas être remuée.

Un soir, en pleine obscurité, on ôta la chaise de dessous l'un de nous malgré qu'il résistât de toute sa force.

Lorsque l'on fit la lumière, la chaise fut retrouvée sur la table centrale; l'obscurité étant faite de nouveau, la chaise revint précisément à sa place, et son propriétaire qui était resté toujours debout, fut tiré énergiquement par derrière, par le pan de son habit, et forcé ainsi à plier les genoux et s'asseoir. Pendant la production de ce phénomène, le contrôle d'Eusapia fut déclaré tout à fait sûr.

Parmi les mouvements d'objets nous ferons remarquer que quelques-uns de nous ont observé hors la séance, en pleine lumière des petits objets, tels qu'une petite cuillère à café, un

1. Ce contrôle des jambes et des mains du médium par le même expérimentateur est un contrôle excellent.

petit verre à liqueur et autre chose du même genre, se mouvoir sans contact en suivant le mouvement des mains d'Eusapia, placées à environ 10 centimètres des deux côtés de l'objet.

Ce genre de mouvements frappa particulièrement notre attention, non seulement à cause de leur grand intérêt, en raison de ce qu'ils se produisaient en pleine lumière, mais aussi parce que, comme nous l'avons mentionné plus haut, nous les avions déjà vu produire frauduleusement. Or, plusieurs d'entre nous peuvent affirmer en avoir vu se produire sincèrement et en dehors de tout truc, parce qu'ils ont observé avec soin, avant, pendant et après la production du phénomène, les mains d'Eusapia qui étaient soigneusement contrôlées et que même, une fois, ces mouvements se produisirent alors que les mains d'Eusapia étaient tenues par des expérimentateurs.

Nous avons remarqué que quand il s'agissait de produire des mouvements à distance il y avait une corrélation entre l'attitude du médium et les contractions de ses muscles d'une part, et les mouvements des objets d'autre part. Ces attitudes et ces contractions étaient précisément semblables à celles d'une personne qui aurait voulu produire elle-même et par les moyens normaux les mouvements des objets, de sorte qu'il y avait synchronisme entre les efforts et les contractions du médium, et les mouvements d'objets à distance et sans contact.

Nous eûmes aussi des attouchements, par des mains invisibles ,sur la tête, sur les épaules, sur les bras et aux flancs de l'un ou de l'autre des expérimentateurs placés autour de la table.

Les attouchements en général se produisirent sur ceux qui étaient le plus proches du médium, c'est-à-dire sur les deux contrôleurs ou les deux personnes qui les suivaient immédiatement, rarement sur ceux qui étaient loin. L'impression qu'on en avait était précisément celle d'une main qui vous eût touché, et une fois un de nous en sentit clairement même les ongles. Les attouchements étaient quelquefois caressants, d'autres fois rudes. Souvent même la main ser-

rait avec énergie ou frappait à plusieurs reprises et fortement sur quelqu'un, de manière que tout le monde entendait le bruit des coups.

Ces coups, ces étreintes et ces attouchements étaient toujours fuyants. Quelques-uns de nous tâchèrent parfois d'attraper ces mains invisibles, mais toujours en vain. Celui d'entre nous qui, comme on le dit plus haut, resta sur la table, le bras levé et la main ouverte, en telle position eut une vraie et complète poignée de main d'une main invisible qui venait d'en haut, et pourtant l'ayant dans la sienne, il ne réussit pas à la retenir. Comme il voulut la serrer, la main invisible s'échappa. Quelquefois les deux personnes placées des deux côtés d'Eusapia furent touchées en même temps, et quelqu'un sentit même deux mains se poser ensemble sur sa personne.

Un des expérimentateurs sentit une fois, le long de son flanc, comme le contact d'une personne levée qui le serrait de près.

Plusieurs fois on eut aussi des attouchements par quelque chose qui ressemblait à un pied ou à un autre corps que nous ne saurions identifier.

Souvent la main, ou ce qui nous touchait, venait de la direction du rideau et souvent en était enveloppé.

Plusieurs fois pendant que quelqu'un se sentait touché, on vit en même temps le rideau se soulever en se gonflant, comme poussé par une personne placée derrière, et rejoindre la personne touchée, de sorte qu'on voyait et on sentait l'attouchement en même temps.

Parmi les phénomènes d'attouchement, nous mentionnerons particulièrement le suivant : Dans la dernière séance qui eut lieu dans une pénombre assez claire, la table centrale, après plusieurs mouvements, était tombée par terre loin d'Eusapia, de sorte que toute la personne de celle-ci restait entièrement et parfaitement visible. Ses deux contrôleurs, comme d'ordinaire, tenaient chacun une main et un pied du médium et, en outre, le contrôleur de droite tenait sa main droite sur les genoux d'Eusapia Paladino. Dans ces conditions le contrôleur de droite accusa un attouchement de

main sur la main posée sur les genoux du médium. Eusapia répondit que c'était elle qui avait voulu produire cet attouchement, et avec sa main droite elle commença à presser à plusieurs reprises, tantôt avec les doigts tantôt avec la main, la main gauche du contrôleur, et ces mouvements répondaient synchroniquement à des attouchements analogues sur la main droite du contrôleur, qui était posée sur les genoux du médium, tandis que le contrôleur voyait clairement ses mains ainsi que les mains d'Eusapia.

Un fait assez étrange, mais qui se produisit plusieurs fois dans toutes les conditions de positions et de lumière, fut celui du gonflement du rideau qui était comme poussé par le vent. Ce phénomène était souvent accompagné de la sensation de vent, un vent léger et sans aucun bruit de souffle qui aurait pu être perçu par tous les assistants.

Le rideau, touché dans de telles conditions, offrait de la résistance et de l'élasticité comme par exemple une voile gonflée par le vent. Et les deux fois que ce phénomène eut lieu avec une lumière assez claire, quelques-uns des expérimentateurs purent même introduire la tête derrière le rideau et l'observer ainsi de tous côtés pendant le phénomène même.

A différentes reprises nous avons constaté un phénomène très étrange qui avait lieu aussi bien pendant la production des phénomènes qu'à la fin de la séance et en pleine lumière : c'est un souffle léger, mais très perceptible, que plusieurs d'entre nous ont constaté en étendant une main au-dessus de la tête d'Eusapia.

Au cours de nos séances les coups ordinaires se produisirent quelquefois très énergiques, sur la table centrale comme sur les autres tables placées au dehors de la chaîne. Une fois, sur une table éloignée de près de deux mètres d'Eusapia, on entendit des coups très violents.

On observa peu de lueur. Une fois on vit paraître sur le rideau, environ à cinquante *centimètres* au-dessus de la tête d'Eusapia, une large tache irrégulière d'une lueur blanche, qui resta immobile quelques instants et disparut tout à coup. Aussitôt il en apparut une seconde, plus grande et de forme

différente, qui se mouvait lentement et, arrivée sur le bord du rideau, disparut. Ces lumières furent observées par tous les assistants.

Nous observâmes aussi beaucoup d'autres phénomènes du même genre qu'il serait trop long de rapporter. Il n'y eut pas de phénomènes de haute intellectualité.

De ces séances nous avons tous — même les positivistes les plus endurcis — remporté l'impression que ces phénomènes méritent la plus sérieuse attention de la part des savants qui, au lieu de les nier de parti pris, serviraient plus utilement la science en les étudiant avec persévérance et impartialité.

Tous les assistants aux séances, excepté un, ont lu, approuvé et signé le compte rendu des expériences :

Avvocato Dottor Domenico Lanza; Dottor Carmelo Samona; Dottor Mirto Gerolamo (professore pareggiato di Malattie mentali e nervose); Gioacchino, Dottor Melazzo; Dottor Luigi Siciliano; Dottor Giuseppe Pagano (professore pareggiato di fisiologia); Dottor Giacomo Furno; Marchese Giuseppe Natoli; Dottor Virgilio La Scola; Avvocato Giovanni Cascio; Vito Beltrami; Capitano Raffaele Mondini; Avvocato professore Emilio Monastra; Alessandro Amato; Ingegniere professore Giuseppe Domiani; Giuseppe Ciaccio Montalbano.

Palerme, le 30 septembre 1902.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

A PROPOS

DE L'HISTOIRE D'UNE MAISON HANTÉE[1]

PAR M. LE D[r] J. GRASSET

Professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier

(*Suite.*)

Le système nerveux se ramenant automatiquement au neurone, l'acte nerveux le plus simple est physiologiquement l'*acte réflexe.*

Une excitation centripète arrive par les prolongements protoplasmiques, se réfléchit et se transforme dans le corps cellulaire, et, par les prolongements cylindraxiles, devient une excitation motrice. Exemple : la percussion du tendon rotulien et le mouvement consécutif de la jambe.

Les neurones étant groupés en systèmes et les systèmes se superposant les uns aux autres dans l'axe cérébrospinal et s'influençant mutuellement, les actes réflexes se compliquent peu à peu, deviennent de plus en plus complexes.

On arrive ainsi à la notion des mouvements *automatiques* qui sont des réflexes compliqués.

D'une manière générale, un acte est dit automatique[2] quand il présente tous les caractères de la *spontanéité* et qu'en même temps il n'est pas voulu librement. Exemple : l'auto-

1. Leçons faites en mai-juin 1902, recueillies et rédigées par le D[r] Calmette, chef de clinique. (Voir le n° 1, Janvier et Février 1903.)
2. Voir RICHET : Art. *Automatisme,* in *Dictionnaire de Physiologie.*

mate de Vaucanson; différence entre la marche et le réflexe rotulien.

La spontanéité complète et vraie est un non-sens scientifique, tout mouvement étant une transformation d'un mouvement antérieur. Mais, dans le mouvement automatique, il y a apparence de spontanéité, parce qu'il n'a pas besoin d'une impulsion extérieure *actuelle* pour être réalisé, ou s'il y a impulsion actuelle, c'est une simple *provocation* qui n'entraîne pas nécessairement et identiquement toujours le même acte consécutif.

Dans l'acte réflexe simple, la percussion du tendon rotulien entraîne toujours le même mouvement simple de soulèvement de la jambe. Dans l'acte automatique, si vous chassez une mouche, si vous faites des gammes sur le piano ou si vous marchez en lisant, il y a apparence de spontanéité, ce n'est plus aussi simple et aussi mathématiquement toujours semblable que dans la percussion du tendon. Il y a un acte complexe, impliquant une série de mouvements coordonnés vers un but.

C'est toujours un réflexe, mais l'impression centripète est dissimulée. La maladie peut la rendre apparente. Exemple : effondrement dans le tabes. Donc, *dans un acte automatique*, l'impression centripète initiale paraît absente, est dissimulée.

D'autre part, tout compliqué qu'il est, un acte, s'il reste automatique, n'est pas voulu librement; il est fait sans réflexion, involontairement, machinalement. Vous pensez à autre chose en chassant la mouche, en marchant ou en faisant des gammes sur le piano.

L'acte automatique est, comme dit Janet, « soumis à un déterminisme rigoureux, sans variations et sans caprices ». C'est ce qui le distingue de l'acte psychique supérieur.

Mais cependant, dans ces réflexes supérieurs et complexes que nous appelons automatiques, il peut y avoir aussi du *psychisme*, c'est-à-dire de la *pensée*.

Ainsi vous marchez automatiquement en pensant à autre chose; dans cet acte automatique, vous rencontrez une voiture ou un caillou : vous les évitez; il pleut : vous ouvrez votre parapluie; vous rencontrez une dame : vous descendez

du trottoir et vous la saluez — tout cela, vous le faites toujours automatiquement, machinalement, sans y penser volontairement. Mais il y a déjà du psychisme.

Cet automatisme constitue à la fois un *automatisme supérieur* ou psychologique, et un *psychisme inférieur*.

Enfin, au-dessus de tout cela (toujours dans l'échelle physiologique des complexités nerveuses successives), il y a un *psychisme supérieur*, c'est-à-dire des actes psychiques *volontaires* et *libres*, précédés de réflexion, des actes *personnels* et *conscients*, qui n'ont plus rien d'automatique.

Donc, il y a deux psychismes, deux catégories d'actes psychiques : des actes supérieurs volontaires et libres et des actes inférieurs automatiques : psychisme supérieur et psychisme inférieur.

A chacune de ces catégories d'actes correspondent nécessairement des groupes différents de centres ou de groupements de neurones ; il y a donc : 1° des centres de réflexes simples ; 2° des centres de réflexes supérieurs, d'automatisme inférieur, non psychique ; 3° des centres d'automatisme supérieur psychique, psychisme inférieur ; 4° des centres de psychisme supérieur, conscient, libre et responsable.

Les centres des réflexes simples sont dans l'axe bulbo-médullaire — les centres des réflexes supérieurs (automatisme inférieur) sont mésocéphaliques et basilaires (bulbe, pont, cervelet, noyau rouge, corps optostriés...) — les centres psychiques (inférieurs et supérieurs) sont dans l'écorce cérébrale, mais forment dans cette écorce deux groupes physiologiquement distincts et différents.

C'est pour exprimer cela clairement et en faciliter l'exposition, que je me sers habituellement dans mon enseignement du schéma que vous avez là sous les yeux.

En O est le centre psychique supérieur formé, bien entendu, d'un grand nombre de neurones distincts ; c'est le centre du moi personnel, conscient, libre et responsable.

Au-dessous, est le *polygone* A V T E M K des centres automatiques supérieurs ; d'un côté les centres sensoriels, de réception, comme A (centre auditif), V (centre visuel), T (centre de sensibilité générale) ; de l'autre, les centres

CLASSIFICATION PHYSIOLOGIQUE DES ACTES NERVEUX ET DE LEURS CENTRES

1.			Psychisme supérieur.	Centre O.	Écorce cérébrale.
2.		Automatisme supérieur.	Psychisme inférieur.	Polygone.	
3.	Réflexes supérieurs	Automatisme inférieur.		Centres basilaires et mésocéphaliques.	
4.	Réflexes inférieurs.			Axe bulbomédullaire.	

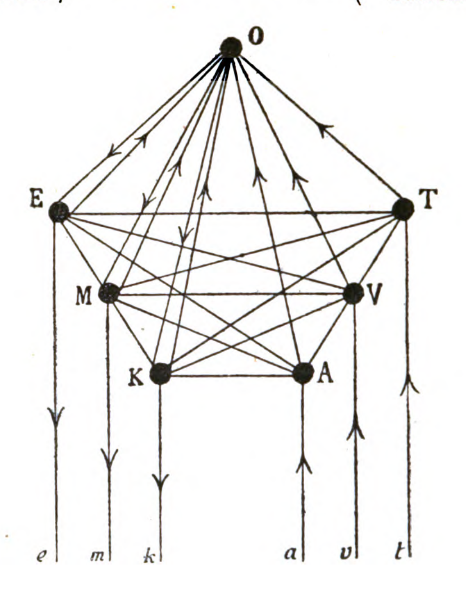


Fig. 1. — Schéma général des centres psychiques (centres psychiques supérieurs et centres psychiques inférieurs).

O, centre psychique supérieur de la personnalité consciente, de la volonté libre et du moi responsable.

Polygone AVTEMK des centres psychiques inférieurs ou automatiques supérieurs : A, centre auditif. — V, centre visuel. — T, centre tactile (sensibilité générale). — K, centre kinétique (mouvements généraux). — M, centre de la parole. — E, centre de l'écriture.

moteurs, de transmission, comme K (centre kinétique, M (centre de la parole articulée), E (centre de l'écriture).

Ces centres, tous situés dans la substance grise des circonvolutions cérébrales, sont reliés entre eux de toutes manières par des fibres transcorticales, *intrapolygonales*, reliés à la périphérie par des voies *sous-polygonales* centripètes (*a* A, *v* V, *t* T) et centrifuges (E *e*, M *m*, K *k*), et reliés au centre supérieur O par des fibres *suspolygonales*, les unes centripètes (idéosensorielles), les autres centrifuges (idéomotrices).

On peut avoir, ou non, conscience des actes automatiques, suivant que l'activité automatique est communiquée ou non au centre O, qui est le centre de la conscience personnelle.

La conscience ne figure donc pas dans les caractères des actes polygonaux ou automatiques supérieurs ; ces actes ne deviennent conscients que par l'addition de l'activité de O à l'activité propre du polygone.

Quand l'impression centripète ne dépasse pas le polygone, il n'y a pas conscience. C'est à ces faits que Gerdy pensait quand il disait, déjà en 1846 : « Il faut s'habituer à comprendre qu'il peut y avoir sensation sans perception de la sensation[1] ».

C'est ce que les auteurs appellent domaine du subconscient ou de la conscience subliminale (Myers).

Voici un exemple de ce psychisme inférieur ou automatique : « J'ai vu, dit Carpenter (cité par Janet), John Stuart Mill passer le long de Cheapside l'après-midi, lorsque cette rue est pleine de monde, et circuler sans peine sur le trottoir étroit sans coudoyer personne ni se heurter aux becs de gaz, et lui-même m'a assuré que son esprit était tout occupé de son système de logique, dont il avait médité la plus grande partie en allant chaque jour de Kensington aux bureaux de la Compagnie des Indes, et qu'il avait si peu conscience de ce qui se passait autour de lui, qu'il ne reconnaissait pas ses meilleurs amis ».

Il ne les reconnaissait pas, mais il aurait pu les saluer.

Voilà le psychisme inférieur ou automatisme supérieur.

Nous avons vu que le premier caractère de cette activité

1. Gerdy, *Les sensations et l'intelligence*, 1846. (Cit. P. Janet, *loc. cit.*, p. VIII.)

polygonale est de n'être pas par elle-même consciente. Elle le devient quand O assiste, mais elle ne l'est pas nécessairement et par elle-même. — Voilà le premier caractère.

Deuxième caractère : il y a du *psychisme* dans l'activité polygonale, c'est-à-dire de la *mémoire* et de l'*intellectualité*.

Pour l'intellectualité, je vous l'ai déjà démontré dans les exemples précédents et nous en verrons de plus concluants. — Il y a aussi une mémoire polygonale.

Tous les neurones ont de la mémoire à tous les étages, c'est-à-dire que les actes des neurones laissent dans ces neurones une impression qui redevient plus ou moins facilement présente ultérieurement et par suite persiste dans une mémoire.

Chargé du discours de rentrée à l'Université de Lyon, en novembre 1898, mon distingué collègue Renaut[1] a développé ce sujet : *Le neurone et la mémoire cellulaire.* « Le neurone, dit-il, est une cellule avant tout sensible et qui se souvient, c'est-à-dire en qui chaque impression reçue détermine une empreinte telle, et si parfaitement élective d'ailleurs, qu'elle demeure et n'est pas effacée par la superposition des impressions nouvelles, agissant du reste sur le neurone pour leur propre compte de la même façon. » C'est une « mémoire élémentaire, qui se définit par la conservation de certains états, et leur reproduction si facile, que, si l'on n'y regarde pas de près, elle arrive à paraître spontanée ».

La mémoire polygonale s'exerce naturellement sur les actes polygonaux, c'est-à-dire sur des actes psychiques, comme la mémoire de O qui s'exerce sur les actes de O.

A l'état physiologique, ces mémoires se confondent en quelque sorte comme ressources et comme résultats : O, à l'état de veille normal, puise dans toutes ces mémoires, sans distinguer toujours l'origine des diverses impressions et conceptions qu'il reçoit ainsi.

Et, chose à se rappeler pour la suite, les caractères à étudier dans la mémoire se retrouvent dans la mémoire polygonale comme dans la mémoire de O : persistance des impressions,

1. J. Renaut, *Le neurone et la mémoire cellulaire* (*Ann. des sc. psych.*, 1899, p. 261).

évocation de ces souvenirs, brusquerie parfois de ces apparitions à la conscience... tout cela appartient aux deux grandes mémoires psychiques : l'inférieure et la supérieure, celle du polygone et celle de O.

Nous utiliserons ces données plus loin.

Voilà l'activité polygonale qui se précise : *les actes polygonaux ne sont pas conscients par eux-mêmes, ils sont automatiques (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas volontaires et libres, mais ont l'apparence de la spontanéité), ils sont psychiques (c'est-à-dire qu'il y a dans l'activité polygonale de la mémoire et de l'intellectualité).*

Un exemple emprunté à la physiologie du langage rendra plus claires ces notions, un peu arides, dans leur forme synthétique.

Un sujet lit à haute voix. S'il fait attention à ce qu'il lit, y pense, continue volontairement sa lecture, l'interrompt par des réflexions personnelles, c'est que O est compris dans le cercle *v* V O M *m*. Si, au contraire, il dicte ce qu'il lit ou s'il lit à une autre personne sans penser à ce qu'il lit, s'il lit automatiquement, le cercle ne comprend plus O, il ne comprend que *v* V M *m*. C'est alors un acte purement polygonal et O peut en même temps penser à autre chose.

Si on parle avec une personne, cette personne peut répondre consciemment et volontairement et alors O intervient. Ou bien elle répondra automatiquement sans se donner le temps d'y penser et d'y réfléchir et alors elle parle avec son seul polygone sans intervention de O.

L'acte polygonal peut ainsi être assez compliqué comme psychisme.

Un professeur exercé dictera la traduction d'un passage qu'il traduit au fur et à mesure, tout en pensant à autre chose avec O, si c'est un passage qu'il connaît bien.

Un artiste chantera et mimera une scène en pensant à autre chose, et ce sont là des actes d'un psychisme déjà complexe à l'état normal et physiologique.

Ces centres interviennent en général tous ensemble, leurs actions s'intriquent et se superposent. De là, les difficultés

qu'on a à bien étudier la fonction automatique supérieure. Dans la vie courante, on ne peut discerner l'automatisme qui est aux ordres du psychisme supérieur.

Pour l'analyser sérieusement, il faut dégager les deux psychismes l'un de l'autre, réaliser le fonctionnement isolé du polygone, trouver des états physiologiques dans lesquels il y ait une certaine dissociation entre O et le polygone, une sorte de *désagrégation suspolygonale*, qui permette d'étudier à part le fonctionnement du polygone, sans perturbation apportée par O.

Ces conditions se trouvent, tout d'abord, réalisées dans la *distraction* et le *sommeil*, qui sont par suite de bons états psychologiques pour étudier l'activité automatique.

Un homme est distrait quand, à un moment donné, il pense à une chose et en fait une autre. Le fait se produira, soit quand O faible, fatigué, mobile, abdique la direction qu'il doit normalement exercer sur les centres polygonaux, soit au contraire surtout quand O sera fortement fixé, absorbé par une préoccupation ou par une idée. Dans les deux cas, O est dissocié du polygone; chacun d'eux bat sa marche; la collaboration habituelle est rompue; il y a désagrégation mentale entre les centres psychiques supérieurs et les centres psychiques inférieurs.

Quand Archimède sort dans la rue en costume de bain, il marche avec son polygone et crie « Eurêka » avec son O. Xavier de Maistre a gracieusement dépeint les actes de son polygone qui le conduit chez Mme de Hautcastel quand O voudrait et pense aller à la Cour, polygone qui fait et prend le café, se brûle les doigts en faisant griller le pain et, sans M. Joannetti, mettrait ses bas à l'envers ou sortirait sans épée.

Les actes du distrait ne sont pas volontaires et libres, par conséquent ne dépendent pas de O; ils sont coordonnés, intelligents et spontanés, par conséquent psychiques.

Cependant, et ceci est un point important sur lequel on n'a pas assez insisté, O n'est pas annihilé dans la distraction; il est simplement séparé du polygone. — Dans la distraction,

les deux psychismes fonctionnent, mais, au lieu de collaborer, chacun fonctionne de son côté.

Quand Archimède, dans l'exemple cité plus haut, sort du bain tout nu, en criant « Eurêka », il marche et circule avec son polygone; mais O, loin d'être inactif, a trouvé le problème et crie sa satisfaction de l'avoir trouvé.

Quand le causeur verse indéfiniment à boire à son voisin de table jusqu'à tout inonder, il fait ceci avec son polygone, mais O n'est pas inactif; il cause; trop absorbé au contraire par cette conversation, il oublie de diriger son polygone.

« Beethoven [1], au retour de ses excursions dans les forêts, oubliait souvent ses vêtements sur l'herbe (comme Archimède) et il lui arrriva de sortir tête nue. Une fois, il fut, dans cet état, arrêté à Neustadt et conduit en prison comme un vagabond. Si son directeur de théâtre n'était accouru pour le délivrer, il aurait pu y demeurer longtemps, car personne ne voulait croire, malgré ses cris, que ce fût là Beethoven. »

Pendant tout ce dévergondage du polygone, O n'était pas certainement inactif; au contraire. Seulement il pensait à autre chose et était absorbé par autre chose.

De même chez Gœthe et chez Hegel quand ils continuent leur travail, l'un à côté de la bataille de Valmy, l'autre à côté de la bataille d'Iéna, sans s'apercevoir du bruit terrible de la bataille et du danger qu'elle leur faisait même personnellement courir.

« Diderot oubliait souvent les heures, les jours et les mois et jusqu'aux personnes avec lesquelles il avait commencé à causer; il leur récitait de véritables monologues à *la façon d'un somnambule* », ajoute Scherer (cité par Lombroso).

Non. Ce n'était pas à la façon d'un somnambule. Nous verrons que le somnambule est un polygonal. Diderot, ici, au contraire, continue avec O, mais O distrait, séparé du monde.

Donc, dans la distraction, il y a disjonction des deux psychismes; mais il n'y a pas annulation de O.

1. Dr Paul Chabaneix, *Le subconsc. chez les artistes, les savants et les écrivains* (thèse Bordeaux, 1897).



C'est même là ce qui distingue la distraction du sommeil et des autres états (que nous étudierons) de désagrégation suspolygonale (somnambulisme, etc.) : dans ces cas, O est annulé, dort ou suspend son fonctionnement.

De même, cela distingue la distraction des maladies mentales. *Un distrait n'est pas un fou.*

Chez le fou, il y a trouble de O; chez le distrait, O fonctionne normalement. Ce qui est anormal, c'est le défaut de collaboration de O et du polygone.

Comme le dit très bien Chabaneix (p. 91 d'un travail très intéressant sur le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains, travail sur lequel nous reviendrons), il ne faut pas « voir du subconscient là où il y a, au contraire, exagération d'attention consciente ».

Il n'y a que ce mot « au contraire » que je n'accepte pas. Dans ces cas, sans qu'il y ait contradiction, il y a à la fois exagération d'attention consciente et hyperactivité polygonale ou au moins activité polygonale désordonnée, non contrôlée.

Tout ceci a beaucoup d'importance pour la suite de notre exposé; nous l'utiliserons notamment quand nous étudierons la part de chacun des deux psychismes dans l'inspiration.

Nous verrons que l'inspiré est un distrait, mais cela ne prouve pas que l'inspiration soit un acte purement polygonal et automatique, auquel O assiste inerte ou annihilé.

Malgré tout, vous voyez que la distraction, même ainsi conçue, avec son O actif, reste un état de désagrégation suspolygonale et de dissociation entre les deux psychismes et par conséquent un état favorable à l'étude détachée du psychisme inférieur.

Ces actes polygonaux sont d'ailleurs toujours des actes que nous avons l'*habitude* de faire; ils sont bien spontanés d'apparence, mais ils ne sont pas *nouveaux*, les centres polygonaux ne se formant ou plutôt ne se meublant le plus souvent que par l'habitude.

Ceci permettra de distinguer dans les actes du distrait ce qui appartient à O et qui appartient au polygone. Tout ce qui

est nouveau appartient à O et tout ce qui est polygonal n'est pas nouveau.

Un débutant ne pourrait pas jouer du piano et chanter correctement à côté de son serin agonisant et en suivant douloureusement toutes les phases de son agonie, comme l'actrice dont parle Darwin.

Condillac distinguait en lui le moi d'habitude et le moi de réflexion : le premier est polygonal, le second est en O.

Ces actes automatiques de distraction et d'habitude sont d'ailleurs conscients ou non, suivant le degré de fonctionnement des fibres suspolygonales : on peut reconnaître sa distraction à un moment donné et même alors O peut retrouver dans son polygone une impression qui s'y était déposée à son insu. De même, la volonté prendra, abandonnera ou reprendra, suivant les moments, la direction des actes polygonaux de distraction.

Comme les actes d'habitude, les actes d'*instinct*, de *passion* sont, dans beaucoup de cas, des actes automatiques, accomplis par le polygone pendant que O est distrait.

Dans les actes d'instinct, O est distrait, ne s'en occupe pas. Dans les actes de passion, l'influence polygonale est telle que O est entraîné et, au lieu de diriger son polygone, il se laisse entraîner par lui.

Au même groupe appartient l'automatisme des foules et des *enfants*, dont vous avez eu un exemple dans notre maison hantée. Vous savez combien la psychologie des *Foules* a été étudiée dans ces derniers temps.

Un des principaux caractères de l'esprit *grégaire* qui se développe quand les hommes sont *en troupeau* est certainement l'abdication du centre O de tous les membres de la foule et l'obéissance des polygones au berger. Pour les enfants il en est de même.

Ce sont là des termes de transition entre les états physiologiques et l'état de suggestibilité vraie que nous étudierons plus loin.

Remy de Gourmont [1] a admirablement décrit ce fait :

1. Remy de Gourmont, *La création subconsciente. La culture des idées*, 1900, p. 69.



« Réunis en foule, les hommes deviennent particulièrement automatiques. Comment supposer une conscience et une volonté aux membres de ces cohues qui, aux jours de fêtes ou de troubles, se pressent tous vers le même point, avec les mêmes gestes et les mêmes cris?... L'homme conscient qui se mêle naïvement à la foule, qui agit dans le sens de la foule, perd sa personnalité... de ce contact, il ne rapportera à peu près rien; l'homme qui sort de la foule n'a qu'un souvenir, comme le noyé qui émerge, celui d'être tombé dans l'eau. »

Ici O est entraîné par son polygone ou plutôt il abdique devant son polygone entraîné. Il ne juge plus et ne dirige pas : il est submergé. C'est l'*insurrection* ou l'*émeute polygonale*.

C'est par émeute polygonale que la vieille femme de Daïmonopolis aurait été impitoyablement jetée dans le canal, si notre malade interrogeant le verre d'eau y avait lu un arrêt de mort.

Voilà une première preuve de l'existence de l'automatisme supérieur à l'état physiologique et en même temps un premier exemple de désagrégation mentale, de dissociation fonctionnelle entre les centres psychiques supérieurs et les centres psychiques inférieurs, chez un sujet absolument normal et sans maladie.

Il en est de même du *sommeil* et des *rêves* [1], qui ont une grande analogie avec la distraction. Les distractions, disait Macario [2], sont pour ainsi dire les rêves de l'état de veille.

Ce qui caractérise le sommeil, c'est que si une partie du cerveau dort, une autre partie veille, si certaines fonctions psychologiques se reposent, d'autres persistent.

Bichat admettait des sommeils partiels [3] : le sommeil ordinaire est le plus souvent lui-même partiel.

1. Voir Alfred Maury, *Le sommeil et les rêves*, 4e édit., 1878. — Dechambre, art. *Sommeil, Dict. encycl. des sc. médic.* — Dr Tissié, *Les rêves. Physiol. et Pathol.* (*Bibl. de philos. contemp.*, 2e édit., 1898).

2. Macario, *Du sommeil et des rêves*, 1857. (Cit. P. Janet, *loc. cit.*, p. XI.)

3. Voir Berillon, *Introduction à l'étude de l'hypnotisme.* (*Revue de hypnotisme*, t. XIV, 1899-1900, p. 39.)

Dans le sommeil, le psychisme n'est pas supprimé en entier : O se repose; mais le psychisme polygonal persiste.

La persistance de ce psychisme inférieur dans le sommeil est démontrée notamment par l'existence des *rêves*.

Les rêves sont des idées ou des images, en tout cas des actes psychiques; ils présentent un certain degré d'intelligence, de jugement; mais ils manquent absolument d'intellectualité supérieure et de volonté libre.

L'essence du rêve est d'être absurde, comme association et enchaînement des idées. La notion de temps, de durée, d'espace, tout ce qui intervient dans les jugements élevés disparaît dans le rêve.

Ordinairement, le sujet ne dirige pas volontairement son rêve : « le rêveur, dit Maury, n'est pas plus libre que l'aliéné ou l'homme ivre ».

Comme pour les actes du distrait, les actes du rêveur ont des rapports variables avec O.

Dans certains cas, les communications avec O sont complètement interrompues : le sujet n'a aucune conscience du rêve, que démontrent ses mouvements ou ses cris. D'autres fois, O assiste au rêve sans pouvoir le modifier; il peut même essayer vainement de lutter, il discute son rêve, cherche à s'éveiller, c'est-à-dire à reprendre la direction.

Les expériences faites quand O assiste partiellement aux rêves sont souvent bien intéressantes.

Il m'est arrivé souvent, en sommeil léger, de sentir que je rêvais et de faire effort pour me graver ce rêve dans la mémoire pour me le rappeler au réveil que je provoquais ensuite. C'est O qui s'efforçait de rétablir les communications avec le polygone, mais qui avant de s'éveiller (ce que je sentais pouvoir faire à ce moment) cherchait à graver dans sa propre mémoire les souvenirs de son polygone.

Certaines personnes vont plus loin et sont arrivées à diriger leurs rêves.

Ainsi Mme Rachilde écrit à Chabaneix (p. 49) : « ... Je peux rêver à ce que je veux et continuer le rêve commencé... comme un feuilleton dont on attend la suite. Pour rêver que je suis dans un très beau jardin, avec de l'eau et des fleurs,

il me suffit de regarder, avant de m'endormir, le bouchon de cristal bleu taillé à facettes d'un flacon qui est sur ma table de chevet, ou de toucher une étoffe de soie verte. Cela me réussit presque toujours. »

Vous avez là une observation de l'influence qu'a sur le rêve la dernière impression avant le sommeil. C'est le principe d'un traitement des mauvais rêves chez certaines personnes : leur faire choisir et soigner leur dernière impression, par exemple leur dernière lecture avant le sommeil.

C'est ainsi que, d'après le même auteur (p. 55), Léon de Rosny a expérimenté plusieurs fois dans sa jeunesse « le système ayant pour but de s'assurer des rêves sur un sujet choisi à l'avance et de faire apparaître des personnes qu'il désirait voir en songe, en employant des boîtes à musique, qui, à un certain moment de la nuit, reproduisaient au-dessus de sa couche des airs se rattachant ou lui rappelant, pour un motif quelconque, les personnes ainsi évoquées ».

Voilà pour les communications suspolygonales dans le sommeil : l'influence de O du sujet sur ses rêves.

Pour les communications sous-polygonales, il y a de grandes variétés aussi : les uns ne sentent rien, sont entièrement séparés du monde extérieur; d'autres conservent certaines impressions sensorielles et certains ne conservent que des sensibilités partielles, systématisées, électives.

Un enfant endormi, agité par un rêve, reconnaîtra la voix de sa mère, lui obéira et n'entendra pas tout autre bruit plus intense. De même, une mère ne sera pas éveillée par un train de chemin de fer ou par une voiture et s'éveillera au moindre vagissement de son enfant.

Quand l'impression sensorielle pénètre jusqu'au rêveur si elle n'est pas assez intense pour l'éveiller, elle s'arrête au polygone et peut diriger, modifier le rêve.

Un bruit de cloche deviendra « un glas funèbre qui sera celui d'un être aimé ou le vôtre ». A un sujet on chatouille avec une plume les lèvres, puis l'extrémité du nez; il rêve qu'on le soumet à un horrible supplice : il a un masque de poix sur la figure; puis, ce masque, arraché brusquement, lui déchire la peau des lèvres, du nez, du visage (Maury).

Les impressions viscérales peuvent aussi diriger les rêves. Une mauvaise digestion fait rêver de plaie intérieure; les vertigineux rêvent chutes, navigation ou escarpolette; les dyspnéiques rêvent de bêtes, de monstres, qui leur pèsent sur la poitrine.

Les rêves peuvent ainsi révéler un état somatique particulier. De là, dérivaient, pour les anciens, les interprétations divinatrices et, pour les modernes, les déductions séméiologiques des rêves.

Galien raconte déjà qu'un jeune homme rêva qu'il avait une jambe de pierre et fut, un peu plus tard, frappé d'une paralysie du même côté.

Vaschide et Pieron ont très justement développé cette pensée dans un livre[1] documenté et conclu que dans beaucoup de rêves il y a un substratum physique, un trouble pathologique que le rêve aide souvent à découvrir.

Tissié (p. 60) a également consacré un chapitre intéressant aux rêves d'origine pathologique et à leur valeur séméiologique, spécialement au début des maladies.

« Les maladies, dit-il, débutent généralement par un travail pathologique lent, quelquefois inconscient à l'état de veille, mais qui peut devenir très sensible à l'état de sommeil et provoque des rêves qui ont des rapports plus ou moins sympathiques avec l'organe lésé. »

Dans ces cas, on peut vivre soi-même sa souffrance ou l'attribuer à un animal, un cheval par exemple, qu'on voit suffoquer péniblement sous ses yeux, quand on a soi-même une crise d'asthme commençant dans le sommeil.

Dans tous ces cas, les sensations sont vraies dans leur point de départ (externe ou interne); elles arrivent au polygone, mais O dort, n'intervient pas et le polygone fait son roman.

De là, dans le rêve, des déviations rapides, des associations et des successions fantastiques d'idées et d'images sous les influences les plus superficielles : consonances de mots, similitudes de lettres, comme chez les enfants et les aliénés.

1. Vaschide et Pieron, *La psychologie du rêve au point de vue médical.* (*Actualités médicales*, 1902.)

Cette analogie se fait naturellement dans le sommeil peu profond et encore mieux dans le demi-sommeil que l'on observe au commencement et à la fin du sommeil complet (hallucinations hypnagogiques de Maury).

Pendant le sommeil de O, le polygone peut même exécuter des actes assez compliqués : conduire une voiture, continuer une route à cheval, marcher...

Un côté curieux de la psychologie du sommeil est l'état de la *mémoire*.

Il y a des rêves qu'on se rappelle au réveil avec plus ou moins de netteté ; certains au point qu'on se demande s'ils n'ont pas été des réalités.

Un soldat, cité par Tissié, rêve qu'il passe en Conseil de guerre et rend son sabre. Au réveil, il porte la main sur son sabre à côté du lit pour voir s'il y est encore.

Beaucoup d'entre vous ont certainement éprouvé, au réveil, cette sensation souvent pénible et un peu angoissante de se demander si telle impression appartient au rêve qui s'achève ou à la veille qui recommence.

Chez certains, ces impressions du sommeil s'imposent lourdement dans la veille.

Ainsi Remy de Gourmont (Chabaneix) : Il m'arrive « de ne pouvoir distinguer le rêve de la réalité, de confondre par exemple ce qu'un ami m'a dit la veille et ce que j'ai rêvé la nuit. Je suppose que mon esprit est ainsi plein de fausses notions qui, au bout d'un certain temps, sont, dans ma mémoire, sur le même plan que les faits exacts ».

Mme Rachilde (*ibid.*) : « Parfois je me trompais, je me figurais que ma vie réelle était mes songes ».

Et Edgar Poë (*ibid.*) : Les réalités du monde m'affectaient seulement comme des visions, et seulement ainsi, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche non seulement la pâture de mon existence quotidienne, mais positivement cette unique et entière existence elle-même.

Vous voyez poindre ici les types divers que la physiologie révèle : voilà le type polygonal chez lequel la vie polygonale domine tout, prend le dessus sur la vie complète de l'état de veille et s'impose à O dans la veille.

Vous voyez comment, chez certaines personnes, le sommeil développe ce que Charles Laurent appelle un véritable état secondaire en tout semblable aux états créés par la maladie ou l'hypnose, état secondaire qui crée chez l'individu une sous-conscience, une personnalité distincte de la personnalité consciente. — C'est la personnalité polygonale qui peut s'imposer à la personnalité consciente même après le réveil.

Voilà les rêves dont la mémoire persiste au réveil.

Il y a d'autres rêves (démontrés au spectateur par des cris ou des mouvements) qui ne laissent aucune trace dans la mémoire au réveil.

Cependant ces rêves oubliés au réveil peuvent avoir laissé une trace dans la mémoire polygonale et alors le sujet les retrouve dans le cours d'un rêve subséquent.

Ou bien O les retrouve au réveil, dans son polygone, sans se rendre compte de leur origine.

Bernheim cite des sujets endormis naturellement croyant, au réveil, à la réalité d'une hallucination qu'on avait donnée à l'un d'eux, hypnotisé en présence des autres.

Maury décrit même des cas, plus curieux encore, dans lesquels le sujet retrouve, en rêve, des souvenirs déposés à son insu, en distraction, dans le polygone à l'état de veille : on reconnaît ainsi en rêve des gens qu'on croyait n'avoir jamais vus. Ce qui donne au rêve l'apparence d'une divination, alors qu'en réalité il s'agit seulement d'une résurrection d'impressions inconsciemment reçues et emmagasinées par le polygone.

Certains rêves sont *hypermnésiques,* rappellent des souvenirs très anciens de l'état de veille, oubliés à l'état de veille : apparence divinatoire.

Cette vie polygonale, indépendante de O, dans le sommeil, peut aller très loin : dans le rêve, on peut concevoir et commettre des actes répréhensibles, dont O n'aurait jamais autorisé l'exécution à l'état de veille.

« J'ai mes défauts et mes penchants vicieux, dit Maury; à l'état de veille, je tâche de lutter contre eux et il m'arrive

assez souvent de n'y pas succomber. Mais, dans mes songes, j'y succombe toujours, ou, pour mieux dire, j'agis par leur impulsion, sans crainte et sans remords. Je me laisse aller aux accès les plus violents de la colère, aux désirs les plus effrénés, et, quand je m'éveille, j'ai presque honte de ces crimes imaginaires. »

C'est bien la suspension de l'action inhibitrice et de contrôle de O sur le polygone.

Tout ce que nous venons de dire du sommeil et des rêves vous montre la portée intellectuelle que peut avoir cette vie polygonale du sommeil.

Nous verrons, à propos de l'inspiration, qu'on a beaucoup exagéré l'importance et le rôle du sommeil dans la production artistique.

Le polygone ne crée pas.

Comme l'a très bien dit Chabaneix, « il continue les travaux, remâche les préoccupations du dormeur, retourne vers son passé, qu'il déforme capricieusement, ou s'évade vers son avenir ».

Donc, il *rumine*, il élabore, facilite l'expression d'une pensée, mais ne peut pas trouver une idée neuve.

Il ne faut même pas confondre : il vous arrivera souvent qu'au réveil, ou peu après, vous comprendrez certaines choses mieux que la veille au soir; ce n'est pas toujours parce que le polygone les a élaborées dans son sommeil. C'est souvent parce que O, bien reposé au réveil, pense mieux et trouve mieux que la veille au soir, à la fin d'une journée de fatigue.

Nous reviendrons sur tout cela dans l'étude synthétique de l'inspiration.

Sans attacher beaucoup d'importance au rapprochement, je vous ferai remarquer que cette analyse psychologique du sommeil cadre bien avec ce que l'on a appelé la « théorie histologique du sommeil ».

Partant des rapports de contiguïté que Ramon y Cajal admet entre les extrémités des prolongements des divers neurones et des mouvements amiboïdes décrits par Widersheim

qui, comme l'a dit Dastre, donnent à ces connexions entre neurones une certaine *adventicité*, Lépine[1] (1894) et Mathias Duval[2] (1895) ont émis l'hypothèse que le sommeil naturel pourrait être causé par le retrait des prolongements des cellules du sensorium, amenant ainsi l'isolement de celles-ci.

Si cette théorie[3], encore hypothétique et très discutée (Jules Soury[4] la traite de doctrine d'erreur), était ultérieurement démontrée, c'est entre les neurones de O et les neurones du polygone qu'il faudrait placer la cassure, la désagrégation, la diminution d'intimité dans la contiguïté.

D'ailleurs, retenez que la théorie physiopsychologique du sommeil exposée plus haut, n'est en rien solidaire de cette théorie histologique.

Ce qu'il faut retenir et qui est établi (en dehors de toute théorie), c'est la possibilité de désagrégation suspolygonale démontrée par le sommeil comme par la distraction.

Et notez que ce n'est pas là un fait isolé et exceptionnel dans la physiopathologie des centres nerveux. — C'est général.

Tous les divers neurones (étages successifs) peuvent, suivant les cas, fonctionner séparément, pour leur propre compte ou en collaboration avec d'autres systèmes.

Ainsi les neurones mésocéphaliques de l'orientation et de l'équilibre, chez moi, ce moment-ci (assis ou allant au tableau) fonctionnent seuls de leur côté comme le psychisme inférieur chez le distrait ou dans le sommeil — chez l'équilibriste (pour prendre un exemple opposé), O et le polygone interviennent dans la direction des réflexes mésocéphaliques.

Les réflexes inférieurs eux-mêmes (le rotulien par exemple) se produiront différemment suivant que je ferai la jambe morte ou le Jendrassik, ou qu'au contraire j'agirai volontairement pour empêcher ou exagérer le mouvement de ma jambe.

1. Lépine, *Sur un cas d'hystérie à forme particulière* (*Revue de médec.*, 1894, p. 713.)
2. Mathias Duval, *Soc. de Biol.*, 2 février 1895, et *Revue scientif.*, mars 1898.
3. Voir Pupin, Thèse de Paris, 1896, n° 222.
4. Jules Soury, *Arch. de Neurol.*, 1897, 2e série, t. III, p. 301, et *Presse médicale*, 1901, n° 47.

Il en est de même de l'action sur les sphincters.

Dans certains états extraphysiologiques particuliers, on peut même voir disparaître la désagrégation normale. Ainsi dans l'hypnose provoquée, le polygone du sujet (dirigé par O de l'hypnotiseur) peut exercer son action sur les fonctions intestinales ou sur la fonction menstruelle qui, à l'état normal, échappent à l'influence polygonale.

Donc, ces faits de désagrégation (physiologiques, extraphysiologiques ou pathologiques) entre divers systèmes de neurones ne constituent pas une exception. Pour chaque groupe de neurones, c'est un moyen d'étudier le fonctionnement séparé de ce système de centres.

L'activité polygonale dans le sommeil a d'ailleurs des degrés très divers suivant les sujets et ainsi le rêve peut, dans certains cas, devenir le cauchemar, le rêve actif ou parlé.

Lucien Lagriffe [1] vient même de défendre avec talent cette opinion qu'on peut passer insensiblement du rêve au délire, que le rêve est un signe de petit psychisme et qu'entre le rêve et le délire il n'y a que des différences de degré.

Certainement il n'y a là que des différences de degré pour le physiologiste comme il n'y a que des différences de degré entre le réflexe rotulien et un acte psychique. Mais il y a une différence complète entre le rêve et le délire en ce que les centres nerveux en jeu dans les deux cas sont différents. Le rêve est un acte psychique inférieur purement polygonal; pour qu'il devienne du délire, il faut que O soit entraîné dans le trouble, participe au symptôme. *Le polygone rêve, O seul délire.*

Nous avons vu les hésitations qu'à l'état normal O a sur l'origine de ses connaissances polygonales du rêve. Mais, tant qu'il est normal, il conclut, après délibération, au rêve.

Plus près de la maladie, malade peut-être, Edgar Poë vit beaucoup plus sa vie de rêve que sa vie de veille; mais enfin il reconnaît encore que c'est une vie de rêve.

Le délirant n'hésite plus: O malade prend le rêve pour la

1. Lucien Lagriffe, *Du rêve au délire.* (*Gaz. des Hop.*, 1902, n° 46, p. 453.)

réalité, vit sa vie de rêve, la croyant vraie. — Le rêve est devenu le délire (délire onirique de Régis par exemple).

Dans tous les exemples que nous venons de citer, nous avons étudié l'activité polygonale physiologique chez des sujets à l'état normal : dans la distraction et dans le sommeil il y a désagrégation suspolygonale (utile pour l'analyse psychologique), mais le polygone est normal, son activité est physiologique.

Il y a maintenant des états dans lesquels il y a désagrégation aussi, mais dans lesquels le polygone n'est plus normal. Ce ne sont pas encore des états pathologiques; ce sont des états *extraphysiologiques*.

Le type de ces états nous est fourni par l'étude de l'*hypnotisme* et de la *suggestion*, c'est-à-dire par l'analyse psychologique de l'état de *suggestibilité*.

La caractéristique de l'*hypnose* (sommeil provoqué) n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de conscience du sujet, mais uniquement dans l'état de *suggestibilité*.

Bien établie par l'École de Nancy (Liebeault et Bernheim en tête), la chose est indiscutable.

Cet état de suggestibilité est constitué par deux éléments psychiques également essentiels : 1° la *dissociation suspolygonale*, c'est-à-dire la suppression de l'action du centre O du sujet sur son propre polygone; 2° l'état de *malléabilité du polygone*, c'est-à-dire que le polygone du sujet, émancipé de son propre O, garde son activité propre, mais obéit absolument et immédiatement au centre O du magnétiseur, de sorte que *l'hypnose d'un sujet est la substitution du centre O de l'hypnotiseur à son centre O personnel chez l'hypnotisé*.

C'est la doctrine de Myers [1] (sauf l'emploi du mot « moi » que je préfère réserver pour O) : « tantôt le moi subliminal (polygone) se décide de lui-même (vie automatique), tantôt il obéit à un étranger (suggestion), tantôt à son compagnon le moi supraliminal (O) ».

1. Marcel Mangin, *Le mécanisme de la suggestion*, d'après les trav. de F. Myers, de Cambridge. (*Revue de l'hypnotisme*, 1902, p. 298.)

Cette conception, que j'ai développée ailleurs[1], sépare l'hypnose des phénomènes physiologiques et est contraire à la manière de voir de Bernheim, qui identifie l'hypnose au sommeil naturel et, définissant la suggestion « toute idée acceptée par le cerveau », l'identifie à la persuasion, à l'enseignement, à l'influence qu'un cerveau peut en général exercer sur un autre.

Pour Bernheim, l'hypnose est un phénomène entièrement physiologique, puisque d'un côté le sommeil hypnotique est identique au sommeil naturel et de l'autre la suggestion est « l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui ».

Comme tout ce qui sort de la plume de Bernheim, cette idée a été accueillie très favorablement. Mon distingué collègue Vires l'adopte quand il dit[2] : « il existe un état du système nerveux qui ne se distingue nullement du sommeil naturel. Cet état, c'est l'hypnotisme ».

J'avoue ne pas pouvoir accepter cette manière de voir.

Cette conception de la suggestion et de l'hypnose étend tellement le sens de ces mots qu'ils perdent alors tout sens scientifique précis.

Comme l'a très bien dit Janet, on voit alors « décrire sous le même nom la leçon d'un professeur à ses élèves et les hallucinations provoquées chez un hystérique. Il n'est plus possible de distinguer la maladie mentale, qui est pourtant une triste réalité, de l'état psychologique normal ».

Et le même auteur conclut ailleurs : « à notre avis, le mot suggestion doit, pour éviter les confusions de langage, être réservé pour désigner un fait très réel et très important, mais anormal, qui ne se produit nettement que dans des états maladifs ».

C'est très juste.

Il est indispensable de séparer l'hypnose avec état de suggestibilité du sommeil naturel avec rêve.

1. *L'hypnotisme et la suggestion.* (*Biblioth. internat. de psychol. expériment. normale et pathol.*, 1903.)

2. Vires, *L'hypnotisme et les suggestions hypnotiques.* (*Nouveau Montpellier médical*, p. 25 du tir. à part.)

Non seulement la désagrégation suspolygonale est plus complète dans l'hypnose ; mais il y a une malléabilité du polygone, inconnue du dormeur naturel.

Dans le sommeil naturel, la moindre des excitations, un peu anormale ou intense, réveillera O et il reprendra le contrôle actif de son polygone. Aussi ne peut-on pas faire faire des choses bien compliquées à un dormeur ordinaire, on l'éveillerait avant de le faire obéir. On peut simplement diriger ses rêves, et encore par des excitations bien superficielles et dans des cas spéciaux. — Essayez même de crier énergiquement « dormez » à un dormeur ordinaire, il n'en fera rien et s'éveillera, tandis que la même injonction, autoritaire et bruyante, à un hypnotisé, accroîtra l'intensité de son hypnose.

L'état de suggestibilité n'est pas un état physiologique. — Si on ne veut pas en faire un état franchement pathologique, du moins faut-il le reconnaître extraphysiologique.

Donc, je ne peux pas admettre avec Crocq[1] que la définition (citée plus haut) de Bernheim est « la meilleure qui ait été donnée jusqu'à présent ». Cette définition donne à la suggestion une « étendue presque infinie » et, comme l'a dit Babinski[2], en fait un synonyme du mot « persuasion ».

La connaissance des termes de transition entre divers phénomènes ne suffit pas à les identifier. Car alors il n'y aurait plus rien de pathologique.

Entre l'homme conscient, raisonnable et responsable, d'une part, et le fou de l'autre, il n'y aurait plus de ligne de démarcation (comme nous avons vu soutenir qu'on peut passer du rêve au délire). Ce ne sont plus les prisons transformées en asiles, c'est la confusion entre les prisons, les asiles et les maisons ordinaires, puisque tout ce monde est relié par des transitions insensibles.

En fait, tout le monde n'est pas hypnotisable. Ce qui caractérise l'hypnotisé, c'est que son polygone obéit, sans que son O intervienne; tandis que dans la persuasion, le conseil, l'influence ordinaire, dans tout ce qui n'est pas la suggestion, le

1. Crocq, *L'hypnotisme scientifique*, p. 205.
2. Babinski, *Définition de l'hystérie*. (*Soc. de neurol. de Paris*, 7 nov. 901. *Revue de l'hypnotisme*, janvier 1902, p. 195.)



sujet *accepte* l'injonction avec O, il *consent* à obéir. Son O est plus ou moins facilement influençable; mais il intervient toujours. Dans l'hypnose, O n'intervient pas. Il est supprimé et remplacé par celui de l'hypnotiseur. La différence me paraît capitale.

Dans l'hypnose, O de l'hypnotiseur prend même sur le polygone de l'hypnotisé une puissance plus grande que n'en a son propre O à l'état normal et agit sur les fonctions physiologiquement soustraites à la volonté. Ce n'est donc pas un état normal.

Dans l'hypnose et la suggestion, O de l'hypnotiseur ordonne directement au polygone de l'hypnotisé; dans la persuasion et le conseil, O de l'enseignant cause avec O de l'enseigné, ordonne à O de l'enseigné. C'est tout différent.

Il me semble que pour bien comprendre cette différence entre la suggestion et la persuasion, pour bien démontrer que la suggestion n'est pas toute idée introduite dans un cerveau par un autre, il suffit d'analyser notre psychologie mutuelle en ce moment, l'état de nos centres psychiques (des deux étages) à vous et à moi.

Chez moi (la chose n'est pas douteuse) il y a collaboration évidente de tous mes centres psychiques pour vous communiquer mon idée. Mais chez vous (la chose me paraît aussi claire) votre O n'est nullement désagrégé (au moins chez ceux qui ne sont pas distraits, qui m'écoutent, sans se contenter de m'entendre).

Quand j'hypnotise quelqu'un, je lui endors son O et puis je parle à son polygone. Ici au contraire je fais tout ce que je peux pour que vous ne dormiez pas, pour que vous ne soyez pas distraits. C'est à votre O que je m'adresse.

La preuve, c'est que vous m'écoutez volontairement, vous acceptez ou non, en partie ou en totalité, les idées que je vous expose. Certains d'entre vous peut-être les trouvent absurdes et en préparent la réfutation.

Ce ne sont pas des polygones d'hypnotisé qui feraient tout cela.

En somme, quand je cherche à vous enseigner et à vous persuader, c'est mon centre O qui parle aux vôtres : c'est

absolument différent de la suggestion dans l'hypnose. Je dirai presque que c'est l'opposé.

Il ne faut donc pas dire que la suggestion est un ordre *accepté* par le sujet. Au contraire, *quand il y a acceptation, ce n'est plus une suggestion. Il n'y a suggestion que quand il y a obéissance du polygone sans acceptation ni consentement de O du sujet.*

Je n'admets pas, avec Duprat [1], que le suggestible doive être assimilé au crédule : *on est crédule dans son centre O; on est suggéré dans son polygone.*

Vous voyez donc qu'avec le schéma du double psychisme on caractérise bien l'état de suggestibilité, en le distinguant de ce qui n'est pas lui. Ce n'est pas une simple explication verbale, comme on l'a dit.

C'est une manière rationnelle d'exposer des faits et de rapprocher des faits bien établis, mais épars, jusque-là, dans des chapitres divers.

Vous voyez en même temps combien l'étude de l'hypnotisme peut aider à l'étude du psychisme inférieur polygonal.

Comme dans la distraction, comme dans le sommeil et avec beaucoup plus d'intensité, ici, éclate l'activité polygonale émancipée du polygone.

C'est la mémoire allant d'une hypnose à l'autre, pouvant se retrouver dans le sommeil naturel. — C'est la suggestion obéie immédiatement dans tous les ordres (positive, négative, motrice, sensitive). — C'est la suggestion à distance. — C'est la notion de l'état second avec sa mémoire propre: un ordre ancien emmagasiné dans le polygone, désagrégeant le polygone, à jour et à heure fixes. — Ce sont des mémoires et des connaissances partielles, électives...

C'est, dans certains cas, l'hypnotiseur désagrégeant le polygone, le suggérant, mais puis lui laissant une certaine latitude pour l'exécution de la suggestion. Et le polygone construit sans roman, comme les médiums.

Tu es général, prédicateur... — Et le polygone part là-des-

1. Duprat, *L'instabilité mentale.* (*Biblioth. de philos. contemp.*, p. 271.)



sus, et on voit apparaître ces individualités polygonales que nous retrouverons et qu'on a faussement appelées des dédoublements de personnalité.

Vous voyez comme le champ d'étude scientifique du psychisme inférieur s'étend et devient de plus en plus intéressant.

Voilà des exemples qui nous ont permis d'étudier l'automatisme psychologique ou psychisme inférieur soit à l'état physiologique, soit à l'état extraphysiologique ; on peut l'envisager aussi dans les états *pathologiques*.

Il y a d'abord les maladies *mentales* proprement dites, dont la conception et la caractéristique deviennent plus faciles.

Là (et c'est ce qui caractérise ces maladies) O est toujours altéré (par lésion organique ou par névrose), le polygone pouvant ne pas être malade.

Je vous ai souvent cité l'histoire de ce paralytique général qui ne se reconnaissait pas dans les rues de Montpellier et s'égarait, quand il cherchait à s'y retrouver avec O, mais qui rentrait chez lui automatiquement, polygonalement, quand il occupait ses débris de O à autre chose et revenait chez lui, sans y penser, à l'heure du déjeuner.

Puis il y a des maladies plus proprement polygonales, en tête desquelles le somnambulisme et l'automatisme ambulatoire.

Dans le *somnambulisme* naturel ou spontané, il y a : 1° désagrégation suspolygonale, c'est-à-dire suppression des communications centrifuges de O au polygone ; 2° crises d'activité paroxystique du polygone moteur (centres K) ainsi émancipé.

Dans ce somnambulisme vous retrouverez, bien plus nettes et plus curieuses que dans le sommeil physiologique, ces particularités de mémoire : mémoire d'une crise à une autre, mémoire de la crise au réveil et du réveil dans la crise.

Autre particularité curieuse ; O retrouvant au réveil dans son polygone des souvenirs déposés pendant la crise à son insu, ne découvrant pas l'origine vraie de ces pensées et les prenant pour de vraies et personnelles découvertes.

La chose a été curieusement dépeinte dans ces derniers temps par un romancier, Louis Dumur. (« Un coco de génie ». *Mercure de France*, 1901-1902.)

Il s'agit d'un grainetier somnambule. Sans que personne sans doute et sans que lui-même en ait la moindre conscience, il passe ses nuits à lire et à meubler son polygone de littératures diverses, spécialement de vers.

Dans la veille, son O retrouve tout cela dans son polygone; sans en reconnaître l'origine, le prend pour une inspiration personnelle et le sert comme composition de lui dans une petite ville de province, où personne n'a beaucoup de littérature.

Seulement O du jeune homme intervient dans une certaine limite dans la reproduction (c'est là que l'analyse des deux psychismes est curieuse).

D'abord O choisit avec goût parmi les lectures et les souvenirs de son polygone. Puis il adapte des pièces (plus ou moins anciennes) aux événements du moment, à l'actualité.

Ainsi, de l'« Enfant grec » des *Orientales* de Victor Hugo, il fait l' « Enfant boer ».

Les premiers vers :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

deviennent :

Roberts a passé là, tout est ruine et deuil,
Le Veldt, du Rand au Cap, n'est plus qu'un sombre écueil.

Et la fin reste, avec un seul mot changé :

Que veux-tu? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant *Boer*, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Ailleurs O supprime certains vers ou titres qu'il connaît et reconnaît.

Ainsi d' « Athalie » de Racine il fait une pièce qu'il intitule « Joas » et qui est textuellement l'entière pièce de Racine, sauf, en dehors du titre, le Songe d'Athalie qui a été déchiré sur le livre lu dans le sommeil et dont il ajourne

la rédaction et sauf le premier vers, qu'il connaît et ne veut pas copier :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,

et qu'il remplace par :

Gloire à Dieu, cher Joad, gloire au Dieu d'Israël.

Puis il continue textuellement :

Je viens, selon l'usage antique et solennel...

Et les vers qu'il compose ainsi lui-même, O les fait péniblement, tandis que ce qu'il relit dans son polygone il l'écrit rapidement, tout à fait dans une crise d'inspiration.

De même, il écrit l' « Hamlet » de Shakespeare sous le titre de « Loridan, prince d'Islande », ne connaissant que le titre même d'Hamlet.

Vous voyez toutes ces ruses de plagiaire, exercées seulement ici sur des réminiscences inconscientes.

Le plus joli, c'est l'impression que produisent sur l'auditoire ces vers débités par le grainetier dans les salons de sa petite ville ; on les trouve détestables, on se moque de lui ; ne se doutant pas que c'est du Victor Hugo, du Lamartine ou du Musset.

On le traite de « coco » et on lui refuse pour le feuilleton d'un journal local la prose de Gustave Flaubert « Mme Bovary » devenue « Cette pauvre Emma ! » ; tandis qu'un Parisien, plus lettré, égaré dans cette société, reconnaît les pièces démarquées et prend d'abord le pauvre garçon pour un plagiaire volontaire et farceur. — Puis il voit sa réelle bonne foi et le considère comme un plagiaire inconscient, comme un fou.

En fait, le pauvre garçon a horreur du plagiat.

Il élimine volontairement et soigneusement de ses compositions tout ce qui de près ou de loin lui paraît ressembler à un souvenir ou à une réminiscence.

Cela dure ainsi, à travers mille péripéties curieuses, jusqu'au jour, ou plutôt à la nuit, dans laquelle le pauvre somnambule met involontairement feu à la bibliothèque où

il allait lire toutes les nuits et voit à jamais disparaître son *inspiration*.

Et l'auteur termine en soulevant cette question de l'inspiration et du génie :

« Au fond, qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration?... Qui sait si les hommes de génie ne sont pas, eux aussi, des somnambules ? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou dans d'autres mondes peut-être que nous ne soupçonnons pas... Un philosophe dont je ne me rappelle plus le nom n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses? Qui sait ? »

Ce n'est pas là une démonstration scientifique; mais c'est un bien jolie exposition du psychisme inférieur automatique, de son activité propre et de ses rapports avec O.

A ce sujet nous devons revenir un peu sur la question de l'*inspiration* qui a beaucoup occupé les phychophysiologistes dans ces derniers temps et pour laquelle on admet souvent aujourd'hui une théorie qui me paraît exagérer le rôle de l'automatisme, du polygone.

Qu'est l'inspiration artistique de l'écrivain, du poète, du peintre ou du musicien? Quelle est la psychologie de l'artiste au moment de l'inspiration ?

C'est un côté de la question des rapports du génie avec les névroses.

Un caractère a frappé beaucoup d'auteurs dans l'inspiration, c'est la brusquerie et l'inconscience, souvent très nette de l'auteur, qui semble recevoir une révélation brusque et extériorise même souvent l'origine de cette inspiration.

Ces mêmes auteurs montrent le rôle du sommeil chez certains inspirés et en arrivent à formuler une théorie de l'*inspiration automatique et inconsciente*, de l'inspiration polygonale.

Ils citent par exemple les faits suivants (Chabaneix) :

« Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil; au moment

où il se croyait de nouveau livré à son travail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par son hallucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable ; il se réveille alors, dans le transport du plaisir, court à son bureau et écrit de mémoire le morceau. »

Voilà l'inspiration en pleine vie polygonale dans le sommeil.

De même, « vers le milieu d'une nuit, Schumann se leva hagard et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut, porteur d'un thème qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schubert en mi bémol majeur parut dans le volume complémentaire des œuvres de Schumann ».

Enfin « Coleridge s'endormit en lisant et, à son réveil, il sentit qu'il avait composé quelque chose comme deux ou trois cents vers qu'il n'avait qu'à écrire, les images naissant comme des réalités avec les expressions correspondantes sans aucune sensation ni conscience d'effort. L'ensemble de ce singulier fragment comprend 54 lignes qui furent écrites aussi vite que la plume pouvait courir ».

Vous voyez comme cela ressemble au roman de Dumur et comme cela fait prévoir les compositions des médiums.

Ces exemples et bien d'autres conduisent les auteurs, comme Chabaneix, à formuler une théorie automatique ou polygonale de l'inspiration.

« Il est des individus, dit Régis dans la préface de ce livre, qui présentent à certains moments, soit le jour, soit la nuit, un état particulier, difficile à définir, tenant le milieu entre le sommeil et la veille, entre la conscience et l'inconscience : sorte de rêve somnambulique, ou, comme on dit, de subconscience ». Puis, il veut établir « que la personnalité des hommes de talent et de génie, si diversement interprétée, est plutôt faite d'éréthisme nerveux que de folie et que les grands créateurs sont souvent, non des insensés, mais des dormeurs

éveillés perdus dans leur abstraction subconsciente, en un mot, des êtres à part, marchant vivants dans leur rêve étoilé ».

Chabaneix lui-même conçoit plus loin un savant idéal « qui, au lieu de créer son œuvre avec sa pensée réfléchie et de diriger sa marche avec sa pensée subconsciente, renverserait les rôles de son entendement, dirigerait sa marche avec sa conscience et ferait l'œuvre avec sa subconscience ».

Plus loin, il formule plus nettement la théorie, montre le subconscient « apportant une idée, une émotion créatrice », se manifestant « par des actes » et donnant naissance « à des œuvres de longue haleine ». C'est là, ajoute-t-il, « le phénomène d'inspiration, la création automatique,à un tel point que l'œuvre semble à l'auteur celle d'un étranger ».

Et il cite à l'appui le témoignage de Mozart qui, décrivant sa manière de composer, dit : « Tout cela, l'invention et l'exécution, se produit en moi comme dans un beau songe très distinct ».

Cette thèse de l'inspiration considérée comme un acte purement automatique et subconscient, c'est-à-dire polygonal, a été aussi très brillamment exposé par Ribot[1].

Il commence ainsi son chapitre « le facteur inconscient » de l'imagination créatrice : « Je désigne sous ce nom — principalement, non exclusivement — ce que le langage ordinaire appelle l'inspiration ». Il insiste sur les deux marques essentielles de l'inspiration« soudaineté, impersonnalité ». Il cite la comparaison de Chabaneix de l'inspiration avec le somnambulisme et ajoute : « L'inspiration ressemble à une dépêche chiffrée que l'activité inconsciente transmet à l'activité consciente, qui la traduit ».

Et il conclut nettement : « Ce qui semble acquis, c'est que la génialité ou du moins la richesse dans l'invention dépend de l'imagination subliminale, non de l'autre, superficielle par nature et promptement épuisée. Inspiration signifie imagination inconsciente et n'en est même qu'un cas particuliers

1. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice.* (*Biblioth. de philos. contemp.*, 1900, p. 42 et 283.)

L'imagination consciente est un appareil de perfectionnement ».

Voilà bien la théorie polygonale de l'inspiration, et ce qui le prouve, c'est que Ribot cite comme exemple d'imagination créatrice subliminale le roman martien (dont nous reparlerons) du médium Hélène Smith, si bien étudiée par Flournoy.

Vous voyez tout d'abord que cette question de l'inspiration appartient bien à notre sujet, puisqu'on l'étudie avec des exemples empruntés au spiritisme et qu'il s'agit bien de la nature et de la portée de l'action psychique inférieure ou polygonale.

J'avoue qu'il m'est difficile d'admettre, malgré l'importance de ses parrains, cette théorie polygonale de l'inspiration qui me paraît renverser en quelque sorte le rôle respectif des deux psychismes.

D'abord, je vous ferai remarquer que les deux grands caractères « soudainété, impersonnalité » de l'inspiration ne prouvent rien ni pour ni contre la théorie polygonale. Ce sont là des caractères mystérieux qui peuvent se présenter dans tous les psychismes, dans le supérieur comme dans l'inférieur.

Dans les réflexions les plus volontaires et les plus conscientes, se passant certainement en O, nous avons parfois brusquement de ces révélations subites, que nous ne nous expliquons pas.

Ce sont des associations rapides et neuves, dont nous ne voyons pas le mécanisme ; ce sont des créations.

Donc, ceci ne prouve rien. Tout en restant soudaine, imprévue, et tout en prenant ainsi, par là même, le caractère impersonnel (la soudaineté de la chose et le mystère du mécanisme font croire à certains que l'origine en est extérieure), avec tous ces caractères, l'inspiration peut être en O comme dans le polygone.

Voici encore un argument invoqué en faveur de la théorie polygonale de l'inspiration et qui ne me paraît rien prouver du tout.

Ribot (« Psychologie et sentiment » Cit. Chabaneix) parle

de « l'inconscient qui produit ce qu'on nomme vulgairement l'inspiration ». Il rappelle les nombreuses anecdotes qu'on connaît « sur les habitudes des artistes pendant qu'ils composent : marcher à grands pas, être étendu dans son lit, chercher l'obscurité complète ou la pleine lumière, tenir les pieds dans l'eau ou dans la glace, la tête en plein soleil, user du vin, de l'alcool, des boissons aromatiques, du haschisch et autres poisons de l'intelligence ».

Et il ajoute: « A part quelques bizarreries difficilement explicables, tous ces procédés poursuivent le même but : créer un état physiologique particulier, augmenter la circulation cérébrale pour provoquer ou maintenir l'activité inconsciente ».

Je veux bien que tout cela soit pour créer un état physiologique particulier, peut-être même pour augmenter la circulation cérébrale et provoquer ou maintenir l'activité psychique; mais pourquoi serait-ce plutôt pour provoquer ou maintenir l'activité *inconsciente;* pourquoi pas aussi pour provoquer ou maintenir l'activité de O ou toutes les activités psychiques à la fois?

Voilà donc des arguments qui ne prouvent rien pour la théorie *exclusivement* polygonale de l'inspiration.

En fait, je crois que physiologiquement chez les équilibrés l'inspiration, l'imagination créatrice a pour organes à la fois les deux ordres de centres psychiques qui s'unissent dans la collaboration quotidienne. Dans la plupart des cas d'inspiration vous trouverez la preuve de cette collaboration.

Gœthe (cité par Chabaneix) décrit cela admirablement. « Ici se présentent, dit-il, les divers rapports entre la conscience et l'inconscience. Les organes de l'homme, par un travail d'exercice, d'apprentissage, de réflexion persistante et continue, par les résultats obtenus, heureux ou malheureux, par les mouvements d'appel et de résistance, ces organes amalgament, combinent inconsciemment ce qui est instinct et ce qui est acquis, et de cet amalgame, de cette combinaison, de cette chimie, à la fois inconsciente et consciente, il résulte finalement un ensemble harmonieux dont le monde s'émerveille ».

Chabaneix ajoute justement: « La vie psychologique est un équilibre et si ce subconscient existe à l'état normal, il n'existe que dans des proportions incapables de détruire cet équilibre ».

Quand le savant ou l'artiste est obsédé par l'idée qu'il médite et creuse, O participe bien à l'œuvre. Pitres et Régis[1] ont très bien établi la distinction qu'il faut faire entre cette obsession volontaire des savants et des artistes et l'obsession involontaire des malades. Et, comme l'a très bien dit Chabaneix, il ne faut pas voir du subconscient là où il y a au contraire exagération consciente.

La collaboration de O et du polygone existe, alors même qu'ils ne travaillent pas toujours ensemble.

Ainsi dans les cas où le polygone paraît avoir la plus grande activité, c'est O qui lui a donné l'idée et l'a lancé sur une piste.

Ainsi [2] Walter Scott se couchait, confiant à son polygone une idée à exprimer ou à développer; au réveil, il avait l'expression cherchée (Brierre de Boismont).

D'après de Fleury, « Michelet avait l'habitude de ne se coucher qu'après s'être occupé, au moins un instant, des documents ou des sujets qui devaient faire l'objet de ses études du lendemain. Il comptait sur le travail de la nuit, rêve ou automatisme, pour mûrir les concepts ainsi déposés dans sa conscience».

Il est probable que c'est après avoir ainsi lancé son psychisme le soir sur le sujet que La Fontaine (à ce que raconte Lombroso) composa ses « Deux Pigeons » en rêve.

Donc ceci paraît bien clair : l'inspiration n'est pas uniquement un acte polygonal; c'est un acte à la fois de O et du polygone.

Dans cette collaboration habituelle, quel est maintenant le rôle plus spécialement dévolu à chacun des psychismes? O crée, le polygone rumine et par suite contribue puissamment à trouver l'expression.

1. Pitres et Régis, Rapport au Congrès de Moscou, 1897.
2. Chabaneix.

Ribot parle très bien de cette « rumination inconsciente » ou polygonale.

D'ailleurs, pour mieux analyser le rôle respectif de chaque psychisme, il faut se servir des types particuliers; car, suivant les cas, l'équilibre est plus ou moins parfait entre les deux psychismes ou bien il est rompu en faveur de l'un ou de l'autre psychisme.

Vous savez que si tous les sens collaborent ordinairement à notre formation et à notre développement intellectuels, il y a cependant aussi des visuels, des auditifs, etc. De même pour les psychismes : il y a des gens plus ou moins équilibrés. On peut dire, à ce point de vue, qu'il y a des types équilibrés, des types O et des types polygonaux.

Remarquez que l'équilibre parfait n'est pas signe de plus grande supériorité, au contraire.

Les grands supérieurs sont des déséquilibrés, parce qu'ils ont grande prédominance d'une partie. Les très équilibrés sont des médiocres. En général, les talents sont plus équilibrés que les génies.

C'est avec les types de déséquilibrés ou de moins bien équilibrés que vous verrez le rôle respectif de chaque psychisme dans l'inspiration.

Ainsi voici d'abord des exemples de ce que fait le polygone.

Chabaneix (à qui nous empruntons les exemples qui suivent) montre comment le polygone termine et polit l'œuvre ébauchée la veille par O, et décrit les polygones chez lesquels la subconscience revêt une forme le plus souvent imagée qui s'impose à leur attention.

Gœthe : « Tout talent implique une force instinctive agissant dans l'inconscience ».

Sully Prudhomme parle de démonstrations géométriques volontairement déposées dans son polygone et comprises plus tard, après le travail de maturation subconsciente.

Vincent d'Indy montre bien comment son polygone lui permet de trouver « soit le complément d'une idée (phrase) musicale, soit la bâtisse architecturale d'une œuvre de musique ».

Vous voyez toujours la rumination et l'expression.

C'est encore l'expression polygonale chez Voltaire quand il raconte qu'il rêva une nuit un chant complet de sa « Henriade » autrement qu'il l'avait écrit. Toujours pas création d'idée; nouveauté seulement dans l'expression.

Schopenhauer et Mme Rachilde étaient de grands polygonaux quand ils disent, le premier : « l'*abstraction* constitue une existence séparée, indépendante. une nouvelle vie qui donne à son possesseur une double personnalité », — la seconde : « je me demandais souvent si je n'existais pas sous deux formes : ma personnalité vivante et ma personnalité rêvante ».

Camille Mauclair travaille aussi sous la dictée de son polygone : « J'écris vite, écrit-il à Chabaneix, sans jamais m'arrêter, presque comme un télégraphiste qui enregistre une dépêche », et il ajoute : « C'est évidemment d'une façon analogue que naissent les images du rêve et les paroles que prononcent les dormeurs, jusqu'à s'éveiller par leur propre voix ».

Voilà des types polygonaux qui montrent le rôle du polygone dans l'inspiration et dans l'imagination créatrice.

De même pour O.

« On demandait à Newton comment il était arrivé à la découverte de ses lois : en y pensant toujours, dit-il. » C'est bien avec O qu'il y pensait toujours. — C'est bien avec O qu'Archimède avait trouvé son problème et avec O que certainement Laënnec, Claude Bernard et Pasteur ont fait toutes leurs découvertes.

Ce sont là de ces intellectuels, dont parle Chabaneix, « à qui sont surtout familières l'abstraction et l'observation des faits exacts; la subconscience dénuée pour ainsi dire de formes objectives ne retentira pas sur les rêves et vivra une vie obscure, souvent cachée, même à celui qui en profite ».

Parfois alors, chez ces sujets, O travaille sur les données de son polygone.

Ainsi Charles Richet : « Une fois j'ai tenté d'arranger un rêve que j'ai fait; il a paru quelque peu modifié, sous la forme d'un conte pour les enfants ». — Et Richepin (toujours cité par Chabaneix) : « J'ai gardé de mes rêves des associations

d'idées et d'images pouvant servir à une œuvre littéraire ».

C'est bien dans son O que Mozart est inspiré quand il dit : « Vous me demandez donc comment je travaille et comment je compose les grands et importants sujets. Je ne puis en vérité vous dire plus que ce qui suit, car je n'en sais pas moi-même plus long et ne peux trouver autre chose. Quand je me sens bien et que je suis de bonne humeur, soit que je voyage en voiture ou que je me promène après un bon repas, ou dans la nuit quand je ne puis dormir, les pensées me viennent en foule et le plus aisément du monde... »

De tous ces exemples qu'on pourrait beaucoup multiplier et qui sont de vraies observations, on peut bien, ce me semble, déduire le rôle respectif du polygone et de O dans l'inspiration, dans l'imagination créatrice.

D'abord il est évident que les deux psychismes interviennent dans cette fonction élevée de notre psychisme, et une théorie exclusive est également insoutenable pour placer en O seul ou dans le polygone seul le centre de l'inspiration.

S'il y a désagrégation dans l'inspiration, ce n'est pas désagrégation suspolygonale entre O et le polygone, c'est plutôt désagrégation sous-polygonale. Si le compositeur s'abstrait, ce n'est pas de lui-même (il concentre au contraire toutes ses forces psychiques), mais uniquement du monde extérieur.

Les deux psychismes ont de l'*imagination* : pour O ce n'est pas douteux ; pour le polygone c'est démontré par le rêve, le roman des rêveurs, des somnambules et (nous le verrons) des médiums.

Seulement *l'imagination du polygone est surtout une imagination d'association de choses plus ou moins anciennes, tandis que l'imagination de O est surtout une imagination de création.*

Maintenant il est certain aussi que cela dépend des cas et des sujets : certains sont plus polygonaux que d'autres ; de plus, la force de ces centres varie infiniment suivant les gens. Et certains ont dans leur polygone une force intellectuelle infiniment plus forte que d'autres dans O.

Mais, toutes choses égales d'ailleurs, l'imagination polygonale ne fait pas neuf comme l'imagination de O.

Ainsi nous avons vu Ribot citer comme exemples d'inspiration les romans d'Hélène Smith, le médium de Flournoy. Certes il y a là de l'imagination et c'est bien de l'imagination polygonale. Mais nous verrons que ce n'est guère de l'imagination créatrice. Nous verrons quelques-uns de ces romans: ils sont assez simples, peu élevés, nullement neufs, il n'y a là rien de créateur et de génial.

Donc, et je termine par là, dans le psychisme normal de l'inspiration et de l'imagination créatrice, les deux psychismes interviennent. Mais si on veut analyser et essayer de distinguer le rôle respectif de chacun des psychismes, il faut dire que, chez chaque individu, O symbolise la personne créatrice et géniale du savant et de l'artiste, le polygone symbolise l'extériorisation de la pensée supérieure, qu'il rumine, développe et exprime.

J. Grasset.

(*A suivre.*)

IN MEMORIAM ALFRED ERNY

PAR LE Dr FAUVEAU DE COURMELLES

Les *Annales des sciences psychiques* ont renfermé en ces dernières années, maints articles d'Alfred Erny, qui vient de mourir. Ancien auteur dramatique, comme Nuss, il fut empoigné, les dernières années de sa vie, par le merveilleux de l'au-delà.

A propos de Nuss, un souvenir personnel me revient. Au café Soufflet, au Quartier Latin, une réunion dite des *Pourquoi pas?* — car aucune question ne lui paraissait impossible *a priori :* Pourquoi pas? — se réunissait le vendredi. M. Ch.-M. Limousin, du *Bulletin des sommaires* créé par lui plus tard, y avait amené Victor Considérant, Nuss, Papus, Albert de Rochas, F.-K. Gaboriau, Giraud, Godde-Montière... Je ne connaissais Nuss que par ses *Choses de l'Autre Monde*, grâce à un ami spirite qui me les avait fait lire ; lui qui avait fait courir tout Paris à ses pièces, fut bien étonné d'apprendre que je les ignorais... Mon jeune âge — alors ! — était mon excuse. Je connus Erny de même... La science laisse peu le temps d'aller au théâtre, et je reçus un jour de lui, il y a quelques années, avec un mot charmant sur mon livre l'*Hypnoptisme,* paru en 1890, son livre sur la *Force psychique.* Je l'en remerciai, puis l'allai voir.

Il sortait peu, préoccupé, d'ailleurs, de sa santé chancelante. C'était déjà un petit vieillard vif, à l'esprit alerte et convaincu, et un brave homme. Il me raconta maints phénomènes psychiques , il m'amena même chez moi un médium

pour me convaincre, mais nous n'obtînmes absolument rien, malgré que les expériences fussent répétées trois fois. J'avoue que, d'ailleurs, malgré toute la bonne volonté possible de ma part, je n'ai pas été heureux dans ce domaine. Je reste donc, comme nous disons en médecine, *expectant*, et, fidèle à l'appellation de notre réunion amicale aujourd'hui dispersée, et dont quelques-uns des membres, comme Paul Gibier, sont morts, je me dis : *Pourquoi pas?*

La vérité passionne tous les nobles esprits; les uns la croient tenir, d'autres la recherchent; Louis-Alfred Erny était un fervent et un convaincu. Bien que voisins, lui sortant peu, moi très occupé, nous nous étions peu vus ces temps derniers, et sa mort arrivée chez lui, rue La Bruyère, le 11 mars dernier, à l'âge de 65 ans, m'a surpris et profondément désolé. Je lisais régulièrement ses travaux, qu'il m'envoyait, voire d'autres qu'il me communiquait...

Encore un croyant qui s'en va, un de ces êtres privilégiés et confiants dont la race disparaît de plus en plus. Que sa famille, des cousins, reçoivent ici l'assurance de notre vive sympathie pour la perte de cet homme de bien et de cœur.

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

BIBLIOGRAPHIE

L'Hypnotisme et la suggestion, par le professeur J. GRASSET, un volume de 534 pages, éditeur Octave Doin, 8, place de l'Odéon, Paris, 4 francs.

Nous sommes heureux de pouvoir signaler à nos lecteurs ce nouveau livre de l'éminent professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. C'est un livre d'ensemble, ayant surtout pour but de faire — l'auteur dit « essayer » — dans une bibliothèque internationale de psychologie expérimentale, une synthèse psychologique de l'Hypnotisme. C'est là l'idée inspiratrice et directrice de ce livre qui n'a pour but que de bien indiquer la voie dans laquelle on doit à l'avenir entrer et rester dans l'étude de cette branche nouvelle de la biologie humaine qui est si complètement française — sinon dans ses origines, puisque Braid occupe une place prépondérante dans sa fondation — du moins dans ses développements scientifiques actuels, depuis CHARCOT et BERNHEIM et leurs collaborateurs ou initiateurs à Paris et à Nancy.

L'auteur part de la conception de l'École de Nancy qui caractérise l'hypnose uniquement par l'*état de suggestibilité*; mais il essaye de donner et de conserver toujours une caractéristique précise et scientifiquement étroite à cette notion de la suggestibilité. Il est dès lors obligé de combattre l'opinion de BERNHEIM et de ceux qui l'ont suivi, opinion d'après laquelle la suggestion engloberait toute influence d'un psychisme sur un autre ou sur lui-même et qui aboutit finalement à la négation de l'hypnotisme (DELBŒUF, BERNHEIM, HARTENBERG).

Pour le professeur GRASSET, *il y a un hypnotisme*. L'hypnose n'est pas le sommeil naturel et a ses caractères psycholo-

giques propres et certains symptômes indépendants de toute suggestion. Tout le monde n'est pas hypnotisable et tout le monde dort, et, si l'on peut donner des suggestions vraies à certains dormeurs, c'est à condition de transformer d'abord leur sommeil en hypnose. Pour suggestionner véritablement un sujet en état de veille, il faut d'abord le mettre en hypnose partielle... Tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques ou de psychisme, à quelque titre que ce soit, liront ce livre avec profit.

Human personality, *and its survival of bodely death*, par FRÉDÉRIC W.-H. MYERS, 2 vol. in-8, 1903, chez Longmans, Green et Cie, Londres, 42 shillings.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons cet important ouvrage; nous ne pouvons que le signaler à l'attention de nos lecteurs, nous proposant de leur en présenter plus tard un compte rendu détaillé. Tous ceux qui ont suivi, dans la traduction de notre collaborateur M. Marcel Mangin, les études que M. Myers publiait dans les *Proceedings* de la Société anglaise, savent déjà que c'est à lui que nous devons la plus complète collection de faits significatifs dévoilant l'existence de cette subconscience à laquelle il faut attribuer chez l'homme en général une étendue, une puissance que l'on n'avait pas soupçonnées jusqu'à présent, et chez certains sujets des facultés que le mot de « surhumain » est, sans doute, le meilleur pour qualifier.

Dans *Human Personality*, on retrouvera des faits déjà publiés, mais ce qui fait le plus grand intérêt de l'ouvrage, c'est la méthode avec laquelle ces faits sont classés, comme le montrent les titres des chapitres : Désintégration de la personnalité, Génie, Sommeil, Hypnotisme, Automatisme sensoriel, Automatisme moteur, Transe, Possession et Extase. Il va sans dire que les passages qui soulèveront le plus de discussions sont ceux où M. Myers croit pouvoir s'appuyer sur les faits pour établir une théorie de la persistance de la personnalité après la mort, pour fonder scientifiquement la croyance à une évolution spirituelle indéfinie. « Ce développement, expose-t-il dans les derniers chapitres, sera un

accroissement en sainteté, une plus complète interpénétration des mondes et des âmes, l'énergie évoluant en vie, et la vie en une triple conception de sagesse, amour et joie..... Cette marche, effectuée par chaque âme individuelle d'une façon différente, est en elle-meme continue et cosmique ; partout la vie se développe, procédant de l'énergie primitive, et se divinise pour produire la joie suprême. »

Ces quelques lignes suffiront pour donner une idée de la tournure mystique que prenait de plus en plus l'esprit de l'auteur. Mais elles n'ôteront rien au désir que tout homme sérieux doit ressentir d'étudier, avec un guide comme M. Myers, les plus passionnants des problèmes.

L'éditeur E. Flammarion vient de mettre en vente une nouvelle édition extrêmement documentée des **Sciences occultes** du Dr Dupouy. Dans ce livre, l'auteur cherche à établir la démonstration, par la science expérimentale, de la survivance de l'homme. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

La Zone frontière entre « l'Autre monde » et celui-ci, par M. Sage (Paris, Leymarie, 142, rue Saint-Jacques. — Prix 3 fr. 50).

Y a-t-il un « Autre monde » et pouvons-nous en avoir une connaissance pleine et entière, ainsi que le prétendent certains occulistes ? Il semble bien que nous ne pouvons avoir accès qu'en une étroite bande de terrain, en une *zone frontière* restreinte. Et encore l'étude de cette zone-frontière est-elle bien incomplète.

Des ouvrages du genre de celui que nous allons brièvement analyser sont de nature à stimuler les courages et à éveiller les enthousiasmes. Rappelons que M. Sage a déjà apporté une précieuse contribution aux sciences psychiques par sa brillante étude sur « Mme Pissier » et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques.

L'auteur ne dissimule pas son horreur de la mort, telle que nous la montre le monisme. Cette crainte de l'anéantissement étant commune à la majorité des humains — à tous les humains, dit M. Sage — on peut se demander d'où pro-

vient cette maladaptation à notre milieu, comment il se fait qu'après avoir vu, pendant tant de siècles, tout passer et disparaître autour de lui, l'homme ait en lui ce violent instinct d'immortalité? Il y a là, en effet, une objection assez spécieuse. Nos sens nous montrent le cadavre inerte, les yeux clos à jamais à la lumière du jour, et cependant nous ne prenons pas notre parti de cette chose toute naturelle, nous protestons contre cette réalité. Y a-t-il donc deux consciences en nous : l'une formée par les résultats des observations sensibles ; l'autre percevant vaguement un monde différent, ou en ayant gardé le souvenir? Que devons-nous croire : nos faibles sens extérieurs si bornés, si trompeurs, ou notre sens intime?

Mais, à notre époque, la métaphysique n'est plus suffisante ; il nous faut des faits. C'est sur des faits que s'appuie l'auteur de la *Zone-frontière*. L'homme, tel que les données des sens le font, c'est l'homme cérébral ; l'être transcendantal qui englobe et dépasse le premier, c'est l'homme magique, selon l'expression de Carl du Prel. Tous les phénomènes de la zone-frontière sont produits par l'homme magique, soit incarné, soit désincarné. Les dissertations des philosophes sur l'âme, le corps, leur union, etc., sont mises de côté ; il s'agit d'étudier les faits recueillis avec soin par des personnes compétentes.

Avant d'entreprendre l'étude de ces faits, M. Sage examine l'état de l'opinion vis-à-vis des études psychiques. Il s'en prend tout d'abord aux catholiques, avec une énergie à laquelle doivent applaudir tous les penseurs libres. Puis c'est le tour des siprites qui, actuellement, entravent le chemin avec leur culte inqualifiable pour leurs médiums, leur crédulité enfantine et leur fanatisme quelquefois méchant. Enfin, il passe aux savants officiels qui, eux, sont, en général, animés par deux sentiments : le désir de garder et d'augmenter leurs prébendes et la crainte du ridicule.

Le chapitre IV nous ramène à l'étude de l'homme magique. L'auteur établit l'existence du fluide magnétique, de l' « od », comme il l'appelle, après Reichenbach. Ce chapitre est extrêmement intéressant, il est la base même de l'ouvrage. « Je crois avoir montré, dit l'auteur à la fin, que l'od

est très vraisemblablement le corps par l'intermédiaire duquel se produisent la plupart des phénomènes provoqués ou spontanés du magnétisme et du spiritisme. »

Continuant l'étude des faits, l'auteur, avec une force de pensée et une argumentation remarquables, établit, dans le chapitre V, l'influence de l'âme sur le corps : l'âme est l'architecte du corps ; ce qui le prouve, ce sont les marques de naissance physiques et psychiques, les stigmates, la suggestions, les monoïdéismes de tout genre.

« Ce sont les monoïdéismes qui créent les revenants », nous dit l'auteur au chapitre VI ; « nous percevons la pensée qui continue à obséder le mort consciemment ou subconsciemment ». Après avoir étudié la perception directe de la pensée d'un mort par un vivant, M. Sage nous fait voir ce qu'est la transmission de pensée, c'est-à-dire la perception directe de la pensée d'un vivant par un vivant. Il en arrive à cette conclusion qu'il n'existe que des âmes, des pensées, que les perceptions de nos sens ne sont « que des hallucinations héréditaires et communes, avec des nuances, à toute la race humaine ». Il est assez curieux de noter que les esprits puissants en arrivent tous au monisme, au monisme spiritualiste ou à l'autre.

Le chapitre VII tout entier s'occupe des fantômes des morts, et de l'importance des monoïdéismes, c'est-à-dire des idées obsédantes, envahissant tout le champ de la conscience. Bien entendu, toutes les relations d'apparitions ne sont pas à retenir ; mais il en est qui s'imposent à l'attention.

Une curieuse expérience a été proposée par Carl du Prel, puis par Myers. M. Sage nous le rappelle : « La suggestion posthume doit être possible comme la suggestion posthypnotique ; si je donne au sujet l'ordre de venir à tel endroit, dans huit jours, il agira sous l'empire de la suggestion et je le verrai arriver au lieu dit, à l'heure dite. » Cette expérience devrait être tentée avec un mourant.

La perception directe de la pensée est encore possible dans le sommeil naturel. Dans ce dernier état, l'âme peut même prévoir l'avenir. Cette étude des rêves prémonitoires et télépathiques occupe le chapitre VIII.

M. Sage distingue les faux médiums des médiums frauduleux. Les spirites voient partout de la médiumnité; à force d'attribuer actions et pensées aux « Esprits », ils finissent par oublier que le médium et les assistants sont, eux aussi, des esprits. De là tant de soi-disant médiums qui ne sont, en réalité, que des sujets somnambuliques. Ces faux médiums sont quelquefois fort intéressants, témoin M[lle] Hélène Smith, et aussi cette jeune Allemande, sujet du D[r] Jung, dont M. Sage nous entretient dans le chapitre IX.

Mais nous voici arrivés au phénomène le plus extraordinaire, le plus stupéfiant : la matérialisation. Ce phénomène a été observé par des hommes de haute valeur; mais il faudrait de nouvelles observations, encore plus strictes s'il est possible, pour amener la certitude.

Nous ne pouvons donner ici qu'une faible idée de l'important ouvrage de M. Sage. La pensée est forte, le style lumineux, le lecteur n'éprouve aucune fatigue, car le plan est magistralement ordonné, les faits sont classés et interprétés avec une clarté parfaite.

Citons, pour terminer, quelques lignes de la conclusion :

« J'ai essayé, dans cet ouvrage, de dégager trois conceptions qui, à mes yeux, dominent la plupart des phénomènes de la zone frontière observés jusqu'ici.

« En premier lieu, l'existence de l'od ou, pour être plus exact, de l'état odique.....

« En deuxième lieu, j'ai essayé de montrer l'importance des monoïdéismes. C'est l'étude des monoïdéismes qui nous donnera une idée des puissances infinies latentes dans l'âme. La volonté, l'attention, la suggestion sont des monoïdéismes.

« Enfin, en troisième lieu, j'ai essayé de démontrer qu'une âme peut percevoir directement la pensée. »

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCE DE VISION DANS LE CRISTAL

PAR M. LE Dr PAUL JOIRE

Président de la Société d'études psychiques.

Un groupe de la Société s'était réuni le dimanche après-midi pour procéder à quelques expériences. Le groupe était composé de M. le Dr Joire, M. Douchez, M. Leroy, Mlle J., Mlle C.

Mlle C. n'a jamais été hypnotisée et n'a jamais assisté à aucune expérience de ce genre. Elle veut bien s'y prêter avec nous. Je l'endors et l'on constate un sommeil assez peu profond, état somnambulesque au premier degré. J'éveille Mlle C. et nous convenons de faire une expérience de vision dans le cristal.

Mlle C. est donc assise le dos à la fenêtre et l'on place devant elle, sur une table recouverte d'un tapis noir, le globe de cristal.

Pensant provoquer d'abord une simple vision hallucinatoire, je lui dis : « Vous allez voir dans la boule de verre l'image (je lui dis le portrait) de M. D. »

Au bout de quelques instants, le sujet, qui a compris à la lettre le terme employé, nous déclare qu'elle voit dans la sphère de cristal une photographie qui représente M. D. Je lui prescris alors de nous décrire, très exactement, tout ce qu'elle verra, et nous la laissons parler.

Peu à peu l'image se précise; Mlle C. nous dit qu'elle voit une toute petite photographie entourée d'un cercle d'or :

c'est une broche de dame. La photographie est bien celle de M. D. Le sujet nous dit qu'elle voit bien distinctement ce bijou placé dans une boîte blanche; sous la broche il y a quelque chose qu'elle ne peut exactement définir. Puis à côté elle distingue quatre épingles dorées à tête en perle blanche. A proximité de ces objets, elle décrit une boîte de cartes-correspondances.

Le tout est placé sur un meuble à tiroirs, en forme de commode. Contre un autre mur de la chambre se trouve un lit.

Telle est la description que nous fait Mlle C. de l'image qui lui apparaît dans le globe de cristal. L'hallucination dure environ vingt minutes, pendant lesquelles elle a tout le temps de nous décrire les différents objets qui paraissent très nets.

Parmi les personnes présentes, M. D. connaissait l'existence de la broche et la chambre décrite; mais il ignorait où le bijou pouvait être placé et les objets qui l'entouraient.

Le lendemain il alla vérifier chez la personne, possesseur de la broche, qui habite une ville voisine, ce qui pouvait être exact dans la vision.

La chambre était décrite exactement. Sur la commode se trouvait la broche dans une boîte de carton, au fond de laquelle était de l'ouate rose (ce qui n'avait pas été distingué exactement). La boîte de la broche était placée elle-même dans une boîte plus grande contenant les quatre épingles dorées à tête en perle blanche. Enfin sur le même meuble se trouvait la boîte de cartes-correspondances.

Je ne considère pas ce fait comme assez précis pour constituer un cas de lucidité, l'expérience ayant été faite au dépourvu et sans que nous ayons pu en préparer d'avance les conditions. Toutefois je le donne comme un exemple intéressant de vision dans le cristal, afin surtout d'engager les chercheurs à se livrer à cette expérience, si facile à faire, et qui peut donner parfois des résultats dignes d'intérêt.

ÉLECTRICITÉ ET MATIÈRE[1]

Par le Professeur Oliver LODGE

Le sujet que nous avons choisi est immense; étant à la fois général et particulier, il est actuellement d'un intérêt exceptionnel pour les physiciens. Les propriétés fondamentales de la matière sont, en effet, l'objet de conceptions nouvelles.

Quelles sont ces propriétés fondamentales? L'une est la cohésion, une autre la gravitation, une autre encore l'inertie. En ce qui concerne la gravitation, nous restons toujours dans les ténèbres. C'est un fait empirique qu'un corps a du poids, que deux masses de matière s'attirent mutuellement avec une force extrêmement faible, lorsqu'il s'agit de petites masses, mais extrêmement grande quand on considère des masses astronomiques telles que celles des planètes ou des soleils; cependant, la cause de la gravitation n'est pas connue et elle a peu de chance de l'être. Il y a quelques années, la *cohésion* était dans le même cas; elle semble pourtant à la veille de livrer son secret. Quant à la plus remarquable des propriétés fondamentales de la matière, l'*inertie*, nous commençons à la comprendre. Inertie est un terme populaire; mais on ne sait pas toujours clairement ce qu'il signifie. Permettez-moi d'en expliquer le sens. Elle peut être définie comme le pouvoir d'un corps de dépasser de lui-même la position qu'il occupe, ou encore le pouvoir de se mouvoir malgré l'action d'une

1. Nous extrayons de la *Revue scientifique* cette très intéressante conférence faite au Collège de Belfast par le professeur Lodge, membre de la *Société royale de Londres*.

force. C'est grâce à l'inertie qu'un projectile parcourt un trajet après avoir quitté l'arme à feu; dans le canon, ce projectile est lancé par une force; dans l'air, il se déplace, malgré l'opposition d'une force de frottement, à cause de son inertie souvent appelée le *momentum* (quantité de mouvement). C'est par raison d'inertie que l'eau peut remonter le courant; on le conteste parfois, mais c'est une erreur. La chaleur ne peut pas remonter le courant (*runs uphill*); elle se propage seulement du chaud au froid; nous ne pouvons pas lui donner une impulsion et la laisser ensuite s'élever sous l'action de son *momentum* : la chaleur n'a pas de momentum. Ce n'est pas une substance; elle ne se déplace que lorsqu'elle est activée et, à l'instant où la cause d'activité cesse, elle s'arrête. Ceci appartient en propre à la chaleur; ce n'est le cas d'aucune force de la matière, d'aucune chose qui a de l'inertie. L'eau d'une source jaillit à cause de la vitesse initiale qui lui est communiquée; la boule du cricket s'élance sous l'action du choc. La force propulsive a cessé, mais le mouvement continue. Il en est de même avec la marée; pendant trois heures, l'eau monte, puis pendant trois heures encore, elle descend. La tête de l'eau affluente est pendant trois heures plus élevée que l'eau qui se trouve derrière elle — les trois premières heures du flux communiquent à l'eau son momentum et les trois dernières le détruisent, l'éteignent graduellement. Le pendule oscillant est un autre exemple de l'inertie.

[Le conférencier illustre ce point, en montrant qu'un liquide déplacé de sa position d'équilibre dans un tube en U, n'y revient qu'après une série d'oscillations.]

De telles oscillations se présentent en électricité dans la décharge d'une bouteille de Leyde; l'électricité ne va pas simplement de la charge la plus haute à la charge la plus basse pour s'arrêter là; elle va au delà, elle dépasse le point et rend positif ce qui était négatif, puis retourne et revient encore, tout comme les oscillations dans le tube. Il semblerait donc que l'électricité a une propriété analogue à l'inertie.

Quand je conférenciais ici, il y a environ un quart de siècle, j'ai dit que l'électricité possédait une propriété *ressemblant* à l'inertie — je dois l'avoir appelée une analogie mécanique, —

une inertie apparente, simulant, par la force électromotrice d'induction, l'inertie réelle de la matière. Je pourrais, à présent, aller plus loin que cela et dire qu'en toute probabilité, il n'y a pas d'inertie de la matière, mais qu'il y a une inertie électrique; l'inertie de la matière elle-même doit être expliquée par l'électricité. Eu d'autres termes, nous sommes arrivés graduellement à la *théorie électrique de la matière*. Nous nous efforçons d'expliquer les propriétés de la matière au moyen de ce que nous connaissons en électricité.

Bien que cela puisse paraître paradoxal aux personnes qui n'étudient pas la physique, nous en savons davantage au sujet de l'électricité qu'au sujet de la matière. Ses propriétés ont été examinées et comprises plus clairement que l'inertie de la matière. Celle-ci n'est pas du tout comprise : nous en connaissons seulement la manière d'être. Si un corps est soumis à une force positive, sa vitesse grandit progressivement; s'il est ensuite soumis à une force d'opposition, il ne se meut pas nécessairement dans la direction de cette force, mais son mouvement commence à décroître, s'arrête et renverse enfin sa direction si la force est continue et si elle est active. Car nombreuses sont les forces d'opposition qui ne sont capables que d'opposer un frottement au mouvement. Dans les traités, on donne comme exemple d'un corps obéissant à la loi du mouvement par inertie, le jet d'une pierre sur la glace ou sur une surface polie. Cet exemple est mauvais, parce qu'il y a là une force qui s'oppose constamment à l'inertie. Le meilleur exemple à donner est celui où deux forces s'équilibrent, où une force de propulsion agit juste assez pour vaincre constamment le frottement : tel un chaland tiré par un cheval; tel encore un train tiré par une locomotive. Quand un tel système se met en mouvement, la force propulsive est plus grande que la résistance et la vitesse s'accélère; quand il s'arrête, la résistance est plus grande que la force propulsive; mais, quand il se meut avec une vitesse constante, comme cela existe pendant la majeure partie du trajet, la force et la résistance s'équilibrent : la force résultante est nulle. Ceci correspond à la loi du mouvement par inertie. Le chaland et le train se meuvent uniquement à cause de leur propre

inertie. Toute l'énergie de la machine se dépense à engendrer de la chaleur et à vaincre la résistance. Il n'y a pas là de propulsion; quand l'allure est constante, la force positive et la force négative s'équilibrent; le corps est soumis à une force nulle et obéit à la loi du mouvement par inertie.

Une propriété analogue à l'inertie appartient aussi à l'électricité; elle est appelée self-induction; ses lois sont contenues dans une loi unique, connue depuis longtemps et nommée *loi de Lenz*, qui dit que tout changement dans un courant est tel qu'il s'oppose au mouvement. Si vous avez un courant d'une certaine intensité, toute cause qui tend à le modifier fait naître une force antagoniste qui s'oppose à son effet. Quand un courant s'affaiblit, la self-induction tend à maintenir son intensité primitive. C'est donc une propriété analogue à l'inertie et je désire, à présent, vous suggérer l'idée que cette propriété est l'inertie elle-même. Cette idée se base sur une propriété qui nous est apparue sous une force mathématique en étudiant l'accélération du mouvement d'un corps chargé d'électricité.

Aussi longtemps qu'une sphère chargée est en repos, nous avons des phénomènes d'électro-statique : c'est dans son mouvement que nous rencontrons les phénomènes du courant électrique. Une sphère chargée, en mouvement, produit un courant et nous devons concevoir qu'il n'y en a pas d'autre que celui-là; un courant est entouré de lignes de force magnétiques et quand une sphère ou un autre corps chargé d'électricité se meut, une suite de cercles concentriques de forces magnétiques enveloppent sa trajectoire, donnant lieu à un champ magnétique. Ce champ peut sembler extrêmement faible; c'est cependant la mesure du courant; et qu'il soit faible ou non, on croit à présent que c'est la seule espèce de champ magnétique qui existe. Nous devons concevoir qu'il y a trois ordres de phénomènes : un corps chargé, un corps chargé en mouvement uniforme et un corps chargé en mouvement accéléré; le premier donne l'électrostatique, le second le magnétisme et le troisième donne premièrement la preuve de l'inertie, et secondement la radiation. Inertie et radiation ne sont pas la même chose, mais elles sont manifestées toutes

deux par la période accélérée. L'inertie existe sans doute en tout temps. Au lieu du terme radiation, j'emploierai le terme plus général « lumière », — la lumière étant la forme de radiation la mieux connue. Je mettrai à part l'inertie, parce que, bien qu'elle ne se manifeste que lorsqu'il y a radiation, elle existe en toute circonstance. Elle ne dépend pas de la vitesse; elle est constante et on peut admettre qu'elle existe aussi quand le corps est en repos. Je désire que vous conceviez qu'il n'y a pas d'autre champ électrique que celui dû à un corps chargé en repos, qu'il n'y a pas d'autre courant, ou magnétisme, que celui dû à un corps chargé en mouvement, et qu'il n'y a pas d'autre radiation que celle due à un corps chargé en mouvement accéléré; je désire aussi que vous conceviez que la charge d'un corps est une sorte d'inertie et que *probablement*, mais ce n'est pas encore certain à présent, il n'y a pas d'autre inertie que l'inertie électrique.

Dans le temps dont nous disposons, il m'est impossible de vous faire parcourir toutes les étapes conduisant à cette conclusion; je ne peux que vous donner un résumé des résultats. L'idée que l'inertie électrique est une réalité due à une charge électrique en mouvement a pris naissance dans un mémoire admirable de M. J.-J. Thomson, de Cambridge, paru dans le *Philosophical Magazine* en 1881; c'est une des plus remarquables productions de la physique mathématique contemporaine. Ce mémoire traitait des propriétés d'une sphère chargée électriquement, en mouvement, et il montrait qu'un corps chargé a de l'inertie parce qu'il est chargé. Il est important de rappeler que, lorsqu'un corps possède une charge, il a, en addition à sa masse ordinaire, une masse supplémentaire proportionnelle au carré de la charge et inversement proportionnelle au rayon de la sphère sur laquelle elle est répandue, ou, en d'autres termes : proportionnelle à la quantité et au potentiel. On n'attacha pas une grande importance à cet exposé, à cause de la difficulté de mettre en évidence tout accroissement d'inertie dû à la charge électrique dans le cas d'une sphère de dimension appréciable. Si même la sphère était réduite aux dimensions d'un atome et chargée autant qu'un atome peut l'être, l'inertie due à la charge serait

encore une partie insignifiante de l'inertie totale, moindre que la 100 000e partie du tout. C'est-à-dire que si vous aviez un atome de matière, chargé d'électricité à la quantité maximum, quantité connue par l'électrolyse, et si l'inertie de l'atome lui-même était égale à 100 000 unités, eh bien! lorsque la charge serait ajoutée, il posséderait une inertie de 100 001 unités : la différence est trop peu importante pour être mise en évidence expérimentalement.

Cependant, cela dépend entièrement de la petitesse du corps : plus petit sera son rayon, plus grande sera l'inertie due à sa charge. Pendant longtemps, personne n'imaginait rien de plus petit qu'un atome, lequel était supposé être la limite de la petitesse; l'inertie électrique semblait donc n'être qu'un sujet de curiosité mathématique. Pourtant vers l'année 1870, Sir W. Crookes avait appelé l'attention sur les phénomènes qui se passent dans les tubes où l'on a fait le vide, et il considérait que les rayons cathodiques formaient un quatrième état qui n'était ni solide, ni liquide, ni gazeux. On ne crut pas Sir W. Crookes; on le plaisanta plutôt au sujet de son quatrième état de la matière. Le sujet a été néanmoins soumis à de nombreuses recherches en Angleterre et en Allemagne, recherches dans lesquelles M. Schuster et maints autres, notamment M. J.-J. Thomson, se sont engagés, et les résultats ont montré que Sir W. Crookes avait parfaitement raison; la matière, qui émane sous forme de rayons cathodiques, n'est ni solide, ni liquide, ni gazeuse; elle n'est pas constituée, comme on le pensait, d'atomes lancés par la cathode, traversant le tube et causant, là où ils frappent, la phosphorescence, ou des rayons X; mais cette matière est constituée de quelque chose de plus petit que l'atome, fragments de matière, corpuscules ultra-atomiques, choses minimes de beaucoup plus légères que les atomes — choses qui semblent être les noyaux dont les atomes sont composés. Thomson a mesuré la masse de ces particules et il a trouvé qu'elle était moindre que celle d'un atome d'hydrogène qui est l'atome le plus léger connu. Ces corpuscules auraient environ la millième partie de la masse d'un atome d'hydrogène. Il a fait, en outre, cette observation importante, que, s'agisse-t-il

d'hydrogène ou d'oxygène, ou d'acide carbonique ou de tout autre gaz, se trouvant dans le tube, les particules, dans lesquelles ces substances semblent être résolues par l'action électrique, sont identiques et indépendantes de la nature du gaz. La chose lancée par la cathode ne dépend pas de ce qu'était le gaz, elle semble être des fragments d'atomes qui seraient les mêmes, quel que soit le gaz dont ils proviennent. Ceci suggérera l'hypothèse, qui ne peut être encore complètement vérifiée, que tous les atomes de matière sont composés de mêmes corpuscules ou électrons, comme M. Johnstone Stoney les a appelés. M. Stoney a l'habitude d'être à l'avant-garde et de nommer les choses avant qu'elles aient été découvertes; ainsi, ces corpuscules furent appelés électrons longtemps avant qu'on connût leur existence séparée. Ce nom appartenait alors à la charge d'un ion en électrolyse, charge associée à de la matière; mais, dans un tube de Crookes, ces mêmes charges sont détachées de l'atome et circulent librement, fait précédemment sans exemple. Dans un liquide, la charge et l'atome voyagent ensemble, indissolublement associés; à une électrode ou conducteur solide, l'électron, ou charge, est transmis au métal et se déplace le long du fil ou de tout autre moyen de conduction, mais, pendant son parcours, il est tout le temps uni aux atomes quoiqu'il passe de l'un à l'autre. Dans un gaz, il en est autrement: on dirait que les charges ont été fragmentées, charges d'électricité dissociées de la matière, charges sans corps, fantômes électriques parcourant le tube avec une vitesse prodigieuse. On ne mesura pas seulement la masse des particules, on mesura aussi leur vitesse et celle-ci a été trouvée comparable à celle de la lumière, et évaluée à environ un trentième et quelquefois même un dixième de la vitesse de cette dernière. Toute chose, qui se meut avec cette vitesse prodigieuse de quelques milliers de kilomètres par seconde, doit avoir une grande somme d'énergie, et quand un obstacle l'arrête, des effets considérables doivent se produire.

Pour obtenir une radiation de n'importe quelle espèce, il doit y avoir accélération. Plus grande est l'accélération, plus forte est la radiation. Si vous désirez une radiation impé-

tueuse, prenez un corps chargé, se mouvant rapidement et arrêtez-le : c'est précisément ce que vous faites dans la production de rayons X et c'est ce que vous faites aussi, à un certain degré, en exposant des minéraux aux rayons cathodiques. Ces corpuscules ont une masse extrêmement petite : leur inertie est donc très petite : mais un corps qui se meut avec la vitesse de la lumière doit avoir, si petit soit-il, une énergie énorme; ainsi, l'énergie d'un gramme de matière, se mouvant avec la vitesse de la lumière, serait suffisante pour élever toute la marine anglaise au sommet du Ben Nevis. La vitesse de nos projectiles est le repos, en comparaison de celle de ces corpuscules.

[Le conférencier montre un tube de Crookes contenant des électrons en mouvement.]

Pour prouver que ces corpuscules sont des particules chargées, en mouvement, il suffit de montrer qu'elles ont les propriétés d'un courant électrique, c'est-à-dire qu'elles sont soumises à l'action du magnétisme — tel que celui d'une aiguille d'acier — et ce que vous voyez, parcourant le tube, est ce qui approche le plus de l'électricité. Dans ce tube, l'électricité est aussi isolée et aussi divisée que vous pouvez jamais l'espérer.

Tous les phénomènes électriques semblent dépendre de ces électrons. Dans le cas de conduction gazeuse, ce que vous observez c'est le « vol » des particules, — j'appelle cela la méthode des projectiles ou des particules électriques en vol libre. Quand nous traitons de la conduction liquide, nous avons des charges se mouvant lentement, retardées ou encombrées par l'atome de matière qu'elles ont à envoyer; elles voyagent donc très lentement, les atomes se heurtant et ayant à frayer leur chemin à travers la matière en repos; et au lieu de faire 1 000 milles environ à la seconde, elles ne parcourent pas plus d'un pouce à l'heure, leur vitesse dépendant du degré de potentiel employé; — j'appelle ceci la méthode « Bird-Seed », signifiant que la charge est transportée comme un oiseau transporte une semence, l'oiseau et la semence voyageant ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivent à une électrode où l'électron est abandonné. Dans le cas de conducteurs

solides ou métaux, les atomes ne peuvent se déplacer comme ils le font dans un liquide, ils peuvent seulement vibrer un peu; ils sont fixés, rigides, cristallisés. Quand des électrons traversent un métal, ils passent d'un atome à l'autre, pas toujours nécessairement au même atome voisin, — ceci peut être appelé la méthode de la chaîne (*Firebucket*).

Encore un mot sur la radiation. Sans doute, la conduction est explicable de cette façon, mais comment la radiation sera-t-elle expliquée? Récemment, la radiation était encore une énigme. Des atomes de matière vibrent; la radiation est l'ensemble des ondes de l'éther. On pensait donc, et cela ne semblait pas alors embarrassant, que des atomes de matière pouvaient engendrer des ondes dans l'éther tout comme une cloche en produit dans l'air. La méthode par laquelle la lumière était engendrée n'était pas clairement comprise; on pensait pourtant que c'était quelque chose d'analogue à la production du son par la cloche ou la foudre. Cependant, certaines expériences que j'ai faites à Liverpool montraient que la matière et l'éther ne sont pas en relation l'un avec l'autre, que la matière seule ne peut produire des ondes. Il devient alors nécessaire de supposer que ce n'est pas tant la matière, que la charge qu'elle supporte, qui vibre, que la radiation est causée non par l'atome, mais par l'électron qu'il transporte. C'est pendant la période d'accélération que la radiation apparaît. Si l'atome transporte simplement une charge, il n'y a pas de radiation. Il n'y a rien de visible dans les rayons cathodiques aussi longtemps qu'il y a vitesse et direction uniformes; c'est quand il y a accélération, retard ou incurvation, que la radiation apparaît. L'électron pourrait, comme un satellite, tourner autour de l'atome au lieu de vibrer simplement, cela produirait une accélération centripète qui donnerait un effet identique à celui de l'accélération longitudinale.

Mais, si la radiation est due à un mouvement « orbital », l'électron sera influencé par un champ magnétique; tout mouvement d'un électron constitue un courant électrique et les courants électriques sont influencés par un aimant. Une source de lumière, qu'on place entre les deux pôles d'un

aimant, doit subir une modification. Faraday essaya maintes expériences dans cette direction et échoua parce que les moyens dont on disposait à son époque n'étaient pas suffisants. A présent, avec un réseau de Rowland, le spectre est beaucoup mieux défini et, il y a quelques années, Zeeman d'Amsterdam put voir l'action du magnétisme sur la lumière.

Il arrive souvent aux hommes de génie de prédire plus que leur génération ne peut réaliser. Une théorie a été créée par divers auteurs, Fitzgerald, Larmor, Lorentz et d'autres encore; Lorentz l'a traitée plus complètement qu'aucun autre. Il y a ici un exemple de prophétie très intéressant. Ces auteurs prédirent que l'effet observé par Zeeman devrait exister, si la lumière était due à des électrons animés de mouvement de révolution. Le temps me permet seulement d'en indiquer l'explication. Celle-ci nous rapproche du domaine de l'astronomie; elle avait été fournie, en effet, six années avant, par M. Stoney en se basant sur des principes astronomiques. Il avait parfaitement défini les perturbations, mais il n'avait pas pensé qu'elles étaient dues à un aimant. Larmor et d'autres le pensèrent: ils devinèrent qu'en appliquant à un courant « orbital » ou circulaire, un champ magnétique puissant, l'orbite devait se déformer; un champ magnétique produit en général une force de déformation. Mais, comme l'électron en mouvement a de l'inertie, l'application d'une force de déformation ne la fera pas obéir seulement à cette force, mais le déplacera, comme dans le cas d'une planète ou d'une toupie. Un mouvement de précession s'établit. Tout corps en rotation qui a de l'inertie n'obéit pas directement à la force perturbatrice, mais se déplace à angle droit. Ainsi, l'électron en révolution ne se placera pas de lui-même normalement au champ, quand la force est appliquée, mais tournera autour des lignes magnétiques dans un mouvement de précession, mouvement qui décomposera en trois les lignes primitives du spectre lumineux. [Le conférencier fait une expérience explicative et montre que lorsqu'on examine la polarisation des lignes, les vibrations sont précisément comme il les avait prévues.] On trouva en outre que d'après la distance de ces lignes on pouvait calculer le rapport entre

la grandeur de la charge et l'inertie des portions de matière en révolution. Le résultat fut que les particules radiantes ou électrons. que Lorentz, Larmor et d'autres avaient introduits dans leur nouvelle théorie de la lumière, avaient la même inertie et la même charge que les particules des rayons cathodiques. Tous les phénomènes connus, en relation avec la conduction et la radiation, sont associés à ces particules infimes, qui ont toujours la même inertie, la même charge et la même espèce de vitesse, leur masse étant quelque chose comme la millième partie de l'atome d'hydrogène.

[Laissant de côté l'affinité chimique et la cohésion, le conférencier discute d'autres phénomènes qui sont dus à ces petites particules.] Ces particules capables de donner lieu à des radiations visibles font leur révolution avec une rapidité effrayante. Le nombre de vibrations qui constituent une lumière visible est de 400 à 800 millions de millions par seconde; et, bien que les particules ne s'éloignent pas à une grande distance de l'atome, elles doivent cependant se mouvoir avec une très grande célérité: il s'ensuit, naturellement, que quelques-unes d'entre elles s'échappent. Ceci arrivera par suite de causes variées : elles s'échapperont, par exemple, sous l'action de la lumière ultra-violette et donneront lieu à une électricité négative. Mais il y a certaines substances qui émettent ces particules sans stimulant et, parmi ces substances, l'uranium fut la première découverte. Que l'on place une feuille d'aluminium ou tout autre écran entre un morceau d'uranium et une plaque photographique, celle-ci sera influencée. Ceci est un fait établi par Becquerel et appelé par lui radio-activité de la matière. Dans ses recherches, M. Russell a trouvé diverses substances possédant la propriété d'émettre quelque chose. Mais le sujet a été poussé très loin et les développements les plus importants ont été apportés par M. et Mme Curie qui découvrirent le polonium et le radium, ce dernier ayant les propriétés de l'uranium à un degré extraordinaire. Les rayons émis par ces substances sont d'un intérêt très grand; ils ont un pouvoir de pénétration merveilleux et ils sont très intenses, plus intenses encore que

les rayons X donnés par un tube Rœntgen. Les rayons du radium ne pénétreront pas seulement une plaque d'aluminium ou de bois, mais aussi une plaque de plomb de 3/8 de pouce d'épaisseur et, après cela, leur pouvoir de pénétration sera encore aussi fort que celui des rayons de l'uranium. Le mécanisme qui permet d'émettre cette grande quantité de radiation doit être examiné de plus près, avant qu'on puisse en avoir une idée précise. Il semble être une sorte d'évaporation électrique, une émission de particules.

Il y a trois espèces de radiation : 1° la radiation où les particules sont promptement arrêtées par les obstacles : les rayons absorbables; 2° celle où les particules ont un pouvoir de pénétration singulier, et 3° les rayons X ordinaires. Les rayons X sont des ondes dans l'éther; ils ne sont pas la lumière, mais bien quelque chose de cette nature. Les rayons pénétrants sont des électrons qui s'échappent. Les plus intéressants sont les premiers, ceux qui sont aisément arrêtés, car ils sont dus précisément à des atomes de matière qui s'échappent avec une vitesse comparable à celle de la lumière. C'est la première fois que la matière se montre animée d'une vitesse comme celle-là. M. Rutherford de Montréal a mesuré la vitesse et la masse de ces particules facilement absorbables. Il en résulte que ce sont des atomes de matière qui se meuvent avec le dixième de la vitesse de la lumière. On suppose que tous les corps chauds et tous les corps chargés négativement émettent de ces particules. La radio-activité a tout à fait le même aspect. Les gouttes de pluie qui tombent sont radio-actives; les feuilles des plantes et la plupart des choses exposées au soleil sont radio-actives; la difficulté sera de trouver quelque chose qui n'est pas radio-actif à quelque degré et la manière la plus fréquente de la radio-activité paraît être le détachement des électrons produit par la force centrifuge ou la rencontre des atomes.

La grandeur des électrons est connue d'après l'hypothèse que l'atome de matière en est composé et aussi d'après l'hypothèse que l'inertie de la matière est électrique ou qu'elle est composée électriquement de l'inertie de ses charges. L'évidence de ceci s'impose presque et il y a des raisons de

croire que l'inertie électrique est la seule inertie qui existe, non seulement par des raisons philosophiques, mais aussi parce que des expériences physiques directes l'ont établie. La grandeur d'un électron peut être alors aisément déterminée. Considérant le rayon comme inconnu, la charge et la masse étant connues, la grandeur est calculable. Elle est environ la cent millième partie du diamètre d'un atome, sinon elle n'aurait pas une inertie suffisante. Les électrons sont les plus petits corps connus. Il fut un temps où l'atome représentait la limite de la petitesse ; il n'est pas grand, c'est vrai, mais il devient une chose importante à côté de l'électron. Pour montrer la relation entre un atome et un électron, imaginons que celui-ci ait la grandeur d'un point d'imprimerie, celle d'un atome sera représentée par un édifice de 160 pieds de long, 80 de large et 40 de haut ; et comme dans un atome d'hydrogène il y a environ 1 000 électrons, imaginons ces 1 000 points jetés dans cet édifice et nous aurons une idée de la relation de l'électron avec l'atome. Les électrons *occupent* l'atome effectivement ; ils sont énergiques, pleins d'impulsion bien que petits. Ils occupent l'atome comme des soldats occupent une contrée, c'est-à-dire qu'ils ne laissent aucune chose isolée. Les électrons, par la force qu'ils exercent, ne laisseront donc aucune partie isolée ; ils rendent l'atome impénétrable ; ils lui donnent aussi ses autres propriétés, son action chimique entre autres. Que l'affinité chimique soit une force électrique, cela a été reconnu depuis longtemps. Sir Humphrey Davy l'a supposé. Je crois que si l'atome n'a pas d'électron en trop ou en trop peu, il n'aura aucune force chimique. L'atome peut avoir une force moléculaire, qui est la cohésion ; ceci pourrait être expliqué longuement, car d'après moi la cohésion deviendra électrique aussi, mais non pas dans le sens d'attraction entre les électricités positives et négatives ordinaires.

Les relations de l'électron avec l'atome constituent un sujet du plus grand intérêt. Toutefois, on ne doit pas supposer que l'électron soit stationnaire dans l'atome. Les électrons tournent l'un autour de l'autre avec une vitesse prodigieuse, de sorte que l'atome est une région d'activité intense. Les électrons ne sont pas groupés, quoiqu'ils soient au nom-

bre de 1 000 dans l'atome d'hydrogène, de 20 ou 30 000 dans l'atome de sodium et de 100 000 dans l'atome du mercure; ils sont séparés comme les planètes le sont dans le système solaire, toutes proportions gardées. La distance de la terre au soleil est à la dimension de la terre dans le même rapport à peu près que la distance d'un électron à un autre est à la dimension de électron lui-même dans un atome de mercure ou de platine. Le fait est que nous arrivons à une astronomie atomique où l'atome devient comparable à un système solaire, à une nébuleuse, aux anneaux de Saturne ou à quelque chose de semblable, c'est-à-dire à un système composé d'un grand nombre de petites particules en état de « révolution » et occupant avec leur substance une très petite portion de tout l'espace. Ils sont si petits que leurs collisions ne sont pas fréquentes, comme c'est le cas dans le système solaire et généralement dans le ciel. Ces collisions peuvent arriver, mais très rarement, car les dimensions sont très petites, comparées aux distances qui les séparent.

Mais puisque nous rencontrons dans un atome une sorte de système solaire, nous pourrons nous demander quelles seraient les grandeurs absolues. C'est une question à laquelle on ne peut répondre. On a suggéré que les systèmes solaires peuvent être eux-mêmes des atomes d'un univers plus grand. Ce sont là des questions trop difficiles. Pourtant, il semble que l'univers n'a pas de limite et tout ce que nous pouvons dire, c'est que la probabilité qu'il soit infini est infinie.

O. LODGE.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

A PROPOS

DE L'HISTOIRE D'UNE MAISON HANTÉE[1]

PAR M. LE Dr J. GRASSET

Professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier

(*Suite.*)

N'oublions pas que nous sommes venu à l'étude de ce côté particulier du psychisme polygonal par l'étude du *somnambulisme.*

Ce n'est là qu'un premier état pathologique permettant d'étudier l'activité polygonale. Il y en a bien d'autres.

Et d'abord l'*automatisme ambulatoire* qui ressemble tant au somnambulisme, avec des différences cependant[2].

Il y a toujours là de la désagrégation suspolygonale et des crises d'hyperkinésie polygonale, les variétés s'établissant ensuite dans ces états par le degré de la désagrégation suspolygonale et par l'état des communications centripètes (KO, MO, EO) et surtout les particularités de la mémoire ; d'où les types : épilepsie, hystérie, neurasthénie.

Je n'ai pas le temps de vous montrer ici combien est intéressante l'étude de cette activité polygonale dans l'*hystérie.*

1. Leçons faites en mai-juin 1902, recueillies et rédigées par le Dr Calmette, chef de clinique. (Voir le n° 1, Janvier et Février 1903.)
2. Voir RICHET : Art. *Automatisme,* in *Dictionnaire de Physiologie.*



Quand notre malade se coiffe et pique adroitement une broche à sa robe, les yeux fermés, avec des mains insensibles, elle montre son activité polygonale s'exerçant à l'insu de O ; les impressions centripètes, qui n'arrivent pas à O pour produire la conscience, arrivent au polygone pour permettre l'automatisme supérieur ou psychisme inférieur. Grâce à ces notions, on peut établir que l'hystérie n'est pas toujours mentale, comme on l'a dit. Ne sont mentales que les maladies du psychisme supérieur O.

Le plus souvent l'hystérie est une maladie du psychisme inférieur polygonal. Certaines hystériques deviennent mentales : c'est une complication de la maladie par participation de O.

C'est encore en me basant sur ces mêmes principes que, complétant les belles études de Brissaud sur le torticolis mental, j'ai divisé[1] les tics en tic bulbomédullaire, tic polygonal, tic mental proprement dit : le tic mental est celui qui dépend directement et étroitement d'une idée actuelle, qui réside en O, dans l'intellectualité vraie et supérieure ; le tic bulbomédullaire (à l'autre bout de l'échelle) n'a aucun des caractères du psychisme ; entre les deux, le tic polygonal a les caractères du psychisme, mais du psychisme inférieur automatique.

Ce n'est pas seulement dans les névroses et les maladies fonctionnelles des centres nerveux qu'on peut appliquer ces notions du psychisme inférieur et de ces centres polygonaux, distincts de O. On peut aussi les utiliser avec profit dans l'étude et le classement des *lésions organiques* de l'écorce.

C'est la base de la classification des *aphasies* que j'ai proposée en 1896[2] : aphasies polygonales (lésion siégeant dans les centres polygonaux du langage), aphasies suspolygonales (lésion siégeant entre le polygone et O), aphasies transpolygonales (lésion siégeant sur les fibres qui unissent entre eux les

1. *Tic du colporteur ; spasme polygonal postprofessionnel.* Leçons rec. et publiées par le Dr Vedel. *Nouv. Inconogr. de la Salpêtr. ;* 1897, t. X, p. 217, et *Leç. de Clin. médic.* t. III, p. 386.)

2. *Des div. var. clin. d'aphasie.* Lec. rec. et publ. par le Dr Vedel, in *Nouveau Montpellier méd.*, 1896 ; *Leç. de Clin. médic.*, t. III, p. 77.

divers centres polygonaux), aphasies sous-polygonales (lésion siégeant au-dessous du polygone): chacun de ces types ayant des symptômes spéciaux correspondant au siège de sa lésion.

De même pour les *paralysies* d'origine corticale (par lésion organique), il y a des paralysies par lésions suspolygonale, polygonale et sous-polygonale, ces divers types étant caractérisés et distingués par l'intégrité, le trouble ou la disparition des mouvements automatiques et associés.

De tout cela (voir le tableau ci-après) ressort nettement la conclusion qu'il faut admettre deux étages (physiologiques) de centres corticaux du psychisme :

1° Les uns, O, président à l'intellectualité supérieure, à la volonté libre et responsable, à la conscience entière ; c'est le centre aperceptionnel ; *Apperceptionscentrum* de Wundt[1].

2° Les autres, polygonaux, président aux actes automatiques supérieurs ou psychisme inférieur. Ce sont les centres de la *conscience subliminale* de Myers[2].

Ces deux ordres de centres superposent et intriquent leurs activités dans l'état physiologique ordinaire, mais la dissociation de ces activités peut se produire et en permettre l'étude analytique : soit dans certaines circonstances de la vie physiologique (distraction, sommeil), soit dans les états extraphysiologiques (hypnotisme, état de suggestibilité), soit dans les états pathologiques constitués (névrosiques ou organiques).

Depuis que j'ai exposé ces idées (1896), il a paru un grand nombre de travaux sur ces mêmes questions, les uns confirmant (émanant surtout de médecins), les autres combattant (émanant surtout des philosophes) notre manière de voir.

Il est nécessaire de vous en parler pour mettre les choses au point.

En commençant cette revue critique, je tiens bien à préciser et à répéter que chacun des centres du schéma représenté

1. Wundt, *Hypnotisme et suggestion*, trad. Keller. (*Biblioth. de philos, contemp.*, 1893, p. 39 et 104.)

2. Voir: Marcel Mangin, *Le mécanisme de la suggestion*. (*Revue de l'hypnot.*, mars 1902, t. XVI, p. 259.)

ÉTATS DE DÉSAGRÉGATION SUS-POLYGONALE PERMETTANT L'ÉTUDE DE L'ACTIVITÉ PROPRE DU POLYGONE

			CARACTÈRES PROPRES.
I. États physiologiques		1. Distraction	Activité persistante et séparée des deux psychismes.
		2. Sommeil	Activité du seul polygone (rêves).
II. État extraphysiologique		3. Hypnose provoquée (état de suggestibilité).	Malléabilité du polygone, qui obéit à O de l'hypnotiseur.
III. États pathologiques.	*A*. Névroses.	4. Somnambulisme	Crises d'hyperkinésie polygonale.
		5. Automatisme ambulatoire.	*Idem* avec complexité plus grande.
		6. Hystérie	Troubles polygonaux (moteurs, sensitifs, psychiques) : paralysies, anesthésies, hallucinations et idées fixes...
		7. Tics	Mouvements polygonaux, coordonnés, rythmés et répétés (mauvaise habitude polygonale).
	B. Lésions organiques.	8. Aphasies	Variétés polygonales, sus- et sous-polygonales : état du langage automatique.
		9. Paralysies	État des mouvements automatiques et associés.

par un point et une lettre ne représente en réalité ni un point mathématique, ni même un neurone isolé.

Ainsi V est toute la région calcarinienne, T la région périrolandique, M le tiers postérieur de la 3e frontale gauche (au moins)...

De même, O n'est pas plus que les autres un point mathématique ni un neurone isolé. Il est certainement formé par une réunion, un complexus de neurones, plus ou moins espacés ou concentrés sur des régions inconnues, dont l'existence physiologique seule semble démontrée.

Ce centre O paraît répondre à la zone d'association antérieure de Flechsig (prérolandique), où cet auteur localise la conscience et la personnalité ; le polygone serait formé par les deux autres zones d'association de Flechsig, la moyenne (centres du langage) et la postérieure (centres sensoriels) et par les centres de projection qui comprennent quatre sphères sensitivomotrices (tactile, visuelle, auditive et olfactive[1]).

Je sais que les idées de Flechsig ont été ardemment discutées, notamment au Congrès de Paris de 1900, comme en témoignent les rapports de Flechsig lui-même, d'une part, et, d'autre part, les Rapports de von Monakow et d'Hitzig, présentés à la section de Neurologie de ce Congrès.

Il n'en reste pas moins, dans l'œuvre de Flechsig, un effort d'étude anatomique précise, dans le sens que nous étudions, effort qu'on doit signaler, vu la valeur de l'homme qui l'a entrepris et le continue.

Plus récemment, Bianchi[2], discutant les idées de Flechsig, « donne la plus grande importance aux lobes frontaux qui recevraient les produits élaborés dans les centres de perception et transmettraient la synthèse directrice des actes à la zone motrice », et Francesco Burzio[3] a publié une observation de gliome des deux lobes frontaux, dont Deleni[4] dit qu'elle « donne une nouvelle cnofirmation à la théorie qui

1. Voir : *Anat. clin. des centres nerv.* (*Actual. medic.*, 2e édit., 1902, p. 8).
2. Bianchi, *Revue neurol.*, 1900, p. 1079.
3. Francesco Burzio, *Ann. di fren. e sc. affini.*, 1900, t. X, p. 280.
4. Deleni, *Revue neurol.*, 1901, p. 96.

localise dans les lobes frontaux les processus psychiques les plus élevés ».

Plus récemment, Raymond, Cestan et Paul Lejonne ont publié [1] un cas de tumeur du lobe frontal avec troubles psychiques, qui leur paraît s'accorder avec la théorie de Tremboni et Olici [2], théorie déjà confirmée cliniquement par d'Abundo [3] et Ventra [4], théorie qui « tout en reconnaissant que le cerveau tout entier joue un rôle dans le mécanisme de la pensée » essaie « de rendre au lobe frontal un rôle prépondérant, surtout dans les actes intellectuels compliqués; il serait le siège de ces associations d'idées qui constituent le psychisme supérieur, des opérations mathématiques, du jugement » [5].

Hitzig, cité aussi par Cestan et Lejonne, admettrait « que le lobe frontal est probablement le siège de la pensée abstraite ».

Voici maintenant des documents cliniques d'un genre différent.

A la fin d'une étude remarquable sur les paraphasies, Pitres [6] sépare ce qu'il appelle les aphasies nucléaires de ce qu'il appelle les aphasies d'association ; ces aphasies nucléaires sont nos aphasies polygonales.

Puis Pitres subdivise ses aphasies d'association en aphasies psychonucléaires et aphasies internucléaires; les premières sont nos aphasies suspolygonales, et les secondes nos aphasies transpolygonales.

Et Pitres distingue les neurones servant à la psychicité (notre centre O) et ceux qui entrent dans la composition des centres moteurs corticaux (notre polygone).

De même Pick [7] appelle transcorticales nos aphasies trans-

1. *Revue neurol.*, 1901, p. 846.
2. *Rivista d. patologia nerv. e ment.*, août et juin 1897.
3. *Ann. di neurologia*, 1893, fasc. IV, V et VI.
4. *Il manicomio moderno*, 1899, fasc. III.
5. Dans ce même travail, de Cestan et Lejonne, on trouvera toute la bibliographie de l'anatomoclinique du lobe frontal.
6. Pitres, *Revue de médec.*, 1899, p. 338.
7. Pick, *Arch. f. Psych u. Nervenkr.*, 1899. (*Revue neurol*, 1900, p. 323).

polygonales, et Brissaud[1] décrit ces aphasies dans lesquelles « le déficit intéresse non pas les fibres de projection de la troisième frontale, mais certaines fibres qui réunissent le centre de l'idéation ». Ce sont nos fibres suspolygonales, les fibres de projection étant nos fibres sous-polygonales.

D'autres auteurs ont étudié l'action mutuelle des divers centres polygonaux les uns sur les autres : action excitatrice ou action frénatrice (Hughlings Jackson).

Ainsi Wernicke, Broadbent ont étudié l'action du centre auditif A sur le centre moteur du langage M, et Pick[2] a insisté sur son action frénatrice. Déjerine[3] et Mirallié[4] ont également insisté sur le contrôle sensoriel réciproque des centres polygonaux.

Freund[5] a décrit (aphasie optique) des cas dans lesquels l'image motrice du mot n'est pas éveillée par l'image visuelle de l'objet, et est éveillée par les autres images tactile, olfactive ou gustative : lésion transpolygonale en V M.

Touche[6] a publié des cas d'aphasie idéo-auditive : lésion en A O.

Le malade de Brown-Séquard, qui était aphasique à l'état de veille, et parlait dans le sommeil chloroformique, avait une lésion suspolygonale.

Et c'est ainsi que Crocq[7], dans un travail très bienveillant et confirmatif, a adopté nos schémas de l'aphasie (qui procèdent d'ailleurs entièrement des idées de Charcot), et a montré leur supériorité au point de vue de la concordance avec les faits actuellement connus[8].

Le même auteur a d'ailleurs bien voulu aussi adopter mon

1. Brissaud, *Leç. sur les mal. nerv.*, t. I, p. 535.
2. Pick, Rapport au Congrès de Paris. *Sect. de neurol.*, août 1900.
3. Déjerine, *Traité de pathol. génér. de Bouchard*, t. V, p. 407.
4. Mirallié, Thèse de Paris, 1896, p. 102.
5. Freund, Cit. Déjerine, *loc. cit.*, p. 407.
6. Touche, *Arch. gén. de médec.*, 1899, t. II, p. 641.
7. Croq, *Soc. belge de neurol.*, et *Joürnal de neurol.*
8. Depuis que cette leçon a été faite, Morat a bien voulu présenter dans son ouvrage sur les fonctions d'innervation (*Traité de physiol. de Morat et Doyon*, t. II, p. 702) mon schéma des aphasies comme « un des plus propres à représenter concrètement les différentes questions qui sont débattues à propos de l'analyse du langage à son état normal ou troublé », et il le développe longuement.

schéma du polygone pour exposer la question de l'automatisme supérieur dans son livre sur l'Hypnotisme scientifique[1].

Nous avons ensuite des travaux analogues sur les troubles moteurs.

Ainsi les troubles décrits par Bück[2] sous le nom de parakinésies sont des troubles idéomoteurs par lésion suspolygonale en O K « dans la transmission de la sphère mentale à la sphère des images de motilité ».

Dans les mêmes fibres idéomotrices siègent la lésion du malade de Déjerine et Long[3] dont la motilité inconsciente était normale et la motilité volontaire très gênée, et la lésion du malade de Friedel Pick[4], qui avait conservé le mouvement imitatif, et avait perdu le mouvement volontaire. — Bruns et Pick ont observé aussi des cas analogues.

Analogue encore était le malade de Bernheim[5] (semblable à notre paralytique général cité plus haut) qui, incapable de se rappeler la topographie des rues et places de Nancy, ne sachant plus quels monuments renferme la place Stanislas, trouvait cependant son chemin.

Ce sont bien là des preuves, enregistrées par les auteurs, de la dissociation possible et, par suite, de l'existence séparée des centres polygonaux et de O.

L'application que j'avais faite de ces idées (et que j'ai citée plus haut) à la classification des tics a d'abord été assez mal accueillie.

Ainsi, Feindel[6] regrette la disjonction de ψυχη et de *mens*, et fait de nombreuses objections à la séparation des tics polygonaux et des tics psychiques.

Mais, depuis lors, l'opinion semble évoluer.

Dans la discussion d'un travail de Meige et Feindel[7] à la

1. Crocq, *L'hypnotisme scientif.*, 1900, p. 491.
2. De Bück, *Journal de neurol.*, 1899, p. 361.
3. Long, Thèse de Paris, observ. XXXIX, p. 155.
4. Friedel Pick, *Revue neurol.*, 1900, p. 729.
5. Bernheim, *Revue de médec*, 1885, p. 625.
6. Feindel, *Le trait. médical du torticolis mental.* (*Nouv. Iconogr. de la Salpêtr.*. 1897, t. X, p. 406.)
7. Meige et Feindel, *Les causes provocatrices et la pathogénie des tics de la face et du cou.* (*Revue neurol.*, 1901, p. 378.)

Société de Neurologie, Dupré[1] applique ce qu'il appelle mon « heureuse terminologie », et dit « qu'après avoir été suspolygonal, le diastaltisme pathologique du tic devient polygonal, c'est-à-dire automatique et subconscient ».

Et tout récemment, dans une thèse présidée par Pitres, Cruchet[2], reprenant toute la question, a répondu, d'une manière très serrée, à toutes les objections faites à mon schéma, et conclut que ma « systématisation judicieuse » « ne paraît guère entamée par ces objections » ; il l'adopte « complètement » et, la rapprochant de la terminologie (citée plus haut) de Pitres pour les aphasies, il admet : des tics psychiques en O ou psychonucléaires (suspolygonaux), des tics polygonaux ou nucléaires, des tics transpolygonaux ou internucléaires, et des tics bulbomédullaires[3].

Si, des médecins, nous passons maintenant aux psychologues, tous les derniers travaux sur la perception[4] obligent à en admettre deux degrés qui correspondent, l'un aux centres polygonaux, l'autre au centre O.

Aux centres polygonaux, appartient la perception au premier degré ou perception simple, « l'identification primaire qui produit la reconnaissance sensorielle » (Claparède), assimilation de Herbart, *sinnliches Wiedererkennen* de Müller.

A O appartient la perception au deuxième degré, ou perception compliquée (Claparède) : reconnaissance intellectuelle, identification secondaire, complication de Herbart, *begriffliches Erfassen* de Müller.

Claparède ajoute justement : « Ces deux degrés de la perception sont, d'ailleurs, dans une dépendance réciproque, et il est souvent impossible de les délimiter. *Leur distinction*

1. Dupré, *Soc. de neurol. de Paris*, 18 avril 1901. (*Revue neurol.*, 1901).
2. René Cruchet, *Étude crit. sur le tic convulsif et son trait. gymnast.* (méth. de Brissaud et méth. de Pitres), thèse de Bordeaux, 1902, p. 81.
3. Depuis que cette leçon a été faite, la question a été reprise dans le beau livre de Meige et Feindel sur les tics, et au Congrès de Grenoble (août 1902), dans le rapport de Noguès et la discussion à laquelle il a donné lieu.
Le tableau ci-contre résume la correspondance des diverses terminologies.
4. Voir la *Revue* de Claparède sur l'agnosie ; *Année psychol.*, t. VI, p. 74.

I. Lésions de O. . . .	Maladies mentales.		
II. Lésions suspolygonales idéomotrices, idéosensitives. . . .	Aphasies suspolygonales : Aphasies d'association, psychonucléaires (Pitres). — Cécité psychique des mots. — Aphasie par lésion des fibres qui unissent le centre de Broca au centre de l'idéation (Brissaud). — Aphasies idéo-auditives (Touche). — Aphasie à l'état de veille, disparaissant dans le sommeil chloroformique (Brown-Séquard).	Paralysies idéomotrices : Conservation des mouvements associés et imitatifs. — Parakinésies de Bück). — Malades de Déjerine et Long, de Friedel Pick, de Bruns, de Pick, de Bernheim.	Tics suspolygonaux : tics psychonucléaires (Cruchet).
III. Lésions polygonales motrices, sensorielles.	Aphasies polygonales : Aphasies nucléaires (Pitres). — Aphasie motrice. — Agraphie. — Cécité et surdité verbales.	Paralysies corticales ordinaires.	Tics polygonaux : tics nucléaires (Cruchet).
IV. Lésions transpolygonales.	Aphasies transpolygonales : Aphasies d'association, internucléaires (Pitres). — Aphasies transcorticales (Pick). — Aphasie optique (Freund). — Contrôle sensoriel mutuel des centres polygonaux (Hughlings Jackson, Wernicke, Broadbent, Pick, Déjerine et Mirallié).		Tics transpolygonaux ou internucléaires (Cruchet).
V. Lésions sous-polygonales.	Aphasies sous-polygonales : Dysarthries.	Paralysies par lésion du centre ovale et des régions au-dessous.	Tics sous-polygonaux : tics bulbo-médullaires.

nous paraît cependant propre à faciliter l'étude des cas pathologiques (ceci résume admirablement ma pensée); mais, ajoute-t-il, à condition qu'on se souvienne qu'il ne s'agit que d'une division tout artificielle. »

En effet, rien de plus *artificiel* que cette division en Physiologie normale dans la vie ordinaire, mais rien de plus *réel* que cette division en Pathologie et en Clinique dans la vie morbide.

C'est, du reste, la pensée que Claparède exprime lui-même, quand il dit plus loin : ces observations (pathologie) « montrent que l'identification implique bien deux termes (sinon anatomiques, du moins physiologiques) qui peuvent exister l'un à l'exclusion de l'autre, ou qui, présents tous les deux, peuvent ne pas se fusionner ou se superposer, comme cela doit avoir lieu normalement ».

Notre schéma n'a jamais eu d'autre prétention que d'exprimer et de résumer cette vérité clinique.

Le même auteur a dit ailleurs[1] : « Le défaut, à mon avis, du schéma polygonal de Grasset est d'être trop simple ; il ne rend pas compte des cas où le mouvement est à la fois automatique et conscient, comme lorsqu'on circule dans une ville habitée jadis — pour reprendre un exemple que M. Grasset m'a fait l'honneur de m'emprunter. — C'est ce qui empêche, à mon avis, de faire servir ce schéma, comme M. Grasset en a eu l'intention, à l'explication des troubles d'identification ; car, même lorsqu'il y a asymbolie ou agnosie, on a encore conscience des sensations élémentaires ; ce n'est que leur association qui est détruite ; tandis que, lorsque le centre O est séparé d'un des centres polygonaux, c'est, par définition, l'inconscience forcée ».

A ce raisonnement très serré, je répondrai que certainement mon schéma (comme tout schéma) est trop simple. Un schéma simplifie artificiellement. Mais j'ai toujours dit que là où il y a un point ou une ligne, il faut mettre une série de neurones et de fibres; que par suite il y a des altérations et des dissociations incomplètes et *partielles* : c'est ce qui se

1. CLAPARÈDE, *Anal. des mal. de l'orientat. et de l'équilibre.* (*Arch. de psychol. de la Suisse romande*, 1901, n° 2, p. 258.)

produit dans les cas dont parle mon éminent collègue de Genève et par conséquent ces cas ne sont pas opposés à mon schéma. — D'autre part, je n'ai jamais nié les mouvements à la fois automatiques et conscients et j'ai toujours dit au contraire que, dans la vie physiologique courante et le plus souvent, O et le polygone collaborent et mêlent leurs activités, même d'une manière inextricable.

Tout cela vous montre en tous cas combien sérieuses ont été les discussions de cette étude des deux psychismes.

Vous voyez aussi, d'après tout cela, que le schéma du polygone n'est pas une chimère de mon seul esprit.

Richet a dit, il y a déjà longtemps[1]: « Il semble qu'on puisse admettre à côté de l'automatisme somatique un automatisme psychique. De même qu'il y a des réflexes bulbomédullaires, de même il y a aussi des réflexes cérébraux psychiques. »

Le polygone n'est que la réunion des centres de cet « automatisme psychique ».

J'aurais pu vous citer encore d'autres observations, notamment l'application qu'en a faite Pansier[2] d'Avignon à l'étude de l'amaurose hystérique et à ce qu'il appelle la vision polygonale des hystériques.

Mais j'ai tenu à vous montrer surtout que la chose ne s'applique pas seulement aux hystériques.

Cependant, à la fin d'une critique, d'ailleurs fort bienveillante, A. Binet[3] dit : « Ce sont là encore des questions bien obscures et il faudra bien, un jour, se décider à mettre de côté les hystériques et à étudier ces phénomènes sur des individus normaux sachant s'analyser exactement. »

L'analyse psychologique la plus fine des sujets normaux dissociera difficilement les centres de la vie automatique et les centres de la vie psychique supérieure. Chez l'homme sain, il faut la distraction intense, touchant à la névrose,

1. Charles Richet, *L'homme et l'intelligence*, 1884, p. 231.
2. Pansier, *Ann. d'oculist.*, déc., 1897.
3. Binet, *Année psychol.*, 1897, t. III, p. 640.

pour opérer cette dissociation ; il faut l'hypnotisé... Ce n'est déjà plus de l'état normal.

D'autre part, l'expérimentation chez les animaux n'est guère possible à cause de l'élévation des fonctions à étudier.

Il n'y a donc qu'un moyen d'étudier cette dissociation et par suite de prouver péremptoirement l'existence séparée de ces deux ordres de centres physiologiques, c'est l'expérimentation chez l'homme par la maladie, c'est la méthode anatomoclinique.

Tous les faits cités plus haut et empruntés à divers auteurs rentrent dans ce groupe d'arguments et de preuves : ce ne sont pas des hystériques, ce sont des cas de lésion organique scientifiquement étudiés.

Je n'accepte pas non plus cette autre objection de Binet : que mon centre O « ressemble un peu trop à la glande pinéale dans laquelle Descartes logeait l'âme ».

Je n'ai jamais eu une idée semblable, ni de près ni de loin.

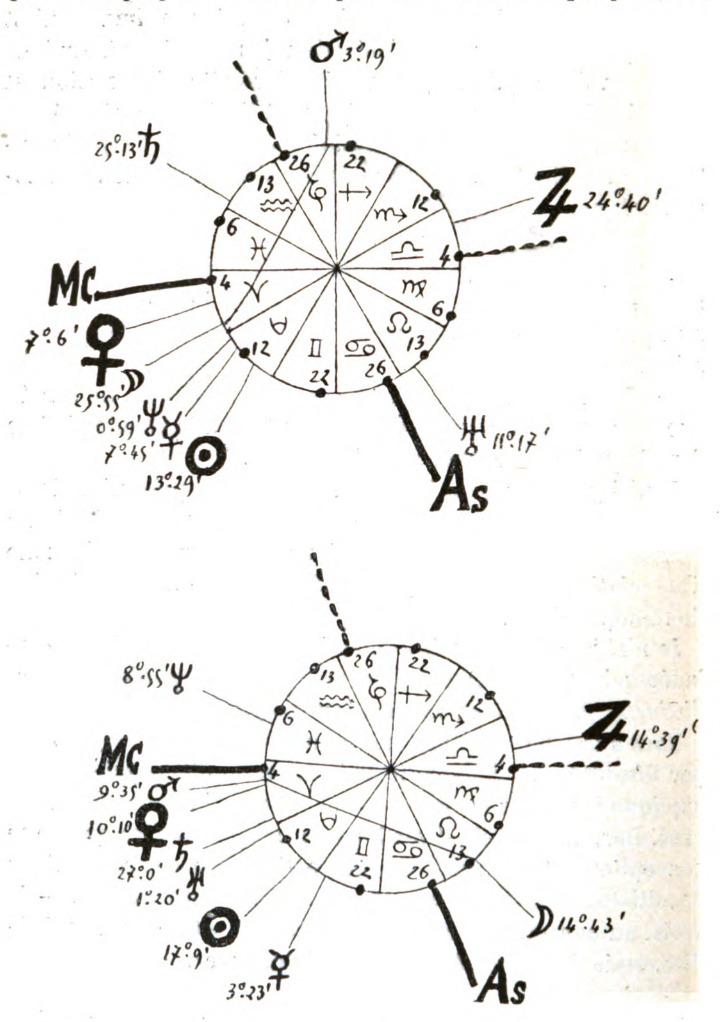
Mon centre O est une zone d'écorce, encore mal définie comme siège anatomique, quelque chose comme la zone d'association périrolandique de Flechsig. — Et cela n'a rien de métaphysique.

Je n'ai jamais voulu établir qu'une chose, c'est l'existence indépendante de deux ordres de centres *physiologiquement distincts ;* j'appelle les uns centres polygonaux les autres O.

Tout aussi peu justifiée me paraît être l'accusation portée par Wundt[1] que dans cette théorie du double psychisme on explique les choses « par un concept mystique inventé à cet effet. Car, ajoute-t-il, il est à peine besoin de dire que cette conception est mystique au même titre que ses congénères occultistes, la seconde vue et la lumière surnaturelle ». — Je crois, au contraire, qne non seulement il est nécessaire de le dire, mais il serait même utile de le prouver.

1. Wundt, *Hypnotisme et suggestions*, trad. Keller. (*Biblioth.de philos. contemp.*, 1893, p. 54 à 59). — L'éminent psychophysiologiste combat la théorie de « la double conscience » qui, dit-il, a été appliquée d'abord par H. Taine aux états hypnotiques et approfondie plus tard par Pierre Janet, Max Dessoir et d'autres... »

« La superstition populaire, continue Wundt, des temps passés expliqua de même par les démons l'épilepsie, les



maladies mentales et, à l'occasion, le rêve... » La théorie de la double conscience admet un « second moi » qui se révèle « sous la forme d'un mauvais démon ».

J'avoue que ne comprends pas comment il y a du mysticisme à séparer les centres psychiques supérieurs des centres psychiques inférieurs, comment la conception du polygone distinct de O nous ramène aux démons et à l'occultisme.

Il y a là certainement un malendu de mots. Car, un peu plus loin (p. 85, 102 et suiv.), Wundt développe à son tour une théorie de la suggestion qui n'est pas tellement contradictoire à celle de la désagrégation suspolygonale. Il parle d'« arrêt de la volonté » et d' « arrêt de l'aperception », l'« arrêt par innervation de cette région centrale qu'il nous est permis, à titre d'hypothèse, de considérer comme le substratum des processus de l'aperception, c'est-à-dire du centre aperceptionnel (*Apperceptionscentrum*)..., de cette manière se développe cette psychique étroite et exclusive qui est le propre aussi bien du rêve hypnotique ».

Voilà bien le double psychisme sans intervention mystique des démons.

Un autre reproche que je crois aussi n'avoir jamais mérité est celui que me fait Duprat[1] quand il m'accuse de « réduire tout trouble mental à l'automatisme ». — Et, pour développer et mieux accentuer sa pensée, il dit plus loin : « On ne peut pas ramener tous les troubles de l'esprit à l'automatisme. Car d'abord on constate des faits pathologiques sans automatisme et ensuite il est un automatisme normal. »

Certes, je n'ai jamais rien nié de cela.

Mes Leçons de 1896 portent ce titre : de l'Automatisme psychologique à l'état *physiologique* et pathologique. Je n'ai donc jamais nié l'automatisme normal, puisque j'ai essayé de l'étudier, après et d'après P. Janet.

D'autre part, j'ai si peu voulu réduire tout trouble mental à l'automatisme que je place en O (c'est-à-dire en dehors des centres de l'automatisme) les altérations vraiment pathogènes des troubles mentaux.

Dans ces mêmes Leçons que je viens de citer, je dis en effet textuellement : « La définition des maladies mentales

1. Duprat, *L'instabilité mentale. Essai sur les données de la psycho-pathologie.* (*Biblioth. de philos. contemp.*, 1899, p .70 suiv.)



est parfois difficile ; avec notre schéma, la chose devient relativement simple ; ce sont les maladies de O »[1] et plus loin (p. 247) : « à l'etat pathologique, quand O est malade, c'est la pathologie mentale. Mais quand O est simplement désagrégé, séparé de son polygone, il y a une série de maladies dans lesquelles on doit étudier l'état du psychisme inférieur, l'automatisme psychologique, l'activité polygonale ».

Tel a été, depuis, mon enseignement constant.

Duprat dit encore : «... la dissociation du polygone et du centre O n'est qu'un cas particulier de la désagrégation physiologique, et combien rare est précisément ce cas qui réaliserait séparément les deux vieilles conceptions métaphysiques du corps et de l'âme ».

Les « vieilles conceptions métaphysiques du corps et de l'âme » n'ont pas plus à voir ici que la glande pinéale de Descartes et le concept mystique de Wundt.

Quant à la fréquence de cette désagrégation suspolygonale, il suffit de voir quelques malades pour la comprendre : le livre de P. Janet est rempli de preuves de cette fréquence et tous les documents que je vous ai cités plus haut, empruntés à des auteurs très divers, mettent cette fréquence hors de discussion.

Pour ne rappeler qu'un exemple de lésion organique, qu'est un aphasique qui répète, écrit sous la dictée, a tout son langage automatique et ne peut pas parler volontairement ou n'a pas conscience de ce qu'il lit ; qu'est-il sinon un désagrégé par une lésion indiscutable, qui sépare deux centres physiologiquement distincts et non le corps et l'âme !

D'ailleurs Duprat dit un peu plus loin (p. 78) : « Sans doute il existe en nous de nombreux centres nerveux et de nombreuses petites consciences, mais il faut un centre supérieur et une conscience supérieure où viennent aboutir ou retentir, en y déterminant une synthèse unique malgré sa complexité, les données des éléments inférieurs de la vie psychophysiologique ».

1. *Leç. de Clin. médic.*, t. III, p. 184.

Voilà O : ce « centre supérieur » et cette « conscience supérieure », qui fait la « synthèse unique » ; et voilà le polygone qui élabore les « éléments inférieurs de la vie psychophysiologique ».

Et à la page 166 de son livre, Duprat cite une série de faits de dissociation dans la distraction, le somnambulisme, notamment chez les malades qu'il a très bien étudiés, à Bordeaux, avec Pitres et Sabrazès.

Parlant plus loin de l'incohérence du rêve et du délire (deux choses, nous l'avons vu, moins semblables qu'il ne le dit), Duprat ajoute (p. 102) : « ... le polygone dont parle M. Grasset serait-il par lui-même tellement alogique que, lorsqu'il n'est plus en communication avec le centre O, toutes ses manifestations (les discours tenus par exemple) soient désordonnées ? Mais on lui attribue au contraire des actes bien coordonnés encore qu'automatiques. »

Eh ! oui, c'est un fait : les actes purement polygonaux sont coordonnés, quoique automatiques, puisque les somnambules font des choses très compliquées qui nécessitent une grande coordination ; ils n'en sont pas moins, à un autre point de vue, désordonnés et alogiques, puisque ce somnambule se promènera sur une corniche où il n'a rien à faire et où il risque de se casser le cou.

« Dans l'hypothèse des subconsciences, dit encore le même auteur (p. 113), les perceptions non aperçues feraient partie d'une synthèse inférieure, d'une activité mentale dissidente par suite de la misère psychologique dont serait affectée la conscience supérieure... » C'est donner des faits « une explication purement verbale ».

Wundt dit de même : Cette théorie « est un exemple frappant de cette manière trompeuse d'expliquer les phénomènes, qui consiste à introduire un mot nouveau pour interpréter les choses et à considérer ensuite ces choses comme expliquées... Sans répondre, la théorie répond à tout, parce qu'elle ne consiste qu'à habiller les phénomènes de mots nouveaux... »

Voilà un reproche souvent reproduit et sur lequel il faut s'entendre une fois pour toutes.

Aucun psychophysiologiste n'a eu la prétention de donner là l'explication et le mécanisme intime de ces phénomènes, mais, dans nos sciences expérimentales, rapprocher les uns des autres certains phénomènes jusque-là disjoints et montrer leurs affinités, c'est réaliser un progrès, parce c'est *diminuer le nombre des points obscurs*.

Ce n'est donc pas inutile. L' « explication verbale » devient une explication physiologique *relative*, mais néanmoins profitable.

C'est la phrase de Barthez : « expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers et qui, dès lors, semblent être plus connus ».

Le Dantec[1] m'a rudement reproché d'avoir cité cette phrase « avec admiration » dans une autre publication[2].

Je persiste à croire que c'est là un procédé courant et utile en science positive : rapprocher entre eux divers phénomènes jusque-là séparés et n'avoir plus qu'une explication à chercher au lieu de sept ou huit.

Donc, sans donner l'explication définitive et complète, la théorie des doubles centres psychiques est utile, ce n'est pas une simple « explication verbale » puisqu'elle s'applique au sommeil, à la distraction, à l'hystérie, à certaines lésions organiques comme à l'hypnotisme et qu'elle rapproche ainsi dans un même chapitre une série de questions, jusque-là éparses.

Duprat trouve encore qu' « on abuse des centres hypothétiques sans rien expliquer » et cite Ernst Beyer[3] qui « distingue : un centre sous-cortical pour les sensations et leurs

1. Le Dantec, Immatériel et inconnaissable. (*Revue blanche*, 1er mars 1902.)
2. Les limites de la Biologie. (*Biblioth, de philos. contemp.*, 1902).
3. Ernst Beyer, *Zur Pathologie der acuten hallucinator, Verworrenheit*. (*Arch. f. Psych. u. Nervenkr.*, 1895, t. XXVII, p. 233.)

souvenirs; un centre cortical sensoriel siège des images et de la perception: un centre cortical supérieur (lobe frontal) pour l'idéation et l'aperception, qui envoie des ordres à un quatrième centre moteur ».

Tout cela est certainement bien complexe. Mais qu'y pouvons-nous, si c'est réellement l'expression des faits.

La notion des étages superposés et des groupes successifs de neurones est aujourd'hui indiscutable, et si tous nos schémas ont un tort, je crois que c'est plutôt d'être trop simples.

Je reprends, encore une fois, l'exemple du langage parce que les faits sont scientifiquement établis.

Rappelez-vous le tableau[1] qui en résume le fonctionnement et vous verrez onze centres successifs depuis les centres inférieurs de réception jusqu'aux centres inférieurs d'émission, en passant par les centres mésocéphaliques, les centres corticaux généraux, le centre d'association, le polygone, le centre O...

Ce ne sont pas là des « explications verbales » ou des explications trop faciles par de simples « mots nouveaux ou par des centres hypothétiques », c'est l'expression des faits d'observation anatomoclinique.

De même encore ailleurs (p. 197), Duprat cite ma manière de voir sur l'hystérie comme « un exemple de l'abus qu'on peut faire du terme si commode *subconscience* en considérant la conscience et les subconsciences comme autant d'entités distinctes ».

C'est encore le spectre métaphysique qu'on agite et qui est une manière commode d'enterrer une question ou une idée.

Cela rappelle un peu la chanson qui a été faite à Genève contre Flournoy quand il voulut expliquer par le subliminal (polygone) les romans du médium Hélène Smith.

Ça s'appelle «les Exploits du subliminal», ça se chante sur

1. *Anatomie clinique des centres nerveux. (Actualités médicales*, 2e édit., p. 83.)



l'air de Béranger : « Hommes noirs d'où sortez vous? » et ça commence ainsi :

L'hypothèse de Flournoy
Me trouble et me rend perplexe :
L'homme aurait un second moi
De nature fort complexe.
Au moi naturel ce moi sous-jacent
Damerait l'pion... et, c'est renversant!
Se travestirait, changerait de sexe...
Certes, pour un moi, ça n'est pas banal.
Cet original (*bis*)
A reçu le nom de « Subliminal ».

Ce n'est pas très fort, mais, au fond, c'est sous une forme plus drôle l'objection de Duprat, qui nous reproche de considérer la conscience et les subconsciences comme autant d'entités distinctes.

Le tout serait de s'entendre sur ce mot « entités ».

Dans l'esprit de Duprat, c'est toujours la glande pinéale, l'âme, le concept mystique, l'ontologie... Disons « réalité » ou « existence » et alors je dirai : Oui, il existe des centres subconscients. C'est un fait absolument démontré et il n'y a pas besoin de parler d'activité polygonale pour le démontrer : les neurones des cornes antérieures de la moelle sont des centres et ce n'est pas seulement « commode » de les distinguer des autres centres subconscients plus élevés et des centres conscients et de les étudier à part.

C'est nécessaire parce que c'est vrai.

Donc, en somme, toutes ces objections au schéma du polygone paraissent avoir peu de consistance; et il me semble impossible d'appeler ce schéma d'exposition une « métaphore inutile ».

La vraie, grosse, seule, sérieuse objection des philosophes à mon schéma est celle-ci : « Il n'y a pas de séparation nette entre la vie automatique et la vie psychique supérieure, au moins à notre avis, dit Binet; la vie automatique, en se compliquant et en se raffinant, devient de la vie psychique supérieure et par conséquent nous pensons qu'il est inexact d'attribuer à ces formes d'activité des organes distincts. »

Duprat reproduit cette objection de Binet et ajoute, à l'appui, que Salomons et Gert. Stein ont « montré l'existence de faits d'automatisme capables de servir de transition entre l'activité supérieure et l'activité psychologique inférieure ».

Cette objection est fondamentale. Elle porte sur l'essence même de la question.

A cette objection capitale, je répondrai tout d'abord (et à la rigueur cette réponse pourrait suffire) que, si telles sont les conclusions de l'analyse psychologique des philosophes, cela montre précisément l'utilité et l'importance de la méthode anatomoclinique, qui nous conduit sur ce point à des conclusions différentes et nouvelles et prouve absolument, par les faits, l'existence d'organes différents pour l'automatisme et pour le psychisme supérieur.

Car les faits cliniques ne prouvent pas seulement la distinction *physiologique* nécessaire entre ces deux groupes de centres, mais même leur distinction *anatomique*, puisque ces divers centres peuvent être atteints par la maladie, altérés ou détruits, isolément, séparément l'un de l'autre.

En d'autres termes, les philosophes montrent que l'analyse psychologique de l'homme ne prouve pas la distinction des deux ordres de centres psychiques. Les cliniciens, de leur côté, montrent que l'analyse anatomoclinique de l'homme malade prouve la distinction de ces deux ordres de centres.

Les deux assertions ne sont pas contradictoires.

Elles collaborent pour établir cette proposition : il y a chez l'homme des centres différents pour l'automatisme et pour le psychisme supérieur; à l'état physiologique, l'intrication fonctionnelle de ces deux ordres de centres est telle qu'il est impossible de démontrer leur indépendance et leur existence séparée par l'analyse psychologique de l'homme sain; à l'état pathologique, la maladie, en altérant séparément, suivant les cas, tel ou tel de ces centres, permet d'en faire la dissociation fonctionnelle et d'en établir l'existence anatomiquement séparée.

Cette réponse, qui me paraît péremptoire, n'est pas la seule qu'on puisse faire aux philosophes.



La constatation de transitions plus ou moins insensibles entre divers groupes de phénomènes ne prouve pas, par elle-même, l'identité des organes qui sont le siège de ces phénomènes.

L'existence de ces transitions prouve seulement que tous ces phénomènes sont de même nature : or, ceci, personne ne le conteste. — Cela prouve encore que les organes point de départ sont tous de même nature : c'est encore vrai; il s'agit toujours de neurones, mais cela ne prouve pas que les neurones qui président à certains des termes de l'échelle sont les mêmes que ceux qui président à d'autres termes de la même échelle.

Or, c'est là qu'est la question.

S'il y a une grande famille de phénomènes nerveux pour lesquels l'échelle des transitions est complète, c'est l'échelle des phénomènes réflexes. Depuis le réflexe rotulien jusqu'au réflexe de l'équilibre du danseur de corde, il y a une série de termes qui rendent les transitions insensibles. — Cela veut-il dire que ce sont les mêmes neurones qui président aux réflexes tendineux et aux réflexes complexes de l'équilibration?

Les centres peuvent être divers pour des phénomènes de même nature, appartenant à une échelle formée de nombreux termes de transition.

Donc, quels que soient les termes de transition, les centres de l'automatisme *peuvent* être distincts des centres du psychisme supérieur. Le sont-ils réellement? — La psychologie physiologique répond qu'elle n'en sait rien, ne pouvant constater que leur collaboration inextricable dans la vie normale. Mais la clinique répond nettement : oui, ils sont distincts, puisqu'ils peuvent être séparément atteints et détruits et que leur fonction peut ainsi être frappée isolément.

C'est une pure question de faits.

Il y a des aphasiques qui ont conservé tout le langage automatique et qui n'ont plus le langage conscient et volontaire. Ces malades ne sont pas hystériques; ils ont une lésion anatomique connue. — Donc, les organes sont distincts pour l'automatisme supérieur ou psychisme inférieur et pour le psychisme supérieur.

Je n'ai jamais voulu dire autre chose.

Car je tiens à répéter que mon schéma vise exclusivement la question physiologique et nullement la question philosophique.

Il y a des centres de psychisme supérieur (O) que je sépare des centres de l'automatisme snpérieur ou psychisme inférieur (polygone cortical) puisqu'il y a des lésions qui dissèquent ces centres.

Mais la question philosophique de la nature intime des fonctions de O ne nous regarde pas ici.

En O siège la fonction des actes que nous appelons volontaires et libres. Tout le monde sait ce que cela veut dire, en fait. Mais la question de l'existence du libre arbitre est absolument indépendante du problème physiologique que nous avons seul en vue ici.

Les diverses Écoles doivent renoncer à trouver dans notre exposé un argument pour ou contre une solution métaphysique quelconque.

Ces réserves, je les ai toujours faites : « La conception de ce centre physiologique supérieur O, ai-je dit ailleurs [1], est indépendante des théories métaphysiques et religieuses de chacun. »

Cela seul réfute la plaisanterie qui voudrait me faire chercher le centre anatomique de l'âme.

Plus récemment, Binet est revenu sur cette discussion à propos de l'état de suggestibilité [2] et il me reproche d'avoir schématisé à outrance les phénomènes de suggestion.

Mais, comme l'a très bien fait remarquer Albert Prieur [3], Binet dit lui-même dans ce livre que le premier caractère de la suggestion est de supposer une opération dissociatrice. Or, je n'ai pas cherché à faire autre chose que de schématiser,

1. *Anatomie clinique des centres nerveux.* (*Actual. médic.*, 2e édit. p. 75.)

2. Binet, *La suggestibilité.* (*Biblioth. de pédagogie et de psychol.*, 1900, p. 11 et 12.)

3. Albert Prieur, *Mercure de France*, 1901, p. 499.

aussi clairement que possible, cette dissociation elle-même.

Après cette discussion que vous aurez trouvée un peu longue, mais que j'ai cru pouvoir me permettre *pro domo*, ne vous semble-t-il pas qu'on peut conserver le schéma du polygone de l'automatisme supérieur (ou psychisme inférieur), non pas à titre de métaphore (comme le voudrait Duprat), ni à titre d'explication, mais à titre d'expression synthétique des faits démontrés par la clinique.

On peut résumer de la manière suivante cette doctrine du double psychisme que nous appliquerons ensuite à l'interprétation du spiritisme, au moins d'une partie, de la partie *actuellement* scientifique et qui recevra en même temps, de l'étude de ces faits, un complément et un développement utiles.

Les centres corticaux du psychisme se divisent en deux groupes physiologiques supérieurs l'un à l'autre et anatomiquement distincts l'un de l'autre : O le centre de la conscience vraie et complète et de la volonté libre et responsable, centre de l'intellectualité personnelle, du psychisme supérieur; le polygone centre de l'automatisme supérieur et du psychisme inférieur, des sensations et des actes coordonnés déjà et intelligents, c'est-à-dire psychiques, mais en même temps automatiques, c'est-à-dire ni libres ni responsables et ne devenant conscients que quand O les connaît régulièrement.

Ces fonctions polygonales jouent un grand rôle dans la vie physiologique.

Seulement, dans ces cas, leur intrication avec les fonctions de O en rend l'étude analytique quasi impossible. On les étudie bien au contraire quand il y a désagrégation plus ou moins complète entre les deux ordres de centres psychiques, soit à l'état physiologique (distraction, sommeil), soit dans les états extraphysiologiques (hypnotisme, état de suggestibilité), soit dans les états pathologiques : névroses (hystérie, somnambulisme, automatisme ambulatoire) ou lésion organique (aphasies, paralysies).

C'est le polygone qui préside aussi le plus souvent aux actes de passion et aux actes d'habitude, comme à l'activité machinale.

Ce sont les centres des actes inconscients et involontaires.

D'ailleurs ce polygone est doué d'une activité propre, d'un certain degré de spontanéité. Il contient un grand nombre de sensations, d'idées et d'images emmagasinées : il y a des mémoires polygonales.

Les discussions surgissent quand on veut préciser jusqu'où peut aller l'intensité de cette vie psychique inférieure.

Beaucoup contestent au polygone le pouvoir de créer (réservé à O) et ne lui attribuent qu'une activité reproductrice.

Ainsi Janet : « L'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles, il n'est que la manifestation des synthèses qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant. »

D'autres, au contraire, font jouer au polygone le rôle principal dans la création.

Ainsi Rémy de Gourmont [1] : « La conscience, qui est le principe de la liberté, n'est pas le principe de l'art... Loin d'être liée au fonctionnement de la conscience, l'activité intellectuelle en est le plus souvent troublée... On pense mal, quand on sait que l'on pense : la conscience de penser n'est pas la pensée...

«... La création intellectuelle imaginative est inséparable de la fréquence de l'état subconscient... il n'est pas d'œuvre, si volontaire, qui ne doive au subconscient quelque beauté ou quelque nouveauté... On sait combien il est difficile de trouver volontairement le mot dont on a besoin et on sait aussi avec quelle aisance et quelle rapidité tels écrivains évoquent, dans la fièvre de l'écriture, les mots les plus insolites, ou les plus beaux... »

La contradiction n'est pas aussi absolue que ce qu'elle paraît entre ces deux manières de voir.

1. Rémy de Gourmont, *La création subconsciente.* (*La culture des idées*, 1900, p. 47.)



Le polygone a une grande activité propre; il *trouve* beaucoup de choses; donc, dans certaines limites, il *paraît* créer. Mais à une condition, c'est que son activité propre soit entretenue, dirigée, ravitaillée par O. Livré à lui-même, le polygone n'est plus le même, devient très inférieur comme producteur.

Nous verrons bien éclater cette infériorité chez les sujets dont l'imagination polygonale est la plus active, les médiums. Nous verrons les qualités et les défauts des romans polygonaux que construit Hélène Smith, le médium si bien étudié par Flournoy.

Dans la vie normale, O et polygone s'aident mutuellement, et alors le rôle propre du polygone est très grand.

Rémy de Gourmont le reconnaît; il proclame le « concert » des deux psychismes, grâce auquel « s'achèvent la plupart des œuvres d'abord imaginées soit par la volonté (O), soit par le rêve » (polygone).

Donc, le polygone travaille sur les données de O. « Schopenhauer comparait à la rumination le travail obscur et continu du subconscient au milieu des perceptions prisonnières dans la mémoire. » « Alfred de Vigny se fiait au subconscient du soin de mûrir ses idées. »

Carpenter, cité par Ribot[1], « a rapporté beaucoup d'observations où la solution d'un problème mathématique, mécanique, commercial, etc., apparaît brusquement après des heures et des jours de malaise vague, indéfinissable, dont la cause est inconnue; mais qui n'est que le résultat d'un travail cérébral sous-jacent : car ce trouble, qui s'élève quelquefois jusqu'à l'angoisse, cesse dès que le résultat inattendu est entré dans la conscience ».

Voilà le travail dans le sommeil, voilà la part du polygone dans le grand ensemble de l'activité psychique.

« Il arrive, dit encore Rémy de Gourmont, que le travail conscient du cerveau se prolonge durant le rêve et même se parachève, et qu'au réveil, sans réflexion, sans peine, on

1. Th. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice.* (*Biblioth. de philos. contemp.*, 1900, p. 283.)

se trouve maître d'un problème, d'un poème, d'une combinaison que l'esprit, dans la veille, avait été impuissant à trouver. Burdach, professeur à Kœnigsberg, fit en rêve plusieurs découvertes physiologiques qu'il put ensuite vérifier. Un rêve fut parfois le point de départ d'une œuvre; parfois une œuvre fut entièrement conçue et exécutée pendant le sommeil. »

Mais le même auteur ajoute immédiatement avec beaucoup de sagesse : « Il est cependant fort probable que c'est la raison consciente qui, au réveil, jugeant et rectifiant spontanément le rêve, lui donne sa véritable valeur et le dépouille de cette incohérence particulière aux songes les plus sensés. »

C'est absolument juste.

O lance le travail du polygone, le documente et ensuite, au réveil, coordonne et utilise les résultats de la rumination du polygone et conclut.

Régis a dit que les hommes de génie furent presque tous des dormeurs éveillés. Ce sont du moins des hommes à activité polygonale souvent intense, mais aussi à O extrêmement supérieur. Car en O seul peut résider le génie vrai; le polygone ne peut avoir que du talent.

J'ai cherché plus haut à préciser où réside « l'inspiration », si elle est dans le polygone, comme l'admet Ribot [1], ou si elle se révèle à O.

La question est d'autant plus difficile que le mot inspiration n'est pas très clair. La vraie inspiration créatrice semble devoir se produire en O. Mais chez certains sujets, la rumination du polygone peut arriver à des résultats tels qu'ils apparaissent comme des découvertes et par suite paraissent réaliser une véritable inspiration.

D'ailleurs, cette activité polygonale comme toutes les choses physiologiques est, à un haut degré, contingente et différente d'elle-même, d'un individu à un autre.

Donc, en tous cas, quelle que soit l'intensité de l'activité polygonale, c'est toujours un psychisme notablement inférieur à celui de O.

1. Th. Ribot, *loc. cit.*, p. 48.



Les emmagasinements polygonaux se font le plus souvent avec conscience de O, et beaucoup des actes polygonaux (chez l'adulte) sont d'abord directement exécutés par O (chez l'enfant, pendant l'éducation; à tous les âges, quand on prend une habitude).

Mais certaines images peuvent aussi être d'emblée polygonales à l'insu de O. Elles peuvent alors : ou rester toujours inconscientes, ou, à un moment donné, dans certaines circonstances, O peut brusquement les découvrir dans son polygone : il croit alors inventer ce qu'il retrouve simplement.

Jules Soury a signalé à Pierre Janet un curieux passage du roman *Crime et Châtiment* de Dostoïewski, dans lequel est admirablement décrit cet emmagasinement polygonal inconscient de sensations qui sont ensuite utilisées sans que O en connaisse l'origine.

« J'allais chez vous, commença Raskolnickoff; mais comment se fait-il qu'en quittant le Marché au foin, j'aie pris la Perspective ?... Je ne passe jamais par ici, je prends toujours à droite au sortir du Marché au foin; ce n'est pas non plus le chemin pour aller chez vous. A peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois, chose étrange! — Mais, vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci, répond Svidrigaïlof; je vous ai moi-même donné l'adresse de ce trackis et il n'est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l'on peut me trouver ici, vous en souvenez-vous ? — Je l'ai oublié, dit Raskolnickoff avec surprise. — Je le crois; à deux reprises, je vous ai donné ces indications; l'adresse s'est gravée machinalement dans votre mémoire et elle vous a guidé à votre insu. Du reste, pendant que je vous parlais, je voyais bien que vous aviez l'esprit absent[1]. »

Évidemment, Raskolnickoff avait « l'esprit absent », O occupé à autre chose, quand Svidrigaïlof avait déposé tous ces renseignements dans son polygone. Et Raskolnickoff

1. Dostoiewski, *Crime et châtiment*, t. II, p. 219. Cit. P. Janet, *loc. cit.*, p. xvi.

n'avait pas oublié, il s'était souvenu, mais avec son polygone qui avait seul reçu l'impression. O n'avait rien oublié, n'ayant rien appris.

N'est-ce pas là une jolie observation et une curieuse description extramédicale de l'activité polygonale et du psychisme inférieur?

Nous retrouverons et développerons ces idées dans le chapitre suivant en les appliquant au spiritisme.

Pour le moment, j'ai voulu simplement dans les précédents chapitres établir le schéma de la physiopathologie du double psychisme.

Les notions précédentes étant bien acquises sur la fonction psychique inférieure, abordons l'étude scientifique du spiritisme.

Les tables tournantes constituent l'élément primitif, initial, le point de départ du spiritisme. Elles en restent l'élément essentiel. Car des tables tournantes dérivèrent les tables frappant des coups, écrivant, dansant... qui sont les agents du langage médiumnique et par suite du spiritisme.

Je vous ai dit et maintiens que les tables tournent réellement dans certains cas, alors qu'autour de la table il n'y a, les mains appuyées dessus, que des gens d'absolue bonne foi, c'est-à-dire des personnes ne poussant pas volontairement et ne sentant pas qu'elles poussent involontairement. — J'ai fait moi-même dans le temps des expériences très serrées avec plusieurs de mes collègues dans un laboratoire de la Faculté et je peux vous affirmer que personne de nous ne poussait la table *volontairement* et *consciemment*, et cependant elle tournait parfois avec une extrême vitesse. — Nous avons fait tourner des chapeaux, des assiettes. Je me rappelle l'histoire d'une jeune fille sceptique à qui je contais cela, qui posa ses mains, dans la position voulue, sur une assiette (elle seule, sans chaîne fermée) et qui, très peu après, à sa profonde terreur, vit l'assiette se mettre à tourner rapidement. — Nous avons fait déplacer la table sur ses roulettes vers un mur ou un angle de la pièce, nous lui avons fait soulever un

pied, frapper des coups, répondre par suite en langage spirite aux questions posées.

Tout cela, nous l'avons fait sans jonglerie ni tromperie aucunes. Cela existe donc. Comment peut-on l'expliquer ou l'interpréter?

La première théorie (contenant en germe tout le reste) a été donnée par Chevreul.

Le 13 mai 1853[1], en pleine vogue des tables tournantes, le *Journal des Débats* publia une lettre de Chevreul, qui avait paru 20 ans auparavant dans la *Revue des Deux Mondes* et qui se rapportait à un fait antérieur d'une vingtaine d'années.

En 1812 donc, on s'était beaucoup occupé du *pendule explorateur* : corps lourd pendu à un fil flexible; on le tient suspendu au-dessus de certains corps et, quoique le bras soit immobile, le pendule oscille. — Chevreul fait des expériences : il les voit réussir au-dessus de l'eau, d'un bloc de métal ou d'un animal vivant; plus tard sur une cuvette contenant du mercure, une enclume, divers animaux. — Au contraire, sur le verre, la résine, les oscillations diminuent et s'arrêtent.

Il étudie la chose de plus près, appuie de plus en plus son bras sur le support : le mouvement diminue et cesse quand les doigts sont appuyés.

Puis il fait l'expérience les yeux bandés, et alors l'effet différent des diverses substances est tout à fait supprimé. La nature des substances en présence n'a plus d'action sur la production ou la cessation des oscillations dès que la vue de ces substances est supprimée.

Il conclut « que la pensée d'un mouvement à produire peut mouvoir nos muscles, sans que nous ayons ni la volonté ni la connaissance de ce mouvement ».

Voilà l'entière doctrine des mouvements inconscients et involontaires lancée par Chevreul vers 1834 et rééditée en 1853.

La même année, Arago parle dans le même sens à l'Académie des sciences de Paris et Faraday à la Société royale de Londres.

1. Voir Bersot, *Mesmer, le magétisme animal, les tables tournantes et les esprits*, 5e édit., 1884, p. 109.

Ce dernier s'ingénia à mettre en évidence les mouvements des mains des opérateurs (mouvements dont ils n'avaient pas conscience) : entre la main et la table il interposa des plaques de carton très lisses, unies par un mastic à demi dur, la dernière (sur la table) étant garnie d'un papier de verre : après la rotation de la table, les disques supérieurs avaient glissé sur les inférieurs dans le sens de rotation de la table. L'impulsion partait donc des mains. Les disques inférieurs auraient plus glissé que les supérieurs si l'impulsion était partie de la table.

Une autre fois il plaça du mica entre la main et la table. Si le mica était collé à la table, elle tournait; si le mica restait libre, elle ne tournait pas.

Autre expérience : un disque interposé entre la main et la table était fixé à la courte branche d'une aiguille, dont la longue branche marquait, en les amplifiant, les moindres mouvements du disque. — Avant que la table tournât, l'aiguille décelait des mouvements dans le disque, mouvements involontaires de la main.

En 1854, Babinet (*Revue des Deux Mondes*), l'abbé Moigno (*Cosmos*) multiplient les expériences dans le même sens et citent notamment celle-ci de Strombo d'Athènes : on recouvre la table d'une couche de talc très mobile, les doigts des expérimentateurs glissent sur la table et ne parviennent pas à lui communiquer le mouvement.

Donc, les mains remuent. Seulement, comme dit Janet avec de Mirville, « il n'est pas nécessaire d'inventer tant d'appareils pour nous prouver que la main du médium remue, nous nous en doutions bien un peu; les meilleurs médiums sont ceux qui n'ont point besoin de tables et qui tiennent eux-mêmes le crayon, et tout le monde peut voir les mouvements de leur main. Ce qu'il faut nous expliquer, c'est de quelle manière ce mouvement peut être involontaire et inconscient, tout en restant cependant intelligent ».

Donc, des mouvements involontaires et inconscients, le fait seul est constaté. Mais ce fait était déjà bien intéressante Car il choquait bien des idées courantes.

En 1855, paraît un commencement d'explication dans un.

brochure que P. Janet a trouvée sur les quais : « Seconde lettre de Gros-Jean à son évêque au sujet des tables parlantes, des possessions et autres diableries. »

L'auteur montre très bien comment le sommeil d'abord disjoint le lien qui, à l'état normal, unit l'idée à la volonté et au moi; puis, dans les tables tournantes, la rupture momentanée et partielle du lien hiérarchique, la suspension plus ou moins complète, plus ou moins prolongée de l'action de la volonté sur l'organisme, sur la sensibilité, sur l'intelligence qui conservent toute leur activité. Il analyse le psychisme de la personne qui fait tourner la table, qui reçoit une question et y répond sans l'intervention de la volonté libre et réfléchie...

Voilà comment a été établie l'existence, et, dans une certaine limite, la nature de ces actes involontaires et inconscients.

On comprend combien facilement les mouvements involontaires et inconscients peuvent exalter l'imagination, et faire aisément naître l'idée de divination ou de sorcellerie et comme cela devait tenter les jongleurs et les prestidigitateurs.

Les deux premières incarnations de la chose furent le pendule explorateur et la baguette divinatoire.

Nous avons déjà parlé du pendule explorateur (point de départ des expériences de Chevreul). C'est l'odomètre d'Herbert Mayo. Les diseuses de bonne aventure s'en servent : un bouton ou un anneau est pendu à un fil, le fil est attaché au pouce, le bouton pend dans le verre. On pose une question et le bouton répond par le nombre des coups.

La baguette divinatoire est une baguette de coudrier en forme de fourche, qui sert à découvrir les sources, les trésors dissimulés et même les traces des criminels.

« Le devin, car ce n'est qu'une personne privilégiée qui peut se servir de cet instrument, prend dans ses deux mains les deux branches de la fourche et s'avance sur le terrain qu'il doit explorer, en ayant soin de ne pas bouger volontairement les bras. Si, sur un point du parcours, la baguette

oscille, s'incline jusqu'à tordre les poignets du devin qui ne peut résister, c'est là qu'il faut fouiller, pour trouver les sources et les trésors [1]. »

« Avant la défense de M. le cardinal Le Camus, dit Le Brun [2], l'usage en était très commun dans le Dauphiné. Beaucoup de gens de la campagne, hommes, garçons et filles, vivaient du petit revenu de leur baguette; et une infinité de différends touchant les limites se terminaient par cette voie ; on avait volontiers recours à ces juges qui portaient en leur main la justice et toutes les lois de leur tribunal... Pour découvrir les choses les plus cachées, de près ou de loin, on consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir. Elle baissait pour répondre *oui* et elle s'élevait pour la négative... »

Il faut lire, dans le livre de Gasparin [3], l'histoire curieuse du fameux Aymar, connu par son habileté à trouver les sources, les bornes et les métaux cachés. Après un assassinat commis à Lyon (1692), le lieutenant criminel le fait appeler. On le place dans une cave où avait eu lieu le crime : il est ému, son pouls se précipite, et la baguette (tenue par les deux extrémités de la partie fourchue) se met à tourner rapidement ; guidé par la baguette, il suit les rues où sont passés les meurtriers, sort de la ville par le pont du Rhône, suit la rive gauche ; dans une maison, il affirme le stationnement des assassins, la baguette tourne sur une bouteille vide, qu'ils avaient vidée. Puis il va au Rhône, trouve leurs traces sur le sable et s'embarque. Il aborde dans une série de villages, parcourt les hôtels et reconnaît le lit où avaient couché les meurtriers, la table sur laquelle ils avaient mangé. A travers mille péripéties, il arrive enfin à Beaucaire, où, dans un cachot, parmi une quinzaine de prisonniers, il désigne le bossu dont les aveux ne tardèrent pas à confirmer ses indications.

« Le plus sûr de l'affaire, dit Bersot [4], est qu'il y eut un

1. P. Janet, *loc. cit.*, p. 367.
2. Le Brun, cit. Bersot, *loc. cit.*, p. 99.
3. Gasparin, *Des tables tournantes*, 1885, t. II, p. 126.
4. Bersot, *loc. cit.*, p. 101.

malheureux de dix-neuf ans qui, dénoncé par la baguette, fut roué vif à Lyon. »

D'ailleurs, Aymar ne fut pas toujours aussi heureux.

Après de nombreux succès s'accumulent les échecs retentissants : à Paris, chez le prince Condé, à l'hôtel des Guises et surtout à Chantilly, où il ne reconnaît pas la rivière qui passe sous une voûte et ne peut distinguer diverses boîtes fermées contenant : l'une de l'or, l'autre de l'argent, une autre du cuivre, une autre des pierres, une autre rien. — En fin de compte, il finit misérablement.

Tout cela paraît bien vieux ; et Gasparin et Janet se demandent si cet usage de la baguette ne persiste pas encore quelque part.

J'ai vu, il y a quelques années, chez un membre de l'enseignement supérieur, fonctionner un sourcier et diagnostiquer un puits, qu'on n'a du reste jamais trouvé, malgré de longues fouilles. — Plus récemment, dans un corps d'armée éloigné, le général en chef a fait travailler des officiers du génie, anciens élèves de Polytechnique, pour tâcher de vérifier les indications d'un sourcier armé de la baguette divinatoire.

Si, dans tout cela, je mets de côté les farceurs et les trompeurs, il reste encore une catégorie de gens sincères, qui ne font volontairement aucun mouvement. Ceux-là font des mouvements involontaires et inconscients, mouvements automatiques, polygonaux. — Des indices tirés de diverses circonstances donnent au sujet la pensée que là est le trésor ou la source. — Sans que le sujet le veuille, sans qu'il s'en doute, sa pensée passe dans ses doigts et la baguette tourne.

Comme l'ont justement conclu de longues expériences, Sollas et Edw. Pease, « tout dépend de la perspicacité ordinaire du devin et la baguette n'y est pour rien... L'action de l'objet caché ne porte pas sur la baguette, mais sur l'esprit du devin ».

Soit dans le pendule explorateur, soit dans la baguette divinatoire, le premier point de départ de l'acte polygonal est dans O qui concentre sa pensée sur une chose. O met le polygone en synergie avec sa pensée ; il le met dans l'état où il

doit être pour provoquer le mouvement, mais il ne donne pas l'ordre volontaire du mouvement. — Ce mouvement se produit « tout seul », machinalement, par le polygone, sans que O se rende compte de l'origine de ce mouvement. — L'idée de faire butter le bouton contre le verre ou de faire tourner la baguette devient polygonale et inconsciente; le mouvement a lieu involontairement. — O le voit et tire ses conclusions.

Cette influence de la pensée supérieure sur l'activité polygonale va devenir encore plus évidente, avec le Cumberlandisme, chez les liseurs de pensées.

J. GRASSET.

(*A suivre.*)

LA
SOCIÉTÉ POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES

SON ORIGINE ET SES PROGRÈS

ESQUISSE DE SON ŒUVRE

PAR EDWARD F. BENNETT

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET PROGRÈS

La Société pour les recherches psychiques a été fondée il y a un peu plus de vingt ans. En janvier 1882, une conférence eut lieu à Londres : elle se composait de personnes qui s'intéressaient à certaines recherches et qui pensaient que ces recherches n'avaient pas encore eu, de la part du monde scientifique et littéraire, la part d'attention qu'elles méritent.

Six années auparavant, en 1876, le professeur W. F. Barrett, de Dublin, actuellement membre de la Société Royale, avait lu, à une réunion de l'Association britannique à Glasgow, un mémoire où il rendait compte d'une série d'expériences faites par lui. Ces expériences l'avaient conduit à croire que dans certaines conditions un transfert de pensées et d'idées pouvait avoir lieu d'un cerveau à un autre, par d'autres moyens que les sensations connues. Il réclamait la formation d'un comité d'hommes scientifiques pour étudier ce sujet et en même temps les autres phénomènes psychiques, tels que les manifestations dites spiritiques qui avaient été attestées

par des hommes distingués comme Sir William Crookes et le docteur Alfred Russel Wallace. Pour des causes diverses, la proposition du professeur Barrett tomba à l'eau. Le mémoire, avec quelques omissions et changements, a paru dans les *Proceedings* de la Société pour les recherches psychiques, volume I[er], pages 238 à 244. En 1876 et 1877, le professeur Barrett revint à la question dans des lettres au *Times* et au *Spectator* qui apportaient de nouveaux faits probants. Les résultats d'expériences ultérieures sur le transfert de pensée à l'état normal (non hypnotique) sont rapportés par lui dans *Nature* (n° du 7 juillet 1881). A la fin de sa lettre, le professeur dit : « Selon l'idée émise par M. G. J. Romanes, j'ai formé un petit comité qui donnera son avis sur les conclusions auxquelles je suis arrivé. » Ce comité se réunit; mais la publication du résultat de ses travaux ne relevait d'aucun corps scientifique reconnu.

Comme les sociétés et les journaux scientifiques existants ne s'occupaient que de l'étude des phénomènes naturels ou normaux, comme distincts des phénomènes transcendantaux, on comprit la nécessité d'une nouvelle association. De plus, on sentait qu'une société de ce genre fournirait des encouragements aux recherches relatives non seulement au transfert de pensée, mais à tout le groupe important de phénomènes qui se trouve hors des bornes de la science orthodoxe ; par l'existence de cette société, la continuité des études serait également assurée. Pénétré de ces vues, et de la portée immense d'une telle enquête, le professeur Barrett, après en avoir conféré avec des amis, prit des mesures pour l'organisation d'une réunion. Il faut dire que chez de nombreux spirites, il y avait aussi le désir de recherches plus systématiques et scientifiques. M. E. Dawson Rogers, qui, pendant des années, avait été un des chefs du spiritisme, était fortement d'avis qu'il fallait former une société susceptible d'attirer ceux des bons esprits qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'écart. Il mit à la disposition du professeur Barrett une salle située au centre de Londres et où une conférence pouvait avoir lieu. M. C. C. Massey donna aussi au professeur des encouragements et une aide appréciée.

Le professeur Barrett entreprit d'inviter un certain nombre de personnes, les unes ayant de la notoriété dans la science ou dans la littérature, les autres ayant pratiqué longuement l'étude des phénomènes occultes, mais toutes animées d'un sérieux désir de voir explorer dans un esprit scientifique les régions contestées. C'est en réponse à ces invitations qu'eut lieu la réunion de janvier 1882, mentionnée dans le premier paragraphe de ce chapitre. Le professeur Barrett présidait : il expliqua tout au long ce que serait le champ de la société projetée, et les raisons qui, à son avis, la rendaient absolument nécessaire. Une résolution, approuvant les projets du professeur, fut votée à l'unanimité : elle était appuyée par le révérend W. Stainton Moses, M. C. C. Massey, M. F. W. Myers, M. G. J. Romanes et d'autres.

Un comité fut organisé et tint plusieurs réunions. Ce fut le 20 février 1882 que la Société fut définitivement constituée. Nous trouvons le premier avis relatif à la Société dans les colonnes du *Light*, journal hebdomadaire, le 25 février 1882. On y donne une liste de seize noms : ce sont les membres du premier conseil. Comme exemple des changements qui peuvent survenir en vingt ans seulement, il est à remarquer que de ces seize personnes, il n'y en a que deux parmi les survivants, le professeur Barrett et l'auteur de ces lignes, qui n'ont pas cessé de collaborer d'une façon active à l'œuvre de la Société. Du reste, presque tous les autres ont été enlevés par la mort.

Ce fut une bonne fortune inestimable pour la Société d'avoir le professeur Henry Sidgwick, de Cambridge, pour premier président. Il prit une part active à l'élaboration des « objets de la Société », le premier document officiel qui parut. Ce document met si bien en évidence d'une part le courage, et de l'autre la prudence déployés par les fondateurs que quelques extraits ne seront pas déplacés ici.

« C'est un sentiment général que nous nous trouvons à un moment opportun pour essayer un effort organisé et systématique à l'effet d'étudier le vaste groupe de phénomènes sujets à contestation et qu'on désigne sous les noms de magnétiques, psychiques et spiritiques.

« D'après les témoignages de beaucoup de personnes compétentes, dans le passé et de nos jours, et y compris les observations faites récemment par des hommes de science éminents dans divers pays, il semble que, parmi beaucoup d'illusions et de tromperies, on se trouve en présence d'un corps important de phénomènes remarquables, qui sont au premier abord inexplicables si l'on se base sur n'importe quelle hypothèse généralement reconnue, et qui, s'ils étaient établis de façon incontestable, auraient la valeur la plus haute.

« L'examen de ces phénomènes résiduels a été souvent entrepris par des individus isolés, mais jamais jusqu'à présent par une société scientifique organisée sur une base suffisamment large. »

Le *Nota bene* suivant, qui est dû sinon tout entier, du moins en grande partie, au professeur Sidgwick, montre admirablement la position adoptée par la Société :

N. B. — « Pour prévenir les malentendus, on affirme expressément ici que l'adhésion à la Société n'implique pas l'acceptation d'une explication particulière quelconque des phénomènes étudiés, ni aucune croyance relative à l'action, dans le monde physique, de forces autres que celles qui sont reconnues par les sciences physiques. »

Ce *Nota bene* a toujours été conservé dans toutes les éditions des objets de la Société, et on l'y trouve encore aujourd'hui.

L'attitude de l'opinion publique vis-à-vis des recherches psychiques a tellement changé depuis vingt ans, qu'il est difficile aujourd'hui de se rendre compte des sentiments de mépris qui existaient alors parmi les gens instruits au sujet de certaines branches de ces recherches; il est également difficile d'apprécier la somme de courage dont eurent besoin, en s'embarquant sérieusement dans des études de cette nature, des personnes de position aussi élevée que quelques-uns des fondateurs de la Société.

La première assemblée générale de la Société fut tenue le 17 juillet 1882. Quelques paragraphes du discours d'ouverture prononcé par le président serviront à montrer ce qu'il pensait de l'œuvre à entreprendre.

« Comme cette réunion est la première assemblée générale de notre nouvelle Société depuis le moment où elle a été constituée, on a pensé qu'avant d'expédier les affaires dont nous avons spécialement à nous occuper aujourd'hui, je devrais dire quelques mots des buts et des méthodes de la Société. Ces quelques mots formeront une sorte d'explication, un supplément à notre prospectus indiquant ces buts et ces méthodes, prospectus qui, je suppose, est connu de tous nos membres, et peut-être de quelques personnes qui ne sont pas encore de nos membres. Cette circulaire n'a pas rencontré beaucoup de critiques de nature à nous éclairer. Elle a été reçue soit avec une entière cordialité, soit avec une neutralité défiante, soit avec un mépris muet.

« La première question que j'ai entendu poser est celle-ci : Pourquoi donc former une société pour les recherches psychiques comprenant dans son champ d'études non seulement les phénomènes de lecture de pensée (auxquels surtout nous allons vous demander de prêter votre attention cet après-midi), mais encore ceux de clairvoyance, de magnétisme, et la masse de phénomènes obscurs connus sous le nom de spiritiques ? Eh bien ! en répondant à cette première question, je serai à même d'énoncer une idée sur laquelle j'espère que nous nous accorderons tous, et j'entends par « nous » non seulement la présente assemblée, mais cette assemblée et le monde scientifique tout entier ; et comme, malheureusement, il n'y a que peu d'observations que je puisse faire sur lesquelles un tel accord est possible, je pense qu'il est bon de proclamer notre unanimité à dire que l'état de choses actuel est une honte pour le siècle éclairé où nous vivons. Je dis que c'est une honte que l'on en soit encore à discuter sur la réalité de ces phénomènes merveilleux — dont il est tout à fait impossible d'exagérer l'importance scientifique, si seulement la dixième partie de ce qui a été attesté par des témoins dignes de foi pouvait être démontré comme vrai. Je répète que c'est une honte, alors que tant de témoins compétents ont déclaré leur convictiou, que tant d'autres personnes ont un intérêt profond à ce que la question soit éclaircie, de voir encore discuter la réalité des faits, et de

voir les gens instruits garder en masse l'attitude de l'incrédulité.

« Eh bien! le but principal de notre Société, ce que nous voulons tous, croyants ou non-croyants, est d'essayer méthodiquement et avec persévérance de nous délivrer de cette honte d'une façon ou d'une autre[1]. »

L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas de citer les réponses du président aux autres questions. A la fin de son discours, il dit :

« L'incrédulité scientifiqne a mis tant de temps pour grandir, elle a tant et de si puissantes racines, que nous ne la tuerons, —si nous parvenons à la tuer en ce qui regarde l'une quelconque de ces questions — que si nous réussissons à l'enterrer sous un monceau de faits. Il faut que nous ajoutions expérience à expérience. Je suis aussi d'avis que nous ne devons pas chercher à convaincre les incrédules en insistant sur la portée d'un seul fait pris à part, mais que c'est à la masse des preuves que nous devons nous fier pour amener la certitude. Il va de soi que dans tout compte rendu d'observations ou d'expériences la force de démonstration est conditionnée par la bonne foi de l'investigateur. Nous ne pouvons faire plus que de mettre le critique dans la nécessité de suggérer que l'investigateur est complice. Il se résoudra à ce dernier parti quand il ne lui en restera pas d'autre...

« Nous nous ferons, je l'espère, une loi de ne porter à la connaissance du public aucun fait qui ne réponde à cette condition. Il faut réduire celui qui a des objections à faire à la position suivante : être forcé d'admettre les phénomènes comme inexplicables, au moins pour lui, ou d'accuser les investigateurs soit de mensonge, soit de tricherie, soit d'un aveuglement ou d'un manque de mémoire tels qu'on ne les trouve que chez les idiots[2]. »

Le nombre des membres de la Société augmenta rapidement, et elle s'acquit des adhésions de plus en plus flatteuses dans le monde scientifique et littéraire. Elle a compté parmi ses adhérents plusieurs membres de la Société Royale,

1. *Proceedings*, S. V. R. Vol. Ier, pp. 7 et 8.
2. *Proceedings*, S. V. R. Vol. Ier, p. 12.



des hommes d'État éminents dans les divers partis politiques, et nombre de notoriétés dans toutes les professions. La liste des membres, publiée en 1901, contient 948 noms, et depuis 1889, il existe aux États-Unis une branche séparée comprenant plus de 500 membres. En 1883, aussitôt que l'œuvre eut pris des proportions importantes, M. Edmond Gurney fut nommé secrétaire honoraire, position qu'il garda jusqu'à sa mort, en 1888. Alors MM. F. W. H. Myers et F. Podmore furent désignés ensemble comme secrétaires honoraires. En 1897, M. Myers seul fut réélu, mais toutefois M. Podmore demeura membre du conseil. En 1899, M. J. G. Piddington fut élu secrétaire honoraire, et depuis l'élection de M. Myers à la présidence, en 1900, il est resté seul secrétaire honoraire de la Société.

Les présidents de la Société ont été :

Professeur H. Sidgwick, 1882-1884.

Professeur Balfour Stewart, membre de la Société Royale, 1882-1887.

Professeur H. Sidgwick, 1888-1892.

Très honorable A. J. Balfour, membre du Parlement, membre de la Société Royale, 1893.

Professeur William James (d'Harvard, États-Unis), 1894-1895.

Sir William Crookes, membre de la Société Royale, 1896-1899.

Frédéric Myers, 1900.

Sir Oliver Lodge, membre de la Société Royale, 1901-1903.

Notons cette intéressante coïncidence : en 1898, Sir William Crookes était Président de l'Association britannique et Président de la Société pour les Recherches psychiques.

La première livraison des *Proceedings* fut publiée en octobre 1882. La livraison XLI parut en 1901, complétant une série de seize volumes. En 1884 commença la publication d'un *Journal* mensuel, destiné uniquement aux membres de la Société. A la fin de 1900, il avait été publié cent soixante-quatorze numéros, formant neuf volumes complets. En outre

de ces périodiques, il fut publié en 1886, sous le titre de *Fantômes des Vivants* (2 gros in-8°), un ouvrage important signé par Edmond Gurney, F. W. H. Myers et F. Podmore, qui résumait le travail de la Société dans un seul champ, relativement étroit. Toutes ces publications atteignent le nombre formidable de 13 200 pages. Dans le présent chapitre, il ne nous appartient pas de parler de la valeur du travail accompli. Mais on peut affirmer sans crainte que jamais pareille quantité de matériaux n'a été réunie, avec un soin aussi soutenu quant à la qualité des témoignages, et avec une telle prudence quant aux conclusions à en tirer. Le nombre des collaborateurs est très grand. Mais le plus important de beaucoup a été M. F. W. H. Myers, qui, à part sa collaboration aux *Fantômes des Vivants*, a écrit plusieurs séries d'articles dans les *Proceedings*, ainsi qu'un nombre immense de communications de toutes sortes dans les *Proceedings* et le *Journal*. La livraison XLII, qui commence le volume en cours des *Proceedings*, contient des témoignages à sa mémoire par Sir Oliver Lodge et plusieurs autres membres de la Société.

Comme on aurait pu s'y attendre, l'œuvre de la Société ne se développa pas exactement selon le plan qu'on avait prévu au commencement. Cette œuvre peut être classée en cinq départements. Mais il n'y a pas entre eux de division bien nette; ils empiètent l'un sur l'autre d'une façon curieuse et souvent inattendue. Voici ces cinq divisions :

1° Transmission de pensées définies d'un esprit à l'autre, par des moyens indépendants des organes ordinaires de la sensation : *Transfert de pensée* et *Télépathie*.

2° Nature, pouvoirs et effets de la suggestion : *Magnétisme. — Hypnotisme. — Applications médicales.*

3° Facultés de l'esprit non développées et non reconnues : *Le Moi subliminal.*

4° *Apparitions et lieux hantés.*

5° Preuves de l'existence d'intelligences autres que les « Vivants » et de la réalité des communications.

Ce chapitre trouvera une conclusion appropriée dans quelques paroles de M. F. W. H. Myers. Ces paroles sont tirées du discours qu'il prononça à la 105e assemblée générale

de la Société, en mai 1900, après son élection à la présidence. Il mourut avant d'avoir pu exercer sa charge pendant toute son année. Remarquons qu'il dit expressément : « Dans tout ce discours, il est bien entendu que je n'engage que moi seul. Je n'exprime aucune manière de voir collective[1]. »

« Nous (les psychistes) ne manquons pas de mobiles d'action susceptibles de faire agir les hommes en général. Nous avons le stimulant de la curiosité intellectuelle — plus richement satisfaite, je pense, dans nos recherches que n'importe où ailleurs; et de plus, la plupart d'entre nous ont par-dessus tout le désir salutaire d'une prolongation — d'une prolongation sans fin — de la vie et du bonheur... D'ordinaire, quand un homme se soucie peu de l'existence, c'est parce que l'existence se soucie peu de lui... C'est le manque de foi dans la valeur de la vie et de l'amour qui a fait la décadence de presque toutes les civilisations. La Vie est le but final de la Vie. Le plus haut parmi les Maîtres n'a pas eu d'autre mission que de nous apporter plus de vie; et c'est par l'esprit vigoureux et sain pour qui vivre est en soi-même une joie que l'univers accomplit le mieux son but suprême[2]. »

Traduit par M. Sage.

EDWARD F. BENNETT,
Secrétaire Adjoint de la Société pour
les Recherches Psychiques de 1882 à 1902

1. *Proceedings*, S. V. R. Vol. XV, p. 119.
2. *Proceedings*, S. V. R. Vol. XV, p. 113.

BIBLIOGRAPHIE

L'amnésie et les troubles de la conscience dans l'épilepsie, par J. Maxwell. 1 vol. in-8°, imprimerie Gounouilhou, 9 et 11, rue Guiraude, Bordeaux.

M. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, docteur en médecine, est, par sa double qualité de magistrat et de médecin, particulièrement apte à traiter à la fois au point de vue médical et juridique un sujet aussi délicat et aussi important. Il a apporté dans ce long travail cette grande conscience, ce souci constant d'équité et de vérité qui sont le propre de son caractère. Il y a apporté aussi son érudition de psychiste, car il est un des fervents de cette science nouvelle. Nos anciens lecteurs n'ont pas oublié qu'il faisait partie de la commission scientifique qui, en 1895, s'est réunie pour étudier les phénomènes produits par Eusapia Paladino.

Un compte rendu analytique de ce travail nous entraînerait trop loin; nous nous bornerons à reproduire les conclusions de l'auteur.

M. Maxwell résume les résultats principaux de l'analyse qu'il a faite de l'amnésie épileptique dans les propositions suivantes :

1° L'amnésie épileptique se présente sous des aspects très divers; elle peut être simple, rétrograde, antérograde ou

mixte; passagère ou permanente, périodique, complète ou incomplète : elle peut même ne pas exister.

2° Si l'amnésie peut faire soupçonner l'existence d'un trouble de la conscience, d'origine épileptique, lorsqu'elle se rencontre, son absence ne permet pas d'affirmer qu'un pareil trouble n'a pas existé.

3° L'amnésie paraît varier en fonction de la notion de la participation personnelle du sujet à l'acte oublié : elle permet de supposer que la personnalité normale a d'autant moins participé à l'acte qu'elle en a moins gardé le souvenir.

4° Elle ne permet pas, au contraire, d'affirmer l'inconscience; elle ne laisse supposer qu'une altération de la conscience normale, qui peut être quantitative, — diminution ou anéantissement de la faculté de contrôler et de percevoir les impulsions, — ou qualitative, — variation de la personnalité.

5° Il en résulte que si l'expert doit, en général, déclarer que l'épileptique amnésique n'a pas joui d'une liberté suffisante pour être responsable pénalement de ses actes, il doit, dès qu'il s'agit de sa responsabilité civile ou de sa capacité, se livrer à une discussion approfondie des faits, et dire s'il y a eu disparition du pouvoir volontaire personnel ou simplement diminution de cette faculté. Dans le premier cas, la responsabilité n'existe pas; elle peut exister en principe dans le second cas.

6° L'amnésie lacunaire simple et l'amnésie rétrograde peuvent, dans certains cas, contribuer à établir l'irresponsabilité d'un épileptique pour des actes déterminés, mais ne sauraient justifier, à elles seules, son interdiction. Il en est autrement de l'amnésie antérograde progressive : celle-ci a une gravité particulière et paraît à l'auteur légitimer l'interdiction du malade.

7° En matière d'expertise, l'amnésie survenant après des aveux ou d'autres circonstances établissant que le coupable a conservé le souvenir de l'acte commis par lui, ne saurait suffire à établir la simulation. L'expert, dans ces cas, doit toujours envisager et discuter la possibilité d'une amnésie retardée.

Sciences occultes et psychologie psychique, par le Dr EDMOND DUPOUY. Un vol. in-12, éditeur Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris.

Le docteur Dupouy nous présente les conclusions suivantes :

Il y a dans l'être humain trois éléments : l'Ame, le Corps psychique, la matière organisée. En d'autres termes, l'homme est un esprit incarné.

La matière est composée d'éléments anatomiques recevant le principe de vie d'une Force inhérente au Corps psychique. Tous les phénomènes physiologiques sont sous la dépendance immédiate de cette Force ; c'est elle qui règle les manifestations vitales, qui détermine les actions physico-chimiques de l'organisme.

Le Corps psychique n'est pas limité à l'enveloppe cutanée. Il est constamment entouré d'effluves lumineux, visibles pour les sujets sensitifs ou médiums. Il peut s'extérioriser chez ceux-ci dans un champ neuro-dynamique indéterminé, et se manifester, dans des conditions particulières, par divers phénomènes psychologiques ou de médiumnité.

Cette Force peut se produire, dans le champ neuro-dynamique, soit seule, soit alliée à une Force de même nature, provenant d'un ou de plusieurs Corps psychiques en état incomplet ou complet d'extériorisation. Elle détermine, dans ces conditions, des phénomènes médiumniques ressortissant à l'animisme ou au spiritisme, et, dans certains cas, à l'un et à l'autre.

Le Corps psychique est intimement lié à l'Ame, de laquelle il reçoit les facultés supérieures coustituant son essence à elle, l'intelligence et la volonté, et qu'il peut extérioriser avec ses attributs propres, comme il peut également, dans certaines circonstances, extérioriser la matière, à l'état radiant.

La Création d'après un témoin oculaire, par C. BOUGLÉ, Michalon éditeur, 20, rue Monsieur-le-Prince, Paris. Un petit vol. in-12, prix 2 francs. Il s'agit d'un livre fantaisiste. Le titre seul suffirait à le faire pressentir.

Hontes humaines, par ÉLÉONORE DE MÉRINVAL, un vol. in-12, prix 3 fr. 50, J. Martin, 23, boulevard des Batignolles. C'est un livre de sonnets satiriques.

Viennent de paraître aussi : **Les Parfums magiques,** par E. N. SANTINI DE RIOLS, un vol. in-18, prix 3 francs; éditeurs Genonceaux et C[ie], 4, place Saint-Michel, Paris. Ce livre se recommande aux lecteurs curieux des choses de l'antiquité et du moyen âge. Il s'agit des *Parfums magiques*, de ces parfums auxquels on attribuait le pouvoir d'inspirer les prêtresses sur leur trépied, de donner de l'amour à ceux ou celles qui n'en avaient pas, et au besoin, d'envoyer dans un monde meilleur les gens qui avaient cessé de plaire.

Ipotesi spiritica, e teoriche scientifiche, par ERNESTO BOZZANO. Un fort volume de plus de 500 pages, avec planches hors texte; éditeur A. Genova; prix 5 francs.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

L'ATTRACTION A DISTANCE

SANS PAROLE NI CONTACT

PAR M. LE Dr D'ARDENNE

Avant d'avoir eu l'occasion de m'occuper personnellement d'hypnotisme et d'observer pour mon compte, j'avais assisté plusieurs fois à des séances publiques organisées, pour les foules payantes, par des « magnétiseurs » de profession doublés de prestidigitateurs (Donato, Verbeck, Caseneuve, Pickmann, etc.). Tout le monde sait qu'à côté des faits d'hypnose classique, reproduits des milliers de fois par des médecins du plus grand mérite, et définitivement entrés dans le domaine scientifique, les exhibitionnistes en question ne se sont pas fait faute de présenter à leurs spectateurs des expériences bien autrement troublantes — télépathie, suggestion mentale, etc. — Mais ce sont là des questions encore frappées d'ostracisme par la généralité des savants, bien que plusieurs d'entre eux, et non des moindres, aient paru fort ébranlés par certains faits très frappants et que quelques-uns même, après les avoir admis comme incontestables, se soient risqués jusqu'à leur chercher une explication rationnelle.

Parmi ces expériences extra-scientifiques, une de celles qui m'avaient le plus vivement intéressé consiste dans ce que

j'appellerai l'*attraction à distance sans parole ni contact*. J'ai vu notamment Verbeck la réussir à merveille chez des somnambules placés au fond de la scène, *le dos tourné vers la salle et les yeux bandés*, qu'il faisait marcher vers lui à reculons, en exécutant, avec les deux mains, des gestes d'attraction. Dans le curieux volume du célèbre magnétiseur Lafontaine, on trouve plusieurs observations de cette nature. Voici une des plus remarquables : « A Orléans (édit. 1860, p. 118), une jeune fille nommée Blanche, et que plusieurs médecins m'avaient fait magnétiser en leur présence, m'offrit le phénomène de l'attraction à un point très développé. J'ai vu plusieurs personnes très vigoureuses la retenir avec force, entre autres M. Danicourt, le rédacteur-propriétaire du journal *le Loiret*, et M. de Saint-Maurice, rédacteur de *l'Orléanais*, tous deux y mettant toute leur force musculaire, au risque de briser les membres de la jeune fille ; elle était éloignée de moi d'une distance de 30 mètres à peu près. Sitôt que, par un signe, je l'attirais à moi en présentant le bout de mes doigts et en les reployant un peu, Blanche, *qui me tournait le dos*, faisait des efforts surhumains pour se dégager ; ne le pouvant pas, elle entraînait ces deux messieurs, malgré toute la résistance qu'ils faisaient. Dès qu'ils la lâchaient, elle arrivait en arrière et tombait sur mon bras sans connaissance. »

Il va sans dire qu'à l'époque de Lafontaine l'interprétation de ces faits ne pouvait être qu'erronée. Est-on en mesure, à l'heure actuelle, d'en donner une explication plus satisfaisante? Il est peut-être permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, l'important serait, en attendant, de les vérifier le cas échéant ; et c'est ce que je m'étais promis de faire à la première occasion.

Cette occasion s'est présentée à moi, pour la première fois, en 1894.

Je donnais alors des soins à une grande hystérique, Mlle T..., âgée d'environ 40 ans, qui m'avait été adressée par le professeur Bonnemaison. Dans le but de tenter une diversion, et aussi pour essayer le lavage de l'estomac contre des accidents gastriques rebelles, l'éminent clinicien m'avait

confié le soin, en 1889, de soumettre sa malade à l'usage du tube Faucher. Comme il était mort sur ces entrefaites, j'étais resté chargé, depuis lors, de diriger l'entier traitement; et je n'avais pas tardé à reconnaître que ma nouvelle cliente réalisait le type de ce que l'on est convenu d'appeler « un sujet remarquable ». Tout en utilisant ces dispositions spéciales en vue d'atténuer les terribles crises qui se répétaient incessamment, je fis dès le début, mais surtout en 1894, diverses tentatives d' « attraction » qui réussirent au delà de mes espérances. Mais ce ne fut que quatre ans plus tard, au cours d'une nouvelle série d'accidents, que j'eus toute latitude pour multiplier mes expériences. Je les pratiquai pendant la léthargie la plus profonde, à l'aide d'un geste des mains d'abord (comme Verbeck et comme Lafontaine), ensuite par le regard seul. Elles me parurent à tel point concluantes que j'eus l'idée d'en faire part à mon vieux camarade et ami le professeur Grasset.

Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de reproduire ici la réponse du célèbre neuropathologiste de Montpellier : « Vous m'avez vivement intéressé par le récit de votre observation extrêmement curieuse. Elle me paraît constituer surtout une preuve de plus en faveur des idées de Nancy contre celles de la Salpêtrière. L'ancien état léthargique de la Salpêtrière peut être suggestible, d'après Nancy; et, dans votre cas, c'est ce qui arrive. Dans votre première expérience, votre sujet, quoiqu'en léthargie, *sent* l'approche de votre main (vue, chaleur, courant d'air...) et obéit à la suggestion que cette approche cause. Dans la deuxième expérience, il faut faire intervenir ce fait curieux, mais bien démontré : qu'une sensation, non perçue par le sujet, peut causer néanmoins une suggestion. Chez une hystérique à champ visuel rétréci, un corps lumineux, mis dans la partie où elle ne voit pas, provoquera la suggestion comme si elle voyait; de même un contact sur un membre complètement anesthésique. De même ici, votre corps n'est pas vu, n'est pas perçu; mais il est perçu par les centres sous-corticaux, ce que j'appelle les centres *polygonaux*, qui sont le siège des actes automatiques et suggérés. »

J'acceptai volontiers les explications de Grasset en ce qui concerne la possibilité de la suggestion par un geste des mains. Mais j'avoue qu'il me fut difficile d'admettre tout de suite qu'un simple regard fût de nature à déterminer une suggestion. Je résolus donc de reprendre mes expériences dans des conditions différentes et plus rigoureuses : 1° en agissant sur la patiente en léthargie *à travers un obstacle matériel;* 2° en agissant sur la patiente en somnambulisme ou même à l'état de veille, mais après que je me serais rendu invisible par suggestion.

Le résultat, qui fut absolument le même, me laissa dans un étonnement voisin de la stupeur.

Je retrouve dans mes notes le brouillon de la seconde communication que je fis alors à Grasset : j'avoue que je m'explique assez difficilement que mon sujet, en léthargie profonde, *sente*, fût-ce avec ses centres polygonaux, l'approche (?) des mains à plusieurs mètres de distance. D'ailleurs, comment expliquer que cette attraction ne soit pas permanente ? Car, enfin, je puis, sans que rien se produise, rester indéfiniment auprès de la patiente, la toucher et la manipuler de mille manières. Je ne l'attire que lorsque j'*impose* les mains; et l'effet se produit à merveille même lorsqu'un dossier de fauteuil est interposé, interceptant, je suppose, et la vue et la chaleur et les courants d'air. Malgré tout, je me rendrais tout de suite (tant j'ai de méfiance en pareille matière) si de nouvelles expériences, beaucoup plus renversantes, n'étaient venues augmenter mon trouble et mes perplexités. Cessant d'agir avec les mains, j'ai voulu essayer du regard seul : assis sur une chaise, en arrière du dossier du fauteuil sur lequel repose la malade, et dans une position telle que je me trouve entièrement caché, je puis rester indéfiniment dans cette position sans que rien arrive. Mais il suffit que je projette mon regard sur le dossier pour que l'attraction se produise aussitôt et que la patiente se précipite vers moi après avoir contourné son fauteuil. Même résultat si, le sujet étant en somnambulisme ou même à l'état de veille, je me suis rendu préalablement invisible par suggestion. Seulement, dans ces cas, la malade est consciente

et se plaint énergiquement d'être attirée malgré elle. Une différence, cependant : elle va moins droit au but; elle tâtonne pour trouver mon corps, lorsqu'elle en est proche, et, non sans un vif sentiment de dépit, demande où je suis aux personnes présentes. Hier, je faisais ces expériences à l'état de veille. Mlle T... était presque en colère. Après l'avoir calmée, je la fis asseoir au coin du feu et pris un fauteuil en face du sien. Elle avait froid aux mains et les approchait du feu en frissonnant. Au bout d'un instant, je la regarde fixement; elle se précipite aussitôt en avant en se plaignant énergiquement de ce que je ne la laissais pas se chauffer. — Mais chauffez-vous donc ! — Oui, si vous ne me forcez pas à courir vers vous ! — Et l'expérience est refaite dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que la fatigue et l'exaspération fussent telles que je crus devoir en finir. Si je veux attirer la jambe ou la main, je le puis aisément en fixant mon regard sur ces parties exclusivement.

Dira-t-on que le regard est *senti*, que les mouvements des paupières sont perçus et que les sensations qui en résultent sont les causes de la suggestion? Sans doute, il semble nécessaire qu'un avertissement quelconque, émané de l'hypnotiseur, arrive jusqu'à la patiente. Mais de quelle nature est cet avertissement? J'avoue qu'il me répugne fort de le trouver, étant données les conditions des expériences, dans les mouvements (?) de l'œil qui regarde. Et, alors, malgré moi, malgré l'éloignement très marqué que j'ai toujours eu pour tout ce qui ressemble à un occultisme qui m'épouvante, je ne puis m'empêcher de penser aux faits de Croockes et de Richet « qui appellent autre chose que des sourires et du dédain ».

N'ayant reçu aucune réponse à cette seconde lettre, je fis taire le grand désir que j'avais eu de publier mon observation; et il est plus que probable qu'elle dormirait encore avec mes autres « papiers inutiles », si la même malade n'avait encore réclamé mon intervention, dans ces derniers temps, pour une crise, moins sévère il est vrai, qui dure encore à l'heure qu'il est. L'ayant donc endormie de nouveau à plusieurs reprises, j'ai saisi, bien entendu, cette troisième occa-

sion de reprendre mes expériences antérieures; et je n'ai pas besoin de dire que je me suis entouré de toutes les précautions imaginables afin d'éviter, plus que jamais, d'être dupe des apparences ou de la malade. Eh bien! Ce que j'ai constaté, cette fois encore, m'affermit d'une manière absolue dans la persuasion où j'étais déjà qu'il n'y avait pas eu erreur. *L'attraction, dans les conditions que j'ai spécifiées, est* — chez Mlle T... — *un fait indéniable et constant.*

J'arrive donc aujourd'hui aux mêmes conclusions que précédemment, avec cette seule précision en plus que j'ai, à présent, la quasi-certitude que le regard lui-même est *senti*. « Ce qui m'a permis de le croire, disais-je à Grasset dans une lettre toute récente, c'est qu'un tressaillement, parfois très intense, précède immédiatement le mouvement d'attraction »; et j'ajoutais : « J'ai fini par acquérir la conviction que *quelque chose* s'échappait de mes yeux pour aller assaillir les centres automatiques de la patiente, par l'intermédiaire des nerfs sensitifs cutanés. »

Enfin, au cours de mes expériences à l'état de veille (alors que j'étais devenu invisible par suggestion post-hypnotique), j'ai profité de la pleine conscience dont jouissait Mlle T..., qui est d'ailleurs très intelligente, pour la prier de m'expliquer *pourquoi* elle se précipitait ainsi tout à coup vers moi. Elle m'a répondu textuellement : « Je suis poussée par une force irrésistible, dont je ne puis définir ni l'origine, ni la nature. J'AI BESOIN *de me lever;* JE DOIS *marcher;* IL FAUT *que j'aille vers vous !* »

MOI. — Cette nécessité de me suivre est-elle aussi urgente qu'au moment de la prise du regard (fascination)?

ELLE. — C'est un peu moins fort, quoique invisible. Dans le second cas, *je briserais tout !*

En réalité, ce qu'elle peut démêler de plus clair, dans cette aventure qui l'étonne grandement et même l'humilie véritablement, c'est que « son hypnotiseur le veut ainsi »; qu'elle se sent, malgré elle, invinciblement, fatalement, sous l'empire de cette volonté étrangère, sans qu'il soit possible de s'expliquer pourquoi et comment il en est ainsi.

En conclusion, il me paraît évident que le geste des mains

et le regard lui-même sont perçus et sentis par le sujet, même à distance, même à travers un corps solide, et qu'il en résulte une suggestion (dans l'espèce, attraction toujours, soit totale, soit partielle).

Reste à savoir quel est, en pareil cas, le trait d'union entre l'hypnotiseur et le sujet...

Je me décide, en fin de compte, et sur l'avis de Grasset, à publier mon observation qui semble de nature à jeter quelque lumière sur la question, encore si obscure et si controversée, de la suggestion mentale.

Dr D'ARDENNE.

Toulouse, le 16 juillet 1903.

LA

SOCIÉTÉ POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES

SON ORIGINE ET SES PROGRÈS

ESQUISSE DE SON ŒUVRE

PAR EDWARD F. BENNETT

(*Suite.*)

CHAPITRE II

TRANSFERT DE PENSÉE OU TÉLÉPATHIE

Dans le chapitre précédent, l'œuvre de la Société a été divisée en cinq classes, dont la première est : « La transmission de pensées définies d'un cerveau à un autre, par des moyens qui ne dépendent pas des organes ordinaires de la sensation ». Le présent chapitre sera consacré aux preuves en faveur du transfert de pensée, phénomène non reconnu par la Science jusqu'alors. Ces preuves peuvent être divisées en deux classes : 1° expériences faites dans le but de produire le phénomène en question; 2° témoignages relatifs à des faits spontanés, en apparence inexplicables par les hypothèses ordinaires. Nous nous occuperons d'abord des expériences.

La Société débuta dans ses études méthodiques par une série d'expériences variées, destinées à prouver la réalité ou la non-réalité du transfert de pensées définies. Ce qu'il fallait avant tout dans ces expériences, c'était empêcher l'action des cinq sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Pour quatre sens, il n'y avait pas de difficulté. Mais pour ce qui est du toucher, on s'aperçut vite que l' « action musculaire inconsciente » était un facteur subtil, dont il était extrêmement difficile de déterminer l'importance, et qu'il constituait une explication possible dans tous les cas de transmission de pensée où il pouvait entrer en jeu, si peu que ce fût. On a abusé d'une manière absurde de cette explication par l'action musculaire inconsciente, comme par exemple dans le cas où agent et percipient sont reliés simplement par un cordon tenu lâche. Mais, pour ne prêter à aucune critique, la Société se hâta d'exclure toute expérience où il y a un contact quelconque entre agent et percipient.

A la première Assemblée générale de la Société, le 17 juillet 1882, le professeur Barrett lut le « premier Rapport sur la lecture de Pensée », écrit par lui-même et MM. Gurney et Myers. Ce compte rendu avait pour but d'inaugurer les rapports d'expériences à faire relativement à cette question : « Une impression vive ou une idée distincte dans un cerveau peut-elle être communiquée à un autre cerveau sans l'aide des organes ordinaires de la sensation [1]? » On peut faire ressortir le changement extraordinaire qui s'est produit depuis lors dans l'attitude du public, changement auquel nous avons déjà fait allusion, en notant la remarque suivante, qui se trouve à la première page du rapport :

« L'état actuel de l'opinion scientifique dans le monde entier est non seulement hostile à toute croyance dans la possibilité de transmettre un seul concept autrement que par les voies ordinaires de la sensation, mais, généralement parlant, il est hostile même à toute enquête sur la question. Tous les physiologistes et les psychologues de marque ont jusqu'aujourd'hui relégué ce qu'on a appelé la « lecture de pensée », faute d'une meilleure expression, dans les limbes réservés aux illusions abandonnées [2]. »

Plusieurs séries d'expériences sont décrites en détail dans les rapports du comité. Faute d'espace, nous ne pouvons que dire un mot d'une de ces séries; nous parlons de celle-là

1. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, p. 13.
2. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, p. 13.

parce que tous ceux qui y prirent part étaient des membres de la Société qui s'intéressaient profondément à son œuvre [1]. C'étaient MM. Gurney et Myers qui dirigeaient les expériences; M. Douglas Blackburn était l'agent; M. G. A. Smith, le percipient. Dans quelques-unes des premières expériences, MM. B. et S. se tenaient les mains; dans d'autres, il n'y eut aucun contact. On écrivait le nom d'une couleur ou d'un objet, on montrait ce nom à M. B. et M. S. essayait alors de le dire. Ou bien on pinçait ou piquait le bras de M. B. et M. S. s'efforçait de localiser la douleur. Il va sans dire que tous les moyens ordinaires de perception étaient exclus avec soin. Dans ces conditions, sur trente-trois expériences, environ la moitié des réponses peuvent être considérées comme absolument correctes, plusieurs autres comme presque correctes; et aucune comme entièrement inexacte. L'hypothèse de la coïncidence est donc exclue, vu le nombre des résultats satisfaisants.

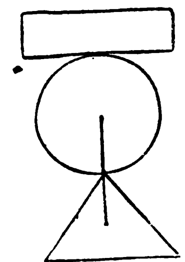
Un second Rapport par les mêmes auteurs fut lu à une Assemblée de la Société en décembre 1882. En outre d'expériences de même nature que celles décrites dans le premier Rapport, on en citait d'autres d'un genre tout différent, faites avec d'autres personnes. Ces expériences consistaient en dessins exécutés de la façon suivante : A. fait un croquis au trait d'une figure géométrique simple, ou de quelque chose d'un peu plus compliqué. B. regarde ce croquis, et, emportant l'image dans son cerveau, va se placer debout derrière G. qui est assis avec un crayon et du papier devant lui. G. dessine l'impression qu'il reçoit de B. Toutes les précautions ordinaires sont prises, et, à l'exception de quelques essais, il n'y a aucun contact de permis entre les expérimentateurs. Le compte rendu d'une série d'expériences de ce genre est donné dans le second Rapport, et une série d'expériences subséquentes, qui eurent lieu dans des conditions très strictes, est décrite dans un troisième Rapport lu à une Assemblée d'avril 1883.

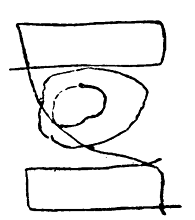
Des séries d'expériences du même genre ont été conduites par plusieurs groupes avec des résultats analogues.

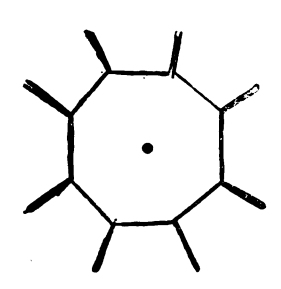
1. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, pp. 78-80.

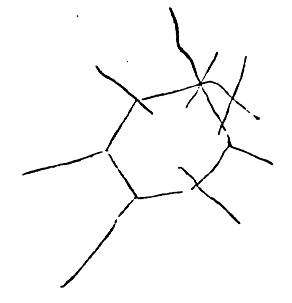
Original

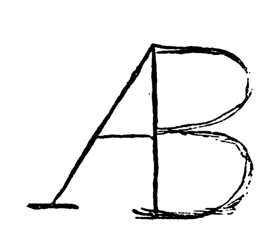
Reproduction

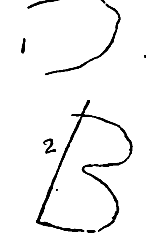


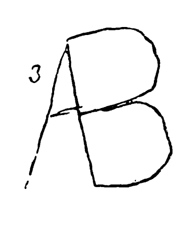












Les planches I, II et III sont des fac-similés de trois couples de dessins exécutés comme nous l'avons indiqué plus haut [1].

Nous allons maintenant nous occuper du second genre de preuves en faveur du transfert de pensée : les témoignages relatifs à des faits spontanés, en apparence inexplicables par les hypothèses ordinaires. C'est là un champ très vaste, et il nous faudra nous contenter d'un petit nombre d'exemples, où l'exactitude et la bonne foi ne laissent pas de place au doute.

PREMIER CAS. — La personne qui raconte le fait est la femme du général R. — « Le 9 septembre 1848, au siège de Mooltan, le major-général R., de l'ordre du Bain, alors officier-adjudant de son régiment, fut très grièvement et très dangereusement blessé. Se croyant sur le point de mourir, il demanda à un des officiers qui se trouvaient près de lui d'enlever l'anneau de son doigt, et de l'envoyer à sa femme, qui, à ce moment, se trouvait à plus de 150 milles de distance, à Ferozepore. Pendant la nuit du 9 septembre 1848, je me trouvais au lit, à demi éveillée, lorsque je vis distinctement mon mari qu'on enlevait du champ de bataille, sérieusement blessé, et j'entendis sa voix qui disait : « Enlevez « cet anneau de mon doigt et envoyez-le à ma femme. » Toute la journée suivante, je ne pus me délivrer de l'obsession de ce spectacle et de ces paroles. En temps voulu j'appris que le général avait été gravement blessé à l'assaut de Mooltan. Mais il survécut et il vit encore. Ce ne fut qu'un certain temps après l'événement que j'appris du colonel L., l'officier qui aida à emporter le général R., que ce dernier lui avait demandé d'enlever l'anneau et de me l'envoyer — tout comme je l'avais entendu au même moment à Ferozepore. — M. A. R. [2].

2e CAS. — Communiqué par un médecin, le Dr C. Ede, de Guildford, à qui l'incident a été raconté par les deux percipientes. — « Lady G. et sa sœur avaient passé la soirée avec leur mère, qui se trouvait comme à l'ordinaire quant à la santé et à la disposition d'esprit, au moment de leur départ. Au milieu de la nuit, la sœur de lady G. se réveilla tout effrayée

1. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, pp. 83, 89 et 93.
2. *Proceedings*, S. P. R., vol I, p. 30.

et dit à son mari : « Il faut qne j'aille tout de suite chez ma « mère ; veuillez faire atteler. Je suis sûre qu'elle est malade. » Le mari, après avoir vainement essayé de convaincre sa femme que ce n'était là qu'une idée, fit atteler. En arrivant près de la maison de sa mère, au point d'intersection de deux routes, la sœur de lady G. aperçut la voiture de cette dernière. Chacune des sœurs demanda à l'autre pourquoi elle se trouvait là ; et elles firent chacune la même réponse : « Je « ne pouvais pas dormir, me sentant sûre que maman était « malade, et c'est pourquoi je suis venue voir. » Arrivées en vue de la maison, elles virent à la porte la femme de chambre de confiance de leur mère, et elles apprirent que cette dernière était tombée subitement malade, se mourait, et avait exprimé un désir ardent de voir ses filles [1]. »

3e CAS. — Ce cas a été rapporté par le comité littéraire, composé du professeur Barrett et de MM. Gurney, Massey, Stainton Moses et Myers. — « Une dame demanda à un magnétiseur, bien connu de nous, de l'endormir, afin de lui permettre de visiter en esprit certains endroits dont lui-même n'avait aucune connaissance. Il ne put réussir ; mais il s'aperçut qu'il pouvait amener la dame à décrire des endroits qui lui étaient inconnus à elle, mais qu'il connaissait bien. C'est ainsi qu'il put lui faire décrire une certaine chambre où elle n'était jamais entrée, et cependant elle la décrivit exactement comme il se souvenait l'avoir vue. Il lui vint alors à l'idée d'imaginer un grand parapluie ouvert sur une table de cette chambre, et aussitôt la dame s'écria : « Je vois « un grand parapluie ouvert sur la table [2]. »

4e CAS. — Communiqué par M. R. Fryer, de Bath. — « Un étrange événement eut lieu dans l'automne de 1879. Un de mes frères se trouvait absent de la maison depuis trois ou quatre jours, lorsqu'une après-midi, à 5 heures et demie (je fixe l'heure aussi exactement que possible), je fus étonné de m'entendre appeler par mon nom très distinctement. Je reconnus si nettement la voix de mon frère que je le cherchai

1. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, p. 31.
2. *Proceedings*, S. P. R., vol. I, p. 120.

par toute la maison ; mais, ne le trouvant pas et sachant qu'il devait se trouver à une distance d'environ 40 milles, je finis par attribuer l'incident à une illusion de l'imagination, et je n'y pensai plus. Le sixième jour après son départ, mon frère revint, et il dit entre autres choses qu'il lui était arrivé un accident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. En descendant de wagon, le pied lui avait manqué et il était tombé le long du quai ; il avait amorti la chute en étendant vivement les mains et n'avait éprouvé qu'une violente secousse. « Chose assez curieuse, dit-il, en tombant j'ai crié votre « nom. » Ceci ne me frappa pas immédiatement ; mais en lui demandant à quel moment de la journée l'accident était arrivé, il me donna l'heure, et je m'aperçus qu'elle correspondait exactement avec celle où je m'étais entendu appeler[1]. »

5e CAS. — Communiqué par le Dr Joseph Smith, qui a été pendant des années un des médecins les plus estimés de Warrington. — « Pendant que je demeurais à Penketh, il y a environ 40 ans, j'étais assis un soir à lire, et j'entendis une voix me disant : « Envoie un pain chez James Gandy. » Je ne me dérangeai pas, et j'entendis la voix répéter : « Envoie un « pain chez James Gandy. » Je continuai à lire, quand une troisième fois, j'entendis la voix dire avec une grande force : « Envoie un pain chez James Gandy », et cette fois je me sentis presque irrésistiblement poussé à me lever. J'obéis à cette impulsion, j'allai dans le village, j'achetai un gros pain, et, apercevant un jeune garçon à la porte de la boutique, je lui demandai s'il savait où demeurait James Gandy. Il me répondit que oui, et je lui donnai un petit pourboire en lui disant de porter le pain et de dire que c'était de la part d'un monsieur. Mme Gandy faisait partie de ma classe à l'église wesleyenne, et le lendemain matin étant allé chez elle pour avoir des nouvelles, elle me dit qu'il lui était arrivé une étrange chose la veille au soir. Elle voulait coucher ses enfants, mais ils se mirent à pleurer de faim ; et, comme son mari n'avait pas de travail depuis quatre ou cinq jours, elle n'avait rien à leur donner. Elle se mit alors en prières,

1. *Phantasms of the Living* (Fantômes des vivants), vol. II, p. 103.

demandant à Dieu de lui envoyer quelque chose ; et voilà que quelques minutes plus tard, un jeune garçon avait apporté un pain de la part d'un monsieur. Je calculai, après l'avoir iuterrogée, que la prière et l'ordre donné par la voix avaient coïncidé exactement comme temps [1]. »

6e cas. — Extrait d'une communication du révérend R. H. Killick, curé de Great Smeaton, Northallerton. — « J'avais laissé ma bien-aimée fillette à la maison. Moi, j'étais à Paris. Tout à coup un dimanche après-midi il me sembla entendre une voix qui disait : « Elle est tombée dans l'étang. » J'essayai de chasser cette idée, mais en vain, Le soir je me couchai sans pouvoir dormir (cela se passait avant l'époque des télégraphes). En temps voulu je reçus des lettres m'apprenant que tout allait bien. Je terminai mon voyage et ne parlai jamais de ma « sotte nervosité ». Quelques mois plus tard j'étais à un dîner, l'hôtesse me dit : « Qu'est-ce que vous avez « dit à propos d'Etta quand vous l'avez appris ? — Appris quoi ? « — Oh ! aurais-je révélé un secret ! » Je répliquai : « Je ne « m'en irai pas que vous ne m'ayez dit ce dont il s'agit. » Elle répondit : « Ne me mettez pas dans l'embarras, mais je parle « de la chute d'Etta dans l'étang. — Quel étang ? — Le vôtre. — « Quand ? — Quand vous étiez en voyage. » Je me hâtai de rentrer chez moi et demandai à l'institutrice ce que tout cela voulait dire. Elle s'écria : « Oh ! est-ce cruel de vous raconter « cela maintenant que c'est passé ! Eh bien ! Un dimanche « après-midi nous nous promenions sur le bord de l'étang. « Théodore dit : « Etta, essaie comme c'est drôle de marcher les « yeux fermés ». Elle essaya et tomba dans l'eau. Je poussai un « cri, regardai autour de moi, vis la tête d'Etta émerger, accou- « rus et la tirai de là. C'était effrayant ! Je la portai à sa maman ; « on la mit au lit et bientôt il n'y parut plus. » Je m'informai du jour. C'était le même dimanche où cette effrayante conviction m'était venue à Paris. Je m'informai de l'heure : 4 heures, le moment précis où cette désagréable pensée pénétra dans mon esprit. Je dis : « En ce cas l'événement me « fut révélé à Paris, juste au moment où il se passa. » Et pour

1. *Phantasms of the Living*, vol. II, pp. 123-4.

la première fois je racontai ce qui m'était arrivé à Paris ce dimanche après-midi. J'avais à ce moment dix enfants à la maison. »

Il saute aux yeux du lecteur que le résumé trop bref donné plus haut des résultats obtenus dans la transmission de pensée et les six cas de transmission spontanée de pensée, que je cite, ne sauraient donner une idée suffisante de la quantité des preuves réunies par la Société. Dans les « Fantômes des vivants » seulement, il y a des chapitres entiers consacrés à des cas où des idées bien définies, sans importance spéciale, semblent avoir été transmises d'une personne à l'autre à de grandes distances. Il semble bien qu'on ne puisse échapper à cette conclusion : les cinq sens ne sont pas les seules voies par lesquelles la connaissance arrive à l'esprit. En d'autres termes, le chercheur semble acculé à la conclusion que la transmission de pensée et la télépathie doivent maintenant être classées parmi les faits scientifiquement établis. Quant à l'interprétation des faits, quant aux moyens par lesquels les notions sont ainsi transportées, ce sont là des questions qui appartiennent à une autre branche de cette recherche.

Bien que la valeur des preuves déjà réunies ne puisse être raisonnablement contestée, bien que la conclusion grandiose à laquelle ces preuves nous conduisent ne puisse être niée, il est extrêmement important que la quantité des preuves en faveur de la télépathie s'accroisse tous les jours. On peut combiner des expériences de tant de façons différentes qu'il est possible pour à peu près tous les groupes de personnes intelligentes d'en faire qui seraient d'une valeur réelle pour la science. Noter avec une scrupuleuse exactitude les conditions et les résultats au moment même, voilà le point essentiel pour que ces expériences aient de la valeur. La Société apprécierait beaucoup des rapports faits sur ces bases par des investigateurs sérieux.

Traduit par M. Sage.

EDWARD F. BENNETT,
Secrétaire Adjoint de la Société pour
les Recherches Psychiques de 1882 à 1902.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE

PAR M. F. W. CH. MYERS

(*Suite* [1].)

CAS IV. — M. KEULEMANS.

XVII. — J'ai connu personnellement et par correspondance M. Keulemans pendant dix ans. Plusieurs des cas cités dans les *Proceedings* lui sont dus. Dans le monde des naturalistes, il est connu comme dessinateur, et particulièrement estimé en ornithologie. On peut voir ses œuvres dans les *Proceedings* de la Société zoologique, dans le catalogue du Musée Britannique, dans l'*Ibis* (Journal de l'Union ornithologique), etc., etc. Il a illustré plusieurs monographies, et quelques gros traités. Voir l'article « Ornithologie » dans l'*Encyclopédie Britannique*, pages 13, 16, 17.

Santé. — Ma santé est excellente et l'a toujours été. J'ai eu autrefois la fièvre jaune sur la côte de Sierra-Leone; mais grâce à ma robuste constitution, je me rétablis, tandis qu'environ quarante pour cent des autres victimes moururent. J'ai eu aussi une fièvre rhumatismale. Mais, règle générale, je n'ai jamais aucune indisposition. Digestion parfaite, bon et profond sommeil, bonheur domestique, telles sont les faveurs

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings* S. F. P. R., vol. XI (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900, n°s 3 et 5 de 1901, n° 1 de 1903.

particulières de ma destinée. Peut-être, les « savants » français diront-ils que bien que mon état physique soit normal, mes nerfs ou mon cerveau peuvent être défectueux. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'anormal dans aucune de mes fonctions ou facultés. J'ai une très bonne mémoire pour les noms, etc., mais peu de facilité pour le calcul mental. J'ai une oreille et une mémoire musicales rares. Je connais environ vingt opéras par cœur, et pourrais reproduire les passages les plus frappants de près de 50 autres. J'aime passionnément l'*harmonie* en tous genres : sons, mouvements, couleurs et formes. Je m'intéresse beaucoup à la nature et suis continuellement en train de faire des observations et des expériences, et j'ai fait plus de 20.000 dessins originaux d'oiseaux et autres animaux. Tout cela ressemble beaucoup à des « vanteries », mais pour répondre à vos interrogations, il faut bien que je donne tous les détails qui peuvent avoir un rapport avec la question.

Visualisation. — [La faculté de visualation de M. Keulemans est très puissante, comme le montrant ses œuvres artistiques.] Je ne suis pas sujet aux illusions hypnogogiques, mais je rêve souvent d'une façon très nette de villes et de vues très belles. Je rêve rarement de quelque chose d'horrible; peut-être parce que je ne soupe pas, ou ne dîne pas tard.

Mode d'automatisme sensoriel. — Je peux quelquefois être averti de certains événements qui sont en train de se passer ou qui se sont déjà passés à distance, au moyen de ce qu'on appelle ordinairement la « clairvoyance ». Mais ma clairvoyance est passive; ce n'est pas ce que j'appelerai la clairvoyance *active* qui permet à certaines personnes de se mettre à la recherche d'événements ayant lieu autre part — par la cristal-vision, etc. Dans mes cas, il y avait quelque chose se passant autre part au même moment, *qui venait à moi*; et si j'en avais connaissance c'est que je m'étais mis inconsciemment d'abord dans un état pseudo-hypnotique.

Ma profession est celle d'un artiste scientifique. Je dessine beaucoup sur la pierre; et mes sujets sont surtout des oiseaux et autres animaux. Il m'arrive ainsi que l'œil d'un oiseau, pendant les lents progrès du dessin, est un point capital pour la concentration de l'esprit et, conséquemment,

pour son détournement du courant ordinaire de la pensée, sa distraction. J'ai remarqué que toutes les fois que de fortes impressions ont agi sur mon esprit, elles ont eu une tendance à se développer sous la forme d'une nette représentation mentale, aussitôt que mon regard et mon attention se sont concentrés sur l'œil que je dessinais; et que toutes les fois que je commençais à noircir l'iris, laissant le point lumineux comme la partie la plus en évidence, j'arrivais lentement à une espèce d'état de rêve. Le simple fait de dessiner un œil n'est pas suffisant pour me mettre dans cet état, car alors cela m'arriverait au moins une fois par jour, ce qui n'a pas lieu. Mais si une forte impression mentale s'empare de moi, je me mets à dessiner un œil, car je sais par expérience qu'une semblable impression veut dire que quelque chose s'est passé qui, pour ainsi dire, arrive à la portée de mon centre d'attraction mentale. Le dessin, alors, m'apportera les nouvelles, soit sous la forme d'une représentation vague, imparfaite, de la personne indiquée dans l'impression, soit sous la forme hallucinatoire, mais véridique de l'événement, tel qu'il vient de se passer, tant pour les personnes que pour ce qui les entoure. Quelquefois je ne peux pas obtenir la vision tout de suite; d'autres pensées, d'autres scènes interviennent. Mais quand je commence à me sentir engourdi, je sais que la vision viendra dans une seconde; et alors je perds ma conscience normale. Qu'il y ait en cet instant perte de conscience, je le sais par ce fait qu'une fois ma femme était dans la chambre en train de me parler et, ne recevant pas de réponse, crut que quelque accident m'était arrivé et me frappa sur l'épaule. La secousse me fit revenir à l'état de veille.

Exemple de télépathie. — L'été dernier, à Paris, il se présenta un cas que je classerai parmi les impressions vagues. J'eus d'abord l'idée nette que quelque chose de fâcheux arrivait à un de mes proches parents. Comme cette idée continuait à me tourmenter, j'eus recours à mon expérience de l'œil d'oiseau, et je vis ma femme et ma belle-mère se remuant avec précipitation dans ma chambre à coucher à Southend. Puis j'entendis ma fille, la petite Marie, crier; ce n'était pas un cri de douleur, mais plutôt de colère; il était environ

1 heure après midi. J'écrivis à la maison pour demander des détails et je mis la lettre à la poste à 4 heures. A 9 heures, j'étais avec mon ami à Montreuil, près de Paris. On finissait de dîner, et je me promenais dans le jardin, lorsque je vis, en une hallucination, sans avoir recours à aucune expérience, notre chambre à coucher, et la petite Marie profondément endormie. J'entendis mes garçons rire. Tout allait bien de nouveau à la maison, me disait le « message » télépathique. Deux jours après, ma femme m'écrivait que je ne m'étais pas trompé au sujet de l'état de la petite Marie. Elle avait été très malade pendant un jour, elle avait comme perdu connaissance par la présence de vers intestinaux; mais, vers 9 heures, après un traitement vigoureux, elle était mieux et commençait à dormir. Ainsi le message fut véridique pour ce qui concernait la personne; il y eut une erreur dans la visualisation de son entourage, puisque Marie n'avait pas été dans notre chambre à coucher, mais dans le « nursery ».

Exemples de clairvoyance. — Il y a trois ans, j'eus ce que je crois être une représentation véridique de faits actuels. Je vis mentalement une de mes tantes marchant dans une chambre, et pliée sur son côté droit, comme si elle souffrait. Je vis la chambre, et même le dessin du papier de tenture. Me servant alors du moyen que j'ai expliqué tout à l'heure, de mon œil d'oiseau, j'entrai dans la chambre, et je la vis justement comme je l'avais visualisée quelques moments auparavant, mais plus distinctement. La sensation ressemblait à un rêve, pas de la plus grande netteté. Mais je me réveillai, et je m'aperçus que je venais de perdre ma conscience normale.

J'écrivis à mon père, non pas pour lui demander si ma tante Marie était malade, mais simplement pour lui dire qu'elle l'était, comme si je l'avais appris par quelqu'un. En réalité, je n'avais pas vu cette tante, ni entendu parler d'elle depuis plus de vingt ans [1]. Mes parents ne l'avaient pas vue

1. Ceci est un des nombreux exemples que l'on peut citer pour montrer combien les spirites se trompent quand ils disent que la télépathie ne s'exerce qu'entre personnes particulièrement sympathisantes. Et il y en a de bien plus frappants encore.

N. D. T.

pendant plusieurs années. Mais elle mourut peu de jours après que mon père eut reçu ma lettre. Elle habitait un petit village du Brabant, et je n'avais jamais vu sa maison ; mais une de mes sœurs connaissait dans cette maison une chambre ressemblant bien à celle que j'avais décrite. Mon père n'a pas gardé ma lettre. Il rit quand on parle de clairvoyance, et trouve drôle que je pratique la « sorcellerie ».

C. — Il y a environ cinq ans, j'eus une expérience semblable. J'étais en train de dessiner un animal sur une pierre, et j'arrivai à l'œil quand je vis ma grand'mère assise dans sa chambre tricotant des bas. La même image revenait chaque fois que mon crayon repassait sur le même endroit de mon dessin, jusqu'à ce qu'enfin mon esprit quittant cette scène, je me retrouvais dans la chambre. J'avais vu par clairvoyance le dessin du tapis de table américain. Quelques années auparavant, j'avais bien en réalité été dans cette pièce. Deux jours après, mon frère écrivit que notre grand'mère était très malade, et ne se rétablirait probablement pas. Environ une semaine après cela, — tandis que je dessinais l'œil d'un animal, d'un oiseau, je crois — un air de la *Dame blanche* se fit fortement entendre à mon oreille. Je l'entendais tout à fait comme s'il était joué sur une boîte à musique, hors de ma chambre. Je me rappelai alors que ma grand'mère avait une horloge qui jouait cet air. J'entendis l'air vers 7 heures de l'après-midi, et ma grand'mère mourut environ 5 heures plus tard le même jour.

Je rappellerai que M. Keulemans a déjà donné dans les *Phantasms of the Living* cinq cas de coïncidence. Faisant allusion à l'un d'eux (*Proceedings,* XIV, p. 516, note), miss X faisait remarquer que M. Keulemans semble pouvoir obtenir des représentations nettes venant de la région inconsciente de son esprit, sans avoir besoin d'un cristal pour les mieux fixer. S'étant observé avec plus de soin sur ce point, M. Keulemans dit : « J'ai depuis découvert que tous mes cas de vision se produisaient quand j'étais en train de faire quelque espèce de travail, comme de graver une partie d'un dessin. »

Voici un autre cas, qui, quoique très ancien, est resté assez

net dans la mémoire de M. Keulemans pour pouvoir être résumé ainsi qu'il suit :

D. M. Keulemans, étant petit garçon, fut emmené un jour par son oncle pour une partie de pêche. Il y eut un malentendu pour l'heure et le jeune garçon, après avoir couru en toute hâte au bateau, s'y trouva avant les autres personnes de la partie. Il s'assit pour se reposer, la tête dans ses mains, et tomba dans une sorte de rêve ou de changement d'état de conscience. Il vit alors un homme qui lui était inconnu et qui essayait de frapper un poulet avec une canne, dans un sentier qu'il connaissait et où cet homme ne pouvait être vu ni entendu de personne : « Je l'entendis rire et remarquai qu'une boucle de ses cheveux, qui étaient longs et beaux, retombait sur sa figure et qu'il essayait de la rejeter en arrière. » Cet homme était, en réalité, un de ceux de la partie de pêche de son oncle et avait, en effet, quelques minutes auparavant, fait ce que le petit garçon avait vu. Il accusa celui-ci de l'avoir suivi et guetté, et d'avoir fait le tour par quelque autre chemin. Mais on trouve le pouls de l'enfant tranquille, et le batelier témoigna qu'il était resté là quelque temps.

Nous avons donc neuf cas, plus ou moins bien établis et tous d'un type à peu semblable, que M. Keulemans regarde comme certainement de la coïncidence.

M. Keulemans ajoute cependant, qu'entre les âges de 12 et 17 ans il avait presque journellement des cas d' « extase » qu'il croit avoir souvent contenu de la vraie clairvoyance, mais qu'il garda pour lui et qu'il essaya rarement de vérifier. Il a encore parfois de ces extases; et quelques-uns des cas où il n'y a pas de coïncidence serviront à faire connaître sa faculté aussi complètement que possible. Je résume une lettre du 11 janvier 1891 :

« L'année dernière, étant assis sur l'impériale de l'omnibus à Londres, je crus voir devant moi une araignée prête à s'élancer posée sur une planche dans l'ombre. Je la surveillais attentivement, m'attendant à la voir sauter, lorsque, chose étrange, tout s'évanouit, araignée et planche, et je me crus à Paris, rue Lafayette. Je passais près de l'Opéra, puis

rue du 4-Septembre, quand une personne réelle me fit une question et j'eus juste assez de présence d'esprit pour comprendre que c'était en anglais et je me trouvai, à ma grande surprise, à Mansion House. »

« L'hiver dernier, j'avais souffert d'une fièvre rhumatismale, et quoique au travail devant mon chevalet, je souffrais encore beaucoup. Mon esprit était lucide, mais avec une tendance à tomber dans cet état comateux où la vraie clairvoyance s'est souvent manifestée. Je cédai à cette tendance comme un sujet hypnotisé, et fixai volontairement mes yeux sur un point particulier de mon tableau, essayant alternativement différentes couleurs. Le *rouge* me donna mal à la tête, et il me fallut en éviter l'influence. Des taches très sombres n'avaient aucun effet. Alors la sensation de coma s'en allait jusqu'à ce que je fusse de nouveau occupé d'un endroit particulier ne demandant qu'un travail mécanique. Le bleu gris et le jaune clair m'ont paru les plus favorables à l'effet voulu. Je regardais avec une grande force d'attention une ligne vert bleu bordant une ligne grise, quand peu à peu je vis le tableau et ce qui l'entourait se recouvrir d'un brouillard qui s'éclaircit, et deux ou trois enfants grimpant sur une barrière m'apparurent. Ils étaient très indistincts, mais le paysage à leur droite devint très clair et beau. C'était une jolie cour de ferme que je reconnus pour l'avoir vue entre Southchurch et Wakering, dans l'Essen. J'étais *là*, aussi réellement que je suis en ce moment à mon bureau en train d'écrire — et même plus réellement que dans mon état normal, car toutes mes douleurs avaient disparu dans cette température bienfaisante, sous ce beau ciel d'été. Je me sentais parfaitement heureux, bien portant, et plus vigoureux qu'habituellement. Il me semblait que j'avais conscience de posséder beaucoup plus de connaissances des choses en général que dans la vie normale. Mais il n'y avait pas là de clairvoyance. Je voyais un paysage connu comme si c'eût été l'été, tandis que si j'avais été présent là-bas transcendantalement, j'aurais assisté à une scène d'hiver avec la neige tombant, car c'était un triste jour de janvier que j'avais cette vision. J'ai toujours pensé qu'il peut y avoir quelque affinité entre les conditions où l'on res-

sent des impressions non véridiques et celles où les impressions sont véridiques ou dues à la clairvoyance. »

Il est à remarquer que, dans ce cas, la sensation hallucinatoire envahissait l'être tout entier du percipient, lui donnant un extraordinaire sentiment de *bien-être*, et de connaissance approfondie de la réalité. Un cas semblable est cité par le professeur James (*Principes de Psychologie*, vol. II, p. 120) ; la personne en question ne se trouva jamais qu'une seule fois dans cet état d'extase et de bien-être. « Je venais de m'asseoir et je me mettais à lire avec intérêt la circulaire, quand il me sembla que je ne savais plus où j'étais, pendant une minute, et puis que je me trouvais sur le dernier étage d'une haute construction, très blanche, brillante et propre, avec une grande fenêtre, à travers laquelle je regardais un merveilleux paysage qui m'était entièrement inconnu. Je n'avais encore jamais eu un tel sentiment de l'infini dans la nature, je n'avais pas vu un tel déploiement de lumière, de couleur et de pureté. Quand je commençai à revenir à moi, pour ainsi dire, à me retrouver en ce monde, je me demandai pendant trois ou quatre minutes quel était le rêve, quelle était la réalité. Puis j'eus faiblement le sentiment que C (la ville où se trouvait le narrateur) était loin et dans l'ombre. Alors je fis cette réflexion : « Mais j'habitais ordinairement C', peut-être est-ce que j'y reviens ». Lentement C revint et je me sentis de nouveau à mon bureau. Tout ce que je venais d'éprouver avait été absolument délicieux — j'avais eu un tel sentiment de lumière éclatante, de clarté et de légèreté! »

Des cas semblables (j'en connais d'autres) ne doivent pas, je pense, être confondus avec les rêves ordinaires ; ni avec les cas où une série de rêves ayant lieu pendant le jour et d'abord volontaire devient peu à peu involontaire [1]; encore moins avec les sensations vagues et désagréables « d'être ailleurs » qui sont souvent un des éléments de l'aura épileptique. Ils se rattachent plutôt aux automatismes sensoriels discutés dans cette étude, et on se rappelle que Miss A. a souvent le sentiment qu'elle fait partie de la scène qu'elle

1. Voir Féré, *Pathologie des émotions*, p. 347.

voit. Mais le changement en sensation subjective rappelle plutôt les expériences du Dr Wiltse et de M. Bertrand [1] au moment où ils semblaient morts. Le nom qui convient le mieux pour ces états est celui d'*extase*, car ils impliquent une « extériorisation », une « sortie » du milieu environnant habituel, sensations corporelles aussi bien qu'objets matériels; et ils comportent ce sentiment vague de joie, de ravissement, qui, comme je l'ai fait remarquer autre part, semble l'accompagnement fréquent, mais inattendu, de ces profondes atteintes à la personnalité de l'état de veille. Il est évident que dans ces cas modernes et, pour ainsi dire, séculiers de l'extase, il ne faut pas nous attendre à trouver la couleur particulièrement théologique qui est, par exemple, celle du cas de sainte Thérèse.

Un exemple curieux du rapport qui existe entre ces extases et la télépathie nous est fourni par une expérience récente de M. Keulemans au moment même ou presque au moment de la mort de son père. Son père mourut à Rotterdam, à 3 h. 30 de l'après-midi, heure de Rotterdam, — 3 h. 12, heure anglaise, — le 29 août 1892. Cet événement fut précédé chez M. Keulemans par plusieurs phénomènes auditifs extériorisés (du type du Démon de Socrate) et par une vision symbolique, qui eurent un sens pour lui, mais ne sont peut-être pas assez définis pour pouvoir être cités comme preuves. Le 29 août, il fut averti que son père était dangereusement malade, et il comptait retourner à Rotterdam dans peu de jours; on ne prévoyait pas une fin immédiate. Le lundi 29 août, à 3 h. 10 après midi, à ma montre, tandis que j'étais dans le jardin avec une petite truelle à la main, j'eus tout à coup un sentiment étrange, comme une invitation du monde invisible à être *attentif*, à être préparé à quelque étrange événement. Je me redressai à cet appel, et je restai regardant une rangée de fèves d'été. Elles me paraissaient divinement belles; mon jardin me semblait magnifique. Je sentais l'influence de mon père. Si j'avais tenu ses deux mains et si je l'avais regardé dans les yeux, je n'aurais pas senti son influence plus forte-

1. *Proceedings*, vol. VIII, p. 180 et suiv.

ment. Mais je ne le *voyais* pas. Cela dura peut-être six secondes. Alors il me sembla que le jardin avait repris son aspect normal, et je sentis que l'influence avait cessé; et avec elle toutes les pensées tristes et sombres relatives à mon père qui avaient occupé mon esprit. « Cela veut dire que mon père n'est plus », me dis-je. Je notai alors l'heure (3 h. 10 après midi), je rentrai et je dis à ma femme ce qui venait de m'arriver. J'avais envie de télégraphier à mon frère en Hollande, mais j'y renonçai, mes parents auraient pu croire que je me servais de la mort de mon père comme sujet d'expérience.

Le lendemain, j'appris par mon frère que mon père était mort paisiblement à 3 h. 1/2 de l'après-midi le lundi.

Mme Keulemans confirme ce récit en ces termes : « Ce qu i précède, quant aux principaux points en question, est tout à fait exact. Mais je ne me rappelle pas du tout que mon mari m'ait dit que l'aspect du jardin lui avait paru plus beau qu'à un autre moment. »

Ici encore, nous avons ce qui a été remarqué si souvent : l'entière disparition du chagrin à partir du moment où l'ami qui quitte ce monde s'est pour ainsi dire emparé de l'esprit du survivant; l'association de la joie et de l'extase avec ces profonds soulèvements de la personnalité et l'enlèvement que nous appelons mort.

Je ne puis ici insister davantage sur ce sujet. Mais on peut encore faire une remarque sur les habitudes d'esprit de M. Keulemans, son genre d'intelligence, au point de vue de l'opinion qui voudrait faire de telles expériences un indice de « désintégration mentale », quelque chose qui s'approcherait de l'incohérence hystérique, ou du défaut de contrôle de la personnalité. Je prétends que bien qu'une faible personnalité puisse être sujette à ses désintégrations contre sa volonté, c'est la caractéristique aussi d'une forte personnalité de pouvoir se servir de ressources cachées, c'est-à-dire de changer son foyer de cristallisation avec plus de facilité qu'il n'est possible à un homme ordinaire. J'avais déjà émis cette idée à propos des différentes formes du génie, et je fais remarquer ici que M. Keulemans, dont l'esprit est vigoureux, vif et en

même temps très souple, possède également une puissance remarquable de mémoire, un don pour former et pour arrêter des associations de souvenirs. Ainsi, il a, à un plus haut degré que la très grande majorité des hommes, une tendance à continuer ses rêves d'une nuit à l'autre. Et, menant une vie très occupée, tantôt à Paris, tantôt à Londres, il a une tendance à avoir deux mémoires pour ces deux existences, et à oublier, quand il est à Paris, les incidents de sa vie de Londres. Cette tendance existe en chacun de nous jusqu'à un certain point; mais chez M. Keulemans, si elle n'était pas contrôlée, elle irait loin dans le dédoublement de la conscience. Il peut cependant, par un effort de volonté, la dominer complètement. Il n'y a donc pas de raison pour considérer cette particularité comme désavantageuse; il en résulte un débarras pour l'esprit des inutilités encombrantes et c'est là une des choses les plus nécessaires pour un homme occupé. A mon avis, par conséquent, l'histoire intellectuelle de M. Keulemans montre qu'un surcroît de connaissances chez un homme bien portant et bien doué peut être dû à une plus grande facilité de l'esprit à rester librement sur les frontières de la personnalité supraliminale, à changer le foyer de cristallisation mentale pour l'adapter â un changement dans le milieu environnant.

Les cas que j'ai cités jusqu'à présent viennent, presque sans exception, d'un cercle limité de personnes que je connaissais déjà indépendamment, et les expériences citées ont pour la plupart été faites à ma demande.

XVIII. — J'ajouterai quelques cas détachés de vision par le cristal qui semblent venir de témoins dignes de foi. Dans le premier cas, le voyant, maintenant marié à une Anglaise, m'est connu, et les témoins, le colonel Wickham et sa femme, la princesse de Cristoforo (dont j'ai fait la connaissance à l'occasion de la publication faite par eux dans le *Light* des incidents suivants), m'ont assuré que ces incidents, bien que jusqu'à présent les seuls dont le souvenir puisse être net, pouvaient être mis en parallèle avec plusieurs autres ayant eu lieu à l'époque où Ruth possédait le pouvoir qui semble maintenant l'avoir quittée. Elle n'a jamais été en aucune

façon une clairvoyante professionnelle et elle est, autant que je peux en juger, une personne digne de foi. La valeur du cas suivant, cependant, ne vient pas de la qualité du témoin, mais du souvenir gardé, par le colonel Wickham et sa femme, d'incidents qui eurent un caractère très défini, même en supposant des erreurs de mémoire pour les détails.

M-54

« Au commencement du printemps de l'année 1885, j'habitais Colaba avec mon mari, major de l'Artillerie royale. Colaba est une station d'Artillerie royale, et se trouve à environ deux milles de Bombay. Depuis quelque temps j'étudiais le *Magnétisme animal* de Gregory. Ce sujet ayant une séduction particulière pour moi, j'avais fait quelques expériences, plus ou moins réussies, sur divers serviteurs (Indiens pour la plupart) de mon établissement. Sur une fille de demi-caste, nourrice de mes enfants, je possédais une grande influence, et souvent je magnétisais un grand verre d'eau où je la faisais regarder, et je pouvais ainsi apprendre ce que faisaient mes amis à distance.

Cette fille n'était pas une indigène ignorante, mais une jeune femme bien élevée, sachant lire et écrire, qui parlait anglais presque aussi bien que moi-même, car elle avait été à l'école protestante de Belgaum. Plusieurs des choses qu'elle m'a dites, j'ai découvert depuis qu'elles avaient en effet eu lieu ; les autres, je n'ai encore pas été à même de les vérifier.

Un jour, lord Reay devait le matin arriver à Bombay; l'Artillerie royale que mon mari commandait, ainsi que les autres troupes européennes en quartier à Colaba, avaient l'ordre de garnir les abords du débarcadère à Apollo Bunder, les officiers devaient être en grand uniforme. Nous étions encore à table pour le déjeuner quand mon mari appela son ordonnance pour lui dire d'aller chercher son uniforme et de le préparer. L'homme revint bientôt, et, avec un air égaré balbutia, en faisant des salamalecs à son maître: « Sahib, moi pas pouvoir trouver le ceinturon-gibecière ».

« Ne dites donc pas de bêtises, vous êtes donc aveugle comme une chauve-souris? » grommela le major, qui, se

levant avec impatience, se dirigea vers son cabinet de toilette. Bientôt après je l'entendis pousser une exclamation de colère. Je compris qu'en effet il ne trouvait pas la gibecière et ensuite que, furieux, il accusait chacun de ses serviteurs de la lui avoir prise. Des cris pitoyables : « Pas moi, Sahib, moi très brave homme, moi pas voleur ! » remplissaient l'air. Le baragouin, les cris de terreur, les huées, étaient assourdissants. Mon mari revint dans la salle à manger. « Voilà maintenant, dit-il, une bien bonne occasion d'éprouver la clairvoyance de Ruth. Faites-la venir ici, et demandez-lui de retrouver ma ceinture. » J'appelai Ruth qui était pâle et toute tremblante, se figurant peut-être que nous la soupçonnions d'être le voleur.

Quand je lui expliquai ce que nous lui demandions, elle commença d'abord par s'excuser, déclarant que ses camarades, les serviteurs, ne lui pardonneraient jamais, si le voleur était découvert grâce à elle. J'apaisai ses craintes en lui promettant que si elle voyait la figure du voleur dans le verre d'eau, elle ne le dirait qu'à moi ; que je ne dirais rien au Sahib, que je parlerais moi-même au voleur et que quand il aurait rendu l'objet perdu je lui pardonnerais, que je ne ferais pas savoir à mon mari qui avait dérobé la ceinture.

Ayant rempli un verre d'eau, et placé ma main gauche au-dessus, tandis que de la main droite je faisais des passes, je dis à Ruth d'y goûter. « C'est assez amer, je crois », me dit-elle. « Si Sa Seigneurie veut bien me magnétiser, je crois que je peux voir maintenant. » Il n'est peut-être pas inutile de noter ici que toujours Ruth déclarait que l'eau magnétisée acquérait une saveur amère après mon opération. Souvent j'ai magnétisé un verre d'eau et placé à côté un autre verre en tout semblable en apparence. J'appelais alors Ruth et lui demandais lequel avait été magnétisé, lequel n'avait pas été touché ; elle goûtait aux deux et invariablement découvrait la différence. Chose étrange également, quand j'achetai un aimant puissant (pensant que peut-être il aurait plus de force magnétique que ma main), Ruth refusa de regarder dans l'eau ainsi magnétisée, déclarant qu'elle y voyait des flammes, et qu'elles s'élevaient comme si elles voulaient lui brûler la

figure. C'est en vain que j'essayai de la détromper, — elle devinait toujours quel était le « verre condamné », comme elle disait.

Je continue, après cette digression longue mais assez utile. Voilà donc Ruth prête à regarder dans le verre. Elle pencha sa tête au-dessus, et resta quelques secondes sans rien dire. « Pouvez-vous voir quelque chose, Ruth? » dis-je enfin. — « Non! Seigneurie, rien. » — « Cherchez le voleur », commandai-je avec force, en faisant de nouvelles passes sur sa tête et sa nuque; mais tout était inutile. Ruth persistait à dire qu'elle ne voyait rien. Je commençai à croire qu'elle était une farceuse et qu'elle m'avait toujours systématiquement dupée.

Soudain il me vint une idée. Nous allions essayer autrement. « Ruth, dis-je, cherchez quel est le dernier jour où le Sahib a porté pour la dernière fois sa ceinture. » Silence encore. Puis : « Je vois le Sahib », dit la fille comme en rêve. « Il s'habille, il met son uniforme, il met sa ceinture. Ah! il a quitté la chambre. » — « Suivez-le », dis-je avec force. — « Le Sahib monte sur son cheval, il part à cheval. » — « Ne le quittez pas un moment », criai-je. — « Ah! mais il va si vite. Je suis fatiguée », dit la fille respirant convulsivement. — « Allez toujours. » — Le Sahib est avec d'autres sahibs, et il y a beaucoup de soldats et de monde. C'est un grand Tomasha. Quelque grand personnage va partir. Ils sont tous près de l'eau. » — « Alors restez là, dis-je, mais ne perdez pas de vue le Sahib. » — Elle ne dit plus rien pendant un instant, puis : « Le Sahib est allé dans une grande maison près de l'eau. Il entre dans un cabinet de toilette. Il change d'habits, tout son uniforme est mis dans sa boîte de fer-blanc, mais la ceinture est restée. Elle pend à un porte-manteau dans le cabinet de la maison près de la mer. »

« Le Yacht Club! » s'écria mon mari. « Patilla (son ordonnance), envoyez quelqu'un de suite voir si la ceinture est restée là. »

Patilla salua et se retira, suivi par le reste des serviteurs. « Cela m'étonnerait, murmura mon mari devenu rêveur, si vraiment je l'ai laissée au Yacht Club. Le dernier jour que

je l'ai portée c'est quand lord Ripon est parti pour l'Angleterre. »

« Nous allons bientôt le savoir », dis-je triomphalement. « Pour moi du moins, je ne doute pas qu'on ne la trouve là. »

Le messager revint aussi vite qu'il était possible. Des pas précipités et un concert de baragouinages me convainquirent d'avance du résultat de sa course. Tout haletant, il grimpait l'escalier, tenant bien haut la ceinture au-dessus de sa tête. Il l'avait trouvée, comme Ruth l'avait vue, dans la maison près de la mer, pendue à la patère, dans le cabinet du Yacht Club.

Ruth ne pouvait avoir aucune idée de l'endroit où la ceinture était restée. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était à mon service, elle était entrée chez moi longtemps après le départ de lord Ripon de Bombay.

Au printemps de la même année j'avais été très intéressée par un tournoi de polo qui devait avoir lieu à Meerut.

Un de mes bons amis devait y prendre part, et comme il lui était arrivé quelquefois de tomber de cheval quoiqu'en réalité il fût un cavalier de première force et un excellent joueur, j'avais plutôt un sentiment de crainte à son sujet. J'appelai encore Ruth à mon aide. Nous nous enfermâmes dans ma chambre, et je magnétisai l'eau comme d'habitude, Ruth me demandant seulement de mettre un morceau de papier brun sous le verre d'eau parce qu'elle verrait mieux de cette manière.

Elle entoura le verre avec ses mains pour arrêter la lumière. « Allez à Meerut », dis-je avec fermeté.

Après avoir impatiemment attendu pendant environ dix minutes, Ruth dit : « J'y suis. »

« Trouvez le Seigneur », dis-je, donnant le nom de mon ami. — « Je vois un homme grand, brun, habillé en bleu et blanc ; il a une légère moustache noire, et il est maigre avec de grands yeux méchants. »

« Suivez-le et dites-moi comment il manœuvre. »

« Il manœuvre très bien ; mais c'est l'autre parti qui gagne. Ah ! » s'écria-t-elle avec compassion, « un monsieur a été mordu par un cheval à la jambe. Il souffre beaucoup. »

« Pas mon ami ? » demandais-je anxieusement.

« Non! pas l'ami de Sa Seigneurie : c'est un beau gentleman à la figure rouge avec des cheveux très blonds. »

« Demandez son nom », dis-je, fixant mes yeux avec toute ma force d'attention sur elle et exerçant ma volonté à son plus haut degré.

« Je ne peux pas; comment pourrais-je? » dit-elle d'un air indécis.

« Faites ce que je vous dis », répondis-je impérativement.

« Je lui demanderai son « syce », si vous pouvez me rendre visible à lui. »

J'essayai de toutes mes forces. Peine perdue!

« Attendez! J'entends son nom, c'est le capitaine. — »

Je bondis presque hors de ma chaise tellement j'étais contente. Mon ami, pensais-je, elle pourrait l'avoir reconnu d'après sa photographie; mais cet autre, elle ne l'avait jamais vu, elle ne l'avait jamais entendu nommer. En réalité, je n'avais jamais pensé à lui depuis que j'avais quitté la station de campagne où la batterie de mon mari et son régiment avaient campé auparavant.

Je ne me rappelle plus maintenant quel parti gagna le tournoi, cinq grandes années s'étant écoulées depuis; mais je me rappelle bien ceci : Quand mon mari revint le soir, je lui demandai s'il avait des nouvelles du tournoi. « Non, dit-il, nous n'en aurons pas avant demain. »

« Je peux cependant vous en donner, dis-je. Ruth affirme que le capitaine X. du 17[e] lanciers a été mordu à la jambe. Y. va bien quoique, d'après Ruth, nos amis ont perdu. » Mon mari se mit à rire : « Nous verrons demain si Ruth a encore raison, » dit-il.

Il raconta aux officiers du mess mon dernier « verre-télégramme », comme ils appelaient cela, et je crois qu'on plaisanta avec beaucoup d'entrain ma crédulité. Mais rira bien qui rira le dernier. Les télégrammes du lendemain prouvèrent que l'histoire de Ruth était parfaitement correcte dans tous ses détails[1].

1. Il n'y a pas là de preuve absolue de véritable lucidité, c'est-à-dire de connaissance des événements directement sans l'intermédiaire d'un

Bientôt après, un ami de mon mari vint nous voir. Ce monsieur était le magistrat du cantonnement à Assigurgh. Mon mari lui parlait de Ruth et de ses étranges facultés, quand il me demanda si je voyais quelque inconvénient à ce qu'il s'en servît pour retrouver quelque chose de précieux qu'il avait perdu.

« Je dois vous dire, pourtant », me dit-il, « que je suis tout à fait sceptique; et il me faudra une forte preuve pour être convaincu. » Je me sentis un peu blessée; car si la fille était une farceuse, j'étais une dupe ou pire encore. J'envoyai chercher Ruth qui fut aussi indignée que moi. D'abord elle refusa nettement d'accéder à la demande du Seigneur, mais j'insistai pour lui faire comprendre que notre honneur à toutes deux était en jeu et elle finit par consentir de mauvaise grâce. Après les préliminaires d'usage, M. la questionna par mon intermédiaire.

« Allez à Assigurgh et décrivez ma chambre à coucher. » Elle le fit assez correctement, et il en convint tout de suite.

« Maintenant, dites-moi ce que j'ai perdu. »

« Je vois une boîte, pas très grande. Elle est en fer-blanc; elle contient de l'argent et un rouleau de papiers. » !

« C'est bien cela, » s'écria le major étonné. « Maintenant, dites-moi où est cette boîte maintenant. »

« Elle est dans une petite chambre. Dois-je l'ouvrir? »

« Oui, et dites-moi ce qu'il y a dedans. »

Elle se tut quelques instants.

« Des papiers seulement, Seigneur, l'argent n'y est plus. »

« Décrivez-moi l'homme qui l'a pris. »

« Il n'est pas là, la chambre est vide. »

« Cherchez-le. »

« Il est dans la chambre de Sa Seigneurie. C'est un petit homme brun avec une figure agréable; son habit est blanc; il a un « cummerbund » écarlate, et un turban écarlate et or. Il a une cicatrice à la main gauche. »

esprit humain, puisqu'on peut dire que Ruth était entrée en communication télesthésique avec l'ami de la dame et que c'est dans l'esprit de celui-ci qu'elle a lu le nom du capitaine (après y avoir trouve le renseignement de l'accident). N. d. T.

« Mon sommelier, par Jingo! L'homme que je soupçonnais aussi! » s'écria le major.

Quelques jours plus tard, quand le major, retourna à Assigurgh, il m'écrivit et me dit qu'il avait retrouvé la boîte chez son serviteur, dans sa cabane; mais elle ne contenait plus les papiers. Elle était vide. C'était la seule chose qui ne fût pas exacte dans les renseignements de Ruth.

J'en conclus qu'elle avait vu la boîte avant que les papiers en fussent retirés. J'ai constaté souvent qu'elle ne semblait pas avoir une notion nette du *temps*, au sujet des événements *passés*, bien qu'elle décrivît les faits actuels assez exactement.

Une autre fois je perdis un morceau de satin rose pâle brodé d'argent. On ne pouvait le trouver nulle part. Je me refusais à croire qu'il eût été pris par quelqu'un de mes serviteurs, car ils m'étaient dévoués, et étaient à mon service depuis longtemps, excepté mon *Dizec*[1]. Je ne pouvais le soupçonner de l'avoir pris, car jamais, dans aucune occasion, à ma connaissance, il n'était entré dans mon appartement.

Cependant, grâce à Ruth il fut découvert, et rendit l'objet; ensuite il répandit le bruit que j'étais une sorcière quand il sut comment son vol avait été découvert. »

Dans ce cas, comme on l'aura observé, les visions sont du type rétrocognitif. L'incident qui suit est de la même classe; je le cite d'après un récent article de la *Contemporary Review* intitulé « Trace » et signé du pseudonyme de « J. M. Soames ». Son auteur, je suis autorisé à le dire, est le major Schreiber, officier en retraite, que je connais.

M. 55

Nous convînmes d'un après-midi pour nos expériences avec le cristal, et après le thé nous nous mîmes à l'œuvre. Nous fîmes asseoir ma femme dans un fauteuil bien confortable et les lumières furent baissées, non pas éteintes, mais baissées de manière à ne pas éblouir et pourtant à laisser

1. Un tailleur indigène.

voir distinctement tout ce qu'il y avait dans la chambre. Je l'endormis et lui donnai le cristal. L'effet fut instantané. Elle commença de suite à parler et dit :

« Oh! quelles ravissantes fleurs, quel parfum! » et elle se mit à aspirer l'air, comme si elle sentait l'odeur des fleurs. Je lui demandai alors où elle était. Elle répondit : « Je suis dans le plus charmant jardin que j'aie jamais vu. Ce n'est pas en Angleterre. Je suis sur un large chemin; d'un côté est une haie d'azalées blanches, et de l'autre d'azalées roses. Elles ont environ six ou sept pieds de haut; entre ces haies et le chemin, il y a de larges plates-bandes, où sont plantées ces fleurs qui embaument. Partout dans le jardin il y a de beaux arbres, tels que je n'en ai encore jamais vu; et au bout du chemin il y a une petite maison noir et or avec un petit homme bizarre assis dehors. »

Je lui donnai l'ordre de se rappeler ce rêve quand elle s'éveillerait et il y a une suite à cette histoire que je raconterai plus loin.

Elle continua : « Je vois maintenant une petite boutique à la jonction de deux rues, avec une porte s'ouvrant sur chaque rue. Au milieu de la boutique il y a une vitrine comme on en voit chez les bijoutiers. Il y a un homme grand, ressemblant beaucoup à un Juif, avec une longue barbe noire. Il marchande avec un autre homme. »

« Quel est cet autre homme? » demandai-je.

« Il est de taille moyenne, il a des cheveux gris, une moustache, une figure commune. Je le connais. Je l'ai vu, mais je ne peux pas vous dire son nom. Le drôle de petit homme est descendu du jardin et est assis dehors. Il semble très intéressé à ce qui se fait dans la boutique. »

Suivent quelques autres détails que je ne me rappelle pas. Je lui demandai alors :

« Pouvez-vous décrire la situation de la ville où se trouve la boutique? »

« La ville est un port de mer, au bord d'une grande baie. Les côtes semblent se rejoindre presque à l'entrée du port. Du côté de la terre la ville est entourée de montagnes couvertes presque jusqu'aux sommets de la plus luxuriante végétation. »

Il y eut une pause, puis elle continua : « Je suis à bord d'un bateau. L'homme que j'ai reconnu y est aussi. Oh! quelle horrible tempête! Le bateau roule terriblement. Je ne peux pas continuer. Il faut que j'aille me coucher. Je me sens si mal. »

Ma femme manifesta tous les symptômes du mal du mer, et comme je craignais une véritable réalisation du mal imaginaire, je l'éveillai, pensant que nous avions obtenu assez de renseignements pour ce que nous voulions.

Le membre de la société qui avait apporté le cristal, le rapporta le lendemain à son propriétaire, qui était l'homme aux cheveux gris et à la moustache et il lui dit ce que nous avions obtenu le soir. Il dit à notre ami le nom de la ville[1]; et bien que celui-ci ne voulut pas avouer la vérité de l'histoire, il était aisé de voir que l'information que nous avions obtenue était vraie dans tous les détails. Il est très ennuyeux d'avoir affaire à ces gens-là.

La suite de la première histoire est que ma femme et moi nous pûmes un jour, quelques mois plus tard, visiter un des grands musées de Londres. Je regardais une vitrine de curiosités, et ma femme s'était un peu écartée de moi, quand je l'entendis s'écrier :

« J'ai été ici : je connais très bien cet endroit. C'est là que le petit homme était assis et voici la petite maison noir et or. »

«Quelle bêtise dites-vous là? » répondis-je. « C'est impossible! »

Mais je me rappelai l'expérience avec le cristal, et en allant voir ce que ma femme regardait, je constatai que c'était un modèle du jardin de la ville où notre ami aux cheveux gris avait avoué qu'il s'était procuré le cristal[2].

1. N'est-ce pas plutôt l'ami qui dit le nom de la ville au membre de la société? Car celui-ci ne pouvait l'avoir deviné d'après la description sommaire de la voyante.

2. Ce récit est malheureusement bien incomplet. Il n'est pas dit ce qu'était le « drôle de petit homme » ni « la maison noir et or ». Mais de toute façon il semble bien que le cas soit uniquement un cas de lecture par la dame des pensées de l'ami aux cheveux gris qui connaissait le jardin et tous les détails donnés par la voyante. Quant à la reconnaissance du jardin en voyant le modèle du musée, elle peut venir de ce que la dame avait lu inconsciemment (peut-être même consciemment) le nom de la ville à côté de ce modèle. N. d. T.

XIX. — J'en ai peut-être dit assez maintenant pour persuader le lecteur que la clairvoyance par le cristal, qui a été si longtemps regardée comme une méprisable superstition, peut en réalité être utilement employée comme une méthode empirique pour évoquer du moi subliminal, une quantité de scènes — très inégales, il est vrai, en valeur — mais dont quelques-unes au moins semblent impliquer une extension télépathique ou clairvoyante de l'intelligence ordinaire.

Dans sa forme la plus générale, ce que nous apprend l'automatisme sensoriel c'est que nos sensations d'origine centrale peuvent nous renseigner sur le monde extérieur aussi exactement que nos sensations d'origine périphérique. Des perceptions internes nées d'excitations sensorielles évidentes. sont, bien entendu, tout à fait aussi normales que des perceptions extérieures causées par des excitations périphériques. Je prétends ici que ces perceptions internes peuvent nous donner des connaissances que la perception extérieure ne pourrait jamais obtenir. On peut, cela va sans dire, répondre que cette soi-disant extension de l'intelligence ordinaire est un ramassis d'erreurs, de trivialités qui ne peuvent jamais rendre des services pratiques, et que, telle qu'elle est, quelques individus favorisés seulement peuvent espérer l'obtenir. « Est-il raisonnable, demandera-t-on, d'attribuer tant d'importance à des phénomènes extrêmement rares et complètement inutiles ? » Je réponds qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que les phénomènes soient rares, et qu'il y a un avantage réel à ce qu'ils soient inutiles. J'essaie de découvrir les limites extrêmes des facultés humaines; et j'ai déjà essayé de définir et d'unifier cette enquête expérimentale faite sans ordre, — par une vaste hypothèse, — à savoir l'hypothèse que l'évolution dont l'homme est le résultat n'est pas seulement une évolution terrestre, mais cosmique; et que nos facultés supraliminales, nos facultés spéciales de sentir ne sont qu'une sélection parmi celles que nous possédons virtuellement, — une sélection déterminée par l'histoire de notre race terrestre et les capacités de la matière organique. Mon but sera donc atteint si je peux montrer la probabilité que çà et là dans l'humanité nous découvrons des pouvoirs que l'évolu-

tion terrestre, telle que nous la concevons, ne peut absolument pas avoir produits. La rareté de ces pouvoirs n'est pas un obstacle à ma théorie, si nous en trouvons seulement des exemples suffisants pour nous rendre certains qu'ils existent. Personne ne supposera que sur des points si fondamentaux, nous, hommes, nous sommes construits sur des plans différents.

Ainsi, si des pouvoirs en un sens si transcendants ne peuvent être, à un point de vue terrestre, ni gouvernables, ni effectifs; si le ballon indirigeable des facultés supernormales peut pratiquement rendre moins de services réels que le pauvre bidet du sens commun; — c'est certainement justement là l'indication qu'il me faut pour montrer que ces facultés n'ont pas été développées sur terre par la lutte pour l'existence terrestre mais doivent plutôt dater de quelque évolution précédente et esquisser quelque évolution future; de même que les organes rudimentaires de la larve indiquent qu'elle est née de quelque insecte volant et qu'elle doit un jour prendre cette forme. Et de même que nous usons d'artifices pour développer nos perceptions extérieures ou optiques, de même nous devons user d'artifices pour développer nos perceptions internes. Pour parler d'une manière qui semblera paradoxale, l'œil n'est pas notre seul instrument de vision et le monde qui nous entoure n'est pas tout ce que nous voyons.

XX. — Que l'on me permette d'expliquer ce que je veux dire par une courte revue des formes de vision que nous connaissons, arrangée de manière à montrer les deux lignes divergentes de perception visuelle; l'une tendant vers le dehors, l'autre vers le dedans, mais toutes deux partant d'une faculté de perception dont je dois placer vaguement le siège primitif ou central dans « le cerveau ».

A. Le groupe tout entier des synesthésies, dont l'audition colorée n'est que le membre le plus remarquable, se trouve pour ainsi dire sur la ligne de division des deux versants : perceptions externes, perceptions internes. Je parle des synesthésies des sens spécialisés, des réponses données par un sens à une excitation capable d'agir sur l'organe terminal

d'un autre sens seulement. Il semble que nous ayons là une sorte de vestige de cette sensibilité non différenciée dont nous supposons que nos sens actuels sont les formes spécialisées dans le cours de la lutte pour l'existence. Et ces répercussions ou irradiations de sensibilité, quand elles prennent une forme visuelle, — je n'ose dire *optique*, — dans les chromatismes de l'audition colorée, c'est à peine si elles méritent le nom de phénomènes purement mentaux. Car chez certains sujets elles semblent être déterminées avant la naissance et précéder toute mentalité consciente. Et d'un autre côté nous ne pouvons les classer exactement parmi les visions externes, puisqu'il est probable que chez d'autres individus elles ne se développent que comme des résultats d'associations mentales. Comme je l'ai déjà dit, le mieux serait de les appeler simplement *entencéphaliques* — par analogie avec *entoptiques* — puisqu'elles semblent dues à quelque chose dans la structure du cerveau un peu comme les perceptions entoptiques sont dues à quelque chose dans la structure de l'œil.

B. De ces photismes entencéphaliques, la transition est facile aux formes tout à fait intérieures de vision entoptique, — à ces jets de lumière qui suivent l'électrisation du nerf optique. Tout à côté nous placerons les phosphènes causés par la pression du nerf optique ou l'irritation de la rétine. Ensuite les figures de Purkinje ou ombres jetées par les vaisseaux sanguins de la couche moyenne sur la couche bacillaire de la rétine. Enfin les *muscæ volitantes*, ou ombres produites par les mouvements de l'humeur vitreuse sur la couche fibreuse de la rétine.

C. A mi-chemin entre la vision entoptique et la vision ordinaire externe nous pouvons placer les *post-images*, qui, quoique perceptibles les yeux fermés, présupposent une excitation préalable de la rétine venue de l'extérieur.

D. Ensuite vient notre vision ordinaire du monde extérieur qui est poussée à son plus haut degré d'externalité par l'emploi de moyens artificiels pour aider la vue. Celui qui regarde les étoiles avec un télescope utilise ses organes terminaux au plus haut point possible pour l'homme.

E. Et maintenant nous arrêtant encore sur le versant de la

vision entencéphalique, considérons de là les formes de vision virtuellement indépendantes de l'œil; elles peuvent persister après la destruction de l'œil, si l'œil a fonctionné seulement quelques années, de manière à donner une éducation visuelle au cerveau. En réalité nous ne connaissons pas complètement les limites de cette indépendance et nous ne les saurons qu'en examinant plus complètement qu'on ne l'a encore fait les personnes intelligentes aveugles. Et nous ne pouvons pas non plus dire avec certitude jusqu'à quel point, chez une personne qui voit, l'œil est à son tour influencé par le cerveau. Je n'irai pas imaginer quelque « courant rétrograde » du cerveau vers la rétine, pas plus que je n'ai voulu employer d'expression plus spécifique que « cerveau » pour désigner le siège primitif de la vue. L'ordre présenté ici est psychologique et l'on peut l'adopter sans empiéter sur le terrain physiologique.

Nous pouvons prendre l'*image-souvenir* comme le type le plus simple de la vision interne. Ces images, comme on le comprend ordinairement, ne nous procurent pas de nouvelles connaissances; elles conservent les acquisitions dues aux regards jetés par notre conscience sur le monde extérieur. Dans leurs formes spontanées les plus simples, elles sont les conséquences *cérébrales* de la vision externe, tout à fait comme les post-images sont ses conséquences *entoptiques*. Et nous avons vu que, dans quelques cas, ces deux classes de vision se confondent. Mais, nous avons vu aussi que dans l'emmagasinage cérébral des impressions un élément entre habituellement qui est totalement absent de l'emmagasinage fait par la rétine seule, à savoir un élément psychique, — un réarrangement ou une généralisation des impressions reçues par la rétine.

F. Et par cette transition imperceptible nous passons des *images-souvenirs* aux *images-imaginées*, recombinaisons volontaires ou involontaires des impressions rétiniennes. Celles-ci, bien qu'elles ne nous apportent pas de nouvelles constatations de faits extérieurs, nous apportent cependant de nouvelles *idées*, de nouvelles explications de faits observés, bref, la plus grande partie de notre pouvoir de contrôle sur la

nature. Parmi les phénomènes les plus nets et les plus particuliers de cette classe, nous rangeons les *illusions hypnagogiques* et quelques-unes des hallucinations des malades.

G. Pour la génération précédente, c'est ici que seraient terminées nos catégories de visualisations internes, c'est là que s'arrête notre conscience ordinaire; et nous serions tentés de dire que Watt couché sur son lit dans une chambre obscure et concevant la machine à vapeur, est un exemple de la limite extrême à laquelle la visualisation interne peut arriver.

Mais un peu de même que des artifices physiques peuvent venir en aide à la vision interne et nous montrer par le moyen du téléscope et du microscope des objets extérieurs qui étaient visibles par leur nature propre, mais que nos organes grossiers ne pouvaient atteindre, de même un artifice psychologique est venu à notre aide et nous a montré des images intimes, capables de se présenter visuellement, mais que notre grossière conscience supraliminale ne peut atteindre. Nous arrivons aux visualisations *subliminales*, rendues supraliminales par diverses méthodes empiriques.

Le cas le plus simple est celui de la suggestion post-hypnotique. On dit au sujet, mis en état de trance, de voir un chat quand il s'éveillera, et il le voit, sans se rappeler la suggestion, ou sans savoir d'où vient réellement le chat. Nous avons là une simple image subliminale appartenant à la classe des images imaginées, mais augmentée en intensité, et changée en importance psychologique par le fait de son passage d'une couche de la personnalité à une autre. Elle est devenue ce que j'ai appelé un *message*; une nouvelle notion (en ce cas fictive) introduite dans le courant ordinaire de la vie éveillée, mais ne venant pas directement du monde externe. Ou bien, si vous voulez, supposez qu'un chat réel a été montré au sujet en trance, et que ce chat lui est rappelé sous forme d'hallucination, post-hypnotique. Voilà une image-souvenir — une notion réelle — introduite dans la vie ordinaire à l'état de veille, mais ne venant pas directement du monde extérieur. Cette image a été emmagasinée cérébralement dans un compartiment différent de celui où les souvenirs de

la vie ordinaire sont emmagasinés, dans un compartiment dont la clef ne peut être tournée (par le sujet lui-même ou par son hypnotiseur) que durant l'absence temporaire du moi supraliminal. Et si la rétine sert dans la perception de ce chat hallucinatoire, elle obéit à un courant rétrograde, à une impulsion venant non du dehors mais du dedans.

H. Cette dernière classe de visualisation, si importante et jusqu'à présent imparfaitement comprise, forme, je le répète, la plus récente addition aux catégories de visions que la Science établie reconnaît. Mais pour la catégorie suivante j'espère avant peu obtenir que son existence soit reconnue. Je fais allusion à cette classe de visions qui ne sont pas seulement subliminales comme origine, mais *hypermnésiques* comme contenu. Dans ma dernière étude sur « les rêves hypermnésiques », et dans l'étude présente, j'ai essayé de montrer que le rêve ainsi que la vision par le cristal apportent parfois dans la conscience supraliminale des faits visuels qui certainement n'avaient pas été observés par le moi supraliminal, bien qu'ils aient été dans le champ de la vision ordinaire. Un cas typique de ce genre se présente quand quelqu'un cherche une bague, ne la trouve pas, et voit ensuite en rêve l'objet à la place où il l'a cherché en vain — et finalement le retrouve à cet endroit. Dans ce cas, la bague s'est trouvée dans le champ de la vision, mais n'a probablement pas été remarquée par le moi supraliminal. Elle l'a cependant été subliminalement et le rêve ou la clairvoyance par le cristal apporte à la surface cette connaissance cachée. A cette classe appartiennent aussi beaucoup d'hallucinations spontanées.

J. J'ai dit que cette faculté hypermnésique, bien qu'elle ne soit pas encore communément admise, le sera cependant, suivant moi, avant peu; car elle n'implique rien qui puisse être considéré comme très improbable *a priori*.

Mais de cette catégorie nous glissons presque insensiblement dans une autre qui nous conduit bientôt à des nouveautés d'un genre plus étonnant. De l'hypermnésie nous passons à l'hyperesthésie; et les visualisation hyperesthésiques ne se distinguent bientôt plus de la clairvoyance.

Ainsi j'ai parlé de cas où quelque message subliminal arri-

vant dans un rêve ou par le cristal, présente au moi supraliminal une image d'un objet qui bien qu'il n'ait jamais été remarqué « consciemment » est cependant venu dans le champ de la vision ordinaire. Mais nous avons aussi vu qu'il y a des cas où l'objet ainsi dépeint subliminalement *n'est pas* venu dans le champ de la vision ordinaire. Jusqu'à un certain point, nous pouvons expliquer cela en supposant que quelque hyperesthésie comme on en remarque souvent dans le sommeil hypnotique peut être habituelle daus la conscience subliminale. Mais cela ne nous mènera pas loin. Il arrive un moment où nous ne pouvons plus expliquer les perceptions à distance par une excitation de nos organes terminaux, et où nous sommes obligés de revenir à l'hypothèse de la télesthésie [1] au lieu de l'hyperesthésie, et d'attribuer la connaissance supernormale à quelque faculté centrale de perception, sans doute d'un genre moins spécialisé. Bref, nous arrivons ici à la *clairvoyance* dont quelques exemples sont donnés dans la présente étude et surtout dans les articles de Mme Sidgwick, *Proceedings*, vol. VII, p. 30 et p. 356.

K. Il est évident que quand nous sommes arrivés à cette faculté de perception généralisée, nos séries des *formes de vision* sont closes. Précisément de même que lorsque nous suivons le développement de la sensibilité dans le sens de l'extérieur, nous voyons de plus en plus la *spécialisation* se produire, de même quand nous allons vers l'intérieur nous arrivons de plus en plus à la *généralisation*. C'est-à-dire que, tandis qu'à l'extérieur le progrès pour nos perceptions consiste à faire connaissance par des organes terminaux toujours plus perfectionnés avec une quantité toujours plus grande de faits extérieurs, notre progrès à l'intérieur consiste à acquérir, par une facilité croissante de transmission des couches subli-

1. Ce mot que j'ai proposé au commencement avec celui de télépathie en 1883, me semble meilleur pour la perception à distance que l'on suppose venir directement d'un autre esprit, que, par exemple, celui de télopsie ou télakousie qu'on a proposé. Car il est désirable que l'on exprime bien le fait que cette perception à distance *ne* se produit *pas* suivant les lois de l'optique ou de l'acoustique, qu'elle n'a pas pour véhicule les ondes lumineuses ou sonores agissant comme nous savons qu'elles agissent.



minales aux couches supraliminales de notre conscience, une quantité toujours plus grande de connaissances non spécialisées, mais acquises par une faculté de perception subliminale qui bien que capable d'envoyer des messages en termes visuels ou auditifs ne dépend pas elle-même d'un mécanisme optique ou acoustique [1].

1. Un exemple particulièrement frappant de ce mode de perception généralisée n'arrivant que graduellement à un symbolisme visuel défini, nous est donné par un cas publié par le Professeur Royce, de Harvard, n° 4, pp. 397-400 des *Proceedings de la S. P. R. Américaine.* Je cite la description donnée par le percipient « N », une doctoresse. La vision fut véridique, c'est-à-dire que l'ami qui fut aperçu supernormalement, un monsieur de Boston bien connu du Professeur Royce, certifie qu'un échange de lettres fait à cette époque lui prouve positivement que la vision de « N » coïncida avec un moment où il s'était en effet jeté la face contre son lit, dans une grande chambre carrée, dans un hôtel, à 2 heures de l'après-midi, et alors qu'il était dans un état de grande détresse morale. Il y a eu d'autres communications télépathiques entre les deux mêmes personnes.

« N » écrit au profeseur Royce, le 16 août 1886 :

« Pendant la convalescence de ma fièvre des marais, j'avais une grande hyperesthésie cérébrale, mais pas d'hallucinations ni de perceptions fausses ; j'étais un jour assise dans ma chambre regardant par la fenêtre. Je pensais à des choses banales et insignifiantes ; au bout d'un instant, il me sembla que mon esprit était absolument vide ; je sentis que mes yeux devenaient fixes, et l'air me parut devenir blanc. Je pouvais voir les objets autour de moi, mais il me fallut un terrible effort de *volonté* pour percevoir quelque chose. J'éprouvai alors un grand et pénible sentiment de sympathie pour quelqu'un qui souffrait. Qui était-ce, où était cette personne, je n'en savais rien. Un moment après, je sus de qui il s'agissait. Mais je n'aurais pu dire comment cette connaissance m'était venue, car quelques instants après il me sembla que je voyais distinctement dans mon cerveau *non pas* devant mes yeux, une grande chambre carrée, évidemment dans un hôtel, et sur le lit, la face contre les draps, la personne en question couchée dans les tortures de l'angoisse mentale et physique. Je sentais plutôt que j'entendais les sanglots et les plaintes, et j'avais conscience subjectivement de la nature de cette douleur ; sa cause objective ne m'était pas transmise. Un extrême épuisement suivit l'expérience, qui dura quarante minutes avec intensité, et il ne disparut que très lentement. » On remarquera :

1° Que je n'avais pas pensé à cette personne depuis quelque temps, et rien dans la chambre ne pouvait m'y faire penser ;

2° Que j'éprouvais des sentiments plus vifs que si j'avais vu la scène d'une façon normale, ce qui est le contraire pour les rêves.

3° Que l'ordre naturel de la perception fut renversé, c'est-à-dire que l'émotion vint d'abord, puis le sens de la personnalité, puis la vision ou perception de la personne.

Je serais heureux que l'on me donnât une théorie expliquant ce renversement dans l'ordre naturel de la perception.

Différentes espèces de connaissances peuvent ainsi se présenter sous une forme visuelle — comme des apparitions de personnes vivantes ou mortes, des scènes rétrocognitives ou précognitives. Mais bien que les méthodes par lesquelles on obtient la production de ces connaissances soient très différentes, ces différences ne sont pas nécessairement des différences de mode de vision. La forme visuelle n'est que la forme sous laquelle le message est envoyé des couches subliminales aux supraliminales et le mécanisme même de ces messages peut être le même, soit, par exemple, que le message consiste en l'annonce télépathique que notre collègue en expérience regarde en ce moment l'as de carreau, soit qu'il consiste en l'annonce rétrocognitive (voir le cas donné plus haut) que plusieurs années auparavant un grand-père fut poussé par le vent presque jusqu'à la mer un jour qu'il chassait le canard.

XXI. — S'il en est ainsi, ne pouvons-nous pas raisonnablement espérer inventer une expérience, trouver un artifice qui nous permettra d'étendre notre vision interne, autant que le télescope et le microscope étendent notre vision externe? Cet artifice servirait à perfectionner — non pas la faculté elle-même de perception supraliminale que nous ne pouvons espérer atteindre directement — mais la facilité avec laquelle les symboles visuels de cette faculté se transmettent des couches subliminales aux couches supraliminales. Et la vision par le cristal décrite dans cette étude est justement un artifice de ce genre. Il vise non pas à étendre les limites du moi subliminal mais à faire sortir de ce moi des messages visuels sous une forme claire et commode. Il est indubitable que de tels messages peuvent être obtenus. Beaucoup de personnes, il est vrai, le nieront, de même que beaucoup niaient la réalité du phénomène de la même famille : l'écriture automatique, lorsque j'attirai la première fois l'attention des lecteurs de ces *Proceedings* sur cette méthode d'expérimentation. Mais de même que j'espérais bien — et l'événement m'a donné raison — qu'aussitôt qu'on aurait fait suffisamment d'expériences, la réalité et l'importance de l'écriture automatique deviendraient évidentes, quelque opinion que l'on pût avoir sur l'étendue des

révélations possibles ; de même j'espère — et les expériences du Professeur Janet ont déjà confirmé mon espoir — que, aussitôt que des expériences suffisantes auront été faites avec le cristal, la réalité et l'importance de ce moyen deviendront évidentes, quelque opinion que l'on puisse avoir sur l'étendue des révélations possibles.

C'est à la nouvelle génération de psychologues expérimentateurs — à ceux qui étudient dans les laboratoires de psycho-physique — que je m'adresse d'abord. Mais les capacités de l'automatisme sensoriel sont si disséminées, ses conditions sont si inconnues, que je souhaite instamment que *tous* mes lecteurs essayent les expériences que je propose et m'envoient à Cambridge les rapports détaillés des résultats obtenus.

C'est ce besoin d'une collaboration étendue qui doit être mon excuse pour la hardiesse et le développement de mes hypothèses. A un grand effort doit correspondre un grand intérêt; et cet intérêt ne sera éveillé que si l'on comprend l'énorme importance de la découverte vers laquelle tendent manifestement ces enquêtes petites et disséminées.

Il ne s'agit pas moins que de l'établissement possible d'une loi cosmique de premier ordre — une loi qui se trouvera à la base de la Psychologie, de la même manière que la loi de l'Évolution se trouve à la base de la Biologie, et la loi de la Conservation de l'énergie à la base de la Physique, et la loi de l'Uniformité à la base de la Science. La loi possible dont je parle est celle de l'Interpénétration des Mondes ; — la constatation en termes aussi scientifiques que possible de l'ancienne croyance en un univers spirituel, coexistant avec l'univers matériel et se manifestant par lui ; — un peu comme notre éther hypothétique, ni matériel ni spirituel coexistant avec, et se manifestant par notre monde de choses pondérables [1].

1. Ou si l'éther interstellaire semble une conception trop douteuse et discutable pour servir de point de départ à des spéculations plus douteuses et discutables encore, essayons de représenter par un court apologue l'attitude d'esprit qui peut précéder une découverte beaucoup plus simple. J'extrais le paragraphe suivant d'un ancien numéro de la

Je crois que l'avenir de la Psychologie expérimentale — pour ne pas dire plus — dépendra de la question de savoir si elle pourra oui ou non prouver cette loi. Si elle n'y arrive pas,

Gazette cosmique; mais je prie le lecteur de ne pas s'imaginer que je m'identifie avec le héros de l'histoire :

La Science chez les Planétariens; un progrès chez les habitants de Vénus.

« Nos lecteurs n'ignorent pas que les habitants de la petite planète Vénus, quoique civilisés et doués de connaissances mathématiques très honorables pour des planétariens, n'ont encore jamais possédé le sens de la vue. Il semble que ce sens se soit récemment développé parmi eux à un singulier moment de leur histoire scientifique. Pendant longtemps un des premiers principes de la science sur Vénus a été que l'organisme matériel ne pouvait être affecté que par des excitations propagées par un milieu matériel; comme cela arrive pour le sens du tact, du goût et de l'odorat. La chaleur, ils l'expliquaient comme propagée par la conductibilité de l'atmosphère et engendrée par une source inconnaissable, mais intra-atmosphérique. Le sens de l'ouïe fut longtemps un mystère et les ignorants aimaient à le citer comme une exception miraculeuse à l'ordre des choses établi. Mais lorsqu'un grand savant Aprodisien prouva que le son était transmis par les ondes matérielles de l'atmosphère, le triomphe de la Science orthodoxe fut complet, et la doctrine de la « transmission moléculaire » devint un axiome.

Cependant, un jour où le ciel était clair, ce qui se produit si rarement sur cette planète, il arriva par hasard qu'un expérimentateur remarqua que la chaleur que traversait un vase sphérique plein d'eau piquait sa main en un point défini. Il prouva que la conductibilité ne pouvait expliquer cette concentration de la chaleur; il supposa une nouvelle forme de l'énergie, qu'il appela radiation; et il essaya de montrer que ce qu'il appelait des rayons pouvaient ne pas être transmis par un milieu matériel. Continuant ses expériences pendant des années, toutes les fois que le temps le lui permettait, il en arriva à extérioriser de plus en plus la source imaginaire de la chaleur rayonnante; et il la supposa placée en dehors des limites de l'atmosphère. On l'accusa naturellement d'insulter à la raison pour résoudre le problème d'un jeu sans utilité. Cependant, peu à peu, chez certains Aphrodisens se développaient des taches de pigment qui étaient le siège d'une sensation vague, mais nouvelle, quand ils étaient tournés dans la direction d'où venait la chaleur la plus intense. Ces hommes sentaient avec déplaisir qu'il y avait quelque chose de bizarre dans les productions de la Nature; mais ils ne s'en joignirent pas moins au concert d'injures adressées au novateur : « Révolutionner les Lois de l'Univers, s'écriaient-ils, pour expliquer quelques misérables phénomènes isolés, c'était s'abaisser au rang de ceux qui invoquent l'influence de Satan pour expliquer comment le cochon d'Inde se trouve dans le chapeau du prestidigitateur. » Mais l'évolution poursuivit sa marche; et à la fin un grand nombre d'Aphrodisiens se trouvèrent posséder des yeux. On fit alors des excuses à la mémoire du novateur mort depuis des siècles; car il était évident que cet observateur aveugle avait en réalité decouvert le « Soleil. »

ses connaissances resteront nécessairement pour toujours superficielles et fragmentaires. Si elle y réussit, elle pourra vraiment prétendre que toute autre science n'est que l'*ancilla psychologiæ* et que toutes les autres recherches sont la préparation, les préliminaires de cette recherche qui n'a pas de fin.

Faisons donc attention aux « images intérieures », car ce que nous voyons maintenant, nous ne le voyons, comme dit saint Paul, que comme dans un miroir obscur; et pour percer plus profondément les mystères de l'univers, il peut être utile de regarder en dedans de nous. Nous nous sommes peut-être lentement acheminés vers ces messages au moyen de ce que nous apportaient les ondulations de l'air ou de l'éther. Il se peut que nos sens extérieurs nous aient conduits vers un sens plus profond qu'eux tous; qu'ils aient formé le symbolisme, creusé les canaux par où ces automatismes sensoriels et moteurs de l'écriture, de la voix et de la vision nous guideront jusqu'aux palais intérieurs qui contiennent l'avenir de notre race *Adparet domus intus et atria longa patescunt*: qui fera l'inventaire des richesses de Priam? Qui prophétisera en voyant la secrète chambre nuptiale les vérités qui y seront enfantées?

FRÉDÉRIC W. H. MYERS.

OBJECTIONS AUX THÉORIES DE MYERS

La principale objection qui me semble devoir être faite à ces théories dont personne plus que moi n'admire pourtant l'ingéniosité et la profondeur, vient de ce que Myers attribue à la race humaine tout entière des facultés qui ne se trouvent certainement que chez quelques rares individus. Je ne dis pas cela pour la télépathie, ou du moins pour la faculté d'être télépathisé. A des degrés divers nous devons être tous télépathisables et bien des cas montrent que certains animaux le sont aussi jusqu'à un certain point (frayeurs des chiens et des chevaux, même sans matérialisation de fantôme, prétendu pressentiment des chiens qui aboient pour annoncer une mort). Chez des personnes comme MM[rs] Hodgson, Hyslop, etc., et en général chez toutes celles qui ont obtenu

des communications véridiques de Mme Piper, je suppose que la conscience subliminale a enregistré une quantité énorme d'impressions dont le médecin se sert pour ses messages. Mais il est loin d'en être de même pour la faculté du médium *liseur* de pensée. Celle-là est sans doute rarissime, et il n'y en a pas plus trace chez la plupart des hommes que des autres facultés supernormales comme, par exemple, celle d'extérioriser sa motricité, ou d'entrer en lévitation, ou de matérialiser des fantômes, ou d'obtenir des apports. Je pourrais pendant vingt ans désirer avec toutes les forces de mon âme, acquérir ces dons merveilleux, sans qu'au bout de la vingtième année j'en aie senti remuer en moi le plus petit germe.

« Personne, dit Myers, ne supposera que sur des points si fondamentaux, nous, hommes, nous sommes construits sur des plans différents. » Ce ne sont toujours pas les points que je viens de citer que Myers peut appeler fondamentaux. Mais considérons même la faculté dont il s'est le plus occupé dans cette partie de son ouvrage, celle d'entrer en communication télépathique avec les esprits des vivants par le moyen de la boule du cristal, ou même celle plus humble d'y lire le contenu de notre conscience subliminale, je prétends, au contraire, qu'elle aussi, est loin d'être une faculté générale et que la plupart d'entre nous n'en possèdent pas le plus petit germe. Il ne me paraît pas plus justifié de s'en servir comme base pour une théorie de l'esprit humain qu'il ne le serait de se servir du sens musical. Non seulement tout le monde n'a pas le sens musical, mais certaines personnes, pourtant des plus intelligentes, détestent la musique. N'est-ce pas Théophile Gautier qui l'appelait le plus désagréable et le plus cher des bruits? Sans aller jusque-là, combien de gens connaissons-nous qui sont incapables de chanter juste deux notes d'un air quelconque? Et cependant, rien de plus mystérieux que l'origine de la musique,

> Langue que pour l'amour inventa le génie
> Qui nous vint d'Italie et qui lui vint des cieux.

Peut-être même, Myers trouverait-il mon exemple bien mal choisi et y verrait-il justement une nouvelle preuve de

nos origines cosmiques. Ce n'est pas du tout, à mon avis, en amoindrir la beauté, ni diminuer notre admiration, notre culte pour l'art d'un Beethoven, que de faire remarquer que la musique comme tous les autres arts s'est développée lentement et a de très humbles origines, Beethoven ne pouvait pas naître chez les Botocoudos. Son génie s'est formé sous l'influence des génies qui l'ont précédé. En un mot, il y a une histoire de la musique. Je n'ai pas la prétention de la faire ici. Mais qu'on la lise et l'on trouvera moins mystérieuse cette production de l'esprit humain.

Si l'on reconnaît que sur ce point nous sommes bâtis suivant des plans très différents, qu'à côté des grands génies il existe un nombre incalculable d'individus absolument stupides, on reconnaîtra également qu'il y a toutes les probabilités pour qu'il en soit de même pour la clairvoyance par la boule de cristal et plus évidemment encore pour les autres genres de médiumnité. Seulement il faut s'empresser de s'arrêter là dans cette comparaison, car il va sans dire qu'il n'y a aucune assimilation à faire entre les dons artistiques et les dons de médiumnité. Je doute fort du progrès dans les Arts. Je doute que le Beau réalisé par l'Art grec, par celui de la Renaissance, par Shakespeare ou par Beethoven, soit jamais dépassé, ce n'est pas dans ce sens que semble marcher l'humanité. Mais je crois au contraire que les dons des médiums sont destinés à se développer dans une race future d'êtres qui dépasseront l'homme autant que celui-ci a dépassé l'animal, autant ou même beaucoup plus. Pourquoi l'Évolution s'arrêterait-elle à l'homme? Chez ces êtres[1] le mal moral n'existera plus : la lucidité à force de dévoiler infailliblement les crimes, aura fini par décourager les criminels et cette profession aura été définitivement abandonnée; même tout ce que les chrétiens appellent le péché aura disparu, les âmes étant transparentes, le secret étant impossible. J'aurais l'air de m'amuser si je continuais à exposer les modifications que subirait l'humanité par suite du développement et de la géné-

1. Voir la conclusion de mes critiques du rapport de HODGSON sur Mme Piper (*Annales psychiques*).

ralisation des facultés médiumniques, transport des objets par la seule force de la volonté, transport du corps humain par la lévitation, passage de la matière à travers la matière. Je risquerais de donner aux *Annales* la tournure d'un journal pour rire, aussi je m'arrête.

« Ces facultés, dit Myers, sont ingouvernables, inutilisables; c'est la preuve qu'elles n'ont pas été développées sur terre par la lutte pour l'existence terrestre, mais qu'elles doivent dater de quelque évolution précédente. » Mais il y a une différence complète entre ingouvernables et ingouvernées. Myers lui-même ne les croit pas ingouvernables, puisqu'il conseille d'user d'artifice pour les développer et les utiliser. Nous venons à peine de les découvrir, comment affirmerions-nous déjà qu'elles ne seront jamais gouvernables? N'a-t-on pas été frappé en étudiant Eusapia, de voir que de plus en plus les phénomènes semblent dépendre de sa volonté (voir p. 77 du dernier numéro des *Annales*). « Sur notre demande de relever la table, Eusapia, en gémissant et implorant notre aide (c'est-à-dire nous demandant de joindre nos efforts de volonté aux siens), étendit un bras vers elle, tandis que les muscles de son bras et de sa main étaient fortement contractés, et *réussit ainsi* à agiter vivement la table qui gisait à terre. Celle-ci se soulevait tantôt sur un côté, tantôt sur un angle, ou sur un pied, pour retomber ensuite lourdement sur le sol, jusqu'à ce que, aprés de nombreuses tentatives, elle réussit à se remettre parfaitement sur ses pieds. Ce fait fut vérifié *à la lumière* d'une lampe électrique rouge. » De même pour cette apparition d'ombre globulaire ressemblant vaguement à une tête et se penchant vers la table dont Eusapia venait de dire : *Je voudrais la tirer avec les dents.* « Nous avons remarqué, dit le D[r] Samona, que quand il s'agissait de produire des mouvements à distance, il y avait une corrélation entre l'attitude du médium et les contractions de ses muscles d'une part et les mouvements des objets d'autre part. »

Cela est d'une importance capitale, nous voyons là les premières indications de cette vérité aux conséquences incalculables que cette prodigieuse faculté de la motricité à distance n'est pas ingouvernable, et nous pouvons espérer qu'un

jour elle obéira à la volonté aussi bien que nos facultés actuelles.

« Elle et les autres, dit Myers, n'ont pu être développées sur terre par la lutte pour l'existence terrestre, elles doivent donc dater de quelque évolution précédente. » Pourquoi cette supposition, répondrais-je, alors que dans votre apologue sur Vénus, vous nous montrez si joliment comment le sens de la vue a pu naître et se développer sur une autre planète? Il n'y est pas question d'attribuer aux âmes des Aphrodisiens une préexistence quelconque. Pourquoi ne pas vous en tenir à cette vue, profonde entre toutes, que je trouve dans votre propre conclusion? « Il se peut que nos sens extérieurs nous aient conduits vers un sens plus profond qu'eux tous. » Quant à moi, je m'en tiens là, et je compte prochainement dire de quelle manière j'imagine que l'on pourrait diminuer imperceptiblement le mystère immense qui recouvre la naissance d'une nouvelle faculté et du même coup celui qui paraît être le mystère des mystères : la prévision de l'avenir.

MARCEL MANGIN.

MAGIE ET OCCULTISME EN EXTRÊME-ORIENT[1]

PAR LE Dr JULES REGNAULT

Il est curieux de retrouver chez des peuples très éloignés dans l'espace ou dans le temps des croyances superstitieuses et des pratiques de magie analogues, sinon identiques.

A quoi sont dues ces analogies ? peut se demander le philosophe; à une commune origine de ces peuples ? à l'extension de ces pratiques d'un peuple à l'autre? à la forme de la pensée humaine qui fait que l'on raisonne... ou déraisonne partout de la même façon? à la réalité de phénomènes occultes répondant à ces croyances ?

Ce sont là des questions auxquelles il serait difficile et hasardeux de répondre ; aussi, tel n'est pas notre but : nous nous contenterons de rapprocher des croyances et pratiques superstitieuses d'Extrême-Orient quelques-unes des croyances et pratiques que nous avons rencontrées antérieurement chez les peuples anciens et modernes de l'Occident, au cours de nos études sur la sorcellerie [2].

Les revenants et les fantômes (Ma-qui annamites, Koèi chinois) jouent un grand rôle dans la magie d'Extrême-Orient. Mais pour bien comprendre l'action attribuée à ces Koèi, il nous faut d'abord rappeler quelle idée les Sino-Annamites se font de la vie et de la mort. L'homme a trois âmes, une passionnelle, une rationnelle et une troisième fluidique ou matérielle ; après

1. *Revue scientifique*, du 2 mai 1903.
2. Jules Regnault, *la Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques*, Félix Alcan, éditeur. Paris.

l'enterrement, les deux premières âmes sont rapportées à la maison dans une pièce de soie (âmes en soie) et fixées dans les tablettes des ancêtres; la troisième, qui correspond à la coque astrale des occultistes européens, entre avec le corps dans la tombe, d'où elle peut sortir ensuite en certaines circonstances sous forme de fantôme (Ma-qui).

L'âme d'un mort pourrait apparaître à une personne pour se plaindre: dans une légende taoïste du livre des récompenses et des peines, un certain Kou sun Tcho apparaît la nuit au gouverneur du district et se plaint d'avoir été victime d'un attentat; une enquête démontre qu'il a été envoûté par ses domestiques!

D'autres fois, l'âme d'un mort aurait pu aussi être évoquée et serait apparue devant un juge pour témoigner. En pareil cas, il faut que les deux premières âmes soient réunies à un Koèi pour manifester leur personnalité.

Les Koèi et Ma-qui agissant seuls seraient très dangereux: pendant certaine nuit de l'année, ils passeraient sur les lits des enfants afin de défigurer par la petite vérole ceux qui leur semblent les plus jolis. Les parents, pour tromper les méchants esprits, iraient, dit-on, jusqu'à mettre alors à leurs bébés des masques horriblement laids.

Les Ma-qui cherchent en tout temps à faire mourir les beaux enfants; ausi use-t-on de ruse avec eux; dans les premières années on évite de faire des compliments à un bébé ou de lui donner un joli nom, de peur d'attirer sur lui l'attention d'un Ma-qui. Certains parents poussent même la précaution jusqu'à donner à leurs enfants des noms grossiers et orduriers afin de dégoûter les mauvais esprits.

Les fantômes les plus méchants seraient ceux des enfants mort-nés et des femmes mortes en couches.

Les adultes ne seraient d'ailleurs pas à l'abri des attaques des revenants, des esprits et des diables.

Les pollutions nocturnes et les rêves obscènes sont quelquefois attribués à l'influence des mauvais esprits : « Un démon agit et dirige le sortilège ». L'incube ou le succube semble être tantôt un esprit, tantôt le double astral d'un mort; dans ce dernier cas, il tiendrait à la fois de la nature

des incubes et des vampires. Quelquefois, les jeunes vierges frappées de mort violente poussent dans leurs tombes des cris plaintifs; si un passant les entend, il doit bien se garder de répondre, sans quoi il se verrait possédé et épuisé par un succube avide de caresses.

D'autres revenants s'éprennent de jeunes filles et de femmes; ils leur imposent, sous forme d'incubes, des pratiques indécentes en des rêves obscènes. Les enfants monstrueux sont considerés comme fils de ces incubes, on les appelle Koëi Tai. C'est d'ailleurs là l'un des surnoms les plus méprisants que les Fils du Ciel décernent aux barbares d'Occident.

Des croyances analogues ont existé dans l'antiquité chez les Hébreux et au moyen âge dans le monde chrétien. Dans le premières pages de la Genèse nous lisons que les anges déchus s'unirent aux filles des hommes et engendrèrent des géants. Ces anges qui s'unissaient ainsi aux filles des hommes étaient des incubes. Les théologiens ont attribué à de tels incubes non seulement la paternité des géants plus ou moins problématiques dont parlent les Écritures, mais encore la paternité d'hommes célèbres tels que Alexandre le Grand, Scipion l'Africain, César, Auguste, Merlin, Martin Luther (1). Enfin, c'est un incube qui sera le père de l'Antechrist.

Valérius, archiatre de Reggio, a même inventé une théorie ingénieuse pour nous faire comprendre comment un incube pourrait acquérir une telle paternité; il nous montre un démon prenant la forme de succube pour polluer un homme, puis prenant ensuite la forme d'incube pour tenter une femme et la féconder!

Quelquefois, le Ma-qui se manifeste parce qu'un tombeau est mal placé. Lorsqu'un homme se croit poursuivi par un fantôme; lorsqu'il voit divers malheurs le frapper dans sa personne, dans sa famille, dans ses biens, il s'adresse au sorcier, lequel déclare le plus souvent que tout le mal provient de l'emplacement de telle ou telle tombe. Le géomancien choisit lui-même un autre endroit; il fait accomplir les céré-

(1) R. P. Sinistrari d'Améno, *De la démonialité et des animaux incubes et succubes*, p. 32, 33.

monies magiques, un grand tchin-tchin, puis ordonne la translation du cercueil dans la nouvelle sépulture.

Il n'est pas inutile pour les Européens qui résident en Extrême-Orient d'être au courant de telles superstitions : à Tien-Yen, ayant dû faire abattre et enfouir onze bœufs atteints de peste bovine, nous avions fait creuser une immense fosse dans l'endroit qui nous semblait le plus convenable au point de vue sanitaire : tout à coup un indigène se précipite à nos genoux, se prosterne à plusieurs reprises le front dans la poussière, et nous supplie avec la plus vive insistance de ne pas faire enfouir nos bœufs dans la fosse déjà creusée, parce que tout près de cette fosse se trouve, cachée sous la brousse, la tombe d'un de ses ancêtres. Le pauvre homme craint d'être victime des plus grandes calamités, si cette tombe est profanée par le voisinage de nos bœufs.

Que faire? Discuter cette croyance? il n'y faut pas songer. — Considérer la requête comme non avenue? c'est nous aliéner la population superstitieuse. Faire creuser une autre fosse ailleurs; c'est du travail et du temps perdus, sans compter que nous ne voyons dans les environs aucun endroit remplissant aussi bien les conditions exigées par la police sanitaire. Nous prenons vite notre parti et voici le dialogue échangé :

« Que me demandes-tu là? Crois-tu donc que j'agis sans discernement? Ne suis-je pas médecin et maître en magie? J'ai très bien vu la tombe de ton ancêtre et j'ai eu soin de laisser entre cette tombe et la fosse que j'ai fait creuser, plus de trois *thuoc* (mètre annamite); or tu sais très bien qu'au delà de cette distance il n'y a rien à craindre! — Ah! au delà de cette distance il n'y a rien à craindre? — Comment! tu ne le savais pas! mais qu'est-ce que tu sais alors? »

Et notre brave homme entièrement rasséréné s'empresse d'aller rassurer sa famille.

Si, après qu'on a déplacé la tombe, le fantôme continue à apparaître, si les troubles qui lui sont attribués ne cessent pas, on se résout quelquefois à fixer malgré lui le revenant dans son tombeau : pour cela on enfonce un clou dans la erre de la tombe au niveau de la tête du mort. Le fantôme

serait arrêté par cette pointe et ne pourrait plus sortir du tombeau. Cette mesure énergique serait utile surtout avec les individus ayant succombé à une mort violente. Cette pratique n'est-elle pas à rapprocher de celles qu'on mettait autrefois en œuvre pour combattre les vampires? Chacun sait qu'on désignait de ce nom des morts qui seraient sortis de leur tombeau pour sucer le sang des vivants; lorsqu'on avait découvert la tombe d'un prétendu vampire, on exhumait le cadavre et on lui enfonçait dans le cœur un pieu de bois durci au feu.

Les revenants et les forces astrales ne sont-ils pas encore combattus aujourd'hui par les occultistes européens au moyen de pointes? Après leurs maîtres du moyen âge, Eliphas Levy et Papus conseillent de combattre les revenants par l'action des pointes et des poignards; l'abbé Schnebelin, plus moderne, s'attaquait aux forces occultes à coups de fusil, lorsqu'il opérait en 1896 dans la maison hantée de Valence en Brie.

L'emploi des pointes contre les larves n'est d'ailleurs pas une invention récente. Ulysse évoquant Tirésias tient les ombres en respect au moyen de son épée. Dans la Bible il est également fait allusion à l'action des épées sur les ombres des morts (Lévitique, XIX, 26 — Ézéchiel, XXXIII, 25-26).

Enfin, Virgile nous montre la Sibylle disant à Énée, au moment où il pénètre dans les enfers : « Vite sortez l'épée du fourreau ; frayez-vous une route. »

Les objets tranchants ou pointus sont souvent employés dans la magie sino-annamite.

De même que les esprits des disciples d'Allan-Kardec, les *Ma-qui* pourraient faire des *apports*. Ils soulèveraient dans certains cas les couvercles des marmites ou des creusets pharmaceutiques pour y introduire divers ingrédients nuisibles à la santé des malades; aussi place-t-on quelquefois sur ce couvercle un couteau ouvert pour empêcher toute action maléfique de ce genre.

Dans *Fumeurs d'opium*, Boissières a noté une pratique analogue; il nous montre des Annamites obligés de passer la nuit chez les Thôs dans une forêt qui a la réputation d'être

hantée des esprits : « Jusqu'au matin chacun d'eux veillait à tour de rôle un sabre à la main ; et quand un cauchemar planait sur ses camarades endormis le veilleur gesticulait pour écarter les fantômes. » Cela ne nous rappelle-t-il pas Paracelse combattant les fantômes et les larves à coups d'épée?

Les griffes et les os hyoïdes de tigre sont recherchés comme amulettes ; ils servent, comme les petites cornes que les Napolitains portent en breloque, à chasser les démons, à conjurer les mauvais sorts et la jettatura.

L'action des pointes est considérée comme tellement importante que l'architecture s'en est ressentie : les coins de pagodes ne sont relevés en pointes que pour détruire l'action des mauvais esprits.

Il y a encore de nombreux moyens de combattre les Ma-qui. Il suffit d'avoir mangé de la viande de tigre pour les mettre en fuite. Pour se préserver de leurs attaques on suspend au-dessus des portes des yeux desséchés de tigre ou un papier imprégné de sang de tigre. Du sang frais de poulet placé sur un papier au-dessus d'une porte arrête aussi les esprits.

Des tiges d'acore cueillies et placées au-dessus de la porte le cinquième jour du cinquième mois sont réputées avoir une action efficace ; elles remplacent les rameaux de laurier et de buis, les tiges de verveine et surtout l'épi de la Saint-Jean qui, dans le Midi de la France, est si souvent fixé au-dessus des portes. Au-dessous de ces tiges se trouve souvent l'espèce d'octogone constitué par les Pa-Kouà de Fou-Hi, l'un des plus anciens pantagrammes des occultistes.

Les enfants portent souvent des amulettes au cou : des griffes de tigre, une sorte de médaille sur laquelle sont gravés les Pa-Koua, une main de singe desséchée.

Il est à croire que les Ma-qui craignent fort le bruit, car pour les chasser on brûle souvent force pétards et on use et abuse du gong.

Les Ma-qui semblent aussi forts naifs : nous avons déjà vu comment on les trompait en mettant des masques très laids aux enfants qu'ils voudraient défigurer, ou encore en donnant à ces enfants des noms orduriers ; on les trompe aussi en je-

tant ou brûlant des papiers représentant des pièces de monnaie et en leur faisant prendre l'image d'une pièce pour la pièce elle-même.

En réalité les indigènes pensent que chaque objet a un double qu'on peut libérer en brûlant l'objet ou même son image. Les anciens Égyptiens avaient des croyances analogues; ils brûlaient des objets dans l'espoir d'en faire parvenir les doubles au double astral de l'un de leurs ancêtres (*Ka* ou *Bai*).

Les *Ma-qui* seraient cause de nombreuses maladies; aussi voit-on souvent les indigènes appeler le sorcier et dépenser en grand tchin-tchin des sommes assez considérables (vingt à trente piastres), alors qu'ils hésitent à acheter pour quelques cents chez le pharmacien le médicament qui pourrait souvent les guérir ou les soulager. D'ailleurs, magie et médecine semblent quelquefois se confondre. Les pulvérisations et les fumigations prescrites par les médecins sont souvent accompagnées d'incantations magiques. Nous avons pu assister un jour à l'incantation faite pour une morsure de serpent : la sorcière apporte avec elle des baguettes parfumées et quelques feuilles d'arbre; elle allume une baguette avec laquelle elle décrit plusieurs signes mystérieux dans l'espace et trace une série de cercles autour et au-dessus de la morsure; elle crache ensuite sur la plaie et la panse avec une feuille d'arbre.

En France, l'incantation est pratiquée en dehors de certaines cérémonies religieuses par des sorciers qui traitent les entorses en faisant un signe de croix sur l'articulation lésée et en disant : *Et te, super ante et super ante te!*

En dehors des fantômes, l'indigène superstitieux doit craindre les maléfices et les envoûtements.

Il croit qu'il suffirait de brûler un poil de moustache de tigre et d'en faire absorber les cendres par un ennemi pour voir celui-ci tousser, dépérir, puis mourir en l'espace de trois mois.

Les Chinois connaissent aussi les envoûtements par la figurine; tantôt ils emploient de petites figurines de terre qu'ils déposent sur des tombes ou près des maisons de leurs ennemis; tantôt ils emploient des papiers jaunes consacrés par les

bonzes ou les sorciers et représentant une tête de buffle ou une tête de chien. Pour traiter les malades qui se croient envoûtés, on produit chez eux une sorte de fascination, en promenant un miroir au-dessus de leur tête; pendant ce temps, on produit un contre-envoûtement en brûlant des images ou des figurines analogues à celles qu'on suppose avoir été employées pour causer le sortilège. Ces pratiques sont presque identiques à celles que nous avons rencontrées en France il y a peu de temps en faisant une étude sur les sorciers européens modernes. L'hypnotisme semble assez souvent employé par les sorciers annamites, car chaque fois que nous avons hypnotisé ou tenté d'hypnotiser un indigène, il nous a toujours demandé qui nous avait donné le regard et la science du sorcier (*thây phep*).

Les envoûtements d'amour sont également pratiqués : une femme d'Extrême-Orient croit qu'il lui suffit de faire absorber dans un mets quelques gouttes de son sang menstruel à son amant pour se l'attacher complètement. Cette croyance est également fort répandue dans le Midi de la France.

Dans d'autres cas, les femmes ont recours à certains philtres qu'elles mélangent soit aux aliments, soit au tabac. L'un de ces philtres (*thuoc bo yo* des Annamites) rendrait l'amant ou le mari fort amoureux et très généreux, mais ne tarderait pas à le rendre anémique et à le faire mourir. Il servirait à accomplir un envoûtement de haine ou d'intérêt plutôt qu'un envoûtement d'amour.

Les arts divinatoires ont leurs fidèles en Extrême-Orient : on attache une assez grande importance aux présages; briser un verre, une glace, un lorgnon est d'un très mauvais présage; on attache aussi une assez grande importance aux songes. La chiromancie a ses représentants. La nécromancie est connue : nous avons trouvé dans l'arrière-gorge d'un cadavre quelques sapèques enveloppés d'un papier sur lequel étaient les noms des trente-six bêtes : celui qui avait placé ce papier et ces sapèques dans la gorge du cadavre espérait, semble-t-il, que l'esprit du mort lui révélerait en songe le nom de la bête gagnante (au jeu des trente-six bêtes).

Certaines cartomanciennes prédisent l'avenir de l'interpré-

tation des mouvements d'une petite tortue : nous avons pu suivre à Tien-Yen tous les détails de l'opération magique : la sorcière, une vieille Chinoise, qui va exercer son art de village en village, apporte avec elle un petit sac contenant une tortue, un plateau en cuivre et trente-six cartes. Chacune de ces cartes peut se reployer deux fois sur elle-même, de façon à cacher les trois dessins qu'elle porte. La sorcière dispose ses trente-six cartes ployées sur le plateau autour d'une tasse de riz que la cliente doit fournir; elle implante dans la tasse de riz des baguettes parfumées qu'elle allume; elle fait des invocations, puis met la petite tortue sur le plateau. L'animal se promène lentement et s'arrête de temps à autre; les trois premiers arrêts désignent les trois cartes qui permettent de connaître l'avenir de la cliente. La sorcière prend ces trois cartes, les déploie et fait de nombreuses prédictions. N'est-ce pas aussi intéressant que le « grand jeu » de nos plus célèbres somnambules et cartomanciennes ?

JULES REGNAULT.

BIBLIOGRAPHIE

Étude expérimentale sur l'intelligence, par Alfred Binet. Un vol. in-8°, librairie Reinwald. Schleicher frères éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris, prix : 6 francs.

Il est incontestable, dit M. Binet, pour ceux qui suivent les progrès de la psychologie expérimentale, que cette science subit en ce moment même une évolution décisive. Elle a, pendant bien des années, parcouru une longue période très prospère, à laquelle il n'est que juste d'attacher le nom de ses deux représentants principaux, Fechner et Wundt.

C'est sous la direction de Wundt surtout que s'est formée l'immense majorité des professeurs de psychologie expérimentale et des directeurs de laboratoire en Allemagne et en Amérique. Le caractère principal des recherches psychologiques qui datent de cette époque a été d'emprunter à la physiologie ses appareils, ses excitants et ses méthodes : on a attaché la principale attention aux conditions matérielles de l'expérience, et on s'est efforcé de réduire au minimun le rôle des personnes servant de sujets, et devant donner des renseignements sur leurs états de conscience.

Le mouvement nouveau qui se dessine depuis plusieurs années, et auquel M. Binet a contribué de toutes ses forces, avec la collaboration de plusieurs de ses élèves, et en toute première ligne avec l'aide si précieuse de son cher ami V... Henri, consiste à faire une plus large place à l'introspection, et à porter l'investigation vers les phénomènes supérieurs de l'esprit, tels que la mémoire, l'attention, l'imagination, l'orientation des idées. Deux ordres d'oppositions sont faites contre cette rénovation des études psychologiques : l'une vient de certains psychologues de l'époque Wundtienne, qui croient encore qu'en dehors des processus les plus simples de l'esprit aucune expérimentation sur le moral ne peut se faire scientifiquement; l'autre opposition vient des représentants, toujours officiels, de l'ancienne psychologie introspective, qui nous demandent si par hasard nous n'allons pas, par un retour en arrière mal déguisé, emprunter aux vieux philosophes de l'école de Cousin ces méthodes d'auto-contemplation dont nous avons tant ri.

M. Binet montre comment l'étude expérimentale des formes supérieures de l'esprit peut être faite avec assez de précision et de contrôle pour avoir une valeur scientifique.

La meilleure conclusion qu'on puisse tirer de ce livre, qui a coûté à l'auteur trois ans d'études, c'est une leçon de patience : les expériences de psychologie, surtout celles qui portent sur les fonctions complexes, ne s'improvisent pas; la méthode de la statistique ne donne rien que de médiocre; des exemples récents nous l'ont montré.

Les auteurs américains, qui aiment faire grand, publient souvent des expériences qui ont été faites sur des centaines et des milliers de personnes; ils obéissent instinctivement à ce préjugé d'après lequel la valeur probante d'un travail est proportionnelle au nombre des observations. Ce n'est qu'une illusion; quand un certain nombre d'observations concordantes a été recueilli, celles qu'on peut encore y ajouter n'augmentent pas de grand'chose la valeur démonstrative des premières; et, d'autre part, il y a quelque danger à multiplier le nombre des sujets, car on risque de perdre en qualité ce qu'on gagne en quantité. Je veux dire que si on prend des tests mentaux sur mille sujets, on est obligé d'aller très vite, d'examiner chacun d'une façon très sommaire, de se faire aider par des collaborateurs en sous-ordre qui travailleront avec plus d'automatisme que de réflexion; c'est ce que j'appelle la méthode statistique. Un mental test appliqué à la hâte sur des anonymes n'a qu'une valeur proportionnée au temps qu'on y a dépensé; si M. Binet a pu arriver à quelque lumière par l'étude attentive de deux sujets, c'est qu'il les a regardés vivre et qu'il les a scrutés pendant plusieurs années.

Non seulement il faut rejeter toute épreuve rapide sur des anonymes, mais encore on doit préférer les expériences que l'on peut faire sur des personnes dont le caractère et l'existence nous sont connus. Notre psychologie n'est pas encore assez avancée pour que nous ayons le droit de dédaigner toutes les sources de renseignements qui nous proviennent d'ailleurs que des expériences. En général, dans les recherches les plus minutieuses, celles qui ont été faites par exemple dans les laboratoires allemands, on a pris presque exclusivement pour sujets l'espèce d'individus qu'on appelle des élèves de laboratoire. Ce sont, à beaucoup de points de vue, des sujets d'élection; mais en général on connaît mal leur caractère intellectuel et moral, et on sait surtout que leur arrière-pensée est une complaisance excessive pour le professeur qui sera un jour leur examinateur. Sans rejeter les épreuves qu'on peut faire sur des élèves de laboratoire, je

crois que lorsqu'on étudie des fonctions supérieures il faut s'adresser surtout à des personnes qu'on connaît intimement, à des parents, à des amis.

Un autre élément d'information qu'on ne doit pas négliger, c'est la disposition d'esprit que le sujet apporte à l'expérience, ce que l'auteur a appelé plus haut son *adaptation mentale*. Pour bien comprendre le sens des réponses, il faut savoir dans quel esprit elles ont été faites, si le sujet était sérieux ou moqueur, s'il a pris une attitude passive ou contrainte, ou critique; il serait à souhaiter que dans toute expérience de psychologie, l'attitude mentale du sujet fût décrite avec soin.

Il faut aussi non seulement répéter un grand nombre de fois une expérience sur la même personne pour bien comprendre ce qu'on fait, mais encore analyser beaucoup d'autres expériences, un peu différentes, qui puissent éclairer les premières. Le résultat d'un seul genre d'expériences est souvent équivoque, car il prête à plusieurs interprétations entre lesquelles on se trouve incapable de choisir. Ainsi, dans le test des 20 mots à écrire, M. Binet a établi des coefficients, et nous a montré que chacun de ces coefficients a un nom qui implique au moins une hypothèse; c'est par le concours de plusieurs recherches indépendantes qu'on peut arriver à l'interprétation exacte. Tel résultat peut s'expliquer tout aussi bien par la vivacité de la pensée que par un défaut de réflexion; tel autre peut provenir autant de l'esprit d'observation que d'une pauvreté dans les idées. L'expérience unique et isolée reste équivoque : c'est l'accord de plusieurs recherches parallèles qui fixe l'interprétation juste.

Le but principal de ce livre a été d'étudier dans l'idéation ce qu'il y a de personnel à chacun de nous; et l'auteur a fait un long parallèle entre deux fillettes dont il a étudié avec détail les idées, les images et les mots. Malgré le soin mis dans ces études, malgré les circonstances exceptionnelles qui en ont favorisé la précision et l'étendue, il n'est arrivé qu'à de petites vérités partielles, n'atteignant pas ce qui avait été autrefois l'ambition de Taine : connaître la faculté maîtresse de l'individu, et en déduire toute son organisation mentale.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES D'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

FAITES A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES (Section de Lille)

PAR LE Dr PAUL JOIRE

L'extériorisation de la sensibilité est un des phénomènes les plus intéressants, et, en même temps, les moins connus de tous ceux que les états profonds de l'hypnose nous permettent d'étudier. Les sujets chez lesquels on peut observer ce phénomène, d'une manière méthodique et régulière, sont en effet très rares.

La Société d'Études Psychiques a repris cette année ces expériences avec un sujet doué de facultés des plus remarquables, et elle a pu obtenir dans cette étude des résultats qui jettent un jour nouveau sur ce phénomène.

Voyons d'abord comment se passent les expériences. Le sujet est placé dans un état hypnotique profond. Il est anesthésié par suggestion et sa sensibilité est extériorisée. On constate alors que si l'on pique, si l'on pince le sujet, il est



complètement insensible, reste absolument inerte, et, si on l'interroge, il déclare ne rien sentir. Mais si l'on approche, à environ trente centimètres de la surface cutanée du sujet, une épingle ou un objet pointu quelconque, il fait un geste de douleur absolument caractéristique, a un mouvement de recul évident, et, si on l'interroge, il déclare qu'il a senti une piqûre. Le même phénomène se renouvelle exactement, c'est-à-dire chaque fois que l'on approche un objet pointu à la même distance du sujet.

Le sujet discerne ainsi un certain nombre de sensations différentes. Si l'objet avec lequel on agit sur le sujet n'est pas pointu, comme un crayon, un porte-plume, la sensation est vague, mais plutôt douleureuse. Suivant la brusquerie ou la violence avec laquelle on agit, le sujet éprouve une sensation qui varie du simple contact à une douleur aiguë. Si c'est une lame, un couteau ou un poignard que l'on approche ainsi du sujet, il manifeste une douleur très violente et se sent coupé ou déchiré.

On voit que, suivant les règles que nous avons données dans la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques, il est nécessaire d'agir toujours avec beaucoup de prudence; car on pourrait, tout au moins faire souffrir inutilement le sujet en conduisant les expériences d'une manière brutale et inconsidérée.

Si au lieu d'agir avec un objet quelconque, on pince avec les doigts la couche d'air qui se trouve à la distance que nous avons indiquée du sujet, celui-ci manifeste de même une sensation de douleur; mais au lieu de dire qu'il sent une piqûre, il dit : On me pince.

Si on approche simplement la main étendue, ou si on la met en mouvement au niveau de la couche sensible, le sujet éprouve une sensation de contact ou de frottement.

Ce fait est important à noter, car il prouve que le sujet perçoit différents genres de sensations.

Dans une de nos expériences, une plaque de métal fut approchée du sujet. Cette plaque de fer s'était trouvée par hasard placée un certain temps près du foyer; de sorte qu'elle était légèrement chaude. Elle n'était pas brûlante, car on la

tenait à la main très facilement en constatant seulement une très légère élévation de température. Elle ne pouvait donc pas émettre une chaleur rayonnante normalement appréciable à la distance de 25 ou 30 centimètres du sujet, surtout à travers ses vêtements. Il n'en arriva pas moins qu'à l'approche de cette plaque, et tandis que nous ne pensions pas du tout à cet effet, le sujet s'écria spontanément : « C'est chaud. »

Ce fait, en nous montrant à la fois l'hyperesthésie du sujet, et la facilité pour lui de discerner les sensations de chaud et de froid, par la sensibilité extériorisée, nous donna l'idée d'une autre expérience dont nous parlerons tout à l'heure.

Nous pouvons aussi, chez notre sujet, transporter la sensibilité dans un objet, ou du moins, prendre un objet comme intermédiaire entre l'excitation et la sensation. Mais ici, comme dans les précédentes expériences, nous observons que l'on n'obtient pas le même résultat avec tous les corps.

Nous obtenons des résultats remarquables avec l'argent. Une pièce de cinq francs en argent est placée sur le poignet du sujet, et, après quelques passes faites le long du bras, la sensibilité du sujet se trouve concentrée dans la pièce d'argent ou en rapport avec elle. On peut donc la prendre dans la main, l'éloigner du sujet à une distance de plusieurs mètres, la placer derrière lui et hors de la portée de sa vue ; si l'on appuie la pointe d'une épingle sur la pièce de monnaie, le sujet éprouve la même sensation que lorsqu'on pique à quelque distance de lui.

La Société d'Études Psychiques a pu faire des expériences très nombreuses et très variées avec ce sujet remarquable. Nous n'avons pas à les mentionner toutes ici. Ce serait fastidieux pour ceux qui connaissent déjà le phénomène en lui-même. Toutefois nous devons insister sur les particularités nouvelles qui se sont présentées et sur les conclusions que l'on peut en tirer.

Rappelons d'abord que, dans nos précédentes expériences d'extériorisation de la sensibilité, en 1897, nous avons pu démontrer :

1° Qu'on peut éliminer, dans les expériences bien faites,

l'hypothèse de supercherie ou de connivence inconsciente de la part du sujet;

2° Que la suggestion directe peut être facilement évitée, et qu'elle n'entre pour rien en cause dans ce phénomène;

3° Que la suggestion mentale elle-même, quoiqu'elle puisse paraître, dans certains cas, une explication plus plausible, ne donne pas non plus une explication suffisante du phénomène d'extériorisation de la sensibilité.

Les expériences de cette année ont permis de confirmer les mêmes conclusions; nous n'avons donc pas à y revenir. Voyons maintenant les particularités nouvelles que nous avons pu observer chez notre sujet.

Tout d'abord, nous avons éliminé une nouvelle hypothèse qui aurait pu servir à expliquer certaines influences, comme celle des pointes, à une certaine distance du corps du sujet.

Un de nos collègues nous avait fait observer que tout corps vivant peut être, dans certaines circonstances, une source plus ou moins active d'électricité. Quand donc on approche du sujet une pointe que l'on tient à la main, aiguille, épingle ou autre, ou même quand l'opérateur approche simplement les doigts, il peut se produire un effluve électrique, qui, grâce à l'hyperesthésie hypnotique du sujet, pourrait provoquer chez lui une sensation qu'il témoigne; et ce courant, trop faible pour être perçu par toute autre personne, expliquerait l'effet produit.

Nous acceptons toutes les hypothèses raisonnables, et nous désirons examiner et étudier sérieusement toutes celles qui nous sont présentées. Pour vérifier celle-ci, nous avons pris une plaque métallique semi-circulaire, que nous avons placée, comme un écran, à côté du sujet. La plaque étant mise en communication avec le sol, mais sans communication entre le sujet et l'appareil métallique. La plaque se trouvant ainsi entre le sujet et les pointes ou les doigts, si l'hypothèse du courant électrique était vraie, l'électricité dégagée par la pointe ou par les doigts devait, grâce à l'appareil métallique, aller se perdre dans le sol et le sujet ne devait rien sentir. Nous avons donc, après interposition de la plaque, approché du sujet, exactement de la même façon que précédemment,

les pointes ou les doigts; le phénomène s'est produit à travers la plaque, le sujet a exprimé les mêmes sensations que dans les expériences faites sans aucune interposition.

Nous pouvons donc encore éliminer cette hypothèse, et conclure que *la sensation éprouvée par le sujet est due à autre chose qu'à un courant électrique dégagé par l'opérateur.*

Au cours de ces expériences, un phénomène nouveau et absolument inattendu s'est présenté à notre observation.

Le sujet, après son réveil, était toujours absolument ignorant et inconscient de tout ce qui s'était passé durant son sommeil, suivant la loi de l'exercice de la mémoire dans l'état hypnotique où il se trouvait. Il faut noter que le sujet, ayant absolument confiance en nous, ne savait pas quel genre d'expériences nous faisions pendant son sommeil; et que nous prenions soin, après son réveil, afin d'éviter des auto-suggestions ultérieures, de ne pas parler devant lui des observations qui avaient été faites. Or, il arriva à plusieurs reprises que le sujet me dit, le lendemain des expériences, qu'il avait rêvé, ou qu'il avait senti la nuit en s'éveillant, qu'on le piquait, qu'on le pinçait, qu'on lui tirait les cheveux, toutes choses se rapportant aux expériences faites la veille. Un jour même il arriva que j'étais sorti quelques instants de la salle du laboratoire, pour permettre à quelques collègues de faire un certain nombre d'expériences sans aucune participation de ma part. Pendant ce temps, l'un d'eux, voulant essayer le contact à distance plus grande, mania une canne autour du sujet. Le lendemain, le sujet me raconta que, pendant la nuit, il avait senti comme des coups de bâton sur la tête.

Nous avons cherché l'explication du phénomène. Ce ne peut être le souvenir de ce qui a été fait pendant l'état d'hypnose qui reparaît pendant le sommeil du sujet. En effet, nous savons, par les lois de la mémoire dans les états hypnotiques, que, pour que le sujet retrouve le souvenir de ce qui s'est passé pendant son état d'hypnose, il faudrait qu'il fût de nouveau plongé dans un état analogue. Or, son sommeil de la nuit ne peut être un état analogue à celui pendant lequel nous faisons les expériences; car, après le réveil de son état hypnotique nous savons qu'il a perdu le souvenir de tout ce

qui s'est passé; s'il avait eu un état semblable pendant la nuit, il aurait aussi perdu au réveil le souvenir de ce qu'il a senti dans cet état; il ne pourrait donc pas nous le raconter. Du reste, une autre observation, faite au cours des mêmes expériences, nous a mis sur la voie de ce que nous croyons être l'explication vraie de ce phénomène.

Lorsque l'on a provoqué, chez le sujet, une sensation de piqûre ou de pincement, par action à distance, si on le laisse tranquille, on remarque souvent, quelques instants après le premier mouvement provoqué, que le sujet porte la main à l'endroit sensible, comme s'il y éprouvait encore la sensation pénible. Si l'on a multiplié les excitations de piqûres, pincements, etc., sur différents points du corps, et si l'on observe ensuite le sujet, sans lui avoir fait de suggestion négative, on le voit s'agiter, frotter les différents points du corps avec les mains, et, si les excitations ont été trop nombreuses et trop violentes, se tordre et se plaindre comme s'il souffrait encore et simultanément de tous les points excités.

Il ne faut pas commettre l'erreur de prendre ces phénomènes pour des auto-suggestions, ni pour des indices de simulation de la part du sujet. En effet, d'une part, les auto-suggestions, qui arrivent quelquefois, au début de l'hypnose ou quand le sujet n'est pas dans un sommeil profond, ne se présentent pas dans les circonstances, ni de la manière que nous venons d'indiquer; et, d'autre part, les symptômes de l'état hypnotique profond persistent qnand nous observons ces phénomènes et peuvent être relevés à ce moment.

Nous en concluons que l'excitation produite à distance, chez le sujet dont la sensibilité a été extériorisée, laisse une trace douloureuse persistante. Nous ne savons pas du tout quelle est la nature de la sensation ainsi éprouvée par le sujet. Cette sensation peut être vraisemblablement plus vague que celles qui sont perçues directement à l'état de veille. Ce que nous savons, c'est que le sujet peut habituellement différencier certains genres de sensations, comme piqûres, pincements, chaleur, etc.

L'on sait que, dans les expériences d'extériorisation de la

sensibilité, une des grandes difficultés est d'éliminer la possibilité de suggestion mentale faite involontairement par l'expérimentateur. On a cherché bien des moyens de résoudre cette question, mais on comprend combien il est difficile de produire une excitation chez le sujet, sans que l'opérateur, ni aucune autre personne, connaisse l'instant où cette excitation est produite. Mais il est évident aussi que, si ce problème peut être résolu, on aura éliminé, en même temps que la suggestion mentale, toute possibilité de supercherie de la part du sujet.

Nous avons pu arriver à ce résultat dans nos dernières expériences, en reprenant la question de la manière suivante :

Si l'opérateur, au lieu d'ignorer l'instant précis où l'excitation est produite chez le sujet, ignore la nature de cette excitation, et si le sujet la discerne exactement, le résultat sera le même, on ne pourra d'une part ni de l'autre invoquer la suggestion mentale.

Deux petites bouteilles exactement semblables furent choisies. C'étaient des bouteilles de pharmacie, de forme aplatie, en verre blanc, d'une contenance de 300 grammes. Au col de chacune de ces bouteilles fut attachée une ficelle formant anse de 20 centimètres environ. Ainsi disposés et munis d'un bouchon, ces deux flacons furent placés dans une boîte de bois sans couvercle, mais assez haute pour entourer complètement les flacons, et ne laisser dépasser que l'anse de corde. Entre les deux bouteilles étaient placés des papiers pour les isoler l'une de l'autre.

Tout étant ainsi préparé à l'avance, le sujet fut endormi comme d'habitude, et l'on constata que sa sensibilité était extériorisée.

A ce moment, l'appareil disposé comme nous l'avons indiqué fut emporté dans une chambre éloignée, où les deux flacons furent remplis, l'un d'eau froide, l'autre d'eau chaude, puis soigneusement essuyés et rebouchés, et replacés comme primitivement. Une personne, autre que celle qui avait rempli les flacons, apporta alors la boîte dans la salle d'expériences et elle-même en sortit aussitôt.

Personne donc, dans la salle où se faisait l'expérience, ne

pouvait savoir quelle était la bouteille contenant de l'eau chaude et quelle était celle contenant de l'eau froide.

Alors, soulevant les flacons par l'anse de corde qui y était attachée (et qui n'avait pas été mouillée), je les approchai successivement et avec précaution du sujet. Celui-ci, sans hésitation, déclara à l'approche d'une des bouteilles : C'est chaud ; — et à l'approche de l'autre, il dit : C'est froid.

Constatation faite par des personnes présentes, le sujet ne s'était pas trompé, il avait accusé la sensation de chaleur avec le flacon d'eau chaude, et la sensation de froid avec le flacon d'eau froide. Il est important de noter que la chaleur de l'eau n'était pas excessive. On pouvait sans peine tenir dans la main, ou même appliquer longuement sur la joue le flacon qui la contenait. La chaleur rayonnante n'était donc pas suffisante pour être perçue à une distance de 30 centimètres et à travers les vêtements.

Cette expérience que j'ai décrite avec beaucoup de minutie, afin qu'il ne puisse y avoir aucune équivoque, a été répétée, devant les membres de la Société d'Études Psychiques appartenant à la section résidant à Lille, cinq ou six fois, à plusieurs jours différents, et toujours avec le même résultat.

Il est évident que, dans ce cas, on ne peut faire intervenir en aucune façon une suggestion mentale quelle qu'elle soit. A plus forte raison, dans ces conditions, faut-il écarter l'idée de toute supercherie ou auto-suggestion de la part du sujet.

En résumé, nous dirons que les conclusions que nous pouvons tirer de ces dernières séries d'expériences sont : D'abord, la constatation d'une trace persistante, douloureuse et définie comme la sensation elle-même, que les excitations laissent chez le sujet. Nous pourrions les comparer à un coup qui laisse une contusion sensible, ou à une piqûre de moustique qui laisse une trace irritable ; si plus tard le frottement d'un vêtement, le contact d'un objet vient exciter le point sensible, la douleur reparaît assez semblable à ce qu'elle était quand on l'a provoquée.

En second lieu, nous avons vu qu'on peut éliminer d'une façon absolue la suggestion mentale par le procédé que nous venons d'indiquer.

Quels sont exactement la nature et le degré de la sensation ainsi perçue par le sujet ? Nous l'ignorons, mais nous constatons d'abord qu'il la distingue, et qu'il l'exprime par les mots qui désignent habituellement l'exercice de la sensibilité : contact, pincement, piqûre, brûlure, chaud, froid, etc. En second lieu, le mouvement de défense et l'expression mimique du sujet nous montrent que cette sensation, quant à son degré, paraît aussi forte que la sensation tactile réelle qui résulterait de l'acte d'excitation. C'est pourquoi, ces expressions d'extériorisation de la sensibilité ou de sensibilité à distance paraissent assez justes, jusqu'à preuve contraire.

Il est probable que l'on peut provoquer cette sensation à une plus ou moins grande distance du corps du sujet ; mais il y a un point où l'on obtient le maximum d'effet et la plus grande netteté des sensations. Ces points formeraient, par leur réunion, une sorte de plan virtuel parallèle à la surface cutanée du sujet ; mais, comme cette surface sensible est, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme un plan dans l'espace, il arrive fréquemment que nous agissons dans des points plus ou moins rapprochés du plan le plus sensible, et pas toujours exactement dans ce plan. Il en résulte que l'excitation que nous produisons est, malgré nous et à notre insu, tantôt plus forte, tantôt plus faible, ce qui explique les différences dans l'intensité et la netteté des sensations perçues par le sujet.

Ces faits sont excessivement intéressants, et méritent d'autant plus d'attirer notre attention qu'il y a peu de sujets chez lesquels on puisse les étudier avec toute la méthode désirable. Mais convient-il bien, pour cela, de parler à leur propos de merveilleux scientifique, et d'apporter à leur examen un scepticisme peu sérieux que l'on n'apporterait pas à l'observation d'autres faits scientifiques tout aussi rares. Nous ne le croyons pas, et, si nous voulons bien examiner les choses, nous verrons qu'il n'y a pas de fait prodigieux, mais simplement des conditions qui se présentent rarement. Rien de tout cela n'est en opposition avec les lois scientifiques ; nous y trouvons même des analogies frappantes dans les autres sens.

L'on s'étonne que la sensibilité tactile puisse être impressionnée à distance; on refuse d'y croire; on prétend la chose impossible; alors que sur les cinq sens que nous possédons il y en a trois qui, normalement, exercent leur sensibilité à distance, ou plutôt qui semblent subir sans contact l'influence des objets qui les impressionnent : le sens de la vue, le sens de l'ouïe et le sens de l'odorat.

Nous disons qu'ils semblent être impressionnés sans contact, car, lorsque l'on dit que la vue se porte au loin, on sait bien que ce sont des rayons lumineux ou vibrations lumineuses qui partent des objets visibles et viennent frapper la rétine.

De même pour le sens de l'ouïe, l'on sait que ce sont des ondes sonores, mises en mouvement par l'objet vibrant, qui viennent frapper le tympan.

Pour l'odorat, on admet que ce sont des particules infiniment ténues, solides ou gazeuses, qui se détachent des corps odorants et viennent toucher le nerf olfactif.

Nous pouvons établir une analogie entre ce qui se passe pour ces trois sens, et la sensibilité à distance que nous constatons, dans des cas particuliers, chez certains sujets.

Car nons ne nions en aucune façon qu'une vibration, une émanation fluidique quelconque puisse servir d'intermédiaire entre l'objet qui impressionne et les nerfs sensitifs du sujet. Dès lors, il ne sera pas plus surprenant de voir une pointe ou un objet quelconque, mis en mouvement par la main, provoquer des. vibrations qui seront perçues par les nerfs tactiles du sujet, que de voir un objet que l'on découvre lancer des vibrations lumineuses, qui seront perçues et reconnues par sa rétine.

L'on pourrait pousser plus loin l'assimilation car, s'il y a une certaine distance à laquelle les objets nous donnent une vision nette et précise, tandis qu'au delà ils ne nous apparaissent plus, que d'une manière floue et incertaine, nous avons fait une remarque analogue au sujet de la distance à laquelle est perçue l'irritation sensible. Et, si nous avons vu que certains objets peuvent servir d'intermédiaire entre la sensibilité tactile du sujet et le corps qui l'excite, ne savons-

nous pas aussi que certains instruments peuvent étendre la vue au delà de ces limites normales, et que d'autres sont capables de transporter le son à des distances presque sans limites, et même l'emmagasiner.

Nous ne prétendons pas, du reste, que ce soit là l'explication absolue du phénomène d'extériorisation de la sensibilité ; nous disons que c'est une interprétation plausible, voilà tout. Nous avons surtout parlé de cette analogie entre le phénomène d'extériorisation de la sensibilité à distance et ce qui se passe pour d'autres sens, pour montrer qu'il n'est pas raisonnable de repousser, *a priori*, de tels faits et de les déclarer impossibles.

Dr P. Joire.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR M. LE Dr J. GRASSET

Professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier

(*Suite*[1].)

Vous connaissez ces expériences faites en représentation ou par des amateurs. Certains de mes collègues actuels, pendant leur internat, les réussissaient fort bien.

On cache un objet à l'insu du sujet qui a les yeux bandés. Puis, une personne qui sait où est l'objet entre en communication avec le sujet, en lui touchant la main ou la tempe. Cette personne directrice pense fortement à l'endroit où est l'objet : le sujet y va droit et découvre l'objet.

Ceci peut être varié à l'infini : on pense un acte à accomplir, un numéro à trouver...

D'abord il n'y a là rien d'hypnotique, comme certains le croient. Il n'y a ni clairvoyance ni vue à travers un bandeau. Ce peut aussi n'être pas une jonglerie.

Cela réussit très bien, en dehors de tout acrobatisme, entre gens, tous d'absolue bonne foi : il y a encore là des mouvements automatiques et inconscients.

Le sujet directeur concentre fortement sa pensée sur l'acte à exécuter et sa pensée passe alors dans ses doigts. O du directeur pense fortement ; alors son polygone entre en mouvement, à l'insu de O, et par des pressions ou des attractions inconscientes et involontaires, dirige mécaniquement le sujet qui a les yeux bandés.

1. Voir les numéros 2 et 3.

J'ai fait moi-même quelques expériences et, les yeux bandés, me suis très bien rendu compte des pressions ou des attractions que le doigt du directeur exerçait à l'insu de ce même directeur.

Aussi faut-il, pour la réussite, que le directeur soit très actif, pense très fortement à l'acte désiré et que le dirigé soit très passif, c'est-à-dire annule son centre O et laisse son polygone obéir automatiquement aux impulsions du polygone directeur.

Parfois le mouvement du dirigé s'arrête; il hésite, est désemparé. C'est que le directeur a momentanément cessé de penser au but. Si le directeur est distrait ou pense à autre chose, le dirigé ne reçoit plus d'impression et s'arrête, hésite ou se trompe.

Aussi les qualités requises pour être bon directeur sont-elles différentes des qualités requises pour être un bon dirigé. Elles sont inverses. L'un doit être un autoritaire, un actif; l'autre un passif, un soumis. Tout le monde ne réussit pas aussi bien; et les uns réussissent mieux dans l'un des deux rôles, tandis que les autres réussissent mieux dans l'autre.

Il y a d'ailleurs des personnes beaucoup plus disposées que d'autres.

Janet cite même Osip Feldmann qui réussissait en interposant entre le directeur et le dirigé une troisième personne inerte et ignorante qui touchait les deux autres et qui, évidemment, sans le vouloir et à son insu, transmettait elle-même ces mouvements du directeur au dirigé.

Chez le directeur, pourquoi les actes de pression sont-ils inconscients en même temps qu'involontaires? Quand son polygone agit, pourquoi O ne s'en aperçoit-il pas, alors que d'habitude il s'aperçoit des mouvements polygonaux?

On fixe l'attention volontaire du directeur sur une idée, un but; par là même ce directeur devient distrait de son polygone, surtout si c'est un sensoriel (visuel ou auditif) ne faisant pas habituellement grande attention à ses images motrices, à plus forte raison ne le fera-t-il pas quand O est fortement fixé sur quelque chose.

C'est donc encore l'émancipation du polygone par un mé-

canisme toujours analogue : distraction, attention de O concentrée sur une idée. C'est encore la désagrégation psychique.

A l'appui de cette manière de voir, Janet fait remarquer que l'expérience réussit d'autant mieux que le sujet, à mouvements inconscients, est naturellement dans un état plus voisin de la désagrégation psychique (de la misère psychologique), comme l'est par exemple un hystérique anesthésique.

Chez le sujet dirigé, les choses se passent aussi dans le polygone. Il pourra s'en apercevoir en O s'il s'analyse ; mais il peut aussi obéir automatiquement sans se rendre compte. Il peut même n'avoir aucune conscience de ce qu'on lui fait faire et qu'il exécute très bien.

De plus, chose remarquable, dans ce cas d'inconscience de l'acte exécuté, on peut ensuite hypnotiser le sujet et parfois alors, dans l'état hypnotisé, celui-ci retrouve le souvenir de l'acte qu'on lui a fait exécuter et dont il paraissait n'avoir pas eu conscience.

C'est donc un acte automatique du polygone qu'on oublie dans la vie psychiqne normale et complète, mais dont on retrouve le souvenir dans une autre scène de la vie polygonale isolée, comme dans certains rêves on retrouve les souvenirs de rêves précédents et comme dans certaines crises de somnambulisme ou d'hypnotisme on retrouve le souvenir des crises antérieures.

C'est la personnalité polygonale qui se souvient d'elle-même, toutes les fois qu'elle s'émancipe du contrôle et de l'inhibition de O.

Dans tous les faits de lecture de pensée dont nous venons de parler et dont nous avons esquissé la théorie, il y a toujours contact quelconque entre le directeur et le dirigé.

Dans les représentations (Pickmann et autres), vous verrez aussi des expériences de cumberlandisme sans contact. Ceci est encore obscur, n'est pas justiciable des mêmes explications. Mais comme cela n'a été observé encore que dans des représentations, il faut attendre que le fait soit plus authentiquement établi avant d'en rechercher la théorie et l'explication.

Vous voyez comme peu à peu notre étude antérieure du

polygone et du psychisme inférieur nous conduit à expliquer plusieurs parties intéressantes du merveilleux : pendule explorateur, baguette divinatoire, cumberlandisme et lecture de pensée. Nous pouvons appliquer encore ces mêmes données psychophysiologiques à un autre phénomène que je vous ai signalé : la divination par les miroirs ou cristallomancie.

A propos de notre malade et de son hallucination dans le verre d'eau, hallucination fixe, très nette, très précise, restant la même dans une série d'expériences successives, je vous ai dit combien cet usage remontait loin et était célèbre en magie et en sorcellerie.

C'est dans une carafe, posée sur une coupe d'or, et placée dans le sombre enfoncement d'une tonnelle où quelques rochers factices figuraient une grotte, qu'au dire d'Alexandre Dumas[1] (dans une scène célèbre dont nous reparlerons) Joseph Balsamo, le futur Cagliostro, fait voir à l'archiduchesse Marie-Antoinette, la future reine de France, l'avenir terrible qui l'attend et à la vue duquel la dauphine, à genoux, essaie vainement de se relever, chancelle un instant, retombe, pousse un cri terrible et s'évanouit.

Que se passe-t-il dans ces cas[2]?

Voici comment Janet décrit l'expérience que beaucoup de personnes peuvent réussir et que vous pouvez tenter si cela vous plaît : d'après les auteurs anglais, 10 personnes sur 50 réussissent l'expérience (ce chiffre paraît exagéré à Janet).

« Vous prenez cette boule de verre et vous la disposez dans des conditions particulières : le plus commode, c'est de la placer dans un endroit qui ne soit ni complètement obscur, ni tout à fait lumineux; il faut une certaine lumière légère qui vienne seulement caresser la boule. Voici le procédé classique : on se place en plein jour, on entoure le cristal d'écrans, de paravents ou d'étoffe noire, puis on installe le sujet commodément et on le prie de regarder fixement. »

1. Alexandre Dumas, *Joseph Balsamo. Mémoires d'un médecin*, t. I, p. 279.
2. Voir : Pierre Janet, *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 407.

Il ne faut pas qu'il s'endorme; car ce que nous étudions n'a rien à voir avec l'hypnotisme.

« Il n'aperçoit au début que des choses insignifiantes : tout d'abord sa propre figure; puis le reflet vague des choses environnantes, les couleurs de l'arc-en-ciel, un point lumineux, en un mot, les reflets que présente d'ordinaire une boule de verre. — Au bout d'un certain temps, les choses changent, c'est-à-dire que la boule s'obscurcit de plus en plus; il ne distingue plus rien; le reflet, les objets, tout s'efface; tout devient sombre; la boule semble se recouvrir d'une vapeur : c'est le bon moment.

« Le nuage s'épaissit de plus en plus et au milieu de ce nuage il voit apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, des étoiles, des lignes, par exemple des barres noires sur fond blanc, mais aussi quelquefois des lignes plus précises et plus intéressantes, comme des lettres, des chiffres. — Au bout de quelques instants encore, il aperçoit des figures colorées, des personnages, des animaux, des arbres, des fleurs. Il regarde avec émotion, il se complaît dans ce petit spectacle, d'autant plus qu'il y a des variantes.

« Chez quelques personnes, les images sont immobiles; chez d'autres elles remuent, disparaissent, réapparaissent, se saluent, parlent : il y a même des sujets qui entendent ces conversations, ce qui devient tout à fait intéressant !

« Enfin quelquefois le phénomène est encore plus précis et plus compliqué » et prend chez certaines personnes un curieux caractère de fixité. La personne a beau détourner ses yeux du cristal, si elle recommence l'expérience, elle revoit même vision.

Dans ces cas, l'image gagne naturellement beaucoup en précision et peut être décrite avec de minutieux détails : c'est ce qui est arrivé à notre héroïne, qui, dans les expériences citées plus haut, revoyait toujours la même vieille femme, qu'elle décrivait avec une précision telle que tout Daïmonopolis la reconnaissait.

Certaines personnes « s'éloignent même de la boule pour aller chercher une loupe; à leur retour, elles retrouvent le même spectacle, le regardent avec la loupe et voient les

images se développer et les détails apparaître de plus en plus nets... J'ai même vu une personne (continue P. Janet) qui pouvait faire sortir ces images de la boule, les objectiver sur un papier et suivre snr ce papier avec un crayon le dessin de son hallucination... »

Vous voyez le phénomène. — C'est ce que Janet, qui l'a admirablement analysé, appelle une hallucination subconsciente. J'aime mieux dire ; hallucination polygonale.

C'est une hallucination qui se développe dans ce que l'on appelle le subconscient, c'est-à-dire dans le polygone, mais à laquelle, au moins dans certains cas, O peut assister et qui par conséquent peut devenir consciente.

Comme l'a dit un psychologue américain, cité par Janet, Nowbold, « le miroir incomplètement éclairé joue le rôle d'un excitant visuel » sur le polygone; « il présente un espace vide et invite l'imagination à le combler ».

O s'abstient, ne dit pas au polygone qu'il n'y a rien dans ce cristal (ce qu'il sait fort bien) ; sans contrôle de O, le polygone s'hallucine, fait son roman, voit différentes choses, fait des associations d'images, les associe, les fixe et forme l'hallucination définitive.

Cette hallucination, le polygone la forme seul, il peut la décrire à lui tout seul ; mais O, qui n'est en rien intervenu dans sa formation, peut la découvrir dans son polygone, en avoir conscience, la prendre pour une réalité et collaborer à sa description.

Et alors ces révélations de l'imagination polygonale étonneront, passeront pour merveilleuses ou divinatoires, parce qu'elles révèlent aux assistants et au sujet lui-même des choses qu'il croyait ne pas savoir ou qu'on croyait inconnues de lui et qui étaient emmagasinées dans les mémoires inconscientes du polygone.

Voilà donc encore des phénomènes involontaires et inconscients, c'est-à-dire polygonaux dans leur essence et leur siège ; seulement ce sont des sensations, tandis que jusqu'à présent nous n'avions étudié que des mouvements présentant ces caractères.

Vous voyez comme la question se complète peu à peu.



Nous pouvons maintenant, sans difficulté, appliquer tout cela à l'explication de la plupart des phénomènes, scientifiquement établis, du spiritisme.

Prenons le cas le plus simple : un certain nombre de personnes, toutes égales, sont autour d'une table, les mains dans la position classique faisant la chaîne.

O de tous est sérieux, ne se moque pas; on ne cause pas : c'est important. Chez chacun, O met son polygone en expectant attention, c'est-à-dire que la séance commencée librement, volontairement, va se continuer polygonalement : O a présidé à l'installation; le polygone va présider à toute la deuxième partie.

Au bout d'un certain temps, souvent très court, d'un des polygones part (à l'insu de O) un mouvement involontaire et inconscient : un des assistants, plus nerveux que les autres, entraîné par l'idée de rotation de la table (la seule que O ait imposée et maintienne au polygone), un des assistants pousse, sans le vouloir et sans le savoir.

Alors tous les autres polygones ou un certain nombre d'autres sollicités par ce commencement de mouvement de la table poussent aussi, et poussent dans le même sens, toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

A ce moment, c'est le troisième temps, O, stupéfait, voit tourner la table, sans se rendre compte, même après, que c'est son polygone désagrégé qui est l'agent de ce curieux phénomène.

Donc vous le voyez : le phénomène est en somme caractérisé par deux choses : 1° désagrégation du polygone, qui, lancé par O, n'est plus dirigé par lui et agit par son activité propre : la désagrégation est complète pour les voies de retour surtout, pour ces voies qui parfois rendent consciente l'activité polygonale; 2° mouvements spontanés, inconscients et involontaires, de ce polygone; mouvements aboutissant au déplacement de la table que O constate sans se rendre compte du mécanisme.

Vous voyez que la désagrégation suspolygonale n'est pas tout.

La désagrégation suspolygonale est commune à bien des états différents; c'est le second élément qui différencie ces divers états, les uns des autres : ici le second élément est constitué par ces petits mouvements très légers qui se superposent et arrivent à produire de gros effets, tout en restant inconscients et involontaires, c'est-à-dire que O, après avoir mis le polygone dans l'état voulu, se désintéresse de la question et attend le résultat après avoir rompu les chaînes de communication avec ce polygone.

Vous comprenez par là la nécessité des conditions qui ont toujours été requises pour la bonne réussite de ces expériences.

Si tout le monde doit être de bonne foi, il faut aussi qu'on y porte du sérieux et de l'attention. Si un O quelconque, sceptique, fait des plaisanteries, détourne l'attention des autres, les polygones ne sont plus dans cet état tout spécial d'expectant attention, qui est indispensable pour la réalisation du mouvement initial et pour la production ultérieure des autres mouvements imitateurs et consécutifs.

Il est curieux de relire à ce point de vue les règles données par les grands adeptes des tables tournantes, comme Agénor de Gasparin [1] : pour gouverner « fermement la table », il faut être « confiant ». « Apportez ici toute votre intelligence et toute votre attention; n'y apportez pas un esprit de doute, d'analyse, de soupçon malveillant à l'égard des choses et des personnes. Vous seriez glacé et vous glaceriez. » Si les tables rencontrent autour d'elles « des préoccupations ou des excitations nerveuses, elles se mettent à bouder ». « Surtout point d'expérience de salon. Les succès sérieux y sont impossibles. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérations perdent immanquablement toute leur puissance fluidique. »

Les témoins ne doivent ni se mêler à la cause ni « faire pendant sa durée une seule observation à haute voix ».

1. Comte Agénor de Gasparin, *Des tables tournantes, du surnaturel en général et des esprits*, 2e édit., 1855, t. I, p. 83.



Il faut des « opérateurs dont l'action fluidique soit éprouvée ».

Il faut « charger un des expérimentateurs de diriger les opérations et de donner seul le signal des commandements. Si tout le monde s'en mêle, rien n'ira ». Il faut réunir et concentrer les pensées; « on ne réussit qu'en les concentrant ».

Il y a des personnes dont la présence entrave les expériences; il faut les éliminer.

Il faut éviter les distractions. Si chacun pense à autre chose, on n'obtient rien.

S'il s'agit d'un nombre pensé à faire réaliser, celui qui le connaît doit fortement penser; « les autres n'ont rien de mieux à faire que d'oublier la table ».

Vous voyez la distinction entre les polygones qui doivent faire le mouvement initial provocateur et les polygones qui doivent obéir passivement et suivre simplement le mouvement commencé.

Vous voyez les analogies de ces faits avec les faits du cumberlandisme, analogies même plus grandes qu'elles ne paraissent. Car dans les tables tournantes, quoique nous ayons supposé tous les assistants égaux, en fait ils ne le sont pas. Il y en a un qui commence; les autres suivent. Donc il y a, comme dans le cumberlandisme, un directeur et des dirigés.

Vous voyez donc apparaître, même dans ces réunions d'égaux, la diversité des polygones. Vous voyez apparaître le polygone plus actif, doué de plus de spontanéité que les autres : vous voyez poindre le médium.

C'est une des choses qui frappent le plus, quand on fait ces expériences : l'inégale aptitude de chacun à faire tourner les tables; dans une société on découvre une ou plusieurs personnes dont la présence dans la chaîne est un sûr garant de succès complet et prompt.

Ce sont de petits médiums qui poussent plus vite que les autres, qui donnent plus facilement le branle aux autres.

Je vous ai déjà cité l'impression qu'eut une jeune femme

d'une trentaine d'années qui gouaillait un peu quand nous faisions des expériences sur les tables : tenez, lui dis-je; vous seule (ainsi personne ne vous trompera), vous seule, mettez vos mains sur cette assiette en pensant fortement qu'elle va tourner, et attendez. — Elle n'eut pas à attendre : l'assiette partit presque immédiatement, provoquant chez elle une stupéfaction voisine de la terreur.

Ces polygones de médiums sont des polygones plus actifs, ou du moins des polygones qui réalisent plus vite leur psychisme en actes. Si vous voulez me passer la hardiesse de la comparaison, je vous dirai que ce sont des *polygones plus méridionaux.*

Vous savez en effet qu'à tort ou à raison nous passons pour gesticuler beaucoup et surtout pour exprimer nos pensées avec nos doigts. Avec nous, réussit toujours l'expérience de la crécelle. A 10 Méridionaux, demandez ce qu'est une crécelle, 9 feront immédiatement avec la main le mouvement de faire tourner quelque chose. A des degrés divers, tout le monde est méridional à ce point de vue.

Mais enfin il y a des polygones qui extériorisent plus vite et plus fort leur état intérieur: ce sont ceux-là qui font réussir les expériences de tables tournantes, ce sont ceux qui font le mieux tourner les tables.

Il y a naturellement des degrés dans l'activité et la spontanéité de ces polygones et vous arrivez à ceux qui, comme celui de la jeune femme, agissent seuls : ce sont de vrais médiums.

Avec ces médiums, vous pouvez alors faire des expériences d'ordres divers. Vous pouvez placer le médium à sa place et puis lui poser une question : le polygone du médium répondra, de son mieux, à ces questions en se servant des pieds de la table comme interprètes et des coups frappés comme alphabet.

Mais pour des conversations prolongées et des médiums excercés ces coups frappés sont l'enfance de l'art et constituent un langage long et laborieux, comme exécution et comme traduction et interprétation.

Alors on a mis le crayon à un pied de table et le médium a répondu aux questions posées par ce procédé encore bien compliqué.

Puis on a remplacé la table par une planchette munie d'un crayon : c'était déjà bien plus facile.

Enfin on a fini par mettre le crayon directement dans la main du médium et le crayon a marché tout seul, ou du moins a écrit à l'insu de O du sujet et sans que O le veuille : le médium a répondu par l'écriture ou par des dessins automatiques.

Mais l'activité polygonale ne se borne pas à pouvoir faire mouvoir des tables, des planchettes ou des crayons. On peut parler avec son polygone. Et il y a des médiums qui parlent : toujours inconsciemment et involontairement.

A côté de ces médiums écrivants et des médiums parlants, il y a aussi des médiums gesticulants[1] : aux questions posées « ils répondent par des mouvements du corps, de la tête ou de la main, ou en promenant le doigt sur les lettres d'un alphabet avec une extrême vitesse ». La machine à écrire doit être un instrument commode pour certains de ces médiums.

Si vous admettez avec moi que certains coups frappés par Jeanne pour répondre aux questions posées à l'esprit étaient involontaires et inconscients, vous la classerez dans les médiums gesticulants.

Certains de cette dernière catégorie ont même des gestes quelque peu insolites, par lesquels on explique certaines de ces fraudes apparentes ou subconscientes dont je vous ai déjà parlé.

Ainsi on a parlé de mouvements bruyants des orteils et de « cette contraction du tendon péronier supposée par Jobert de Lamballe et qui a fait tant de bruit à l'Académie » [2].

« Le docteur Schift, appelé près d'une jeune Allemande qui se disait obsédée par un esprit frappeur, a découvert le secret : il a reconnu que ce bruit se produisait au niveau de la cheville du pied, là où passe le tendon d'un des muscles de

1. Voir : Bersot, *loc. cit.*, p. 123.
2. P. Janet, *loc. cit.*, p. 401.

la jambe. La jeune Allemande déplaçait à volonté ce tendon et le faisait retomber avec bruit au fond de sa coulisse. M. Schift, s'étant exercé à cette manœuvre, était devenu d'une assez belle force [1].»

Dans cette phrase de Bersot, un seul mot est discutable : à volonté. Si elle déplaçait son tendon volontairement, c'était une fumiste. Mais si elle était de bonne foi, c'est polygonalement (c'est-à-dire involontairement et inconsciemment) qu'elle le déplaçait bruyamment.

On a prétendu que certains parlaient par la contraction de l'estomac. Peut-être dans certains cas, des bruits sont-ils produits dans l'assistance « par des actions subconscientes de quelqu'un des assistants, qui trompe les autres et se trompe lui-même et qui devient compère sans le savoir ».

Quoi qu'il en soit, quel que soit le procédé de réponse et de manifestation, il s'agit toujours de mouvements inconscients et involontaires, c'est-à-dire polygonaux.

Comme Gros Jean disait déjà à son évêque en 1855, « la parole involontaire des intestins n'est pas plus miraculeuse que la parole involontaire de la bouche » [2].

Voilà quelques-uns des différents modes d'activité polygonale que manifestent les médiums.

Que faut-il donc entendre par médium?

D'après Paul Janet, « les médiums, quand ils sont des types de la division la plus complète dans laquelle les deux personnalités s'ignorent complètement et se développent indépendamment l'une de l'autre.

C'est très juste, mais peut-être incomplet. Le polygone du médium est bien séparé de O. Mais il faut ajouter que chez le médium en fonction, si O se repose de son côté, son polygone a au contraire une très grande activité personnelle.

Cette activité polygonale éclate déjà dans les réponses que fait le médium dans les expériences que nous venons de citer. — Dans d'autres cas, cette activité polygonale propre éclate encore bien plus apparente ; c'est quand le médium, au lieu

1. Bersot, *loc. cit.*, p. 130.
2. P. Janet, *loc. cit.*, p. 402.

de répondre simplement aux questions posées, développe lui-même les scènes auxquelles il assiste.

Nous verrons plus loin, dans l'histoire d'Hélène Smith, le célèbre médium de Genève si bien étudié par Flournoy, plusieurs exemples de ces romans polygonaux construits de toute pièce et exposés avec suite et verve.

Donc, chez le médium, il y a à la fois désagrégation suspolygonale et très grande activité polygonale. C'est le degré de cette activité polygonale qui fait la valeur du médium.

Le médium est donc un sujet doué d'une vive imagination polygonale, en même temps que d'une grande puissance de désagrégation suspolygonale.

Le médium n'est pas constamment dans cet état de désagrégation suspolygonale propre au succès des expériences. Quand il veut donner une séance, il faut qu'il se mette dans cet état particulier : il se met en *transe*. Il dédouble en quelque sorte sa personnalité. Il supprime momentanément sa personne O et ne vit plus, au moins en apparence, que par son polygone.

Cet état est très bien décrit par Richet[1] dans ces passages cités par Janet : « la conscience de cet individu persiste dans son intégrité apparente : toutefois, des opérations très compliquées vont s'accomplir en dehors de la conscience, sans que le moi volontaire et conscient paraisse ressentir une modification quelconque. Une autre personne sera en lui qui agira, pensera, voudra, sans que la conscience, c'est-à-dire le moi réfléchi, conscient, en ait la moindre notion. »

« Ces mouvements inconscients ne sont pas livrés au hasard ; ils suivent, au moins lorsqu'on opère avec certains médiums, une vraie direction logique, qui permet de démontrer, à côté de la pensée consciente, normale, régulière du médium, l'existence simultanée d'une autre pensée collatérale qui suit ses périodes propres et qui n'apparaîtrait pas à

1. Ch. Richet, *La suggestion mentale et le calcul des probabilités*. (*Revue philosoph.*, 1884, t. II, p. 650) et *Les mouvements inconscients Hommage à M. Chevreul*, 1886. Cit. P. Janet, *loc. cit.*, p. 403.

la conscience, si elle n'était pas révélée au dehors par ce bizarre appareil d'enregistrement. »

Quand le médium est ainsi en transe, son activité polygonale éclate avec une intensité extraordinaire : les sensations s'associent, s'enchaînent, se manifestent à l'extérieur, de sorte que le médium a des hallucinations et les extériorise par des mouvements divers.

Cet état de crise d'activité polygonale est évidemment anormal, extraphysiologique. Janet a consacré tout un chapitre [1] important de son livre à montrer les analogies qui rapprochent la transe du médium et les crises de somnambulisme spontané ou provoqué.

D'abord, dit-il, la plupart des médiums, sinon tous, présentant des phénomènes nerveux, sont névropathes, « quand ce ne sont pas franchement des hystériques ».

La séance que nous croyons vraie, dans laquelle Jeanne a répoudu, en médium, aux questions posées sur la vieille, a été interrompue par une violente crise d'hystérie. Janet cite de nombreux exemples analogues, empruntés à Mirville, Myers, Silas, Baragnon... Charcot a publié l'observation de toute une famille qui devint hystérique après des pratiques de spiritisme.

Si les expériences de spiritisme peuvent être suivies de manifestations névrosiques, réciproquement on peut, par suggestion, dans certains cas, transformer une crise d'hystérie en crise de spiritisme avec des actes automatiques.

Plusieurs médiums finissent par la folie, ce qu'Allan Kardec appelle « la subjugation ».

Les rapports entre la médiumnité et les accidents nerveux sont donc incontestables. — On peut dire que les médiums appartiennent à la famille névropathique.

Serrant de plus près le sujet, Janet montre les analogies symptomatiques entre la transe du médium et les crises de somnambulisme spontané ou provoqué.

Dans le spiritisme comme dans le somnambulisme, il y a

1. P. Janet, *loc. cit.*, p. 404.



souvent électivité. De même qu'un sujet en somnambulisme n'entend que certains, n'obéit qu'à certains, de même le médium n'opère pas devant tout le monde, n'obéit qu'à certains. Janet en cite des exemples.

D'autre part, chez certains sujets, les crises de spiritisme et les crises de somnambulisme s'enchevêtrent et se succèdent. Un médium s'endort sur la table et il faut le magnétiseur pour le faire sortir de ce somnambulisme. Un autre évoque l'âme de Napoléon ; écrit des messages sous sa dictée. « Tout à coup, le médium qui parlait librement pendant que sa main écrivait, s'arrête brusquement ; la figure pâle, les yeux fixes, il se redresse, croise les mains sur sa poitrine, prend une expression hautaine et méditative et se promène autour de la salle dans l'attitude traditionnelle que la légende prête à l'empereur. » Puis il tombe dans un sommeil profond. — Le médium était devenu Napoléon, c'est-à-dire était passé de son état de médium à un état de somnambule avec transformation de la personnalité, comme on les connaît, on les décrit si bien, depuis Richet dans le somnambulisme provoqué.

Rien de démonstratif comme l'observation suivante de Mme Hugo d'Alésy, montrant les *incarnations* successives d'un médium, c'est-à-dire les changements de personnalité ou objectivations de types, absolument comme dans le somnambulisme provoqué. Cette observation a été empruntée par Janet à la *Revue spirite*.

« Mme Hugo d'Alésy est un excellent médium, elle prête sa main avec complaisance à tous les esprits qui désirent entrer en relation avec nous. Grâce à elle, un grand nombre d'âmes, Eliane, Philippe, Gustave, et bien d'autres ont écrit des messages sur leurs occupations dans l'autre monde. Mais cette dame a en outre une propriété bien plus merveilleuse ; elle peut prêter aux esprits non seulement son bras, mais sa bouche et tout son corps, elle peut disparaître elle-même pour leur céder la place et les laisser s'incarner dans son cerveau. Il suffit pour cela de l'endormir un peu, un magnétiseur s'en charge : après une première période de somnambulisme ordinaire où elle parle encore en son nom, elle se raidit un instant, puis tout est changé. Ce n'est pas Mme Hugo

d'Alésy qui nous parle, c'est un esprit qui a pris possession de son corps. C'est Eliane, une petite jeune personne avec une prononciation légèrement précieuse, un brin de caprice, un petit caractère qu'il faut manier délicatement. — Nouvelle contracture et changement de tableau : c'est Philippe ou M. Tétard qui chique et qui boit du gros vin, ou l'abbé Gérard qui veut faire des sermons, mais qui trouve la tête lourde et la bouche amère à cause de l'incarnation précédente, ou M. Aster, un grossier personnage obscène qu'on renvoie bien vite, ou bien un bébé, une petite fille de trois ans : Comment t'appelles-tu, ma mignonne? — Zeanne. — Et que veux-tu? — Va cercer maman et mon ti frère et papa. — Elle joue et ne veut plus partir. — Nouvelle contracture et voici Gustave; ah! Gustave mérite qu'on l'écoute. On lui demande de faire de la peinture, parce qu'il était rapin de son vivant : Écoute bien, répond-il par la bouche de ce pauvre médium qui dort toujours, il faut du temps pour brosser quelque chose qui ait du chien, ce serait trop long, on se ferait des cheveux pendant ce temps-là... J'ai essayé tant de fois de me manifester, mais pour cela il faut des fluides; pour communiquer sur la terre avec les copains, c'est très difficile : là-haut, on est comme les petits oiseaux; mais, sur la terre, c'est plus ça. Ah! c'est embêtant d'être mort... »

(Janet fait remarquer, en passant, que c'est là une réflexion fréquente dans la bouche des esprits.)

« Gustave continue : Pourtant on n'a plus un tas de choses qui ne sont pas amusantes, on n'a pas à aller au bureau, on n'a pas à se lever matin, on n'a pas de bottes avec des cors aux pieds; mais je ne suis pas resté assez sur la terre, je suis parti au moment où j'allais m'amuser; si je reviens sur la terre, je veux être peintre; j'irai à l'École des beaux-arts pour chahuter avec les autres et rigoler avec les petits modèles. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir. — Qui va venir après Gustave? Parbleu, le poète Stop pour finir, parce que Stop veut dire : arrête. Celui-là est mélancolique et dit d'un ton chantant : Mon âme avait besoin d'amour et je cherchais sans en trouver; si j'avais eu un peu plus de temps, je vous aurais mis cela en vers; je sais bien que ça perd à

être en prose; mais, vu l'heure avancée, j'ai pris ce que j'avais de plus court. — Après cette séance, qui a dû être fatigante, on réveille le médium, qui se retrouve être Mme Hugo d'Alésy comme devant. »

Comme dit très bien Janet, ce sont là absolument les observations de types et les changements de personnalité décrits par Richet et bien d'autres dans l'hypnotisme et le somnambulisme provoqué.

Ces faits montrent bien que dans tous ces cas (hypnotisme, spiritisme, etc.) ces dédoublements et ces transformations de personnalité sont des phénomènes polygonaux.

La seule personnalité reste O, toujours identique à lui-même. Les personnalités polygonales changent suivant l'inspiration du moment, la suggestion extérieure ou interne : ce sont des personnalités pathologiques.

Cela me fournit l'occasion de répondre à une objection (dont je n'ai pas encore parlé) de Binet[1] à mon polygone : « Ce centre O..., dit-il, que devient-il dans les dédoublements de personnalité analogues à ceux de Félida, qui vit, pendant des mois, tantôt dans une condition mentale, tantôt dans une autre? Peut-on dire que l'une de ces existences est une vie complète (avec le polygone et O synthétisés)? Évidemment non; et l'embarras de Grasset à s'expliquer sur ce point montre le défaut de la cuirasse qui existe dans sa théorie. »

Il est bien certain qu'il reste pas mal de choses encore obscures dans cette histoire des dédoublements et des transformations de la personnalité. Mais je n'admets pas qu'on puisse dire que la question devient plus obscure avec la théorie du polygone, tout au contraire.

Tout individu n'a qu'une personnalité physiologique vraie et normale, formée de l'ensemble et de la synergie de tous ses centres nerveux, jusques et y compris ses centres polygonaux et son centre O.

Quand, dans des circonstances ou pour des causes diverses, on voit, chez un sujet, surgir, pour un temps plus ou moins long, une ou plusieurs personnalités nouvelles, ce sont des

1. Binet, *Année psychol.*, 1897, t, III, p. 642.

personnalités pathologiques fausses, incomplètes, apparentes.

Dans ces cas, s'il n'y a pas d'aliénation mentale, c'est-à-dire si O n'est pas malade en lui-même, ces personnalités morbides sont constituées par un certain degré de désagrégation suspolygonale et par des états divers, mais spéciaux, du polygone plus ou moins complètement émancipé de son O.

Dans l'hypnotisme (triomphe des transformations de la personnalité), la chose est bien nette : le polygone est séparé de O, et le magnétiseur, remplaçant O du sujet, ordonne au polygone de ce sujet d'être polygone d'un général, d'un prédicateur, d'un artiste... et, docile, le polygone du sujet adapte son activité propre, automatique, à cette hypothèse et se comporte comme s'il était devenu successivement le polygone d'un général, d'un prédicateur, d'un artiste.

De même, dans le spiritisme, nous avons vu, avec Janet, les analogies de la transe du médium avec le somnambulisme du sujet hypnotisé. Nous pouvons dire que la transe du spirite est de l'automatisme verbal, graphique ou gesticulant, comme le somnambulisme est de l'automatisme ambulatoire.

Un médium dans lequel un esprit vient s'incarner qui se transforme en cet esprit est un sujet qui change de personnalité.

Mais, comme dans l'hypnotisme, c'est la personnalité polygonale qui change, qui s'adapte aux hypothèses soufflées ou inventées.

Le centre O de Mme Hugo d'Alésy reste ce qu'il était avant la transe et se retrouve au réveil sans changement. Mais pendant la transe, le polygone de ce médium s'adapte successivement à diverses hypothèses, vit et réalise dans ses actes automatiques ces diverses hypothèses et parle comme si le polygone était dirigé par un O de petite fille, un O de rapin ou un O de poète...

Donc, dans tous ces faits, il n'y a pas une objection contre le polygone; au contraire, le polygone aide à les comprendre dans une certaine mesure. En tous cas, il n'aggrave pas l'obscurité de ces questions. Et, de plus, ces études du spi-

ritisme comme l'étude de l'hypnotisme développent fortement la connaissance que nous avons de cette activité polygonale, de ce psychisme inférieur.

Nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut, sinon pour comprendre, du moins pour analyser et exposer la psychologie du médium.

Pour faire cette analyse, il faut séparer et envisager successivement divers degrés de la vie médiumnique.

Psychophysiologie du médium.

1er DEGRÉ. . .	Le médium fait tourner la table ou mouvoir un objet qu'il touche (pendule, baguette) : désagrégation sus-polygonale, activité propre polygonale, très simple, sans intervention des assistants.
2e DEGRÉ. . .	Le médium obéit à un assistant dont il exécute les ordres : le polygone désagrégé (du médium) obéit à O de l'assistant.
3e DEGRÉ. . .	Le médium obéit à un autre médium : cumberlandisme, liseurs de pensées : le polygone désagrégé obéit au polygone désagrégé d'une autre personne : le premier au 2e degré, le second au 1er.
4e DEGRÉ. . .	Le médium répond à une question : le polygone désagrégé, au lieu d'exécuter passivement un ordre donné, répond en faisant acte d'activité propre.
5e DEGRÉ. . .	Le médium répond, comme au 4e degré ; mais il fait des réponses beaucoup plus compliquées, en parlant ou en écrivant.
6e DEGRÉ. . .	L'activité propre du polygone du médium est à son summum : spontanéité et imagination : romans polygonaux des médiums.

1. Au premier degré, le médium fait simplement tourner la table ou mouvoir un objet quelconque qu'il touche.

Nous avons analysé ce premier degré : O met son polygone en expectant attention ; le polygone s'oriente sur l'idée exclusive de ce mouvement ; ce polygone extériorise facilement son psychisme et alors bientôt il pousse la table qui tourne ou appuie sur un côté pour en soulever le pied opposé.

O, après avoir lancé le polygone dans cette direction, s'est désintéressé, s'est désagrégé. Il n'assiste pas aux actes de son polygone, ne les enregistre pas, n'en a pas conscience, les ignore ; il s'aperçoit seulement du résultat quand il voit la table tourner.

A ce même degré initial et inférieur. appartiennent le pendule explorateur et la baguette divinatoire : O lance toujours son polygone sur une idée (l'idée de l'oscillation du pendule ou l'idée de la rotation de la baguette), puis se désintéresse, et le polygone, de lui-même, par ses seules forces, fait tourner la baguette ou osciller le pendule.

Voilà le premier degré de la médiumnité, dans lequel les assistants n'interviennent en rien : c'est un acte polygonal endogène ou intrinsèque.

2. Au deuxième degré, le polygone du médium n'est plus livré à lui-même. L'assistant intervient, lui donne des ordres et le pylogone obéit sans que son O s'en doute.

O du médium s'est désagrégé de son polygone, a abdiqué sa direction comme chez le médium du premier degré. Seulement, au lieu de concentrer toute l'attention du polygone sur l'idée du mouvement qui doit se produire, il la concentre sur l'idée d'un ordre à recevoir et à exécuter.

Et le polygone du médium, ainsi émancipé et désagrégé de son propre O, attend l'ordre. — L'ordre arrive et le polygone répond : Frappez tant de coups — et il les frappe, — soulevez tel pied de la table — et il le soulève, — faites danser la table — et il la fait danser.

Comme au premier degré, le polygone obéit directement, automatiquement, sans réflexion même inférieure. Il obéit passivement, sans que son O propre se doute du mécanisme de cette obéissance dont il constate seulement les résultats matériels.

3. Au troisième degré, les choses se passent de la même manière : le polygone du médium obéit de la même manière à une autre personne ; seulement, ici, l'autre personne, au lieu d'être un assistant quelconque, est, elle aussi, un autre médium, qui donne des ordres par des procédés tout spéciaux : c'est le cumberlandisme, c'est le liseur de pensées.

Ici il y a deux médiums dont la psychologie doit être étudiée séparément : un médium directeur qui reproduit notre premier degré et un médium dirigé qui reproduit notre deuxième degré.

Chez le médium directeur, les choses se passent comme au premier degré : O concentre fortement le psychisme polygonal sur l'objet à trouver ou le problème à résoudre; le polygone désagrégé de O fait passer son psychisme dans ses doigts, à l'insu de O, et pousse ou attire le médium dirigé dans un sens ou dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait résolu le problème à deviner.

Chez le médium dirigé, les choses se passent comme au deuxième degré : O se désagrège aussi de son polygone comme chez le médium directeur. Seulement, ici, au lieu de mettre son polygone en concentration sur une idée donnée, il le met en expectant attention sur les ordres à recevoir du médium directeur. — Et alors le polygone du dirigé se laisse mener par le polygone du directeur.

En somme, à ces trois degrés, le polygone obéit simplement : au premier degré (table tournante) et chez le directeur du troisième, le polygone obéit à l'idée que son propre O lui a donnée. — Au deuxième degré (table obéissante) et chez le dirigé du troisième, le polygone du médium obéit à une autre personne, au centre d'un assistant ou au polygone d'un autre médium directeur.

4. Au quatrième degré, un élément nouveau vient s'ajouter : c'est l'acte psychique propre, plus développé, du polygone du médium. Au lieu d'obéir à un ordre donné par un assistant, il répond à une question posée par un assistant. — C'est toujours polygonal et par suite automatique, mais c'est plus intelligent, plus psychique.

Ici, il n'y a qu'un médium. L'assistant n'a besoin d'aucune aptitude ni d'aucune transe ; il n'a pas même besoin de concentrer sa pensée et de s'y maintenir. — Il pose simplement sa question comme il la poserait au premier venu.

Le médium, lui, comme le dirigé du troisième degré, désagrège son O de son polygone et met son polygone en expectant attention non ptus d'un ordre à exécuter, mais d'une réponse à faire à une question qui va être posée.

Ainsi émancipé et désagrégé de son propre O, le polygone du médium attend la question. La question arrive et le

polygone répond avec la table, faisant frapper un coup ou deux, suivant qu'il veut dire : *oui* ou *non*.

C'est toujours un acte polygonal : le polygone du médium répond directement, automatiquement, avec les ressources de son propre psychisme, sans que son O propre connaisse et suive son activité.

O du médium enregistre seulement les résultats et peut être tout aussi étonné que les assistants eux-mêmes de la réponse de son polygone.

Y a-t-il un esprit? Est-ce celui d'une personne morte? Cette personne est-elle enterrée ici?... Le polygone du médium répond *oui* ou *non*, sans intervention de O. De sorte que le médium, dans O conscient, apprend de son polygone qu'il y a un esprit, que la personne est morte, où elle est enterrée...

Vous voyez qu'à ce degré, le psychique du polygone apparaît; le polygone n'obéit pas passivement à un ordre donné; il intervient; il répond à une question dont la réponse n'est pas fatale; son individualité psychique apparaît nettement et son activité propre éclate.

5. Au cinquième degré, le médium répond aux questions en parlant ou en écrivant; les réponses deviennent souvent beaucoup plus compliquées. Ce n'est plus *oui* ou *non*. Ce sont des phrases entières.

Le mécanisme est absolument le même que pour le degré précédent. Seulement le psychisme en devient plus compliqué, tout en restant automatique, comme tout acte polygonal, c'est-à-dire que O du médium n'assiste pas plus intimement à l'expérience que les assistants et il est tout surpris, après, quand il lit ou qu'on lui raconte ce que son polygone a écrit ou dit.

Ceci est tellement vrai que « l'abbé Almignana a grand'peine à répondre aux sottises que lui adresse sa propre main et ne s'explique pas comment il peut se trouver en lui deux êtres aussi antipathiques l'un à l'autre. Janet cite aussi des médiums, étudiés par Myers, qui ne peuvent pas se relire, sont obligés de prier l'esprit d'écrire plus lisiblement ou bien se trompent en lisant le message.

Vous voyez combien, à ces degrés successifs, le polygone du médium se désagrège de plus en plus, montre plus d'indépendance et une activité propre, plus grande.

Voici un exemple des réponses que fera le polygone d'un médium dans une séance de ce degré [1].

On l'interroge sur les astres. — Les astres ressemblent absolument au nôtre, c'est-à-dire à la terre. — Y a-t-il de l'air dans la lune? — Il n'y a pas d'air dans la lune; sans cela, les hommes y seraient déjà allés. Mais Dieu ne veut pas qu'on sorte de sa sphère. — Comment sont les habitants de la lune? — Ils sont comme vous. Seulement ils ne peuvent vivre avec de l'air, et vous, vous ne pouvez pas vivre sans air. — Y a-t-il des habitants dans le soleil? — Oui. — Comment ne brûlent-ils pàs? — Dieu leur a donné un corps qni supporte toujours la chaleur.

Tout cela n'est pas très fort parce que ce médium n'en sait pas plus. Mais enfin il y a psychisme; il déballe tout ce que sait son petit polygone. — C'est du psychisme, tout en étant de l'automatisme.

Au même degré appartiennent (et ils sont nombreux) les médiums qui donnent des consultations médicales. On leur pose des questions sur les maux dont on souffre, et leur polygone répond le diagnostic et le traitement tels qu'il les conçoit. Certains guérissent avec la main si leur polygone se croit ce pouvoir.

Agissent encore de la même manière ceux des « marchands d'espoir », des devins qui sont de bonne foi. On pose des questions à leur polygone, et leur polygone, raisonnant le cas de son mieux, fait la réponse qui lui paraît la plus vraisemblable suivant les données du problème. — Cela peut tomber juste.

Vous voyez que dans tout cela il y a déjà pas mal de psychisme ; seulement c'est toujours du psychisme provoqué ; le polygone ne se met en activité que pour répondre aux questions posées.

6. Au sixième degré, le psychisme polygonal du médium

1. Dr Surbled, *loc. cit.*, p. 36.

en transe devient plus compliqué et surtout plus spontané.

L'assistant ne pose plus de question au médium. Le médium se met en transe spontanément ou sur la prière de quelqu'un. Puis on laisse toute liberté à ce polygone émancipé et on le laisse dire, écrire ou faire ce qu'il veut.

Pour réussir une expérience de ce degré, il faut que le polygone du médium ait de l'*imagination*. Jusqu'ici il avait dû avoir de l'*intelligence* et de la *mémoire* pour combiner les réponses à faire aux questions posées. Maintenant il lui faut de la spontanéité, de la vivacité dans les associations d'idées et d'images.

A ce degré, la séance est d'autant plus intéressante que le polygone du sujet a plus d'imagination.

S'il en a beaucoup, on peut arriver à des productions considérables. Bersot raconte qu'en 1853 on a imprimé à la Guadeloupe : *Juanita*, nouvelle par une chaise suivie d'un proverbe et de quelques œuvres choisies du même auteur.

Cette chaise n'était que le porte-voix ou le porte-plume d'un polygone de médium doué d'une vive imagination.

L'exercice de la médiumnité à ce degré s'accompagne toujours de l'apparition d'une nouvelle individualité chez le médium.

Le dédoublement suspolygonal et l'émancipation du polygone sont tels que le polygone du médium lui apparaît comme une nouvelle personne ou comme en présence d'une nouvelle personne. Dans ces cas, le médium a en général un esprit familier dans lequel il se transforme ou qui vient le diriger.

Comme exemple de ce fait, important pour la psychologie du médium, je vous citerai d'abord Mlle Couesdon, qui émancipe son polygone très facilement et sans effort[1].

« Elle vous parle tout naturellement et très raisonnablement ; puis, après un bout de conversation... elle vous dit : je sens que mes yeux vont se fermer ; l'ange va vous parler. Et en effet ses yeux se ferment, sa voix, sans changer de timbre, devient plus grave et la personnalité psychique

1. Xavier Dariex, Le cas de Mlle Couesdon (*Ann. des sc. psych.*, 1896, p. 124).

qui a pour nom *ange Gabriel* vous parle en un langage où les mots terminés par la consonance *é* reviennent souvent, de manière à constituer des fausses rimes. »

C'est du langage automatique avec écholalie pour la lettre *é*; c'est son polygone émancipé que Mlle Couesdon considère comme une individualité nouvelle et distincte d'elle-même et qu'elle appelle ange Gabriel.

Mrs Piper, que je vous citerai comme second exemple, célèbre médium américain que Paul Bourget a visité près de Boston, entre en transe beaucoup plus péniblement : elle « défait ses cheveux, gémit, tord ses doigts, pousse de profonds soupirs, a des contorsions du torse ».

A ce moment, quand elle est dans son état second, qui est un état de polygone désagrégé et émancipé, c'est le Dr Phinuit qui vient habiter son corps[1], se substitue à sa propre personnalité, se sert de ses organes, s'exprime par sa bouche. — Vous voyez que c'est son polygone émancipé et agissant dans son activité propre que Mrs Piper considère comme l'esprit du Dr Phinuit décédé. Il y a du reste des « esprits amis » que le Dr Phinuit consulte avant de parler par la bouche de Mrs Piper. Parfois quelqu'un de ces esprits amis ne se contente pas de souffler Phinuit, mais prend sa place dans le corps deMrs Piper. Parfois même, chose plus curieuse, le polygone se dédouble, c'est-à-dire se transforme partiellement en Phinuit, partiellement en un autre esprit.

Ainsi dans certaines expériences, Phinuit parlait par la bouche de Mrs Piper, pendant qu'un esprit autre écrivait avec la main droite du même médium. — On a même vu les deux mains de Mrs Piper en transe écrire simultanément, inspirées chacune par un esprit différent, pendant que Phinuit se servait de la voix du même médium.

Voyez-vous cette dissociation des centres polygonaux en trois groupes distincts : les centres de la parole, les centres de l'écriture avec la main droite, les centres de l'écriture avec la main gauche.

Ce dernier détail montre que nous avons bien des centres

1. Voir : Marsa, A propos des expér. de M. Hodgson avec Mrs Piper (*Ann. des sc. psych.*, 1896, p. 222).

polygonaux dans les deux hémisphères et que ce n'est pas (comme le supposent certains auteurs) l'hémisphère droit qui est le siège exclusif du psychisme inférieur, l'hémisphère gauche étant le siège du psychisme supérieur.

Ces substitutions passagères ou partielles d'un esprit accidentel à l'esprit familier peuvent aboutir au changement de cet esprit familier.

Ainsi en 1892 mourut Georges Robinson ou Georges Pelham[1], avocat, qui s'était beaucoup occupé de littérature et de philosophie. C'était un incrédule qui considérait une vie future comme inconcevable.

Deux ans avant sa mort, il avait déclaré à un ami que s'il mourait avant lui et s'il existait encore après sa mort, « il ferait tout son possible pour prouver le fait de cette continuation d'existence ».

Quatre mois après sa mort, Mrs Piper étant en transe chez un ami intime de ce Robinson, Phinuit déclara que Georges Robinson désirait communiquer. A partir de ce moment, cet esprit assista à la plupart des séances de Mrs Piper, comme un second esprit familier.

Cet exemple nous montre bien comment se font les incarnations polygonales chez le médium en transe.

Pour vous bien montrer maintenant jusqu'où peuvent aller les produits de l'imagination chez un médium de ce degré, les *romans polygonaux* qui peuvent sortir de ces séances, je vais vous citer un des romans imaginés par le polygone d'Hélène Smith, le célèbre médium de Genève, si admirablement étudié par Flournoy[2].

Je vais vous résumer un de ces romans, celui que Flournoy a appelé cycle royal : vous verrez bien le fort et le faible de ces romans polygonaux.

Il est curieux de voir naître et se développer cette forme

1. Voir: Marcel Mangin, Compte rendu analyt. des expér. de M. Hodgson avec Mrs Piper (*Ann. des sc. psych.*, 1898, p. 231).

2. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie, 1900. Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie (*Arch. de psych. de la Suisse romande*, 1901, t. I, N° 2, p. 301).

spéciale des transes d'Hélène Smith, dans lesquelles se réincarne Marie-Antoinette.

Dans ses états somnambuliques de transe, Hélène Smith a un guide, un esprit qui se révèle à elle et la guide par des coups de table ou des révélations directes.

Au début, pendant cinq mois, le seul guide est V. Hugo. Il fait à Hélène des petits vers de mirliton ou de cantique :

L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point, c'est le ciel sur la terre.
L'amour, la charité seront ta vie entière ;
Jouis et fais jouir, mais n'en sois jamais fière.

Puis, pendant une période de transition d'environ un an, la protection de V. Hugo devient impuissante à défendre Hélène contre les invasions d'un intrus nommé Léopold, qui aurait eu avec le médium de mystérieuses relations dans une existence antérieure.

La période de lutte est curieuse : V. Hugo est là, Hélène est tranquille. Tout d'un coup, un esprit s'annonce : c'est Léopold. Il dit tout de suite : Je suis seul ici, je veux être le maître ce soir. Et, de fait, tandis que V. Hugo veut tenir Hélène éveillée, Léopold veut l'endornir. Ni la douceur, ni les paroles dures ne font lâcher la partie à Léopold. Il taquine tout le monde, enlève sa chaise à Hélène qui tombe lourdement sur le plancher et se blesse au genou.

Léopold prend peu à peu une autorité croissante et finit par supplanter totalement V. Hugo qui, battu, disparaît.

Ce Léopold, personnification de l'activité polygonale chez Hélène, reste d'abord un personnage assez vague, peu précis ; on ne sait pas bien encore de qui il est la réincarnation.

Hélène donnait des séances chez Mme B..., qui faisait depuis longtemps du spiritisme, et pour laquelle un des désincarnés les plus fréquents était Joseph Balsamo.

Vous savez que c'est là le nom vrai de Cagliostro. Sur cet étrange personnage s'est établie une légende le représentant comme ayant eu de grandes relations avec Marie-Antoinette et ayant eu un rôle important dans la préparation de la Révolution française. Cette légende a été lancée et très accré-

ditée dans le grand public par Alexandre Dumas, dans un livre qui s'appelle d'abord *Mémoires d'un médecin,* et plus tard *Joseph Balsamo.*

Un jour, chez cette dame B... que fréquentait l'esprit de Joseph Balsamo, Léopold désigna à Hélène une carafe. Mme B... pensa immédiatement à une scène célèbre de la vie de Cagliostro, « la fameuse scène de la carafe entre Balsamo et la dauphine au château de Taverney », et présenta à Hélène une gravure détachée d'une édition illustrée d'Alexandre Dumas, représentant cette scène.

Dans cette scène [1], au château de Taverney, Joseph Balsamo reste seul avec l'archiduchesse d'Autriche qui va devenir la dauphine et plus tard la reine Marie-Antoinette.

Celle-ci l'interroge d'abord sur ce qui arrivera à sa nouvelle famille. La famille royale se compose de trois princes : le duc de Berry (Louis XVI), le comte de Provence (Louis XVIII), et le comte d'Artois (Charles X).

— Ils régneront tous trois, dit Balsamo. Et cependant Marie-Antoinette aura un fils. Et elle poursuit l'interrogatoire :

— Comment mourra mon mari ?

— Sans tête.

— Comment mourra le comte de Provence ?

— Sans jambes.

— Comment mourra le comte d'Artois ?

— Sans cour.

— Et moi ?

Joseph Balsamo secoue la tête, ne veut pas répondre ; puis, pressé, il finit par conduire l'archiduchesse devant la carafe, où elle voit sa destinée et s'évanouit de terreur.

Vous concevez combien cette scène, qui est une œuvre de pure imagination d'Alexandre Dumas, impressionne ceux qui en voient le caractère divinatoire et l'allure supranaturelle.

C'est de cette scène que Mme B... avait entretenu Hélène Smith et qu'elle montre l'image.

En même temps, elle émit la pensée que le guide d'Hélène (Léopold) pourrait bien être l'esprit de Joseph Balsamo, sous

1. Alexandre Dumas, *Mémoires d'un médecin. Joseph Balsamo.* Nouv. édit., 5 vol., t. I, p. 175.

un faux nom. Et, en effet, peu après, dans une séance, Léopold dit par la table que son vrai nom était Joseph Balsamo.

Comme corollaire, Mme B... démontra à Hélène qu'elle devait être elle-même la réincarnation du médium du grand magicien Cagliostro : Lorenza Feliciani. Et en effet Hélène se crut pendant quelques semaines l'incarnation de Lorenza Feliciani.

Mais, plus tard, une autre dame démontra à Hélène que cette réincarnation était impossible, Lorenza Feliciani n'ayant jamais existé que dans l'imagination d'Alexandre Dumas. Et alors Hélène déclara par la table qu'elle était non plus Lorenza Feliciani, mais Marie-Anloinette.

C'est ainsi que commence le roman royal d'Hélène Smith.

N'est-ce pas déjà joli et instructif ce début et cette génération, par une série de suggestions, de cette double personnalité, Joseph Balsamo et Marie-Antoinette?

Et vous voyez comme cette histoire de médium ressemble à une histoire d'hypnotisme, comme cette transe ressemble à une séance d'hypnose suggestive.

Tout serait à analyser dans ce roman royal d'Hélène pour vous bien montrer ce que peut l'activité polygonale d'un médium et les limites que cette activité ne peut pas franchir.

Léopold apparaît alors à Hélène, habillé à la mode du XVIIIe siècle, avec une figure à la Louis XVI, au milieu de son laboratoire et de ses ustensiles d'alchimiste sorcier ou en médecin débitant des élixirs secrets aux malades, ou philosophant de haut en mauvais vers qui rappellent son prédécesseur V. Hugo.

Il cause d'abord avec la table, puis avec la main ou au seul doigt (sur le conseil de Flournoy); puis il dicte des messages à Hélène qui écrit; puis il écrit directement par la main d'Hélène. — Et il écrit avec l'orthographe du XVIIIe siècle, mettant *o* au lieu de *a* dans « j'aurais ». Puis il parle par la voix même d'Hélène, qui prend alors une voix caverneuse et profonde avec accent italien. A ces moments, Hélène « se redresse fièrement, se renverse même légèrement en arrière, tantôt ses bras croisés sur sa poitrine d'un air magistral, tantôt l'un d'eux pendant le long du corps, tandis que l'autre se dirige

solennellement vers le ciel avec les doigts de la main dans une sorte de signe maçonnique toujours le même ». Hélène a sur sa cheminée un portrait de Cagliostro, extrait d'une vie de Joseph Balsamo, dans cette attitude. Elle grasseye, zézaye, prononce tous les *u* comme des *ou*; emploie de vieux mots : fiole au lieu de bouteille, omnibous au lieu de tramway. — Elle tient ordinairement les paupières baissées; elle « s'est cependant décidée à ouvrir les yeux pour laisser prendre un cliché au magnésium ».

Flournoy a pris la peine de rechercher et a trouvé des manuscrits et une signature de Balsamo et a montré les dissemsemblances absolues qui les séparent de l'écriture de ce même Balsamo réincarné dans le Léopold d'Hélène Smith : vous trouverez ces autographes publiés dans son livre.

Pour la parole, Hélène prend bien l'accent italien (son père, qui était Hongrois polygotte, parlait souvent italien avec ses amis). Mais Balsamo-Léopold refuse de répondre aux questions qu'on lui pose en italien : Hélène ne connaissait pas cette langue.

Quant aux consultations médicales de Balsamo-Léopold, ce sont des remèdes populaires de bonne femme, dans la connaissance desquels la mère d'Hélène était très experte.

Voilà le premier personnage du « beau poème subliminal » (comme dit Flournoy) que construit Hélène dans son polygone en transe. — Voici maintenant le second : Marie-Antoinette.

L'incarnation ne se manifesta d'abord que par des récits dans la langue ordinaire de la table. Puis Hélène personnifia la reine dans des pantomimes muettes, dont Léopold précisait le sens par des indications digitales.

L'année suivante (car toute cette évolution dure fort longtemps), elle parle son rôle et, encore un an après, elle écrit.

Il faut distinguer (toujours avec Flournoy) dans cette incarnation deux groupes de phénomènes ou de caractères : 1° L'objectivation du type général de souveraine ou du moins de très grande dame; 2° La réalisation des caractères individuels de Marie-Antoinette d'Autriche.

Le premier point ne laisse presque rien à désirer. Le polygone d'Hélène a évidemment son idée complète d'une reine et l'exprime fort bien. — Il faut voir, dans ces cas, « la grâce, l'élégance, la distinction, la majesté parfois, qui éclatent dans l'attitude et le geste d'Hélène. Elle a vraiment un port de reine..., ses jeux de mains avec son mouchoir réel et ses accessoires fictifs : l'éventail, le binocle à long manche, le flacon de senteur fermé à vis, qu'elle porte dans une pochette de sa ceinture, ses révérences: le mouvement plein de désinvolture dont elle n'oublie jamais, à chaque contour, de rejeter en arrière sa traîne imaginaire... » — Ne croirait-on pas lire les scènes de suggestion et de personnalité suggérée dans l'hypnose si bien étudiées et décrites par Ch. Richet et tant d'autres?

Beaucoup moins parfaite est l'objectivation de cette reine particulière : Marie-Antoinette.

Flournoy a publié des autographes de Marie-Antoinette et des autographes de la même reine réincarnée dans Hélène : il n'y a aucune ressemblance.

Seulement (et ceci reste bien joli comme intensité de psychisme polygonal), Hélène écrit alors *instans, enfans, étois...*, comme au XVIII[e] siècle.

Quand elle parle Marie-Antoinette, Hélène prend un accent étranger, mais qui est plutôt l'accent anglais qu'un accent autrichien.

D'ailleurs (détail bien curieux), à l'état de veille, mais surtout dans les états autres que celui de reine, l'écriture, l'orthographe et l'accent de Marie-Antoinette se glissent momentanément au milieu d'une autre vie.

Le polygone d'Hélène commet aussi quelques erreurs historiques, excusables d'ailleurs. — La veille de sa mort, dans sa prison, Marie-Antoinette-Hélène adresse de touchantes exhortations à une dame présente qu'elle prend pour la princesse de Lamballe. Or, celle-ci avait été massacrée trois mois avant.

Les scènes se passent en général au Petit Trianon et les mobiliers décrits sont « toujours du pur Louis XVI ». Comme notre étude du psychisme polygonal se complète par ces exemples !

Les personnages interlocuteurs sont d'abord Balsamo-Léopold « mon sorcier» ou « ce cher sorcier » — et puis Louis-Philippe d'Orléans (Égalité) et le vieux marquis de Mirabeau qu'elle voit incarnés dans deux spectateurs réellement présents, M. Eugène Demôle et M. Auguste de Morsier.

Elle aperçoit un de ces Messieurs : « Oh! marquis, vous êtes ici et je ne vous avais point encore aperçu! » et elle engage la conversation avec ces Messieurs qui soutiennent de leur mieux leur rôle. — Elle mange et boit avec eux. — Un jour même, elle accepte de Philippe-Égalité une cigarette et la fume (ce qu'elle ne fait jamais à l'état de veille). — Un assistant remarque que c'est là une habitude invraisemblable que Marie-Antoinette n'a pu prendre qu'après sa mort. — Ultérieurement elle n'accepte plus le tabac que dans la tabatière.

Ces Messieurs se permettent parfois de lui tendre des pièges. Si le piège est grossier, elle l'évite avec beaucoup d'art.

Ainsi, si Mirabeau ou Égalité lui parlent de téléphone, de bicyclette ou de locomotive, elle reste interdite avec un grand naturel et manifeste de l'inquiétude sur l'état mental de ses interlocuteurs.

Mais elle n'échappe pas à de petites erreurs plus difficiles à dépister. — Elle emploie les mots *dérailler* (au figuré), *mètre* ou *centimètre*. — Les mots *tramway* et *photographie* n'ont soulevé son étonnement qu'au bout d'un certain temps : elle les avait d'abord laissés passer.

Comme les sujets hypnotisés, Hélène ne voit que ces Messieurs, elle ne voit pas les autres spectateurs. — Cependant elle les évite quand elle marche.

Voyez comme toute l'étude que nous avons faite du polygone nous sert et combien elle s'applique à toutes ces scènes, si remarquables, de spiritisme.

Dans ce roman royal d'Hélène, nous devons relever quelques scènes qui nous amuseront davantage à Montpellier. Ce sont celles dans lesquelles le médium Marie-Antoinette évoque notre grand Barthez.

Barthez eut le titre de médecin du duc d'Orléans (le père de Philippe-Égalité) et le titre, purement honorifique, de

médecin consultant du roi. Il est peu probable qu'il ait jamais rencontré Marie-Antoinette et surtout qu'il en ait été amoureux.

Quand il apparaît avec Marie-Antoinette dans les séances d'Hélène, il regrette les jours où il guettait le passage de la reine sur le boulevard du Temple, et ne cesse de répéter : Où sont-ils ces jours, où sont-ils, où, trottinant sur le boulevard du Temple, je n'avais qu'un seul but et désir, celui de voir passer votre carrosse et d'y surprendre votre ombre? Où sont-ils ces jours, où sont-ils ces instants de bonheur, où mon âme, pour quelques heures, était *si tant* ravie? — Hélène, en réincarnant Barthez, paraît se représenter les jeunes gens dans les rues de Genève qui regardent sortir les demoiselles de magasin plutôt que de notre grand chancelier de l'Université de Montpellier. Elle lui communique même son style; car « si tant ravi » se retrouve dans la correspondance d'Hélène, tandis qu'on ne le trouve pas dans les livres de Barthez.

Lemaitre a même pris la peine de comparer l'écriture des messages médiamniques de Barthez avec des autographes vrais de ce médecin communiqués par Kuhnholtz-Lordat, fils adoptif de Lordat, et n'a trouvé aucune ressemblance. — D'après Lordat, Barthez était d'une taille au-dessous de la moyenne. Hélène, dans ses visions, le trouve d'une taille plutôt grande. — Hélène signe Barthe*s*; il s'appelait Barthez. Ce qui pourrait s'expliquer en admettant que le savant docteur « a pu oublier l'orthographe exacte de son nom, depuis tantôt un siècle qu'il est désincarné »...

Quoi qu'il en soit, voilà un bien joli exemple de l'activité polygonale d'un médium portée à son plus haut degré, ses ressources et ses limites.

C'est le sixième et le plus élevé degré de l'activité psychique d'un médium en transe.

J. Grasset.

(*A suivre.*)

LA
SOCIÉTÉ POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES

SON ORIGINE ET SES PROGRÈS

ESQUISSE DE SON ŒUVRE

PAR EDWARD F. BENNET

(*Suite*[1])

CHAPITRE III

SUGGESTION, HYPNOTISME, PSYCHOTHÉRAPIE

Dans ce chapitre on se propose de donner un aperçu rapide de ce que la Société a fait pour expliquer la nature, la puissance et les effets de la suggestion, en se référant principalement au mesmérisme, à l'hypnotisme et à la psychothérapie.

Suggestion. — Hypnotisme.

Le second et le troisième volume des Annales de la Société contiennent divers articles dus, soit conjointement, soit séparément à la plume de MM. Gurney et Myers, dans lesquels on cherche à interpréter les phénomènes de la suggestion, du mesmérisme et de l'hypnotisme. Ces articles sont extrêmement intéressants en tant que premières tentatives pour mettre un peu d'ordre dans l'embroussaillement des faits et le chaos des théories. Mais il faut avouer qu'ils jettent plutôt du trouble dans l'esprit du lecteur ordinaire. Un peu de lumière

1. Voyez *Annales des Sciences psychiques*, année 1903, nos 3 et 4.

commence à poindre dans un article très soigné de M. Myers, inséré dans le volume V et intitulé : *l'Hypnotisme télépathique*. Le fond de cet écrit est constitué par des observations faites au Havre en 1886, par M. Myers lui-même, sur un sujet très remarquable. Le trait le plus frappant dans ce cas était la production à distance, par la volonté ou la suggestion mentale, du sommeil et des autres phénomènes hypnotiques. En passant M. Myers établit une distinction entre le mesmérisme et l'hypnotisme, distinction qu'il serait peut-être bon de reproduire en simplifiant un peu les termes. Il parle des vieux mesméristes anglais comme d'hommes « croyant à une effluence ou influence vitale spécifique », et il les oppose aux hypnotiseurs proprement dits, « ne croyant qu'à une action mécanique dans la production de l'hypnose ». Il fait remarquer que « les mesméristes ont totalement méconnu la distinction entre l'effet de l'effluence vitale en présence ou dans le voisinage immédiat du sujet et l'effet de cette même effluence à une distance d'un demi-mille, par exemple ». Il rappelle aussi que des observateurs plus soigneux ont en conscience considéré la difficulté comme insoluble. Ces derniers, par commodité et par analogie, parlent de « suggestion à distance », mais n'essaient pas de rattacher cette suggestion à distance avec la suggestion en présence du sujet. M. Myers dit : « C'est aussi mon avis (1886) que la solution complète du problème est impossible. Nous ignorons totalement la nature de la force qui peut être en action dans la production des phénomènes télépathiques, qui peut provoquer ou faciliter le passage des pensées ou des sensations d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des sens ordinaires. » M. Myers, toutefois, pense qu'on peut essayer et il dit : « Afin de mettre un peu de clarté dans nos connaissances, nous devons aborder immédiatement cette difficile question : qu'entend-on par suggestion ? Comme cause de l'hypnose, le mot suggestion peut désigner au moins quatre choses différentes, qui sont : 1° la suggestion verbale; 2° l'auto-suggestion; 3° la suggestion mentale due à une personne présente; 4° la suggestion mentale due à une personne absente. » Ensuite M. Myers traite le sujet tout au long; puis il résume ainsi

sa propre conviction : « Je prétends que l'énigme de l'hypnotisme comporte plus d'une solution... Je soutiens que les changements hypnotiques sont physiologiques et non pathologiques, supranormaux et non anormaux. » C'est-à-dire, en langage plus familier : ces phénomènes n'indiquent pas un état morbide qu'il faut craindre et éviter; il faut les considérer comme une porte ouverte vers des connaissances plus élevées; ils sont dignes de nos recherches et récompenseront certainement nos efforts. A partir de cette époque, le mot *mesmérisme* fut à peu près entièrement laissé de côté par les principaux chercheurs de la Société.

Je choisis ce qui suit, pour bien montrer au lecteur le caractère des phénomènes dont M. Myers fut témoin au Havre, dans le cas qui forme le fond de l'article auquel j'ai fait plus haut des emprunts. On avait pris des précautions appropriées contre trois sources d'erreur possibles : la fraude, la coïncidence accidentelle et la suggestion par des mots ou des gestes. Mme B., une paysanne, demeure avec la sœur du Dr Gibert, dans une maison appelée le Pavillon, distante d'environ les deux tiers d'un mille de la propre maison et de la clinique du Dr Gibert. M. Myers dit : « Le matin du 22 avril, nous tirâmes de nouveau au sort une heure (11 heures du matin), où le Dr Gibert devait *vouloir* de sa clinique que Mme B. tombât endormie au Pavillon... A 11 h. 25, nous entrâmes sans bruit au Pavillon et, presque aussitôt, elle descendit de sa chambre au salon, profondément endormie... Le soir, nous dînâmes tous chez le Dr Gibert et celui-ci fit une nouvelle tentative pour l'endormir à distance de sa maison à lui, rue Séry — elle était au Pavillon, rue de la Ferme — et pour la faire venir chez lui par un effort de volonté. A 8 h. 55, il se retira dans son cabinet; MM. Ochorowicz, Marillier, Janet et A. T. Myers allèrent au Pavillon et attendirent au dehors, dans des endroits où on ne pouvait pas les voir de la maison. A 9 h. 22, le Dr Myers aperçut Mme B. sortant à demi par la porte du jardin, puis se retirant de nouveau. Ceux qui la virent de plus près observèrent qu'elle était entièrement à l'état somnambulique, qu'elle allait çà et là en prononçant des mots inarticulés. A 9 h. 25, elle sortit, — au-

tant qu'on put s'en rendre compte les yeux restèrent fermés tout le temps, — passa rapidement auprès de MM. Janet et Marillier sans les voir et prit le chemin de la maison du Dr Gibert... A 9 h. 45, elle atteignit la rue en face de la maison du Dr Gibert. Là elle rencontra ce dernier sans le remarquer et entra dans la maison, où elle pénétra hâtivement dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. Le Dr Gibert dut lui prendre la main pour se faire reconnaître. Alors elle devint calme.

Une des branches les plus curieuses des études hypnotiques est la « suggestion post-hypnotique ». Pour beaucoup de ceux qui n'ont jamais rien vu de semblable, les faits sont tout bonnement incroyables. Le quatrième volume déjà cité des *Proceedings* contient un article de M. Gurney, sur les « Particularités de certains états post-hypnotiques ». L'extrait qui suit suffira. M. Gurney écrit : « L'un des sujets que j'ai étudiés récemment ayant reçu l'ordre de tisonner le feu un certain temps après son réveil — ce qui aurait été évidemment une étrange action de sa part si nul ne l'en avait prié — se tourna poliment vers moi, quand vint le moment, et me demanda si je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il tisonnât le feu. » Un autre sujet reçut dans l'hypnose l'ordre d'éteindre, à son réveil, une bougie à la lumière de laquelle travaillait ma femme, quand je me lèverais de ma chaise pour la quatrième fois. On l'éveilla et il se mit à causer avec moi de la manière la plus naturelle. Je me levais de mon siège par intervalles, faisait quelques pas dans la pièce ou m'arrêtais devant le feu pendant quelques secondes, puis je me rasseyais. La quatrième fois, le jeune homme se leva et dit : « Il y a trop de lumière ici »; mais au lieu d'exécuter l'ordre, il eut assez de présence d'esprit et de courtoisie pour aller prendre une autre bougie sur une autre table, la placer auprès de celle qu'il devait souffler: puis il éteignit celle-ci. Questionné quelques minutes plus tard, il se souvenait parfaitement de ce qu'il avait fait. »

En 1890, le Conseil de la Société fit paraître une circulaire, qui fut envoyée à beaucoup de monde et qui avait pour titre : « L'Hypnotisme, ses conditions et sa sauvegarde. » Elle a été

insérée dans le volume VII des *Proceedings*. Son but est exprimé dans la phrase du début : « Tant de rapports sensationnels et exagérés sur les effets et les dangers de l'hypnotisme ont paru récemment dans la grande presse, qu'un exposé bref et sincère de ce qu'on peut vraiment attendre de l'hypnotisme dans l'état actuel de nos connaissances, serait peut-être utile. » La circulaire dit : Il ne faut pas oublier que l'état hypnotique n'est pas morbide dans le sens ordinaire de ce mot. Quoique les maux dus probablement à l'hypnotisme aient été beaucoup exagérés, il y a de sérieux dangers contre lesquels il faut se garder. Ce n'est certainement pas une matière avec laquelle il faille jouer. Nul ne devrait se laisser hypnotiser, excepté dans un but thérapeutique ou scientifique. Quand l'hypnotisme a été employé dans un but thérapeutique, le traitement a été souvent utile, toujours inoffensif. Quand il a été employé dans un but d'expérimentation, entre des mains prudentes, les résultats ont été également satisfaisants. Les jeunes gens avec lesquels la Société pour les recherches psychiques a fait des expériences nombreuses, ont toujours été et demeurent jusqu'à ce jour dans un état de santé parfaite, physiquement et moralement. »

Le douzième volume des *Proceedings* (1896-97) contient deux articles importants du Dr J. Milne Bramwell : « Phénomènes hypnotiques observés par moi-même » et « Qu'est-ce que l'hypnotisme? » Le livre du Dr Charles Lloyd Tuckey sur « Le traitement par l'hypnotisme et la suggestion », a eu quatre éditions. La dernière, parue en 1900, est un ouvrage de plusieurs centaines de pages, s'adressant principalement aux médecins. Le Dr Bramwell et le Dr Tuckey ont été tous deux membres du Conseil de la Société pendant de nombreuses années.

Psychothérapie.

Voilà un vaste sujet. La suggestion, sous une de ses nombreuses formes, entre beaucoup plus largement dans les différentes branches de l'art de guérir, orthodoxes ou non, qu'on ne le reconnaît généralement. Les traitements ordinaires du médecin en sont pleins et elle joue un rôle même

dans les cas exclusivement chirurgicaux. De très curieux exemples peuvent en être rapportés, sur la foi de sir Humphrey Davey, de sir Benjamin Brodie, et d'autres également autorisés. Mais c'est à peine si on a commencé un examen systématique du sujet dans son ensemble. Les faits et les cas n'ont pas encore été convenablement examinés et classés. On a essayé de tirer une ligne de démarcation entre les cas nerveux, c'est-à-dire dus plus ou moins à l'imagination, et les cas où l'organisme était vraiment atteint. On a prétendu que les premiers seulement relevaient du traitement psychique. Mais l'expérience ne justifie pas cette conclusion. Des effets organiques et même des maladies, peuvent n'avoir d'autre cause qu'une impression mentale. Il semble donc déraisonnable de rejeter cette idée qu'un traitement mental peut être efficace dans les maladies organiques, même dans les maladies qui, ordinairement, réclament l'intervention du chirurgien, aussi bien que dans les troubles mentaux et dans ce qu'on peut appeler les maladies de l'imagination. Dans l'enquête que fit la Société sur la psychothérapie, deux grandes difficultés se présentèrent. La première était de s'assurer que le patient était bien réellement malade, que son cas n'était pas exclusivement dû aux nerfs et à l'imagination, et que, pour faire disparaître la maladie, il ne suffisait pas de tirer le patient de son état mental; évidemment ce serait encore là de la psychothérapie, mais ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par ce mot. La deuxième difficulté était d'autre sorte. Bien qu'elle ne l'ait pas explicitement spécifié, la Société ne voulut accorder une valeur de preuves qu'aux guérisons où le patient avait été soigneusement examiné par des médecins compétents, avant et après. C'était agir sagement. Mais cela eut pour effet de restreindre considérablement la quantité des preuves. En ce qui concerne la première difficulté, les résultats obtenus furent en grande partie négatifs. Un membre de la Société résida pendant quelque temps à Bethshan, une institution à caractère religieux où s'effectuaient, prétendait-on, des cures remarquables. Mais il ne se présenta pas de cas où l'on pût définitivement être sûr que le traitement psychique avait produit

une guérison. Le Dr A. T. Myers et F. W. H. Myers allèrent visiter Lourdes; le résultat fut un rapport qui prit la forme d'un article très travaillé, intitulé : « Les guérisons par l'esprit, par la foi et les miracles, de Lourdes. » Comme conclusion provisoire des différents groupes de faits par eux rapportés, les auteurs disent : « Parmi les cas qu'il nous a été donné d'examiner, il n'en est pas un seul de nature à convaincre des hommes raisonnables de l'intervention d'un agent miraculeux, quelque surprenante que la guérison ait pu paraître. Des agents peu connus quoique naturels, pour lesquels nous n'avons pas de meilleurs noms que suggestion et auto-suggestion et dont nous ne connaissons pas tous les pouvoirs, donnent les mêmes résultats. »

En ce qui concerne la deuxième difficulté, les usages du corps médical et dans quelques cas, il faut bien le dire, les préjugés de ses membres opposèrent une insurmontable barrière aux conditions qu'on s'était imposées. Un exemple frappant en est venu à la connaissance de l'auteur de ces lignes. Dans le cours de ses travaux, il eut à réunir des preuves sur la cure d'une malformation congénitale de la jambe et du pied. Les faits étaient simples. La patiente, qui appartenait à la classe pauvre, avait, depuis son enfance jusqu'après son mariage, fait usage d'appareils orthopédiques, sur l'avis des médecins. Elle avait toujours employé un instrument de fer pour une jambe et n'avait de sa vie acheté une *paire* de chaussures. Après avoir été traitée très peu de temps par un guérisseur australien bien connu, alors à Londres, elle fut capable d'aller et de venir dans sa chambre sans aucun appareil. Peu après, à sa grande joie, elle put acheter une paire de chaussures et marcher assez longtemps sans appareil d'aucune sorte. On avait des témoignages de première main, de la jeune femme elle-même, de sa mère qui l'avait portée enfant à l'hôpital, et de son mari. La reconnaissance démonstrative de la mère était tout à fait touchante. Tout ce qu'elle pouvait dire était, presque dans les termes de l'*Ancien Testament :* « Je ne sais qu'une chose, c'est qu'elle était estropiée et que maintenant elle marche. » Après la cure, il fut impossible d'obtenir des attestations de la part des médecins

qui avaient soigné la patiente; ils ne voulurent pas davantage officiellement constater le changement survenu. Ils étaient pris par ce dilemme : ou bien une guérison remarquable avait été opérée, ou bien ils s'étaient trompés dans leur diagnostic pendant plus de vingt ans et avaient inutilement occasionné à la malade des dépenses considérables de temps et d'argent et beaucoup d'inquiétude. C'est pourquoi la Société a dû ignorer le cas.

Une maladie dans laquelle le pouvoir de la psychothérapie n'est plus contesté, est la dipsomanie. C'est un traitement éminemment pratique, qui a donné déjà des résultats nombreux et remarquables. Vu le peu de place dont je dispose, je ne puis citer que deux exemples, empruntés tous deux au Dr Bramwell, qui les rapporte dans un discours à l'assemblée annuelle de 1898 de l'Association des médecins anglais.

6e Cas. — Dipsomanie. — M. E., âge 33 ans, 30 avril 1890. Ascendants intempérants, commença à s'enivrer à 17 ans. En 1884, ses amis lui persuadèrent de se faire surveiller. Il s'y soumit à trois reprises sans grand résultat. En 1887, il entra dans une maison de santé pour un an; mais, à peine sorti, il recommença à boire comme auparavant. A partir de cette époque, toute peine physique ou morale occasionne une débauche de boisson et cela lui arrive en moyenne une fois par semaine. Il a été hypnotisé du 30 avril au 17 mai 1890 et n'a pas bu de tout ce temps. Retourné chez lui, il eut une rechute en moins d'un mois. Il fut de nouveau hypnotisé quotidiennement pendant une semaine et depuis lors, juin 1890, jusqu'aujourd'hui, il n'a pas eu de rechute. »

7e Cas. — Dipsomanie. — Le patient a 47 ans, ascendants alcooliques. Il a bu à l'excès pendant dix-sept ans, a eu trois attaques de *delirium tremens*, sept attaques d'épilepsie. Il a été hypnotisé pour la première fois le 22 avril 1895, et depuis n'a plus bu.

Quelques remarques de M. Myers, dans un discours qu'il prononça par autorisation spéciale devant la même association des médecins anglais la même année que le Dr Bramwell, sont appropriées et suggestives. Ce qui suit est en partie un résumé et en partie une citation de ce discours.

La signification essentielle de l'hypnotisme est toujours la même : un contrôle plus parfait de la plasticité subliminale. Mais comment ce contrôle s'effectue-t-il en fin de compte? Comment atteint-on véritablement cette plasticité subliminale, cette *vis medicatrix naturæ*? L'explication purement physiologique est tout à fait insuffisante. Les hypnotiseurs vivants s'accordent à dire que les phénomènes hypnotiques sont tous dus ou à peu près à la suggestion. Nous n'avons pas à les contredire, mais nous devons nous efforcer de découvrir ce que ce mot suggestion peut bien signifier. Il est une chose que ce mot ne peut sûrement pas signifier, c'est la simple et ordinaire persuasion. Le Dr Bramwell n'est pas la première personne qui ait conseillé à un ivrogne de ne plus boire. S'il réussit à réformer un pareil patient, c'est parce qu'il s'est arrangé de manière à toucher non sa raison supraliminale, mais sa plasticité subliminale. Il a mis en mouvement quelque faculté intelligente de l'organisme de l'homme, laquelle somnolait jusqu'à ce moment et qui a un pouvoir de guérir plus grand que la volonté consciente. Comment a-t-il fait cela? Ou il a infusé de l'énergie ou il en a simplement éveillé. Ou bien il a, par quelque mystérieuse influence, donné de la force, ou bien il a mis à jour quelque source d'énergie qui se trouvait déjà en l'homme. En dessous du seuil de la conscience normale, non seulement ont lieu inconsciemment des opérations organiques complexes, mais encore se trouve une intelligence qui contrôle les phénomènes vitaux. Incorporer cette intelligence profonde à notre volonté consciente, tel est le grand but à atteindre et sur la voie duquel nous met l'hypnotisme.

M. Myers cherche à mieux se faire comprendre par la comparaison suivante :

« Dans ma conscience normale, je ressemble à un propriétaire d'usine qui ignore sa machinerie. Mon contremaître — mon moi subliminal — me tisse un nombre donné de mètres d'étoffe par jour, les opérations vitales ordinaires. Si je désire un modèle un peu plus compliqué, j'ai à crier mes ordres au milieu du bruit des machines et deux ou trois ouvriers subalternes sont seuls à m'entendre, et ils changent un peu

au hasard le mouvement de leur métier. Tels sont les résultats, confus et capricieux, qu'on obtient d'abord le plus ordinairement par la suggestion hypnotique. A certains intervalles le contremaitre arrête presque tous les métiers et se sert de l'énergie, ainsi rendue disponible, pour huiler et réparer toute la machinerie. Dans ma comparaison, c'est là le sommeil; cela deviendra le somnambulisme hypnotique, si je puis amener le contremaître à arrêter un plus grand nombre de métiers, à sortir de son cabinet et écouter mes ordres — mes auto-suggestions — au sujet des réparations. Pour nous, les propriétaires, la question est donc celle-ci : comment parvenir à nos contremaîtres, puissants, mais éloignés; comment donner des suggestions efficaces à nos moi subliminaux. Ici je crois que nous sommes au bout de notre théorie. Nous devons prendre conseil de l'expérience, non seulement de l'hypnotisme, mais encore de tous les cas où l'auto-suggestion s'est montrée capable de détruire ou d'adoucir les souffrances et les peines morales d'un grand nombre d'hommes. » Et, faisant allusion aux « formes populaires de l'auto-suggestion », à la source guérissante de Lourdes, à la prétendue « Science chrétienne », qui en sont comme les types, M. Myers conclut en disant : « Enfin, si en dessous du fanatisme et de l'extravagance des hommes cherchant un adoucissement à leurs maux, luit un peu de vérité, la science doit s'approprier cette vérité-là aussi, l'utiliser, la séparer du faux, l'interpréter. Par une méthode quelconque — et l'expérimentation souvent répétée et soigneuse est certainement la meilleure — la science doit soumettre à ses desseins cette intelligence qui contrôle les phénomènes vitaux, cette réserve d'énergie qui gît en dessous du seuil et travaille obscurément à l'évolution de l'homme. »

Traduit par M. Sage.

EDWARD F. BENNETT,
Secrétaire Adjoint de la Société pour
les Recherches Psychiques de 1882 à 1902.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Les phénomènes psychiques, *Recherches, Observations, Méthodes*, par J. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux. Préface du prof. Ch. Bichet. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 5 fr. (Félix Alcan, éditeur.)

Le temps et la place nous manquent pour faire, en ce moment, de ce livre qui vient de paraître, l'analyse qu'il mérite. D'ailleurs, la préface du professeur Charles Richet et les conclusions de l'auteur, méritent d'être reproduites et longuement méditées, tellement elles sont la juste expression de la réalité.

Préface.

Il y a des livres pour lesquels une préface est superflue, parfois même nuisible. Ce sont ceux dans lesquels l'auteur dit si nettement ce qu'il veut dire, et en termes si précis, que tout commentaire en affaiblit la portée.

Tel est cet ouvrage de M. Maxwell. L'auteur, qui depuis longtemps s'est adonné à la psychologie, a vu quantité de faits intéressants; il les a minutieusement observés, et. après avoir mûrement réfléchi sur la méthode d'observation, sur les conséquences et sur la nature même des phénomènes, il expose les faits et en déduit quelques idées simples, loyalement, sans complaisance et sans crainte, devant un public qu'il espère impartial.

C'est à ce public que j'adresserai aussi la courte introduction que l'amitié de M. Maxwell m'a demandé de mettre en tête de cet excellent ouvrage.

Mon conseil au lecteur peut se résumer en un mot. Il faut aborder ce livre sans préjugés, ne craindre ni ce qui est nouveau, ni ce qui est imprévu. Autrement dit, et, tout en gardant le plus scrupuleux respect pour la science d'aujourd'hui, il faut être solidement persuadé que la science d'aujourd'hui, pour vraie qu'elle soit, est terriblement incomplète.

Les imprudents qui s'occupent des sciences occultes sont accusés de bouleverser la science, et de détruire le laborieux édifice que des milliers de travailleurs ont construit, au prix d'un immense labeur, universel, depuis trois ou quatre siècles. Mais ce reproche me paraît hien injuste. Personne ne peut démolir un fait scientifique.

Un courant électrique décompose l'eau en un volume d'oxygène et deux volumes d'hydrogène. C'est un fait qui restera vrai, dans tout l'infini de l'avenir, comme il a été vrai dans tout l'infini du passé. Les idées changeront peut-être sur ce qu'il convient d'appeler courant électrique, ou oxygène ou hydrogène. On trouvera peut-être que l'hydrogène est nn composé de cinquante corps différents; que l'oxygène se transforme en hydrogène : que le courant électrique est une force pondérable, ou une émission lumineuse. Peu importe ce qu'on découvrira : en tout cas on ne fera jamais que ce que nous appelons courant électrique, dans les conditions de pression et de température moyennes, ne dédouble pas ce que nous appelons l'eau en deux gaz ayant des propriétés différentes, gaz qui se dégagent dans les proportions volumétriques de 2 à 1.

Il n'y a donc jamais à craindre qu'une science nouvelle, faisant irruption dans la science ancienne, ne vienne bouleverser les données acquises, et contredire ce qui a été établi par les savants.

Par conséquent, les phénomènes psychiques, si imprévus, si effrayants parfois qu'on les suppose, ne renverseront aucun des faits qui font partie des sciences présentement classiques.

L'astronomie et la physiologie, la physique et les mathématiques, la chimie et la zoologie peuvent dormir tranquilles. Elles sont intangibles, et rien ne portera atteinte à l'imposant assemblage des faits incontestables qui les constitue.

Mais des notions, jusque-là inconnues, peuvent être introduites qui, sans faire douter des vérités anciennes, feront pénétrer des vérités nouvelles et changer, bouleverser même les notions que nous avons des choses, en ajoutant des faits imprévus.

Ces faits seront imprévus ; ils ne seront jamais contradictoires.

L'histoire des sciences nous montre que jamais l'édifice des sciences passées n'a été renversé par l'invasion d'une science nouvelle.

Il fut un temps où la notion de la contagion tuberculeuse n'existait pas. On sait maintenant que ce sont des microbes qui la transmettent. C'est une notion nouvelle, très féconde en conclusions importantes. mais elle n'a pas infirmé le tableau clinique que les médecins d'autrefois avaient tracé de la phtisie pulmonaire. Quand ont été découvertes les ondes hertziennes, les lois d'Ampère n'ont pas été ébranlées. Parce qu'il y a des rayons Rœntgen, et des vibrations lumineuses qui traversent les corps opaques, l'optique de Newton et de Fresnel n'est pas devenue un tissu d'erreurs. Il paraît que le radium peut dégager continuellement, sans phénomènes chimiques moléculaires appréciables, de grandes quantités d'énergie calorifique. Nous pouvons être assurés que la loi de la conservation de l'énergie, et les principes de la thermodynamique resteront aussi vrais que par le passé.

De même si, comme cela est de plus en plus vraisemblable, des faits dits occultes viennent à être établis, on peut être rassuré sur la science classique. Des faits inconnus et nouveaux, quelque étranges qu'ils soient, ne vont pas détruire la vérité des faits anciens.

Pour prendre un exemple emprunté à l'ouvrage de M. Maxwell, admettons que le phénomène des *raps*, c'est-à-dire des vibrations sonores du bois ou des autres substances, soit un phénomène vrai, et que, dans certains cas, il y ait des coups qu'aucune force mécanique extérieure à nous connue ne puisse expliquer ; est-ce que la physique en sera bouleversée ? Ce sera une force nouvelle se dégageant sur le bois, et exerçant sa puissance sur la matière ; mais les forces

anciennes n'en conserveront pas moins toute leur puissance, et même il est vraisemblable que la transmission de cette vibration dans le bois par une force nouvelle, se fera suivant les mêmes lois que la transmission des autres vibrations : la température, la pression, la densité de l'air ou du bois, exerceront les mêmes influences. Il n'y aura de nouveau que l'existence d'une force jusque-là inconnue.

Or, est-il un savant digne de ce nom qui puisse affirmer qu'il n'y a pas de forces jusqu'ici inconnues qui circulent dans le monde?

Autant la science est inattaquable quand elle établit des faits, autant elle est misérablement sujette à l'erreur quand elle prétend établir des négations.

Voici un dilemme qui me paraît à cet égard très démonstratif. De deux choses l'une : ou nous connaissons toutes les forces de la nature, ou nous ne les connaissons pas toutes. Or, la première alternative est tellement ridicule qu'elle ne vaut vraiment pas le peine d'être réfutée. Nos sens sont tellement bornés et imparfaits que le monde leur échappe presque complètement. La force colossale de l'aimant ne nous est connue qu'accidentellement pour ainsi dire, et, si le hasard n'avait pas placé le fer doux à côté de l'aimant, nous eussions pour toujours ignoré que l'aimant exerce une attraction sur le fer. Il y a dix ans on ne soupçonnait pas l'existence des rayons Rœntgen. Avant la photographie on ne savait pas que la lumière réduit les sels d'argent. Les ondes hertziennes ne sont connues que depuis trente ans à peine. Il y a deux cents ans, on ne connaissait de cette force immense électrique que la propriété de l'ambre frotté.

A interroger un sauvage — voire même un pauvre fellah, ou un moujik russe — sur les forces de la nature, il ne connaîtra pas la dixième partie de celles que les traités élémentaires de physique de 1903 énumèrent. Il me paraît que les savants d'aujourd'hui sont vis-à-vis des savants des siècles à venir dans la même infériorité que les moujiks vis-à-vis des professeurs du Collège de France.

Qui donc serait assez téméraire pour prétendre que les traités de physique de l'an 2003 ne feront que répéter ce qui

se trouve dans les traités de 1903. La vraisemblance, presque la certitude, c'est que très rapidement de nouvelles données scientifiques vont surgir des ténèbres, et que des forces inconnues seront révélées, très puissantes et très inconnues. Le grand étonnement de nos arrière-petits-fils sera que des savants aient été assez aveugles pour professer tacitement l'immobilité de la science.

Si la science a fait de tels progrès, c'est que précisément nos devanciers n'ont pas craint de faire des hypothèses hardies, de supposer des forces nouvelles, dont ils ont, à force de patience et de persévérance, démontré la réalité. Le devoir strict s'impose à nous de faire comme eux. Le savant doit être révolutionnaire, et le temps heureusement est passé, où la vérité se cherchait dans les livres du maître, que ce fût Aristote, ou Platon. En politique on peut être conservateur ou progressiste; c'est affaire de tempérament. Mais, quand il s'agit de la recherche de la vérité, il faut être résolument et sans réserve révolutionnaire, et ne considérer les théories classiques, même celles qui paraissent les plus solides, que comme des hypothèses provisoires, qu'il faut contrôler sans cesse, et sans cesse essayer de renverser. Les Chinois ont cru que la science avait été fixée par la sapience de leurs ancêtres; et c'est un exemple bon à méditer.

Et puis — pourquoi ne pas le dire hautement? — toute cette science, dont nous sommes si fiers, n'est que la connaissance des apparences. Le fond des choses nous échappe. La nature intime des lois qui gouvernent la matière, vivante ou inerte, est inabordable à notre intelligence. Une pierre lancée en l'air retombe à terre. Pourquoi? Par l'attraction, dit Newton, proportionnelle à la masse et à la distance. Mais qu'est-ce que cette loi, sinon l'exposé d'un fait, et comprend-on cette vibration attirante qui fait tomber la pierre? Le phénomène de la chute d'une pierre est tellement banal qu'il ne nous étonne pas; mais en réalité nulle intelligence humaine ne l'a compris. Il est habituel, commun, accepté; mais il est *incompris*, comme tous les phénomènes de la nature sans exception.

L'œuf fécondé devient un embryon. Nous décrivons tant

bien que mal les phases de ce phénomène; mais avons-nous compris, malgré les descriptions les plus minutieuses, cette évolution du protoplasma cellulaire qui se transforme en un être vivant, immense? Pourquoi? Par quel prodige se font ces segmentations? Pourquoi ces granulations s'amassent-elles là? Pourquoi se détruisent-elles là pour se reformer ailleurs?

Nous vivons au milieu de phénomènes qui se succèdent autour de nous, sans qu'un seul d'entre eux nous soit connu de manière adéquate. Même ce qui est le plus simple est encore tout à fait mystérieux. Qu'est-ce que la combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène? Qui donc a une seule fois pu bien comprendre ce mot de *combinaison*, anéantissement des propriétés de deux corps par la création d'un troisième corps différent des deux premiers? On ne s'entend même pas sur l'atome, qui, par définition, est impondérable quand il y a beaucoup d'atomes réunis.

Donc il convient au vrai savant d'être très modeste, et très hardi à la fois. Très modeste, car notre science est très peu de chose; très hardi, car l'immense champ des mondes inconnus lui est ouvert.

Audace et prudence; telles sont bien les deux qualités, nullement contradictoires, du livre de M. Maxwell.

Quel que soit le sort réservé aux idées qu'il soutient, avec faits à l'appui, on peut être assuré que les faits, qu'il a bien observés, resteront. Il y a là, j'imagine, les premiers linéaments d'une science nouvelle, ébauche très informe encore.

Qui sait si la physique et la physiologie ne trouveront pas là de précieux éléments de connaissance? Malheur aux savants qui croient que le livre de la nature est fermé, et qu'il n'y a plus rien de nouveau à faire connaître aux faibles hommes!

Charles Richet.

Conclusion de M. J. Maxwell.

Me voici arrivé au terme de mon étude. Je m'aperçois que j'ai abordé, dans la dernière partie, des questions complexes et difficiles et que je me suis laissé entraîner, non à faire des

théories explicatives, mais à combattre certaines théories qui m'ont paru inexactes ou incomplètes. J'en demande pardon au lecteur : je lui dirai, en terminant, que j'ai la conviction d'avoir observé d'une manière certaine les *raps* et les *mouvements sans contact*. J'ai vu bien d'autres phénomènes : je n'oserai pas être encore aussi affirmatif en ce qui les concerne.

Je n'ai pas eu la prétention de démontrer la réalité des faits observés par moi. Je n'ai eu qu'un but, apporter mon témoignage à ceux qui ont avant moi affirmé les faits que j'affirme à mon tour. Est-ce dire que je ne me suis pas trompé : non évidemment, et il est possible que mes observations aient été imparfaites. Je suis cependant tellement convaincu de leur exactitude que je ne puis que conseiller aux gens qui douteraient de mes récits, de faire les mêmes expériences que moi, et de procéder avec la même méthode et la même patience. J'ai souvent dit ces mots au cours de mon travail, je les répète avec plus d'insistance encore en le terminant.

Je doute cependant que ma voix soit écoutée, alors que d'autres plus autorisées que la mienne ne l'ont pas été. Je ne regrette pas pourtant d'avoir dit mon sentiment sur les faits observés par moi : j'ai la persuasion qu'ils entreront un jour, bientôt peut-être, dans la discipline scientifique. Ils y entreront malgré tous les obstacles que l'entêtement et la crainte du ridicule accumulent sur la route.

L'un de ces obstacles, et ce n'est pas le moindre, est dû à la façon dont beaucoup de savants apprécient les médiums. Hystériques ou fraudeurs, tarés au physique ou au moral : tel est en résumé leur jugement. Il est inique et, dans sa généralité, absurde et faux; il est aussi funeste dans ses conséquences. Il repose sur une erreur déplorable, car je connais des médiums qui ont des facultés supérieures à la moyenne et qui ne présentent aucun stigmate de dégénérescence. J'ai dit, et je le répète encore, les plus beaux phénomènes m'ont été donnés par des sujets sains d'esprit et de corps. C'est avec les hystériques qu'à côté de phénomènes vrais on constate de la fraude : avec un médium qui n'est pas névrosé, dont l'intelligence équilibrée sait résister à l'idée fixe et à

l'auto-suggestion, on a des phénomènes vrais ou l'on n'en a pas du tout.

L'opinion des savants qui, mal informés, enseignent que les médiums sont des hystériques et des névrosés est donc erronée; elle a en outre les plus déplorables conséquences. Je connais des sujets remarquables qui refusent absolument d'expérimenter en dehors d'un groupe très fermé et très sûr parce qu'ils redoutent d'être tenus pour des névropathes; ils craignent d'être pris pour des déséquilibrés et de compromettre leur situation commerciale ou leurs intérêts professionnels. Je ne réussirai pas à les convaincre qu'ils sont des individus en avance sur la moyenne, je réussirai encore moins sans doute à accréditer cette opinion; mais elle est à beaucoup d'égards vraie. Si la perfection relative de leur système nerveux rend ces personnes plus impressionnables que la moyenne, on aurait tort d'en conclure qu'elles sont tarées. Ce raisonnement est aussi stupide que celui qui consisterait à considérer l'Européen comme dégénéré parce qu'il est plus émotif et plus sensible à la douleur que certaines peuplades sauvages. Que nous sommes ignorants, maladroits et imprudents. L'attitude de certains milieux savants, — je ne dis pas les plus cultivés et je le fais exprès, — est semblable pour moi à celle des autorités ecclésiastiques du moyen âge. La nouveauté d'une chose les effraie. Ils traitent la pensée scientifique indépendante comme les inquisiteurs traitaient jadis la pensée libre. Ils ont comme leurs prototypes d'autrefois la même intolérance, la même haine pour le schisme et l'hérésie. Leurs erreurs accumulées devraient pourtant les rendre prudents; mais non. S'ils ne mettent plus au ban de la société l'hérésiarque ou le schismatique, s'ils ne le livrent plus au bourreau, ils le traitent avec la même dureté relative. Ils l'excommunient à leur manière, et le rejettent de l'humanité saine et bien portante comme un dégénéré, un mystique, un illuminé. L'avenir aura d'eux l'opinion que nous avons aujourd'hui de leurs aînés. Leur attitude empêche les médiums les plus instruits, les plus capables d'avouer leurs facultés. S'ils parlent de leurs visions, on les douchera! S'ils font remuer une table sans la toucher, on les traitera de fraudeurs

et d'hystériques! Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils dissimulent leurs dons?

Nous devrions au contraire les considérer comme des êtres précieux, comme les avant-coureurs du type futur de notre race. N'est-il pas véritablement absurde de voir des dégénérés partout et de ne pas voir les êtres en avance sur nous, qui semblent être les jalons de la route que nous avons à suivre. Le simple bon sens nous indique, n'est-ce pas, que l'humanité n'est pas encore arrivée à la perfection, qu'elle évolue actuellement comme elle l'a fait dans le lointain passé. Tous les hommes ne sont pas au même degré de l'évolution. Il y a des types arriérés qui représentent l'état moyen d'autrefois; il y a des types avancés qui représentent l'état moyen de l'avenir. Le progrès de la race semble se faire dans la direction d'une perfection plus grande du système nerveux, dans l'acquisition de sens plus délicats, d'une sensibilité nerveuse plus grande, de moyens d'information moins limités. Si la découverte d'outils, d'instruments d'investigation nouveaux, comme le télescope et le microscope par exemple, servent aux progrès de la race, ils ne sont d'aucune utilité pour l'évolution de l'individu lui-même. Or, le véritable progrès se fait par l'individu; c'est le perfectionnement de l'individu qui assure l'évolution de la race; pour cela les perfectionnements doivent être fixés par l'hérédité. Nous aurons beau faire, nous ne naîtrons jamais avec un microscope aux yeux et un téléphone à l'oreille. Les progrès de ce genre ne sont pas transmissibles; ce sont les acquisitions physiologiques qui le sont. La sensibilité du système nerveux des médiums est un progrès sur notre obtusité relative; il n'en est pas de même de la mauvaise vue de celui qui abuse du microscope. Il y aurait bien des choses désagréables à dire à Virchow, par exemple, s'il vivait encore, sur l'inaptitude du type ordinaire du savant à personnifier le progrès désirable de la race vers la santé, la force, la sensibilité et la forme parfaite.

L'intolérance de certains savants est égalée par celle de certains dogmes.- Le catholicisme par exemple considère les phénomènes psychiques comme l'œuvre du démon. Est-il

utile de combattre à l'heure actuelle une pareille théorie? Je ne le pense pas. D'ailleurs, les autorités ecclésiastiques supérieures, avec le tact et le sentiment de l'opportunité qu'elles marquent souvent, permettent à beaucoup de catholiques l'étude expérimentale des faits psychiques. Je ne saurais les blâmer de recommander à la masse des fidèles une prudente abstention; le spiritisme me paraît un adversaire avec lequel elles auront un jour sérieusement à compter. La simplicité de ses doctrines lui assurera la clientèle des âmes peu compliquées et éprises de justice : elles sont l'immense majorité.

Mais cette question est étrangère aux faits psychiques eux-mêmes. Ceux-ci n'ont, autant que mon expérience me permet d'en juger, rien que de naturel. Le diable n'y montre point ses griffes, que les âmes timorées se rassurent; si les tables proclament qu'elles sont Satan lui-même, il n'y aura pas à les croire; mis en demeure de prouver sa puissance, ce Satan grandiloquent sera un triste thaumaturge. Le préjugé religieux qui proscrit ces expériences comme surnaturelles est aussi peu justifié que le préjugé scientifique qui n'y voit que fraude et tromperie. Ici encore, le vieil adage d'Aristote trouve son application : « La justice est dans une opinion intermédiaire. »

Puisse mon livre décider quelques expérimentateurs de bonne volonté à essayer d'observer à leur tour! Puisse-t-il contribuer à faire disparaître chez les sujets les mieux doués la crainte d'être pris pour des détraqués et des malades ou des familiers du diable. Puisse-t-il surtout contribuer à faire considérer les phénomènes que j'ai étudiés comme des faits naturels, dignes d'être utilement observés et susceptibles de nous faire pénétrer plus profondément que tous autres dans la connaissance des lois qui régissent la nature.

J. MAXWELL.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

RÊVE PRÉMONITOIRE

PAR M. LE Dr BARBILLION

Ancien interne des hôpitaux.

MON CHER AMI,

Je vous adresse le cas suivant qui peut être, à mon avis, considéré comme une observation de rêve prémonitoire. Si vous le jugez à propos, publiez-le dans les *Annales;* bien qu'il remonte déjà à quelques années, mes souvenirs sont absolument précis, et je puis vous garantir la rigoureuse authenticité d'un fait que j'avais depuis longtemps l'intention de vous soumettre.

Croyez, mon cher ami, à mes meilleurs sentiments.

Dr BARBILLION.

Mlle A. C... appartenait à ma famille par des liens assez éloignés. C'était une vieille demoiselle remarquablement intelligente, fine, spirituelle et douée d'une grande énergie morale. Les dernières années de sa vie furent cruellement éprouvées par la maladie. Atteinte d'un cancer du sein elle dut subir une opération chirurgicale qui la délivra de son mal pendant trois années, au bout desquelles la récidive apparut. En même temps évoluait chez elle une tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter.

Mlle C... était douée d'une piété fervente ; elle supporta son mal avec beaucoup de courage et de résignation ; dans les

premiers jours de l'année 1901, elle était arrivée à la dernière période de sa maladie, elle succomba le 7 janvier 1901, à l'âge de 63 ans.

Quatre ou cinq jours avant sa mort, à la visite que je lui fis le matin, je la trouvai, contre son habitude, en proie à une impression profonde de tristesse et de découragement. Jusque-là j'avais pu croire qu'elle se faisait quelques illusions, et qu'elle n'avait pas perdu tout espoir de guérir. La cause de changement brusque dans son état normal provenait d'un cauchemar dont elle avait été oppressée pendant la nuit et qu'elle voulut bien me raconter avec une émotion que le réveil n'avait pas calmée. Tous les détails de son rêve se présentaient à elle avec une précision parfaite, et elle ressentait encore, au récit qu'elle m'en fit, le vif sentiment d'épouvante qu'elle avait éprouvé pendant la nuit. Dans son rêve, elle se voyait marchant, au milieu d'une demi-obscurité, dans un cimetière immense et inconnu. Elle était accompagnée de sa bonne, jeune fille qu'elle affectionnait beaucoup et qui la soigna jusqu'à la fin avec le plus grand dévouement, et seules toutes les deux, dans le silence et dans les ténèbres croissantes, elles allaient suivant les allées, enjambant les tombes, s'efforçant de s'enfuir de ce lieu de désolation et d'en découvrir l'issue. Il lui semblait qu'il y avait des heures qu'elle marchait ainsi; qu'elle était perdue au milieu de toutes ces tombes, de ces allées solitaires, de ces arbres sinistres. Une grande lassitude lui venait en même temps qu'une terreur affolée l'emportait dans une course de plus en plus précipitée. Jamais plus elle ne retrouverait son chemin, jamais plus elle ne sortirait de ce lieu lugubre. Oppressée, hors d'haleine, elle se sentait mourir de fatigue et d'épouvante, quand soudain elle aperçut une fenêtre éclairée et la noire silhouette d'une maison surgir au milieu des arbres, La bonne lui dit alors : « Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien. » Alors elle se réveilla, et tout le reste de la nuit, elle ne put dormir, tant elle conservait de son rêve une impression d'angoisse, et tant aussi elle redoutait de retomber dans son cauchemar si elle cédait au sommeil.

Quelques jours après, M[lle] C... mourait. Si pendant les lon-

gues et mélancoliques méditations de la maladie Mlle C... songea parfois au lieu où elle reposerait après sa mort, sa pensée dut assurément se porter vers le cimetière Montparnasse, voisin de son domicile; où plusieurs de ses proches parents étaient enterrés, et où l'un de ses cousins possédait une sépulture de famille. Il fut question d'ailleurs du choix de ce cimetière : mais certaines difficultés empêchèrent de donner suite à ce projet, lorsque la famille prit les dispositions nécessaires en vue des obsèques. Mlle C... était sans fortune : elle fut inhumée au cimetière de Bagneux. Peu de cimetières donnent autant que celui-là l'impression de l'immensité. En arrivant à l'endroit déterminé par l'ordre administratif des concessions, je fus surpris de constater que la fosse était creusée à l'extrémité du cimetière, tout près de la porte Ouest, où s'élève la maison du gardien-concierge. La tombe de Mlle C... est l'avant-dernière de la rangée : un massif peu épais borne la division et la sépare d'une large avenue où est située la maison du garde. Celle-ci n'est pas distante de plus de 25 mètres de la tombe de ma parente, et s'aperçoit très bien à travers les arbres.

Peut-être s'est-il produit dans ce rêve une sorte de prémonition qui a permis à Mlle C... d'entrevoir, quelques jours avant sa mort, le lieu exact de sa sépulture, dont rien cependant ne pouvait lui donner l'idée.

Dr Barbillion.

Il y a, en effet, dans ce rêve deux détails assez précis pour ne pas faire éliminer la possibilité de prémonition par le rêve; ce sont d'abord ces paroles entendues par la malade lorsque, dans son rêve, elle arrive près de la maison du gardien — là où elle a été enterrée : — « *Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien.* » C'est aussi l'immensité du cimetière qui, bien qu'à un moindre degré, contribue à préciser l'endroit vu en rêve.

D.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR M. LE Dr J. GRASSET

Professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier

(*Suite et fin* [1].)

Arrivés à ce degré si élevé et si complexe du spiritisme, nous devons aborder une question grave entre toutes, celle de la *fraude*. — C'est une qnestion délicate et difficile.

Il y a deux opinions extrêmes, dont il faut également se garer : la crédulité et le scepticisme absolus.

Il ne faut pas se laisser aller à la crédulité et tout accepter sans contrôle vraiment scientifique ; il faut toujours expérimenter en petit comité, entre gens se connaissant tous.

Il ne faut accorder aucune foi aux spectacles publics et aux trucs divers de prestidigitation qui ne sont pas de la science.

Il ne faut pas non plus de scepticisme absolu et croire que tout est fraude. De ce qu'il y a des farceurs et des fumistes, il ne faut pas conclure que tous les médiums le sont. — Un nombre suffisant aujourd'hui de médiums a été étudié par de vrais savants comme Ch. Richet, Flournoy et d'autres, pour ne pas les considérer tous comme des fraudeurs et des simulateurs.

Mais (et alors ceci est plus délicat) alors même qu'on découvre et qu'on démontre chez un médium donné des fraudes positives, cela ne prouve pas qu'il soit un simple et vulgaire fumiste, que toutes ses expériences ne vaillent rien : il y a des fraudes inconscientes. C'est là une question importante.

1. Voir les nos 2, 3 et 5 de 1903.

La chose est arrivée pour Eusapia Paladino, célèbre médium étudié par de Rochas, Ch. Richet, Sabatier, Ochorowicz...

On a démontré de vraies fraudes dans certaines expériences et alors les expérimentateurs de Cambridge ont conclu unanimement que « tout était fraude, depuis le commencement jusqu'à la fin » dans les vingt séances avec Eusapia.

Cette conclusion, de nature à décourager les chercheurs et à « arrêter l'étude, à peine commencée, des phénomènes médiumniques », a été discutée et combattue par certains auteurs, notamment par Ochorowicz[1], et je sais que tout le monde n'a pas été découragé par le Rapport de Cambridge, puisque j'étais invité par Ch. Richet et Schrenk à des expériences qui ont lieu (tout ce mois de juin) à Munich et auxquelles le présent enseignement m'empêche d'assister.

La question est assez importante pour que j'y insiste un peu avec le Mémoire d'Ochorowicz.

Les fraudes d'Eusapia avaient été déjà constatées, comme à Cambridge, à Milan par Torelli et à Varsovie par Bronislas Reichman.

Voici par exemple ce qui se passe :

Dans une expérience, Richet et Ochorowicz tiennent chacun une main et un pied du médium sous leur main et leur pied. Eusapia annonce qu'elle va tenter une lévitation, c'est-à-dire un soulèvement de la table. — A un moment, Ochorowicz sent que le pied gauche du médium qu'il tenait sous son pied l'abandonne pour aller soulever le pied de la table; en même temps, elle fait pivoter son pied droit que tenait Richet et appuie simultanément avec la pointe et le talon de ce pied sur le pied de Richet et sur le pied d'Ochorowicz. Ochorowicz indique par un mouvement de son pied qu'il a senti le déplacement : le pied d'Eusapia revient à sa place et la lévitation n'a pas lieu.

De même, avec les mains, d'autres fois, elle substitue une main (ou une partie de main) à une autre, de manière à libérer la première et à faire un déplacement d'objets avec.

1. Ochorowicz, La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino. (*Ann. des sc. psych.*, 1896, t. VI, p. 79.)



Ochorowicz a fait un jour une séance de cet ordre, contrôlé par Richet et M. Bellier (qui ne voulait pas admettre la fraude) : il a substitué un pied à un autre, l'a libéré et a soulevé la table.

Donc, la fraude existe. Seulement, continue Ochorowicz, les expérimentateurs de Cambridge ont eu le tort de n'admettre que deux alternatives : le vrai phénomène et la fraude consciente.

Or, il y a aussi la fraude inconsciente, automatique, partielle ou totale.

Dans les tables tournantes, pendule magique... la fraude inconsciente est bien évidente; de même dans le cumberlandisme.

Pour le spiritisme, je vous ai déjà cité des preuves bien nettes, données par Ochorowicz, de l'inconscience de certaines fraudes.

Ainsi dans une expérience d'Eusapia, on voit sa bottine frapper des coups attribués aux esprits. On le lui dit. — C'est étrange tout de même, dit-elle, quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite! Sentite! — Et elle insiste pour qu'on lie son pied à celui d'Ochorowicz avec un cordon. On le fait. Et Ochorowicz sent qu'elle tire le cordon en tordant on pied : elle le tournait de façon à pouvoir frapper la table avec son talon.

« C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même. » Voilà bien des fraudes inconscientes.

Ochorowicz a d'ailleurs constaté qu'Eusapia ne peut pas rester quelques minutes immobile sans perdre le sentiment de ses pieds; « et alors elle exécute divers mouvements déréglés, sans s'en douter ».

« J'ai vu, ajoute Ochorowicz, des médiums taper avec leur poing sur la muraille, devant témoins, tout en prétendant que c'était un esprit qui tapait. »

Donc, ce sont bien là des fraudes inconscientes; ou, pour mieux dire, ce ne sont pas des fraudes du tout. Car, pour qu'il y ait fraude, il faut volonté consciente de tromper : et alors ceci n'a plus rien de scientifique; tandis que les faits que je vous décris là sous nom de fraudes inconscientes ap-

partiennent bien vraiment à la science et peuvent être étudiés, comme nous le faisons, par des savants.

Cela dit, continuons l'analyse des séances de spiritisme.

D'après tout ce que nous avons dit de l'activité polygonale, vous devez conclure que dans les séances de transe, le médium ne trouve rien de nouveau (l'imagination polygonale n'étant pas créatrice) : il dit ce qu'il sait, ne devine rien (nous l'avons bien vu dans le roman royal de Marie-Antoinette). — Souvent même il présente de l'absurdité ou au moins de la puérilité dans ses personnages et dans ses scènes.

P. Janet l'a admirablement fait ressortir quand il dit à propos des messages que les esprits plus ou moins illustres envoient à la terre par les médiums.

« Comment les lecteurs de ces messages ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes. Corneille, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône. Wundt, après avoir assisté à une séance de spiritisme, se plaint vivement de la dégénérescence qui a atteint, après leur mort, l'esprit des plus grands personnages; car ils ne tiennent plus que propos de déments et de gâteux. Allan Kardec, qui ne doute de rien, évoque tour à tour des âmes qui habitent des séjours différents et les interroge sur le ciel, l'enfer et le purgatoire. Après tout, il a raison; car c'est là un bon moyen d'être renseigné sur des questions intéressantes. Mais qu'on lise la déposition de M. Samson ou de M. Jobard, de ce pauvre Auguste Michel ou du prince Ouran, et l'on verra que ces braves esprits ne sont pas mieux informés que nous et qu'ils auraient grand besoin de lire eux-mêmes les descriptions de l'enfer et du paradis, données par les poètes, pour savoir un peu de quoi il s'agit... Ce serait vraiment à renoncer à la vie future, s'il fallait la passer avec des individus de ce genre. »

Cependant certains médiums sont très intelligents dans

leur polygone et paraissent inventer vraiment des choses. Il faut une analyse très fine et une observation très attentive pour montrer qu'au fond il n'y a rien de neuf.

Le meilleur exemple que je puisse vous citer de ce genre est certainement le *roman martien* d'Hélène Smith, le médium de Flournoy, dont nous avons déjà étudié le roman royal.

C'est un roman qui se passe dans la planète Mars.

Vous savez combien, vers 1892, on s'est occupé de la planète Mars, de la question de savoir si elle est habitée ou non, de la question des communications à établir quelque jour avec ses habitants. — Dans des publications très lues (à Genève en particulier, autour d'Hélène), Camille Flammarion avait étudié les conditions d'habitabilité de Mars et avait prophétiquement décrit la merveille que serait dans l'avenir l'établissement de communications entre les habitants de la Terre et ceux de Mars.

On parlait aussi beaucoup à ce moment des fameux canaux de Mars et des « inondés » de cette planète... et de tout cela beaucoup dans le milieu où vivait Hélène.

En 1894, Hélène donne ses expériences chez le professeur Lemaître, en présence d'une dame (gravement malade des yeux) qui, ayant perdu son fils unique Alexis, trois ans auparavant, demande à ce qu'on évoque son fils. Dès la première séance, Alexis arrive en effet, accompagné de Raspail qui donne pour les yeux de la mère un traitement au camphre (comme dans son *Manuel de la santé*).

Le mois suivant, dès le début de la transe, Hélène voit dans le lointain et à une grande hauteur une vive lueur; elle se sent balancée, puis est dans un brouillard épais, bleu, puis rose vif, gris, noir. Elle flotte. Puis elle voit une étoile qui grandit, devient plus grande qu'une maison. Hélène sent qu'elle monte et la table dit : Lemaître, ce que tu désirais tant!

Hélène, qui était mal à l'aise, se trouve mieux; elle distingue trois énormes globes, dont un très beau. — Sur quoi est-ce que je marche? demande-t-elle. — Et la table répond : Sur une terre, Mars.

C'était bien la réalisation du rêve de Lemaître qui, l'été

précédent, avait dit à un familier d'Hélène : Ce serait bien intéressant de savoir ce qui se passe dans d'autres planètes!

Et alors, voilà Hélène qui décrit toutes les choses drôles qu'elle voit dans Mars : « des voitures sans chevaux ni roues, glissant en produisant des étincelles; des maisons à jets d'eau sur le toit; un berceau ayant en guise de rideaux un ange en fer aux ailes étendues... Les gens sont tout à fait comme chez nous, sauf que les deux sexes portent le même costume formé d'un pantalon très ample et d'une longue blouse serrée à la taille et chamarrée de dessins... »

Dans une vaste salle de conférence, Raspail enseigne et, au premier rang des auditeurs, est Alexis.

Vous voyez comment est né par Lemaître, la dame malade des yeux et qui a perdu son fils... ce roman martien qui se développe alors, après une longue période (15 mois) d'éclipse et de rumination polygonale.

Raspail disparaît. Alexis occupe le premier plan. Il avait parlé français d'abord; maintenant il ne le sait plus, le comprend, mais parle uniquement le martien.

Dans une première séance, Hélène soutient une longue conversation avec une femme imaginaire, qui veut la faire entrer dans un bizarre petit char sans roues ni cheval. Cette femme lui parle un langage tout à fait étrange.

Léopold, qui est toujours là comme le compère dans une Revue, explique par le petit doigt « que c'est la langue de la planète Mars, que cette femme est la mère actuelle d'Alexis réincarné sur cette planète et qu'Hélène parlera elle-même martien ».

Hélène monte dans un char, arrive à Mars et décrit les salutations à l'arrivée dans ce pays ou plutôt les mime : « gestes baroques des mains et des doigts; chiquenaudes d'une main sur l'autre, tapes ou applications de tels et tels doigts sur le nez, les lèvres, le menton... révérences contournées, glissades et rotation des pieds sur le plancher...»

Et le roman continue avec certaines scènes très émouvantes comme celle où la mère d'Alexis, croyant son fils dans Hélène, s'agenouille en sanglotant devant elle, et son fils, par la bouche d'Hélène, la console en martien, mais avec des

gestes si doux et des inflexions de voix si tendres que la pauvre mère en est transportée.

Hélène décrit et dessine des paysages martiens (les dessins sont reproduits dans le livre de Flournoy) : un pont rose avec des barrières jaunes plongeant dans un lac bleu et rose pâle, rivages et collines rougeâtres; sans verdure; tous les arbres sont dans des tons rouge brique, pourpres et violets.

Il décrit et dessine les habitants, Astané par exemple; teint jaune, cheveux bruns; sandales brunes; rouleau blanc à la main. Costume panaché or, rouge et bleu; ceinture et bordure rouge brique.

Puis il y a la foule « anonyme et confuse » qui occupe le fond des visions martiennes, « ne diffère de celle de notre pays que par la grande robe commune aux deux sexes, les chapeaux plats et les sandales liées aux pieds par des courroies ».

Ces habitants ont à leur disposition des instruments (qu'elle décrit et dessine aussi) qui lancent des flammes jaunes et rouges et leur servent pour voler dans les airs.

Il dessine aussi la maison d'Astané.

Une série d'images fixe la flore de Mars, toujours sans trace de vert.

« Ces spécimens, ainsi que les arbres disséminés dans les paysages, montrent que la végétation martienne ne diffère pas essentiellement de la nôtre, sans en reproduire cependant aucun échantillon nettement reconnaissable. »

Mais évidemment ce qui a été le plus intéressant, ce sur quoi nous devons insister, c'est la langue martienne, si bien étudiée et analysée par Flournoy et par V. Henry [1].

Au début, cette langue est rudimentaire, mal faite; c'est un « pseudomartien», « un galimatias désordonné », « une puérile contrefaçon du français dont elle conserve en chaque mot le nombre des syllabes et certaines lettres marquantes ».

C'est « analogue au baragouinage par lequel les enfants se donnent parfois dans leurs jeux l'illusion qu'ils parlent chinois, indien ou sauvage ».

1. V. Henry, *Le langage martien*.

Il faut une demi-année pour la « fabrication subliminale d'une langue proprement dite ». N'avais-je pas raison de vous dire que nous trouverions dans cette étude des médiums spirites de magnifiques moyens d'étude du psychisme polygonal?

Quand la langue fut faite, il fallait la comprendre, avoir un dictionnaire.

Pour cela, Flournoy écrivit à Léopold « une lettre où, au milieu de considérations sur la haute importance scientifique des phénomènes présentés par M[lle] Smith », il faisait « appel à sa toute-science en même temps qu'à sa bonté pour qu'il voulût bien » lui accorder des éclaircissements sur cette langue curieuse.

Deux jours après, Hélène, en transe, écrivit automatiquement la réponse en 18 alexandrins, dont voici les 5 derniers :

Quand son âme mobile aura pris la volée
Et planera sur Mars aux superbes couleurs !
Si tu veux obtenir d'elle quelques lueurs
Pose, bien doucement, ta main sur son front pâle
Et prononce bien bas le doux nom d'Esenale !

Ainsi fut fait, et Esenale, le nom martien d'Alexis réincarné, donna la traduction des mots et des phrases, quand on l'invoquait ainsi dans les visions martiennes.

La composition de la langue martienne fut d'ailleurs complète et comprit une écriture spéciale, des caractères spéciaux qui, après perfectionnement, se fixèrent aussi dans une forme définitive, ou au moins très prolongée, chaque lettre martienne ayant d'ailleurs son équivalent exact dans l'alphabet français.

Flournoy a ainsi patiemment reproduit, traduit et analysé 41 textes martiens. — Et il est arrivé à démontrer que le martien est une *langue*, non un simple jargon ou baragouinage de sons quelconques dits au hasard. — Ce sont des mots, des mots qui expriment des idées et le rapport des mots aux idées est constant; la signification des termes martiens est constante.

Cette langue a même ses consonances, son accent, ses lettres de prédilection..., ce qui fait qu'on la reconnaît quand Hélène la parle (quoiqu'on ne la comprenne pas). — Ainsi

par rapport au français il y a surabondance des *é* ou *ê* et des *i* et rareté des diphtongues et des nasales.

C'est donc une langue et, on peut même dire, « une langue naturelle en ce sens qu'elle est automatiquement enfantée, sans la participation consciente de M[lle] Smith ». Ce n'est pas une invention volontaire, par plaisanterie ou jonglerie.

Voici cependant qui prouve que cette langue n'est pas *neuve*, que c'est une modification enfantine et puérile du français.

D'abord, « le martien se compose de sons articulés qui, tous tant consonnes que voyelles, existent en français ». Or, cela n'arrive jamais : dans les langues géographiquement les plus voisines de la nôtre (à plus forte raison dans les plus éloignées), il y a toujours quelques sons spéciaux à chacune d'elles (allemand, anglais, espagnol...). « La langue de la planète Mars ne se permet pas de pareilles originalités phonétiques. » S'il y a une différence, le martien serait plus pauvre que le français : il lui manquerait quelques sons articulés.

De même pour l'écriture : tous les caractères martiens et tous les caractères français se correspondent absolument deux à deux. De plus, dans le martien, il y a des masses « d'équivoques, d'exceptions, d'irrégularités, qui font qu'une seule et même lettre revêt des prononciations très différentes suivant le cas et que réciproquement un même son s'écrit de diverses manières, sans qu'on puisse apercevoir aucune explication rationnelle pour toutes ces ambiguïtés ».

Eh bien, c'est identique en français.

En d'autres termes, on rencontre « dans ce prétendu idiome extraterrestre une collection de singularités et de caprices... dont la réunion, lorsqu'on y réfléchit, défie l'œuvre du hasard et constitue un signalement auquel il est impossible de se méprendre ».

Et cela conduit bien à cette conclusion : « le martien n'est que du français déguisé ».

Si on cherche, des textes connus, à dégager une grammaire martienne, on voit de même que « les règles de cette grammaire, si jamais elle voit le jour, ne seront guère qu'un décalque ou une parodie de celles du français ».

En français, il y a des mots uniques à sens divers : ainsi la

préposition *à* et le verbe *a*, l'article et le pronom *le*... Les mêmes analogies auditives « sans égard pour le sens véritable » se retrouvent dans le martien.

Ainsi *à* et *a*, analogues de son en français, mais si différents de sens, se rendent en martien par le même mot *é;* — *le* (article ou pronom) est toujours *zé;* — *que* (aux multiples emplois) est toujours *ké*.

Plus fort encore, notre mot *si* devient *ii* dans l'acception *oui* comme dans celle *tellement*.

Dans les phrases, l'ordre des mots est absolument le même en martien qu'en français. — Et cela jusque dans les détails : la division ou l'amputation de *ne pas* ou l'introduction en martien d'une lettre inutile comme *t* de *quand reviendra-t-il?* (Kevi berimir *m* hed).

Cette possibilité de traduction juxtalinéaire, cette correspondance absolue mot pour mot est « un fait extraordinaire et sans exemple dans les langues d'ici-bas. Car, continue Flournoy, il n'en est pas une, que je sache, où chaque terme de la phrase française se trouve toujours rendu par *un* terme, ni plus ni moins, de la phrase étrangère ».

De plus, une notable proportion de mots martiens « reproduit d'une façon suspecte le nombre de syllabes ou de lettres de leurs équivalents français et imitent parfois jusqu'à la distribution des consonnes et des voyelles ».

Il devient de plus en plus clair que « cet idiome fantaisiste est évidemment l'œuvre naïve et quelque peu puérile d'une imagination enfantine (lisez : polygonale) qui s'est mis en tête de créer une langue nouvelle et qui, tout en donnant à ses élucubrations des apparences baroques et inédites, les a coulées sans s'en douter dans les moules accoutumés de la seule langue réelle dont elle eût connaissance ».

Car les mots en eux-mêmes sont aussi différents que possible des mots français. Elle a prévu le dictionnaire, mais pas la grammaire.

« Le procédé de création du martien paraît consister simplement à prendre des phrases françaises telles quelles et à y remplacer chaque mot par un autre quelconque fabriqué au petit bonheur. »

La suite de l'histoire du roman martien est bien curieuse et bien confirmative de ces déductions.

Flournoy trouvant qu'il a suffisamment analysé le martien et commençant à trouver que cela devient monotone, dit à Hélène toutes ces objections sur l'authenticité du martien et ses preuves...

Hélène résiste, mais au bout d'un certain temps elle répond en quelque sorte à ces objections en perfectionnant ou au moins en compliquant sa langue martienne qu'elle place alors dans une autre planète innomée : c'est le cycle ultra-martien, avec un personnage nouveau *Ramié*.

C'est 17 jours après la suggestion de Flournoy qu'Hélène réalise cette nouvelle incarnation de son roman polygonal.

Et la puissance pathogène de la suggestion apparaît lumineuse.

« J'avais, dit Flournoy, accusé le rêve martien de n'être qu'une imitation, vernie aux brillantes couleurs orientales, du milieu civilisé qui nous entoure; — or, voici un monde, d'une bizarrerie affreuse, au sol noir, d'où toute végétation est bannie et dont les êtres grossiers ressemblent plus à des bêtes qu'à des humains.

» J'avais insinué que les choses et les gens de là-haut pouvaient bien avoir d'autres dimensions et proportions que chez nous; et voici que les habitants de ce globe arriéré sont de vrais nains, avec des têtes deux fois plus larges que hautes et des maisons à l'avenant.

» J'avais fait allusion à l'existence probable d'autres langues, relevé la richesse du martien en *i* et en *é*, incriminé sa syntaxe et son *ch* empruntés au français. — Et voici une langue absolument nouvelle, d'un rythme très particulier, extrêmement riche en *a*, sans aucun *ch* jusqu'ici, et dont la construction est tellement différente de la nôtre qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver. »

Ne trouvez-vous pas vraiment admirable cette *expérimentation* de Flournoy venant merveilleusement compléter ses *observations* pour montrer que tout est roman polygonal chez Hélène, roman polygonal lancé et dirigé par les suggestions ?

Je n'insiste pas sur les autres romans astraux d'Hélène : uranien, lunaire...

La démonstration est bien suffisante.

Je n'insisterai même pas non plus sur les contradictions et les impossibilités qu'on peut relever dans ce roman martien.

Léopold, en Mars, sait d'abord le français, puis il l'oublie totalement, puis il le retrouve assez pour traduire le martien.

Mort en juillet 1891, il a, en février 1896, 5 ou 6 ans, « alors que les années de cette planète sont presque doubles des nôtres ».

Voilà qui a échappé à Hélène comme toutes les questions scientifiques sur Mars, qu'elle ignore absolument. — Rien sur ces fameux canaux de Mars, qui ont tant préoccupé les astronomes.

Rien sur la biologie et la sociologie en Mars : on y vit comme sur la Terre; les mœurs en sont comme les nôtres. « Il y a moins de distance entre les mœurs martiennes et notre genre de vie européen qu'entre celui-ci et la civilisation musulmane ou les peuples sauvages ».

Vous le voyez : rien de neuf, rien de créé dans ce roman polygonal.

« C'est une bonne et sage petite imagination de 10 à 12 ans, qui trouve déjà suffisamment drôle et original de faire manger les gens de là-haut dans des assiettes carrées avec une rigole pour le jus, de charger une vilaine bête à œil unique de porter la lunette d'Astané, d'écrire avec une pointe fixée à l'ongle de l'index au lieu d'un porte-plume, de faire allaiter les bébés par des tuyaux allant directement aux mamelles d'animaux pareils à des biches... Rien des *Mille et une Nuits*, des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de fées*, ou des *Voyages de Gulliver;* pas trace d'ogres, de géants ni de véritables sorciers dans tout ce cycle. On dirait l'œuvre d'un jeune écolier à qui on aurait donné pour tâche d'inventer un monde aussi différent que possible du nôtre, mais réel, et qui s'y serait consciencieusement appliqué, en respectant naturellement les grands cadres accoutumés, hors desquels il ne saurait concevoir l'existence, mais en lâchant la bride à sa fantaisie

enfantine sur une foule de points de détail, dans les limites de ce qui lui paraît admissible d'après son étroite et courte expérience. »

Je ne pense pas avoir besoin de m'excuser du développement que j'ai donné à l'analyse de cette belle étude de Flournoy.

Rien ne pouvait mieux vous montrer ce qu'est la partie scientifique du spiritisme, en quoi tout cela rentre dans les maladies du polygone. — Flournoy, dans son second travail, qualifie le cas d'Hélène de somnambulisme avec glossolalie.

Vous comprenez donc maintenant la théorie scientifique du spiritisme entier (dans ses plus hautes manifestations) et vous comprenez l'utilité des développements que nous avons dû donner à l'étude préalable du psychisme inférieur ou automatique.

Vous voyez en même temps qu'il n'y a pas plus de divination et de supranaturel dans ces faits de spiritisme qu'il n'y en a dans les rêves et dans le somnambulisme spontané ou provoqué.

Il y a évidemment des conditions qui rendent l'illusion facile et font croire à un caractère divinatoire ou supra-naturel.

Une de ces conditions les plus favorables à cette apparence de divination est l'hypermnésie que certains polygones peuvent présenter quand ils sont en état de désagrégation de leur O.

On comprend que la mémoire du polygone soit, à certains points de vue, plus étendue et surtout plus meublée que celle de O.

Car la vie polygonale continue dans certaines circonstances physiologiques où O ne recueille aucun document. Dans la distraction et dans le sommeil, O ne meuble sa mémoire d'aucun fait nouveau. Au contraire, pendant ces mêmes états, le polygone peut recueillir et emmagasiner bien des souvenirs, que O ignore. Et si, plus tard, dans un état quelconque de désagrégation suspolygonale, rêve, hypnose, transe, le

polygone révèle ce souvenir, il apparaîtra non comme un souvenir, mais comme une révélation, puisque son emmagasinement a été inconscient.

Ce souvenir, par cela même qu'il est un souvenir, sera conforme à la réalité et alors la révélation d'une réalité apparaît comme une divination.

Myers[1] a très bien étudié ces divers degrés de mémoire polygonale et les classe en trois groupes : 1° le polygone contient des souvenirs que O lui a déposés, qu'il a connus par conséquent, mais qu'il a oubliés ; 2° le polygone contient des souvenirs qu'il a acquis directement, sans que O les ait jamais connus ; 3° le polygone contient des notions tirées par déduction et raisonnement polygonaux des données précédemment acquises.

Il cite de curieux exemples de ces faits.

Delbœuf rêve le nom « asplenium ruta muralis » comme un nom familier. Au réveil, il ne peut pas se rendre compte d'où il a tiré ce nom qui ne lui rappelle rien, qui a l'air d'être une création de son polygone. Longtemps après, il découvre ce nom « asplenium ruta muraria » écrit de sa propre main dans une collection de plantes qu'il avait faites sous la dictée d'un ami botaniste.

Miss X. voit dans un cristal l'annonce de la mort d'un ami. Elle n'en savait rien ; c'était vrai : la nouvelle se trouvait dans un numéro du *Times*, avec lequel elle s'était antérieurement garanti la figure devant le feu.

Voilà un bien joli exemple des erreurs qu'on peut commettre en télépathie. Certainement, O n'avait pas lu le *Times*, ne savait pas la mort de l'ami : c'était une divination télépathique. Pas du tout. O pensait à autre chose, le polygone avait lu cela dans le *Times* et le révélait à O stupéfait dans la transe provoquée par le cristal.

Brockelbank perd un couteau de poche, le cherche vainement, n'y pense plus. Six mois après, il en rêve, voit la poche d'un vieux pantalon abandonné où est son couteau. Il s'éveille,

1. Myers, *De la conscience subliminale.* (Compte rendu par Marcel Mangin, in *Ann. des sc. psych.*, 1897, 1898 et 1899. — Voir plus spécial., 1899, p. 229.)

y va, le trouve. Divination! Non. Souvenir polygonal inconscient réapparaissant ultérieurement.

Dans ce travail de Myers, auquel j'ai emprunté ces deux exemples, vous trouverez d'autres cas d'objets égarés et retrouvés en rêve : c'est toujours le même mécanisme.

La chose devient bien plus jolie, mais pas plus mystérieuse quand le polygone enjolive sa ressouvenance d'un peu de roman.

Une fillette perd son petit couteau auquel elle tenait beaucoup et ne le trouve plus. Une nuit, elle rêve qu'un frère qu'elle avait perdu et beaucoup aimé lui apparaît et la conduit par la main à l'endroit précis où était le couteau. Elle s'éveille, y va et le trouve.

Vous prévoyez combien il sera difficile d'empêcher cette enfant de croire à une révélation d'outre-tombe. — Et cependant c'est un simple fait polygonal bien banal pour nous aujourd'hui.

Je n'ai pas le temps d'insister. Mais cela me paraît suffisant pour vous montrer combien grandes et trompeuses cependant peuvent être les apparences de divination dans tout cela — et par suite de quelles précautions il faut s'entourer, avec quel soin il faut faire l'enquête avant de déclarer surnaturelle une expérience.

L'inconscience étant le caractère même des phénomènes polygonaux et des acquisitions polygonales, l'enquête est toujours extrêmement difficile sur l'origine et par suite sur le degré d'originalité et de nouveauté des manifestations polygonales.

Je ne peux pas développer tout cela, parce qu'il reste un gros chapitre à vous indiquer au moins : c'est celui des *terres inconnues et à découvrir* dans ce monde du spiritisme.

La doctrine du trouble psychique et la connaissance de l'activité polygonale expliquent bien des choses dans le spiritisme; mais pas tout.

Je dois vous indiqner au moins ce qui reste en dehors et que je considère comme n'étant pas encore établi scientifi-

quement. Je crois qu'il n'y a pas lieu de chercher encore l'explication de ces faits : il faut commencer par établir leur existence.

A établir cette existence (ou la non-existence) doit travailler la science de l'avenir, sans préjugé et sans parti pris, mais avec une grande sévérité de critique.

Quels sont les principaux chapitres de ce domaine *à étudier*?

J'élimine tout ce qui est vraiment divination ou évocation d'esprits. — Ceci, non seulement n'est pas établi scientifiquement, mais ne peut pas l'être.

Une divination ou un miracle, quand ils deviennent scientifiques, ne sont plus divinatoires ni miraculeux.

La science étudie les lois, Les mots divination ou miracle ne peuvent s'adapter qu'à des exceptions. Donc, ce ne sont pas là objets de science.

Mais restent quatre grands groupes de faits, sur lesquels je dois attirer votre attention; parce que s'ils ne sont pas établis par la science actuelle, il n'est pas irrationnel d'admettre qu'ils le seront par la science de demain. Ce sont : la suggestion mentale, la clairvoyance, la télépathie, le déplacement des objets sans contact.

1. *Suggestion mentale.* — Ceci est si près de la science vraie que beaucoup de gens croient que c'en est une partie. Je ne le crois pas pour ma part.

Ochorowicz[1] a consacré à cette question un gros livre, riche de faits. Dans la préface, Ch. Richet pose très bien le problème ; il s'agit d'établir ce fait : « En dehors de tout phénomène appréciable à nos sens normaux, à notre perspicacité normale, si vive qu'on la suppose, il existe entre la pensée de deux individus une corrélation telle, que le hasard ne suffit pas à l'expliquer. »

Ainsi posée, la question n'est pas résolue par l'affirmative.

Dans cette même préface, Ch. Richet dit très justement : « Ce n'est pas à dire que je considère, d'ores et déjà, la suggestion mentale comme prouvée rigoureusement. Certes

1. Ochorowicz, *De la suggestion mentale*, avec une préface de Charles Richet, 1887.

non... ». En général, quand les expériences « sont probantes (par la concordance des résultats), elles ne sont pas irréprochables; et, quand elles sont irréprochables, elles ne sont pas tout à fait probantes... » Et plus loin : « Quoique M. Ochorowicz, et d'autres avant lui, aient amassé les preuves, elles n'entraînent pas la conviction absolue, intégrale, mais seulement le doute... »

Tous ceux qui ont fait de l'hypnotisme se sont sentis très près de cette démonstration; mais je ne crois pas qu'elle soit encore faite.

Avec une des malades du service, une hystérique célèbre que j'ai étudiée avec vos prédécesseurs, j'ai cru y être arrivé, et ai même fait inscrire à un Congrès qui devait avoir lieu quelques mois après une communication sur la suggestion mentale. Et puis une série d'insuccès est venue me démontrer que la série antérieure de succès ne suffisait pas à établir la preuve scientifique de la chose.

Bernheim, Pitres, comme antérieurement Charcot, n'ont jamais vu positivement la suggestion mentale.

Donc, voilà un premier point à étudier.

A ceux que cela tenterait, je dois dire qu'il faut deux choses pour ces études : 1° un sujet (parce que si la suggestion mentale existe, elle n'existe pas pour tout le monde; il faut un sujet hypnotisable, un médium); 2° essayer des ordres extrêmement simples : sans geste, sans parole, sans grimace, demander mentalement à un sujet de lever un bras, d'ouvrir la bouche, de soulever un pied...

2. La *clairvoyance* n'est pas impossible; mais je ne la crois pas démontrée non plus.

J'entends par là la vision à travers les corps opaques. — *A priori*, rien d'anti-scientifique à cela; l'opacité et la transparence étant aujourd'hui des choses absolument relatives (Rœntgen).

Mais il faut des faits pour l'établir, et à l'abri de toute discussion.

Vous vous rappelez que j'ai cru trouver ce fait nouveau avec un sujet dont le Dr Ferroul m'avait beaucoup parlé, et

sur lequel ont été publiés d'intéressants travaux dans les *Annales des sciences psychiques*. — Une première expérience réussit admirablement : elle lut à travers une enveloppe cachetée et un papier d'étain quelques lignes que j'avais écrites en français, et indiqua les caractères mis au-dessus.

Mais une seconde expérience, constituée et menée par nous et par une Commission de l'Académie de Montpellier, échoua complètement, et même des plaques sensibles furent trouvées voilées par la lumière, quoiqu'elles fussent censées n'avoir pas quitté leur boîte.

C'étaient peut-être des fraudes inconscientes comme celles d'Eusapia Paladino, mais enfin ce fut un échec complet.

Je considère la clairvoyance comme non scientifiquement démontrée.

Mais il ne faut pas se décourager de la rechercher, si vous trouvez un sujet, et en réduisant toujours les premières expériences à des choses extrêmement simples..

3. La *télépathie* est, à première vue, plus difficile encore à admettre.

Il s'agit de sensations éprouvées par un sujet, et se rapportant à un événement se passant réellement à ce moment, mais à une distance plus ou moins grande, parfois très considérable.

Vous trouverez dans les *Annales des sciences psychiques* un très grand nombre de faits, certains très curieux et réellement troublants. Mais il faut plus que cela pour arriver à une démonstration scientifique définitive.

Toute supercherie mise à part, il y a des raisonnements polygonaux et des coïncidences qui peuvent simuler la télépathie, et le nombre de faits réussis devrait, pour être probant, être rapproché du nombre immense des faits non réussis, des pressentiments et des sensations étranges qui n'ont correspondu à aucune réalité.

Vous vous rappelez le rêve de la jeune fille qui voit la mort d'un ami; c'était vrai, mais son polygone l'avait

inconsciemment lu, la veille, dans un journal dont elle se servait comme d'écran devant le feu.

On raconte souvent dans ma famille l'histoire d'une jeune femme qui, pendant la gurere de 1870, rêva une nuit que son mari (officier) mourait couvert de sang. Deux jours après, on apprit qu'en effet il avait été tué cette nuit-là par un obus.

C'est très curieux. Mais que de fois, dans les anxiétés de cette époque, son polygone a-t-il dû évoquer des pensées aussi sinistres ! On n'a noté que le jour où la réalité a été confirmée. Mais cela ne prouve rien.

La même personne s'est séparée, il y a trois mois, de son petit-fils, avec le pressentiment absolu qu'elle ne le reverrait plus. Ils se sont revus, ces jours-ci, devant moi en parfaite santé l'un et l'autre. Personne ne racontera ce pressentiment-là comme l'autre.

Si je vous dis que la télépathie n'est pas démontrée, je ne veux pas dire qu'elle n'existe pas. — Quand on a vu le télégraphe sans fil, on ne doit pas nier *a priori* une suggestion mentale, même lointaine. — Seulement, il faut une démonstration scientifique, et cette démonstration n'existe pas.

4. Je vous dirai enfin encore la même chose des *déplacements des objets* à distance, *sans contact*, et des phénomènes de *lévitation*.

Ce groupe est symbolisé dans Eusapia Paladino. Vous savez par quels hommes de valeur scientifique et de probité absolue elle a été étudiée : elle fait monter les plateaux d'une balance et renverse des meubles ou donne des coups à distance.

Là encore, dans de nombreux travaux publiés sur ce sujet de l'extériorisation du mouvement, notamment ceux du colonel de Rochas, vous trouverez une série de documents curieux et profondément troublants.

Mais il y a aussi de mauvaises expériences, non pas des expériences à échec (elles ne prouvent rien contre), mais des expériences à fraudes positives (conscientes ou non). Dès lors, on ne peut pas s'empêcher de se demander si, dans les autres expériences, il n'y a pas eu quelque fraude aussi restée inconnue, et non dépistée.

Quand la question aura été tranchée une première fois dans le sens de l'affirmative, tous ces faits serviront pour analyser le phénomène. Mais à la phase actuelle, quand il s'agit d'établir la seule existence réelle des faits, on doit se montrer beaucoup plus difficile.

Je n'insiste pas.

CONCLUSION

Le spiritisme est une question dont le médecin n'a pas le droit de se désintéresser. Il appartient à la biologie humaine en fait et en droit.

En laissant de côté tout ce qui a trait à la jonglerie et au supranaturel, il y a une grosse partie du spiritisme qui rentre dans un chapitre, aujourd'hui bien connu, de physio-pathologie des centres nerveux : le chapitre du psychisme inférieur ou automatique, de l'automatisme supérieur, de l'activité polygonale.

Le spiritisme scientifique est à la fois une application de cette doctrine biologique, et le point de départ de nouvelles études dans ce domaine. — Il appartient donc bien à la biologie.

Cette étude scientifique du spiritisme laisse de côté certaines questions intéressantes dont l'existence n'est pas encore scientifiquement démontrée, comme la suggestion mentale, la clairvoyance, la télépathie et l'extériorisation de la motricité.

Ce sont là des terrains livrés aux investigations de la science de l'avenir.

J. GRASSET.

REMARQUES

Les théories du professeur Grasset n'ont pas plu à tous ceux qui, occultistes ou spirites, ont une thèse à défendre et sont plus ou moins les champions d'une doctrine que ces théories contrarient.

Ces théories, fort ingénieuses, n'en sont pas moins utiles à connaître pour tous ceux qui se livrent aux recherches psychiques et elles ont vivement intéressé tous ceux qui apportent dans ces

recherches l'impartialité, le sang-froid et le sens critique nécessaires.

Certes M. Grasset paraît un peu trop sceptique à ceux qui ont eu la chance — malheureusement trop rare — de voir des phénomènes psychiques bien contrôlés et assez souvent répétés, et son scepticisme serait peut-être moindre, s'il avait été témoin des faits dont fut témoin, au mois de septembre 1895, son éminent collègue, le professeur Sabatier, doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier, lors de nos expériences avec Eusapia Paladino. Mais le scepticisme de M. Grasset n'est pas irréductible, le clinicien de Montpellier ne manque même pas d'une certaine bienveillance et fait preuve d'un esprit large et très accessible puisqu'il ne demande qu'à voir et, tout en avouant qu'il n'a rien vu lui-même de bien probant, il a soin de faire remarquer que, si la fraude est fréquente, *tout n'est pas fraude.*

Ses théories ne résolvent pas les problèmes psychiques, mais elles sont une excellente mise au point, et une ingénieuse adaptation, à ces problèmes, de nos connaissances scientifiques actuelles.

Comme toutes ou à peu près toutes les théories, celles-ci sont destinées à être remplacées par d'autres; mais elles n'en auront pas moins contribué au progrès; d'ailleurs les nombreuses critiques qu'elles ont soulevées, témoignent de leur retentissement et de l'attention que l'on y a portée.

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES[1]

PAR J. MAXWELL

On ne sera pas étonné que nous fassions l'éloge du livre de M. Maxwell, si l'on sait qu'il est tout à fait conçu dans le même esprit que les *Annales*. Même curiosité et même bienveillance pour les phénomènes, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils soient certifiés par des témoins sérieux et de bonne foi. Même préoccupation d'éliminer toutes les causes d'erreur ou d'illusion. Même façon d'envisager la fraude et de ne pas considérer le médium qui fraude comme nécessairement indigne d'être étudié. C'est ce qui nous différencie bien des Anglais, et c'est ce qui a poussé M. Maxwell à étudier certains phénomènes physiques avec autant de zèle que les Anglais en ont mis à étudier la télépathie. Raps et télékinésie l'ont particulièrement intéressé, et c'est là ce qui fait l'originalité de son livre. Nous le féliciterons encore de croire comme nous que, quelque invraisemblables que soient certains faits, ils sont réels, mais qu'il ne faut pas les attribuer à une intervention surnaturelle quelconque, et qu'ils doivent être produits par une force existant en nous. « Existant *chez certains individus* » serait pourtant, à mon avis, beaucoup plus exact.

Observons, observons, nous ne pouvons pas précisément dire : expérimentons! puisque nous ne connaissons que très imparfaitement les conditions dont la réunion produit le fait. « Nous sommes dans la situation de l'astronome qui peut placer son œil à l'oculaire de sa lunette et observer le

1. *Compte rendu analytique*, par Marcel MANGIN.

ciel, mais qui ne peut provoquer la production d'un phénomène céleste déterminé. »

Il va sans dire que ceux qui, comme moi, trouvent qu'on ne saurait jamais donner trop de détails dans le compte rendu d'une séance, considéreront comme très incomplets les exposés de M. Maxwell. A cela, M. Maxwell répond qu'on aura beau dire que toutes les précautions ont été prises pour éviter les fraudes, il suffira que dans l'énumération des précautions on ait omis d'en indiquer quelqu'une pour qu'immédiatement on soit exposé aux plus justes critiques. — Certainement, mais qui convaincrez-vous en n'en énumérant aucune? Et ne faut-il pas qu'aux critiques sérieuses nous puissions répondre : « Je n'ai pas pris telle précaution parce qu'elle était inutile, et voici pourquoi ». Il n'y a pas à craindre d'ennuyer le lecteur, car celui qui cherche vraiment une conviction sait de quelle patience il faut être armé en « psychisme », et lira d'un bout à l'autre ce que passera le lecteur convaincu d'avance.

Un des meilleurs chapitres du livre de M. Maxwell est celui où il explique les conditions qui, suivant lui, favorisent la production des phénomènes : conditions météorologiques, éclairage, mobilier de la chambre des séances, choix des assistants, tempérament du médium, procédés opératoires, état d'esprit des expérimentateurs... etc. J'ai pourtant de grands doutes au sujet des pertes de force du médium qu'il réparerait aux dépens des assistants. Dans la série de séances tenues chez moi avec Eusapia, en 1896, personne de nous n'a exprimé une sensation pareille à celles qu'ont ressenties M. Maxwell ou ses collègues, et qui me semblent avoir dû être purement subjectives. Je sais bien qu'une sensation à cause imaginaire n'en est pas moins très réelle. Et je sais aussi qu'on pourrait me répondre que quand le médium a assez de force par lui-même, il n'en emprunte pas aux autres; enfin, que ce qui s'est passé à Auteuil peut ne pas être en contradiction avec ce qui a eu lieu à l'Agnélas. La question du « souffle froid » reste aussi assez douteuse. Elle ne le serait plus si l'on était muni d'un thermo-multiplicateur Melloni, un appareil ne pouvant être halluciné.

Mais j'avoue que, pour savoir se servir de tels appareils, il faut être physicien. Aussi je crois que les expériences ne seront définitives et indiscutables que quand elles auront été faites par un petit groupe de savants, chacun ayant sa spécialité, et munis autant que possible d'appareils enregistreurs : galvanomètres, thermomètres, phonographes, kodaks, etc.

J'ai noté comme concordant avec ce que j'ai observé la définition du caractère ordinaire du médium : l'*instabilité* nerveuse. Il est nécessaire de combattre le préjugé si répandu sur la déséquilibration et la soi-disant hystérie du médium. Car cette *instabilité* est fort différente de la déséquilibration. Les faits de télékinésie que je connais en dehors de ceux d'Eusapia sont spontanés, et ont lieu alors que le système nerveux du médium me paraît être en « hypertension », pour me servir du mot de M. Maxwell. On dirait un trop-plein de force nerveuse qui va animer les objets inanimés, et qui rappelle un peu les singuliers transports produits par la foudre. C'est l'état fruste du phénomène qui, développé chez les médiums entraînés (et non pas récalcitrants, comme l'est au plus haut point celui auquel je fais allusion), deviendra la manifestation d'une intelligence quelquefois prodigieusement supérieure sur certains points à toutes les intelligences supraliminales de notre pauvre humanité.

Très intéressante et très importante à vérifier aussi souvent que possible la supposition que fait M. Maxwell sur l'influence des mouvements normaux esquissés afin de déterminer la production du phénomène. On sait que tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia connaissent cela, mais le conseil très ingénieux de M. Maxwell est de voir si un mouvement imperceptible comme de souffler doucement ou de contracter soi-même un muscle, ne suffirait pas pour déterminer le rap ou le mouvement d'objet désiré. Seulement, il n'est pas absurde de supposer, à moins que M. Maxwell n'ait déjà fait l'expérience tout seul, qu'il est médium lui-même. S'il ne l'est pas, son influence ou celle de tout autre expérimentateur sûr de ne pas l'être davantage peut être purement mentale. La suggestion mentale agit indubitablement sur le médium,

et il est impossible, en ce cas, de l'éliminer. Si, seule, elle agit quelquefois, et si la contraction musculaire n'agit pas toujours, nous ne pourrons jamais, quand il y a réussite, savoir à laquelle des deux attribuer cette réussite, car il ne peut y avoir contraction sans acte mental.

La personnification. — Le vague de cette expression a dû être précisément ce qui a déterminé M. Maxwell à la choisir, car il ne paraît pas être certain, comme pour ma part je le suis, que l'être qui assure se manifester soit simplement la subconscience du médium. Il préfère le considérer comme une sorte de conscience collective. Pourtant, en observateur excellent, il a constaté souvent chez « la personnification » un remarquable entêtement, une volonté bien arrêtée contre laquelle il ne faut pas lutter. Où donc, en ce cas, est la conscience collective, puisque tous les assistants voudraient une chose, et que la personnification déclare ne pas la vouloir? Et il faut se soumettre, comme le conseille très sagement M. Maxwell. Et il faut aussi, si « l'esprit » fait des promesses, donne des conseils, bien se garder d'une foi absolue. L'exemple que donnera M. Maxwell dans son avant-dernier chapitre est extraordinairement curieux et instructif; nous y reviendrons.

Malgré cela, nous dit-il excellement, il faut traiter la « personnification avec les plus grands égards. Si l'on essaie de suggestionner, on ne réussira qu'en employant la douceur et l'insistance. Si elle insiste pour avoir l'obscurité, il faut poliment lui résister et lui faire comprendre que les phénomènes physiques perdent beaucoup de leur valeur dès qu'ils cessent d'être visibles... Ces raisons déterminent souvent la personnification à ne plus réclamer l'obscurité.

M. Maxwell dit avoir obtenu les plus beaux résultats avec des personnifications qui demandaient elles-mêmes qu'on n'opérât pas dans les ténèbres.

Les raps. — C'est le phénomène que M. Maxwell a le plus souvent observé, la pleine lumière ne lui est pas nuisible. Le contact n'est pas nécessaire. « Un des moyens les plus sûrs pour les obtenir sans contact est de conserver un certain temps les mains appuyées sur la table, puis de les soulever

avec une extrême lenteur en maintenant la face palmaire tournée vers le plateau de la table, les doigts étendus sans raideur. » Éviter, bien entendu, le contact de tout objet avec la table... Avec certains médiums, M. M. a entendu des raps résonner sur une table située à deux mètres du médium. Et cela pendant plusieurs minutes et en plein jour.

Avec un sujet honorable, instruit, occupant une situation officielle, et que M. Maxwell rencontra en voyage, il en obtint en plein jour dans un buffet de chemin de fer : « Ce bruit insolite attira l'attention des personnes présentes et nous gêna beaucoup : plus nous étions confus, plus les raps se multipliaient... »

Avec un médium à écriture automatique, les coups extrêmement rapides se produisaient au bout du crayon, alors même qu'avec la plus grande attention M. M. appuyait le crayon sur le papier. Il y en eut qui éclataient à trois mètres du médium.

Derrière le rideau du cabinet des séances, M. M. en a entendu souvent. Il dit les avoir étudiés en faisant varier les conditions de l'expérience. La tonalité varierait suivant la matière de l'objet sur lequel ils résonnent. Le bruit serait donc produit par des vibrations de la substance. Il y aurait une mise en mouvement des molécules matérielles. Cependant sur le même objet la tonalité peut varier.

Il y a eu une curieuse relation entre les raps et la personnification, chaque individualité a ses raps spéciaux... Quelquefois ils imitent un éclat de rire, et cela coïncide alors avec une histoire amusante ou une taquinerie... Quelquefois de petits coups précipités, faibles mais très abondants, nous ont été signalés comme des trouble-fête, et en effet leur intervention gêne beaucoup les expériences. » Souvent les différents raps se répondent, rien de plus joli que d'entendre ces coups clairs étouffés, secs ou doux, retentir simultanément sur la table, le plancher, le bois et l'étoffe des meubles.

Ils sont, conclut M. M., *en étroite connexité avec les mouvements musculaires des assistants*. Ce serait là un pas sérieux fait dans la connaissance du phénomène. Ensuite l'intensité des raps ne serait pas proportionnelle au mouvement fait. Et

enfin l'intensité ne varierait pas proportionnellement à l'éloignement du médium. L'espace me manque pour reproduire les différents conseils que M. M. donne pour l'obtention des raps et c'est pourtant la partie la plus neuve du livre. Nul doute qu'il n'en résulte un progrès pour l'éclaircissement de cette question.

M. Maxwell examine l'hypothèse de l'illusion. Elle n'est en effet pas très soutenable, l'emploi du phonographe trancherait la question. Pour le moment, je regrette seulement que M. M. ne nous dise pas s'il a essayé, étant seul, d'obtenir des raps.

Parakinésie et *Télékinésie.* — M. Maxwell dit que c'est avec Eusapia qu'il a obtenu les lévitations de table dans les meilleures conditions. Celle qui paraît avoir été la plus convaincante est celle obtenue à l'Agnélas en séance *improvisée,* à cinq heures du soir, alors qu'il faisait encore grand jour et que tous les assistants étant debout autour de la table, Eusapia prenant la main de l'un d'eux et l'appuyant sur l'angle de la table à sa droite, le meuble se souleva de façon que le plateau arriva à $1^{m},50$ au moins au-dessus du sol. L'hypothèse d'un truc n'est pas admissible. « Très souvent Eusapia abandonnait tout contact avec la table et faisait quelques passes au-dessus et le meuble se soulevait. Et il y avait une bonne lumière.

De même comment concevoir un truc pour expliquer le gonflement de lourds rideaux comme sous l'action d'un vent violent et leur projection sur la tête des assistants?

On connaît l'expérience du pèse-lettres, très satisfaisante également:

Les mouvements de table et de chaise en plein jour et dans un restaurant sont beaucoup trop succinctement racontés pour entraîner notre conviction. Un reproche insignifiant à faire à M. Maxwell est de les avoir rangés dans les phénomènes de *télékinésie* puisque dans les deux cas il y avait contact. Même remarque pour les mouvements de table obtenus avec la dame dont la robe *touchait* le meuble, mais ici l'authenticité du phénomène semble bien prouvée. Après avoir exposé ce cas assez sommairement M. M. ajoute qu'il a souvent obtenu des mouvements sans aucune espèce de contact,

même celui du vêtement. Pourquoi donc ne pas nous les décrire? Ne seraient-ils pas plus étonnants et pourtant moins discutables?

Très curieuses les trépidations ondulatoires de ce rideau qui correspondaient avec les mouvements des expérimentateurs. « L'expérience fut vingt fois répétée avec le même succès. Le maximum d'agitation se serait produit quand le médium frottait la chevelure de l'un des assistants. »

En résumé M. M. croit à une corrélation entre les mouvements opérés par le médium ou les assistants et le mouvement des objets. Ce n'est pas impossible, mais, quand les choses paraissent indiquer ce que signale M. M., je croirais plutôt à une suggestion, très adroite parce que très dissimulée, faite à la subconscience du médium. En hypnotisme lorsqu'on échoue par la suggestion directe on est presque sûr de réussir par la *suggestion indirecte*. Les mouvements des assistants dont parle M. M. pourraient agir comme des *suggestions indirectes*. Cela me paraît d'autant plus probable que le fait est plus marqué et fréquent avec les médiums débutants ou non professionnels et qui se prêtent par hasard à une expérience. Or tous ceux qui ont un peu expérimenté ou lu beaucoup d'expériences, ont pu remarquer que ce sont toujours les expériences de début qui sont les meilleures, et puis il y a diminution ou même arrêt complet de médiumnité.

Lorsqu'un médium débute sans même se douter qu'il est médium, c'est alors que sa subconscience est au maximum d'inconscience, ou plus exactement c'est alors qu'elle est le plus indépendante de la conscience normale, le plus complètement en dehors de l'influence de celle-ci, c'est-à-dire dans les meilleures conditions possibles pour agir. Elle deviendra impuissante aussitôt qu'elle se doutera qu'on la soupçonne d'être l'auteur des phénomènes, et cette impuissance ne disparaîtra qu'après un long entraînement comme il arrive chez les médiums professionnels.

S'il suffisait, comme le dit M. M., pour déterminer un mouvement sans contact, de fermer la chaîne autour de la table, et de se serrer mutuellement les mains avec force ou d'appuyer fortement les pieds sur le sol, une véritable expéri-

mentation comme dans la psycho-physiologie ordinaire serait donc possible. On obtiendrait le phénomène à volonté. Il y a autre chose, malheureusement, et cette autre chose est tout : c'est la disposition du médium (avec encore sans doute d'autres conditions inconnues), la disposition du médium, c'est-à-dire celle de sa subconscience à être suggestionnée. On comprend alors le mauvais effet du désaccord entre les expérimentateurs. On comprend certaines résistances invincibles, car rien de plus têtu que le moi subliminal quand il s'y met. On comprend même, quelque extraordinaires qu'elles soient, ces luttes entre les deux *moi*, comme lorsque Eusapia voulait boire et que la table s'y opposait avec violence. Se jouer des tours à soi-même, cela paraît invraisemblable et pourtant cela arrive. C'est un des plus curieux chapitres de l'histoire des dédoublements.

M. Maxwell souhaite que l'on puisse réunir une assemblée de personnes pour obtenir des résultats très marqués. Je crois que ce qu'il faudrait pour cela ce serait beaucoup plutôt de réunir une assemblée de médiums rendus, par l'entraînement, dociles aux suggestions d'un seul expérimentateur. L'exemple que M. Maxwell cite des miracles produits dans des congrégations religieuses s'expliquerait plutôt, je pense, par l'existence de plusieurs médiums dans ces congrégations, médiums qui étaient bien en harmonie de pensée. Qui sait si dans quelques siècles les maisons ne se construiront pas en quelques nuits par une assemblée de maçons-médiums endormis autour du chantier et suggestionnés par un entrepreneur à puissante volonté ?

Nous n'en sommes pas encora là, car actuellement, suivant M. Maxwell, une séance réussie suffit pour fatiguer la plupart des expérimentateurs, autant que le ferait une longue course ou un exercice physique prolongé et pourtant il ne s'agit que de mouvements d'objets qui, obtenus normalement, n'auraient produit qu'une fatigue tout à fait insignifiante. J'ai déjà dit qu'après les séances d'Auteuil, dont quelques-unes ont été assez réussies, aucun de nous n'a accusé de fatigue. Il va sans dire qu'il n'en était pas de même pour Eusapia. Personne de nous n'a non plus exprimé qu'il ressentait les

diverses sensations énumérées par M. Maxwell. Je pense que quand elles existent elles dépendent beaucoup de l'imagination des expérimentateurs et certainement elles varient avec chaque tempérament. Celles du médium ne peuvent au contraire être mises en doute. L'un des médiums de M. M. décrivait celle qu'il éprouvait, quand un mouvement un peu fort se produisait, comme uue sensation de crampe dans la région épigastrique. La fatigue du médium ou de l'expérimentateur, dit M. M., n'accompagnerait que les faits de télékinésie et certains phénomènes lumineux. Elle ne se produirait pas avec les raps, l'écriture automatique et les manifestations du même genre, ou du moins elle serait beaucoup plus tardive.

D'après M. M., certaines substances *conduiraient* la force psychique : le linge de table, le bois des porte-journaux, l'étoffe des robes. Évidemment cela veut dire le linge, le bois, les étoffes. Le contact des étoffes des robes des médiums faciliterait la réalisation du mouvement. S'il y a une sorte de courant ne peut-il aussi se faire que ce soit ce courant même qui entraîne la robe? Comme son nom l'indique, la force *télergique* agit à distance. On se rappelle les irréprochables expériences de Dariex dans une chambre fermée où des chaises étaient renversées. Faudra-t-il supposer que la force était conduite par le plancher? On ne peut encore rien affirmer. Mais même si l'on suppose qu'on arrive à obtenir d'un médium l'émission de la force à la volonté de l'opérateur, il faudra prendre toutes les précautions possibles pour éliminer complètement l'hypothèse de la suggestion mentale dans ces expériences sur la conductibilité et la non-conductibilité de certaines substances.

Phénomènes lumineux. — Apparitions.

M. Maxwell expose assez longuement les faits qui le font croire à l'existence de l'effluve digital et à sa visibilité. Il indique la façon de faire l'expérience. Ce sont ses mains à lui dont il parle dans ses premières explications : pense-t-il que *tout le monde* émet un effluve? En tout cas, tout le monde ne le voit pas. Les descriptions sont souvent contradictoires.

Quand elles sont concordantes ne pourrait-ce être par suggestion, par transmission d'impression? On aurait des chances d'éviter cette transmission en demandant aux personnes faisant l'expérience de n'exprimer leurs sensations que par écrit et à l'insu chacune des autres. Il ne resterait plus que la transmission mentale bien improbable. Il faudrait se servir de la photographie. Mais même s'il y a vraiment quelque chose, ce qui me gêne c'est que d'abord ce soit pour *voir* l'effluve et non pour l'*émettre* qu'il faut être médium et ensuite qu'il ne dure au plus que quelques secondes. Ces deux raisons m'empêchent de croire qu'il soit question de quelque chose ayant du rapport avec la force psychique. De toute façon il est essentiel de ne pas mettre dans la même classe de faits l'effluve, s'il existe, et les lueurs médianimiques. Elles doivent se rattacher à l'émission de cette mystérieuse force qui ne se manifeste sûrement qu'en présence ou que par l'influence d'un médium.

M. M. et ses collègues ont vu quelquefois des sortes d'étincelles coïncidant avec le raps. Les lueurs phosphorescentes sont facilement imitées par la fraude. Mais je ne vois pas par quelle fraude on aurait pu obtenir celle aux contours très indistincts qui se promena dans la chambre, s'éloigna du cabinet d'environ 3 mètres, le long du mur opposé à celui près duquel les assistants étaient groupés. « Cette lueur semblait être à 1m,50 au-dessus du sol; elle pouvait avoir un mètre environ de hauteur sur 25 à 30 centimètres de large et paraissait flotter dans l'air. » Elle se déplaçait de long en large; elle a duré plusieurs secondes. La partie de la pièce où elle flottait était encombrée de chaises abandonnées, des meubles qui avaient été traînés de l'alcôve voisine à la salle d'expériences et de la table elle-même. Nous venons de dire que tous les assistants étaient groupés du même côté. Seul le médium aurait pu sortir du cabinet et faire flotter l'objet lumineux; mais, en se déplaçant, il aurait heurté les meubles épars... « Nous faisions silence à ce moment, nous l'aurions entendu. »

La main lumineuse aperçue au-dessus de la tête d'Eusapia, tandis que le contrôle des mains était bon, est un phénomène

dont nous avons été aussi témoins à Auteuil en 96. Il en est de même de l'apparition d'une main et d'un bras opaques et noirs se détachant (très vaguement) sur un fond éclairé faiblement.

Quant à l'apparition du soufflet vu par M. de Gramont au moment où Eusapia venait de dire de souffler, si elle avait pu être photographiée, cela aurait été d'un extrême intérêt pour appuyer la théorie de l'idéo-plastie qui me paraît la plus soutenable jusqu'à présent et celle qui résume le mieux tous les phénomènes physiques du psychisme.

M. M... et ses amis, plus heureux que nous en 96, ont vu plusieurs fois la tête de John. Les personnes qui ont assisté à des phénomènes analogues le croiront. Mais les descriptions de M. M... sont tellement incomplètes qu'elles ne satisferont certainement pas les autres. Je crois comprendre qu'à Bordeaux le profil se détachait en sombre sur la fenêtre faiblement éclairée, mais lorsqu'il fut vu « au sommet du cabinet » (sans doute à l'Agnélas?) était-il plus sombre ou plus lumineux que le fond? Comment étaient disposés les observateurs et le médium, pour qu'Eusapia ait pu voir, elle aussi, le fantôme? Mes questions ne sont pas celles d'un sceptique. Mais il est naturel de désirer tous les renseignements possibles sur la production d'un phénomène aussi extraordinaire[1].

Les lueurs que M. M... voit les yeux fermés sont bien probablement subjectives. Je dis : bien probablement, car rien encore ne prouve qu'elles ne puissent être d'abord objectives et ensuite subjectives. Il n'y aurait non plus rien d'absurde à croire que leurs rayons traversent les paupières. Toutes ces questions ne seront résolues que par la photographie. Il n'y a qu'elle qui aurait pu nous dire si la ravissante figure de *fée* (c'est le nom que donnèrent les raps à l'apparition), si le soufflet, la lanterne, les animaux étaient la répétition des belles expériences de transmission mentale du docteur Gibotteau ou si ces apparitions étaient objectives.

1. M. Mangin a oublié qu'en 1896, à la cinquième séance, nous avons vu aussi se profiler sur une fenêtre des silhouettes et que M. Émile Desbeaux a cru reconnaître un buste de femme (Voyez *Annales des sciences psychiques*, année 1896) (Dariex).

Nous ne pouvons discuter les faits d'apparence très spiritique dont M. Maxwell parle ensuite avec très peu de détails et qu'il dit n'avoir pas observés lui-même.

Quant à la vague esquisse de théorie que propose M. M... pour expliquer l'action de la force psychique, elle me semble bien être à peu près tout ce qu'on peut dire de plus concordant avec les faits jusqu'à présent. Il me paraît que c'est par l'éther que cette force se manifeste. Et dès la première année de mes études psychiques j'avais essayé de me représenter l'idéo-plastie de la manière suivante : Chez l'être exceptionnel que nous appelons le médium à effets physiques, il se passe physiologiquement quelque chose de très vaguement analogue à ce que nous montre physiquement l'optique dans la projection d'une image par le moyen d'une lentille. Tout en se rendant parfaitement compte de la grossièreté et du provisoire de la comparaison, ne pourrait-on pas dire ceci : De même que la projection du cinématographe est la reproduction d'images emmagasinées sur une série de plaques, de même chez le médium à motricité extériorisée, il existe un pouvoir de projeter ses volitions, ses rêves, dans n'importe quelle direction. Les objets inanimés et les corps vivants ont peut-être un double éthéré que nous avons toujours perçu inconsciemment. Le médium a une organisation nerveuse qui lui permet de reproduire plus ou moins bien ces doubles, ces fantômes. Comment? Simplement peut-être par un renversement dans l'ordre des phénomènes. Un corps ne nous est connu en somme que comme un groupe de forces. L'idée que nous avons de lui est le résultat d'une série de transformations de forces. Dans le cerveau du médium, dans les centres où réside le moi subliminal, l'idée a peut-être beaucoup plus d'énergie que chez nous, assez d'énergie pour pouvoir imprimer aux atomes de l'éther une série de systèmes de vibrations rappelant à s'y méprendre, mais en sens inverse, ce qui s'est passé lorsque le groupe de phénomènes appelé corps est devenu le groupe appelé idée. Je dis : à s'y méprendre, car il est évident que s'il y avait identité nous aurions de véritables formations de corps non pas éphémères mais durables. Or je ne vais pas encore jusqu'à croire cela

malgré Mme d'Espérance, malgré la mèche de cheveux de Katie-King. Il est extrêmement remarquable que toujours dans les grandes extériorisations de motricité ou dans les matérialisations puissantes et un peu durables (Florence Cook, Eglington, etc.) le médium est dans un état d'anéantissement complet. Cela s'expliquerait par l'énergie extraordinaire de l'idée créatrice.

Phénomènes psychosensoriels et intellectuels.

M. Maxwell dit lui-même avoir été moins intéressé par ces phénomènes que par les précédents et les avoir moins étudiés. Nous trouverons cependant encore dans ce chapitre bien des remarques instructives, même après les grands travaux de Myers. C'est ainsi, par exemple, que je citerai la page où M. M... définit les caractères distinctifs de la conscience subliminale. Parmi ces caractères il en est un bien frappant et dont parle souvent Myers; c'est l'habitude de donner aux images qui accompagnent les idées une forme symbolique ou dramatique. L'idée de la mort d'un parent, par exemple, s'exprimera non pas avec la précision qu'aura quelquefois la parole ou l'écriture, mais par un tableau représentant le parent dans un cercueil ou bien son enterrement. C'est parce que, dit M. Maxwell, il y a affaiblissement de l'élément personnel entraînant *une atténuation correspondante dans la faculté d'abstraire.*

De tous les faits de clairvoyance, ceux de prémonition sont les plus bouleversants pour notre pauvre raison. Aussi ne deviendront-ils définitivement convaincants que quand ils seront nombreux et entourés des renseignements les plus détaillés sur les personnes et les événements en question. Ce n'est malheureusement pas le cas des quelques exemples cités par M. Maxwell. Il le reconnaît lui-même, puisqu'il dit p. 184 : « Il est fâcheux que ces faits n'aient pas été observés dans de bonnes conditions ». J'ajouterai que même s'ils sont racontés irréprochablement, il n'y en aurait qu'un seul de vraiment embarrassant. Je parlerai en dernier lieu de celui-là. Celui du petit chien vu dans la boule de cristal par une

dame quelques jonrs avant que la dame reçoive en cadeau un petit chien pareil à celui de la vision, n'est pas un fait de véritable prévision, mais de transmission mentale d'image entre la dame donatrice comme agent et la dame clairvoyante comme percipient.

Le cas relatif à l'accident du steamer allemand peut également se rattacher aux cas de télépathie. On peut supposer que le capitaine ou le mécanicien, par exemple, ayant aperçu subliminalement quelque défaut dans la machine, en ait été préoccupé la nuit et ait fait un rêve qui se serait communiqué au sensitif, mais ne serait arrivé à la conscience supraliminale de celui-ci que par le moyen de la boule de cristal.

Une dame voit dans la glace de son armoire une de ses amies (mariée à un fonctionnaire qui réside à l'étranger). Elle paraissait remonter le cours de Tourny à Bordeaux à l'endroit où cette voie débouche dans le square Gambetta. Les détails du costume de cette dame furent notés par l'observatrice : c'était un léger mantelet, une blouse écossaise avec un galon d'or brodé autour du cou. Deux ou trois jours après, la percipiente se trouvait en tramway. Au moment où la voiture arrivait à la jonction du cours Tourny et du square Gambetta, elle aperçut son amie dans les conditions exactes de la vision antérieure.

Réduit strictement à ces faits, ce cas s'expliquerait le plus simplement du monde par une hallucination de la percipiente, car il n'est pas dit que la rencontre fut autre chose qu'une vision, il n'est pas dit que les deux amies se serrèrent la main, se parlèrent, etc. Si la rencontre a eu lieu réellement, il n'est pas absurde de croire qu'une idée qui a beaucoup frappé l'imagination de la dame à l'armoire et qui dans sa conscience subliminale a pris beaucoup de force, ait pu agir pour suggestionner la dame mariée au consul au point de la faire venir à l'endroit rêvé au moment où son amie avait décidé d'y aller.

J'arrive au cas le meilleur. qui consiste en ceci : Une dame, la même que celle de tout à l'heure, voit dans son armoire à glace un homme assis sur le trottoir d'une rue déterminée, cet homme porte au front une blessure d'une forme égale-

ment déterminée : un lambeau de peau arrachée retombe sur l'œil. L'homme porte un sac enroulé autour du cou ; sur ce sac sont imprimées deux initiales ; V. L. La dame se voit dans sa vision aborder le blessé, le conduire à l'hôpital et l'y faire panser. Impossible, semble-t-il, de trouver un plus beau cas de prémonition. La prévision de tant de points spécialement déterminés ne peut être attribuée à une simple coïncidence. Non, certainement ! Cependant je prétends que pour nous convaincre tout à fait qu'il y a eu bien là vue prophétique de l'avenir, il faudrait que le fait fût bien autrement circonstancié. Avant d'admettre une chose aussi écrasante pour notre misérable intelligence, nous avons le droit d'exiger une pluie de détails. A quelle heure la dame a-t-elle eu la vision? A quelle heure l'accident a-t-il eu lieu ? Une enquête a-t-elle été faite sur cet accident, sur ce qui l'a précédé et l'a suivi? Vous comprenez de quelle importance il serait d'apprendre, par exemple, que la dame s'étant couchée très tard, la vision a eu lieu dans la nuit, peut-être au moment même de l'accident. Dans ces cas de veille prolongée il arrive bien souvent de dire *le lendemain*, tandis qu'en réalité il s'agit d'un même jour. Si la vision a eu lieu, je suppose, à une heure, à deux heures du matin, en même temps que l'accident, nous avons affaire à un cas de télépathie. L'homme ayant perdu connaissance (excellente condition pour bien télépathiser son prochain), peut être resté toute la nuit à cet endroit et le reste de l'histoire non plus n'a rien de supranormal.

La place me manque complètement, même pour résumer le récit extraordinaire que M. Maxwell doit à deux de ses amis. Je le regrette, car il est tellement curieux qu'il ne m'aurait pas été possible de le mutiler. C'est un véritable conte de fée. Et malgré cela nous n'avons pas le droit d'en rire, car il ne contient rien que l'histoire du spiritisme ne nous ait déjà forcés d'accepter, sinon comme démontré, au moins comme digne de discussion. Ce qui fait l'originalité de ce cas. c'est la réunion de si puissantes et si variées facultés médianimiques, grâce à la présence de deux médiums *conjugués*. Comme je le disais quelques pages plus haut, que n'obtiendra-t-on pas quand on saura *conjuguer* plusieurs médiums !

Bien que les faits télékinésiques, soient plutôt attribuables à la bonne et la lucidité à Mme Vergniat, il a dû y avoir renforcement des pouvoirs de l'une par l'autre. Je ne puis m'empêcher de signaler avec joie aux lecteurs des *Annales* les passages qui confirment si bien l'idée que j'ai à différentes reprises proposée pour expliquer la richesse des connaissances de la conscience subliminale du médium : c'est par la télépathie nocturne que cette conscience s'enrichit. Voici, p. 248, ce que l'esprit répond à M. Vergniat, alors que celui-ci lui demandait *la veille* quels seraient les cours (de la bourse) du lendemain : « Je ne pourrai te répondre que demain matin. *La nuit m'est nécessaire pour me renseigner.* » Et page 249 : « Mais le piédestal[1] était toujours vide. Alors me vint la pensée de demander à notre protecteur s'il serait possible de trouver une statuette semblable à la première. — *Je m'en occuperai cette nuit* », me dit-il. Quant à la morale de cette histoire on ne saurait aussi trop la méditer. « L'esprit », après avoir fait longtemps preuve d'une lucidité, d'un génie surhumain, a tout d'un coup perdu ses facultés de pénétration et de perspicacité. Mais il n'en a pas moins continué à affirmer et à conseiller avec un aplomb imperturbable son protégé, dont il a causé la ruine.

Jusqu'à présent l'histoire nous montre les consciences subliminales comme dépourvues de moralité. Autant leurs facultés intellectuelles sont prodigieuses, autant leur honnêteté laisse à désirer. Sous une autre forme, cette vérité est vieille comme le monde. De tout temps on a su que pendant le sommeil notre âme perd quelquefois tout sens moral.

MARCEL MANGIN

1. De la statue ensorcelée aux évolutions miraculeuses.

LA

SOCIÉTÉ POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES

SON ORIGINE ET SES PROGRÈS

ESQUISSE DE SON ŒUVRE

PAR EDWARD T. BENNETT

(*Suite*[1])

CHAPITRE IV

LE MOI SUBLIMINAL

Ce fut indubitablement un parti très sage que celui que la Société prit à ses débuts, de consacrer tout d'abord la plus grande part de son attention et de ses efforts aux branches des recherches psychiques qui sont, pour ainsi dire, à peine en dehors des limites de la science et de la littérature orthodoxes. On diminuait ainsi la quantité et l'intensité de l'opposition que les travaux de la Société devaient rencontrer; en outre le fossé qui, dans l'esprit de beaucoup de gens, sépare les recherches psychiques des recherches physiques se trouva rétréci, sinon comblé. La lecture de pensées, la télépathie, le mesmérisme et l'hypnotisme attirèrent donc la plus grande part de son attention. Il est vrai que parmi les premiers comités nommés s'en trouvait un pour les « Maisons hantées ». Mais la Société orientait surtout ses travaux du côté

1. Voyez *Annales des sciences psychiques*, année 1903, n°s 3, 4 et 5.

de la télépathie ou de l'hypnotisme. Le fait capital de la télépathie fut définitivement prouvé. La réalité des divers phénomènes de l'hypnotisme était indiscutable. Ce que j'ai dit aux chapitres II et III justifie ces affirmations. Il devint bien vite évident qu'au delà de la telépathie et de l'hypnotisme, il existait une région à peu près inconnue, un fouillis de faits et de phénomènes, ne faisant partie d'aucun système, quelques-uns en apparence isolés, totalement ignorés par la science et la philosophie ou n'ayant aucune connexion avec les branches ordinaires de nos connaissances. C'est à l'exploration et à l'étude de ce monde nouveau que M. F. W. H. Myers se dévoua.

Dans une série de quatre mémoires parus dans les *Annales* de la Société, M. Myers entra dans la voie qui devait pas à pas le conduire à la conclusion que l'on sait. Cette conclusion peut être formulée ainsi, à peu près dans les termes de son auteur : Le courant de conscience dans lequel nous vivons habituellement n'est pas la seule conscience qu'il y ait en nous. Notre conscience ordinaire peut ne consister que dans un choix fait parmi une multitude de pensées et de sensations. Notre moi ordinaire de la veille s'est montré le plus apte à faire face aux besoins de la vie ordinaire. Mais d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres souvenirs, isolés ou formant des séries, peuvent former une partie de notre individualité totale. Il se peut que dans un temps futur indéterminé et dans d'autres conditions, nous nous rappelions le tout et que les diverses personnalités se fondent et se combinent en une seule conscience, dont la conscience qui présentement dirige nos actions ne serait qu'un élément parmi beaucoup d'autres. Cette série d'articles parut dans les *Annales* de 1884 à 1889 et occupe en tout 160 pages. En 1892, M. Myers commença la publication d'une seconde série sous ce titre : « Le Moi subliminal ». Ceux-ci parurent de 1892 à 1895, comprennent 9 chapitres et n'occupent pas moins de 616 pages.

Pour expliquer mieux encore son hypothèse, M. Myers dit :

« Ce que je suggère est que chacun de nous est en réalité une entité psychique beaucoup plus étendue qu'il ne croit — une

individualité qui ne s'exprime jamais en entier dans aucune manifestation physique. Le moi se manifeste par l'organisme; mais il y a toujours une partie du moi qui ne se manifeste pas et toujours quelque puissance d'expression organique qui demeure en réserve. L'artiste ne peut pas exprimer toute ses pensées sur l'instrument et en outre l'instrument n'est pas disposé de manière que tout le clavier puisse résonner à la fois. On peut y jouer une mélodie après l'autre; mieux encore — comme dans les appareils télégraphiques à transmission double ou multiple — on peut y jouer simultanément ou avec de légers intervalles plusieurs mélodies; mais il demeure toujours des réserves musicales inépuisées, des trésors de pensées inexprimées. Toute cette action psychique, à mon avis, est consciente; tout est compris dans une mémoire latente et vaste qui est au-dessous du seuil de notre conscience normale. Pour tout ce qui est en dessous de ce seuil, le mot *subliminal* semble le meilleur.

« Inconscient » et même « subconscient » nous égareraient; quant à parler, comme on le fait quelquefois par commodité, d'un moi second, cela peut donner l'impression ou qu'il ne peut pas y avoir plus de deux « moi » ou que le *moi supraliminal*, le moi au-dessus du seuil, le moi *empirique*, le moi de notre vie ordinaire, est en quelque manière supérieur aux autres moi possibles. »

Parmi les facultés mal connues et non développées qui, en adoptant cette manière de voir, peuvent être considérées comme des manifestations du « moi subliminal », on peut énumérer l'écriture, le dessin, le langage automatiques, la crystalloscopie, quelques rêves, des visions lucides et les moyens par lesquels s'exécutent diverses formes de suggestion. Parmi ces diverses facultés, celle de l'écriture automatique semble pour le moment la plus facile à exercer et à développer. Un peu de patience et de persévérance suffirait probablement à mettre un assez grand nombre de personnes en état d'écrire automatiquement. Cette écriture a toutefois ses dangers et il ne faut jamais s'y adonner sans précautions: avis surtout aux jeunes personnes sensitives ou trop imaginatives. Elle fascine et, si on n'y prend garde, on tombe vite

dans l'excès; puis il y a le danger d'attacher trop d'importance aux choses ainsi écrites et d'amener un état mental morbide.

Le langage automatique a existé et existe toujours sur une échelle beaucoup plus grande qu'on ne le croit. Parmi les petites sectes religieuses, beaucoup de sermons et d'exhortations ont probablement été de cette nature. Il en était ainsi surtout parmi les quakers. Le profond silence au milieu duquel s'écoulait autrefois la plus grande partie du temps consacré à leurs assemblées religieuses, l'absence complète d'arrangements préalables, étaient des conditions éminemment favorables à l'exercice d'un « don » de cette nature. Il n'est pas surprenant que des discours ainsi prononcés fussent attribués à une influence exercée par le Saint-Esprit lui-même sur l'âme d'un individu. L'élévation et le style des sermons qui étaient courants parmi les quakers jusqu'à environ cent ans en ça, étaient fréquemment bien au-dessus de ce que l'orateur était capable de produire dans son état normal. De même aujourd'hui beaucoup d'écrits automatiques sont en apparence au-dessus de ce que l'individu pourrait produire en temps ordinaire. De nos jours, le langage automatique existe surtout parmi les spirites, principalement dans le nord de l'Angleterre. On l'attribue généralement à l'inspiration directe des esprits, principalement aux esprits de nos amis décédés.

L'un des plus remarquables « discoureurs automatiques » — pour parler le langage des chercheurs psychiques — ou des « médiums inspirés » — pour parler le langage des spirites — est M. J. J. Morse, que l'auteur de ces lignes connaît personnellement à peu près depuis ses débuts. J. J. Morse est le fils d'un aubergiste londonien qui était à son aise. A quatre ans, il perdit sa mère. Entre huit et neuf ans, il perdit son père, lequel dans l'intervalle s'était ruiné. On le confia aux soins d'une femme dont la principale inspiratrice était la bouteille et le principal procédé pédagogique, le bâton. Il se sauva et, à l'âge de moins de dix ans, il eut à ne compter que sur lui-même; à cette époque, il avait eu six mois d'école et il n'en eut plus depuis. A quatorze ans, il était à l'avant d'un

bateau charbonnier trafiquant entre Whitby et Londres. A la suite d'un accident grave, il est remercié et se trouve sur le pavé de Londres avec six sous dans sa poche. Il passe six mois à l'infirmerie d'un asile pour indigents. Après son rétablissement, il trouve du travail dans quelques restaurants. De curieuses circonstances le font assister à une séance spirite. Peu après, il se met pour la première fois à écrire automatiquement. Il était en train de nettoyer des pots d'étain avec du sable mouillé, quand son doigt se mit à griffonner dans le sable ces deux mots : « ta mère ».

Bientôt il obtint avec un crayon des phrases suivies et se trouva également peu après parler automatiquement. A cette époque, James Burns, qui était alors le principal libraire spirite de Londres, fit sa connaissance et lui donna un emploi permanent. Ses progrès dès lors furent assurés et rapides et, pendant les quinze ou vingt dernières années, il s'est acquis une renommée presque universelle par sa faculté de parler automatiquement. Pendant qu'il faisait une tournée professionnelle aux États-Unis avec engagement, il devint membre de la branche américaine de la Société pour les recherches psychiques. Mais il est à regretter que la Société anglaise ne lui ait accordé aucune attention.

Il faudrait bien se garder de confondre la faculté de parler automatiquement avec la faculté d'improviser; on peut aisément acquérir cette dernière en préparant son sujet. Quelquefois il est assez difficile de tracer la ligne de démarcation; mais l'une est acquise et l'autre, au contraire, est absolument spontanée. Le discours ou l'écriture automatiques sont souvent accompagnés d'un état d'absolue inconscience de la part des sens ordinaires. Ces remarques sur l'écriture et le langage automatiques n'impliquent nullement que des communications ne nous sont jamais données par ce moyen par des personnalités invisibles. M. Myers lui-même a été amené à la conclusion qu'il y avait des cas où aucune autre explication n'était satisfaisante. Mais ce point sera envisagé plus tard. En tout cas, quiconque étudie avec soin et longuement le phénomène, se convainc bien vite que les origines de ces discours et de cette écriture automatiques sont diverses.

Il est possible et, à un certain point de vue, il est raisonnable de supposer que cet automatisme chez le « médium » offre aux intelligences extérieures des facilités de communication plus grandes que les sens ordinaires. Mais on ne peut assigner une origine aux messages ainsi obtenus, qu'en les examinant eux-mêmes.

Ceux qui savent dans quel esprit on envisageait les phénomènes occultes il y a vingt ans, se rendront aisément compte du grand changement qui s'est opéré, aussi bien chez la masse que chez les spirites. Ce résultat est en grande partie dû aux travaux de la Société pour les recherches psychiques et, en particulier, à ceux de M. Myers. Là où il n'y avait que chaos et broussailles, au point que les faits réels et la fiction semblaient ne pouvoir être jamais démêlés, nous commençons à entrevoir l'ordre, les systèmes, la loi.

Jusqu'à quel point la vérité, une fois connue, confirmera-t-elle l'hypothèse de Myers d'un « moi subliminal », il est encore trop tôt pour l'entrevoir. M. Myers lui-même aurait été le dernier à accorder trop d'importance aux opinions qu'il a exposées, lesquelles jusqu'à ce jour ont été peu examinées par des hommes compétents, excepté par ses collaborateurs. En attendant, les remarques suivantes de deux de ces derniers — le professeur William James, un ancien président de la Société, et Sir Oliver Lodge, membre de la Société royale, son président actuel — peuvent présenter de l'intérêt. Après avoir raconté comment fut accueilli le conseil qu'il donnait à quelques-uns de ses amis d'accorder quelque attention à certains phénomènes qui sont en dehors de leurs études ordinaires, le professeur William James dit : « Je n'aurais pas perdu mon temps à raconter ces anecdotes, si elles ne peignaient l'état d'âme de notre temps, état d'âme qui — grâce à Myers plus qu'à aucun autre — sera certainement impossible après la génération présente. Le grand principe d'investigation de Myers était que, pour comprendre un certain ordre de faits, il fallait examiner aussi tous les autres faits qui semblaient appartenir à la même classe. Ainsi il prit une masse de phénomènes éparpillés, quelques-uns reconnus comme exacts, d'autres entièrement bannis de la

science, ou traités comme des curiosités isolées; il en fit des séries, remplit les intervalles par des hypothèses ou des analogies délicates et les réunit tous ensemble en un système par son audacieuse conception d'un moi subliminal, de sorte qu'aujourd'hui nul ne peut tirer sur une partie quelconque du réseau sans que tout le reste suive. Les termes dont les psychologues s'étaient jusqu'alors contentés pour désigner ces phénomènes, tels que « fraude », « résidu », « pourriture », ne seront pas plus possibles dorénavant que le mot « saleté », en tête d'un chapitre de chimie, ou le mot « vermine », en tête d'un chapitre de zoologie. Qu'ils soient ce qu'ils voudront, ces phénomènes ont le droit d'être définis et observés avec soin. La conception de Myers d'un « moi subliminal » très étendu révolutionne entièrement les vieilles conceptions classiques sur l'esprit. La région « supraliminale », comme il l'appelle, n'est, d'après sa théorie, qu'une bande étroite du spectre psychique. Ce n'est là qu'une phase spéciale, produite sous l'influence du milieu, et formant ce qu'il appelle un « cas privilégié » de personnalité. Le « subliminal », qui est en dehors, représente d'après lui bien plus complètement notre être intime et persistant. Je trouve ces mots « supraliminal », « snbliminal », malheureux, mais ils étaient probablement inévitables. Je crois aussi que pour persuader la génération prochaine de psychologues de l'étendue et de l'ubiquité du « subliminal », il faudra un plus grand nombre de faits qu'il n'en a fallu à Myers... Quelle est la constitution exacte du « subliminal »? Tel est le problème qui mérite de figurer dorénavant dans la science sous le nom de « problème de Myers ». Mais Myers ne s'est pas borné à le poser, il a aussi inventé des méthodes pour le résoudre. La suggestion post-hypnotique, la crystalloscopie, l'écriture et le langage automatiques, etc., sont maintenant, grâce à lui, autant d'instruments de recherche, autant de manières de mettre le « subliminal » « en perce ».

« Quand on descend dans les détails, on ne peut s'empêcher d'admirer la grande originalité avec laquelle Myers a su former un tissu avec tous ces phénomènes étrangement hétéroclites. La cérébration inconsciente, les rêves, l'hypnotisme

l'hystérie, les inspirations du génie, la planchette, la crystalloscopie, les voix hallucinatoires, les apparitions des mourants, la « trance » des médiums, la possession démoniaque, la lucidité, la transmission de pensée, même les fantômes et d'autres faits moins certains — tout cela forme un chaos à première vue décourageant. Rien d'étonnant à ce que les savants n'y veuillent voir aucun autre principe d'unité que la perverse propension de l'homme à la superstition. Néanmoins Myers en a fait un système, les a rattachés par une hypothèse très acceptable, vérifiée dans quelques cas, rendue admissible dans les autres par l'analogie. »

M. Oliver Lodge dit :

« C'était là ce que Myers faisait réellement durant le dernier quart du siècle. Il posait les fondements d'une philosophie cosmique, d'une conception de l'être aussi large et bien fondée qu'aucune de celles qui l'ont précédée... Tout philosophe doit connaître une masse de faits embrouillés; le philosophe est celui qui, en dessous d'eux tous, reconnaît un principe unique qui les rattache. Il y a cinquante ans, même les faits de l'hypnotisme n'étaient pas reconnus par la science orthodoxe. Ils n'étaient étudiés que çà et là, presque en cachette, par quelques amants de la vérité assez audacieux et assez intelligents pour oser voir avec leurs propres yeux. Mais ces chercheurs ne pouvaient publier leurs observations qu'avec peine et beaucoup d'entre elles ont été perdues par crainte du ridicule. Aujourd'hui tout cela a changé, non pas autant qu'il le faudrait; mais des faits jadis considérés comme occultes sont maintenant étudiés et publiés dans toute l'Europe. Je prétends que Myers a posé des fondations sur un terrain beaucoup plus solide qu'aucun autre avant lui. »

En outre de la part qu'il prit à la rédaction des *Fantômes des Vivants*, et des articles publiés dans les *Annales* de la Société, M. Myers a laissé un ouvrage incomplet intitulé : *La personnalité humaine et sa survie à la mort du corps*. Cette œuvre a été publiée par le D[r] Richard Hodgson et Miss Alice Johnson et contient les dernières vues de Myers sur le « moi subliminal ». Dans une annonce du livre il est dit :

« Ce travail a pour but de présenter sous une forme harmonieuse la masse des preuves, expérimentales et autres, qui semblent indiquer une faculté humaine opérant en-dessous du seuil de la conscience ordinaire pendant la vie sur la terre et continuant à opérer après la mort du corps. Parmi les sujets traités dans ce livre, se trouvent les personnalités alternatives, l'hystérie, le génie, le sommeil, les rêves, l'hypnotisme, les apparitions, la crystalloscopie, l'écriture automatique, la « trance », la possession, l'extase, la vie après la mort. »

Ce chapitre a été nécessairement plus intimement associé qu'aucun autre avec le nom de M. Myers.

Traduit par M. Sage.

EDWARD T. BENNETT,
Secrétaire-adjoint
de la Société pour les Recherches
Psychiques de 1882 à 1902.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Le Spiritisme devant la Science, par le Dr J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. Nouvelle édition revue, corrigée et précédée d'une préface par Pierre Janet, professeur de psychologie au Collège de France. Un volume in-8° écu de 424 pages. Editeurs Coulet et fils, 5, Grand'rue, à Montpellier. Prix 4 francs; franco poste, 4 fr. 75.

Une nouvelle édition de cet ouvrage du professeur Grasset vient de paraître. Ce succès prouve que le livre est excellent et qu'il a suscité un très vif intérêt. Il montre aussi que ce qui caractérise notre époque, ce n'est pas tant l'amour et la curiosité du merveilleux (qui sont de tous les temps) que le désir de savoir ce que la science positive admet, contrôle et explique et ce qu'elle laisse encore en dehors d'elle pour les chercheurs de l'avenir dans le domaine de l'occulte. C'est ce problème que le Dr Grasset a essayé de résoudre ou au moins de mettre au point dans ce livre, écrit, à propos d'une histoire de maison hantée, pour les élèves de la clinique et mis aujourd'hui à la disposition du grand public. Il prend le mot spiritisme dans son sens le plus large (spiritualisme, occultisme, sciences psychiques) et étudie par suite les tables tournantes, le cumberlandisme, la baguette divinatoire, les médiums, la télépathie, la clairvoyance. Appliquant et développant les idées si remarquables de Pierre Janet sur le double psychisme, il s'efforce de montrer ce qui est positivement acquis et scientifiquement explicable dans ce vaste domaine et ce qui reste au delà des limites actuelles de la science, dans des régions inconnues livrées à l'exploration

incessante des savants de demain. La première édition de ce livre a soulevé d'assez vives critiques auxquelles l'auteur essaie de répondre dans un Appendice de 46 pages. En tête est une intéressante Préface de Pierre Janet.

Le Sommeil naturel et l'Hypnotisme, leur nature, leurs phases, ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme, par M. Sage, un volume in-8° de 367 pages, prix : 3 fr. 50, éditeurs, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, et P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Ce livre est d'un très grand intérêt et nous regrettons que le temps et la place nous manquent pour en faire une analyse et un compte rendu aussi complets qu'il le mérite; peut-être pourrons-nous en reparler dans un des prochains numéros. L'idée première de ce livre est venue à M. Sage en lisant les deux chapitres de l'ouvrage de F. W. H. Myers, *Human Personality* qui traitent le premier du sommeil naturel, le second de l'hynotisme. Il a emprunté à ce prodigieux travail un grand nombre de faits qu'il rapporte dans son livre; il ne pouvait puiser à meilleure source, chacun de ces faits ayant été passé au crible avec la conscience et la minutie qui caractérisaient le très regretté F. W. H. Myers.

« Quant aux idées, dit l'auteur, quelles sont celles qui sont à moi et celles qui sont à Myers et aux autres bons ouvriers de la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques? Dieu le sait. J'ai vécu de leurs pensées depuis trois ou quatre ans et tout ce qu'il y a de bon en moi, s'il y a quelque chose, doit être à eux. » M. Sage est trop modeste: c'est un travailleur et un érudit, et nous savons qu'il ne manque pas d'idées et qu'il en a de bonnes.

Son livre débute par des considérations préliminaires qui ne sont pas tendres pour la Science actuelle : nous les trouvons même beaucoup trop sévères : l'auteur s'est laissé, pensons-nous, emporter un peu trop par son zèle pour les recherches psychiques. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à dire contre bon nombre de savants vraiment trop prétentieux et trop récalcitrants aux choses et aux idées nouvelles — ou tout au moins nouvelles pour eux — mais M. Sage

généralise trop, et notamment au sujet des critiques qu'il adresse au professeur Grasset, nous pensons tout différemment que lui et nous trouvons que le polygone qui lui déplait est un schéma simple et très clair qui permet de s'expliquer le mécanisme, non pas de tous, mais du plus grand nombre des phénomènes de la conscience et de la subconscience. Nous pensons qu'il est nécessaire que l'on écrive des livres comme *Le Spiritisme devant la Science*, car ces livres sont un examen scientifique et critique du spiritisme et ne peuvent que contribuer à instruire et éclairer ceux qui l'envisagent au point de vue scientifique et non pas uniquement comme une nouvelle religion où ils trouvent les consolations et les idées qui leur sont chères.

Dans son livre, M. Sage fait le procès de l'école de la Salpêtrière. Il parle du sommeil naturel, de l'hypnose, de la suggestion, de la diesthésie, de la télédiesthésie, des facultés intellectuelles, de la transmission de pensée et de la télépathie, de la paresthésie, des communications avec les morts, de la prévision de l'avenir, de l'éducation de la volonté et de l'autohypnotisme.

Dans l'Invisible, par Léon Denis. Un volume in-18 de 460 pages. Editeur P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris, prix 2 fr. 50.

L'auteur — et brillant conférencier qu'est M. Léon Denis — traite, dans cet intéressant ouvrage, du spiritisme expérimental et de tous les faits qui se rapportent au spiritisme et à la médiumnité : phénomènes spontanés, typtologie et psychographie, fantômes des vivants et esprits des morts, matérialisations, méthodes d'expérimentation, etc., etc.

M. Léon Denis est un apôtre plein de feu et d'enthousiasme. Il y a, dans ses livres comme dans ses discours, des envolées pleines de poésie bien faites pour séduire et captiver cette nombreuse foule d'esprits inquiets troublés et effrayés par les doctrines positivistes.

Les phénomènes de suggestion et d'auto-suggestion, précédés d'un *Essai sur la psychologie physiologique*, par le

docteur L. Lefèvre, médecin militaire. Beau volume in-8° de VIII-294 pages. Prix : 6 francs. Henri Lamertin, éditeur, 20, rue du Marché-au-Bois, Bruxelles.

Le terme « suggestion » commence à faire partie du langage courant, mais combien y a-t-il de personnes qui lui accordent toute l'étendue de signification qui lui revient? Combien y en a-t-il qui en connaissent le sens exact?

La suggestion est un phénomène général et universel, près duquel des générations entières ont passé sans en soupçonner l'existence. Sans le savoir et à plus forte raison sans en comprendre le mécanisme, chacun n'a cependant, depuis l'origine du monde, cessé de l'utiliser pour obtenir des autres ce qu'il désirait.

Dans ces dernières années seulement, on découvrit la suggestion, en constatant ses effets utiles dans le traitement de certaines maladies, mais on se trouvait en présence de bons résultats évidents auxquels on ne trouvait pas d'explication rationnelle.

L'auteur ne se borne pas seulement à faire comprendre la cause de ces bons résultats et à expliquer, de facon extrêmement plausible, la suggestion et par conséquent l'hypnotisme par les seules forces de la nature, mais ces phénomènes étant sous la dépendance d'un mécanisme qui fonctionne toujours quels que soient les éléments sur lesquels il opère, il envisage, dans des chapitres entièrement nouveaux, la suggestion dans ses rapports avec la pathologie, la psychologie, le témoignage en justice, l'éducation, etc., etc.

Sa partie médicale est non seulement neuve pour les médecins, mais elle est intéressante et compréhensible même pour les non initiés. Sa partie psychologique est entièrement originale et d'une lecture facile et intéressante pour tous.

La Magie dans l'Inde antique, par Victor Henry, professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Paris. Un volume in-18 : 3 fr. 50. Dujaric et Cie, éditeurs, 50, rue des Saints-Pères, Paris.

Ce livre s'adresse tout à la fois aux étudiants en indianisme et aux philosophes, aux historiens, aux lettrés curieux

de renseignements sur l'une des plus anciennes magies du monde et l'une des mieux connues. Il a été composé de manière à orienter les uns sans rebuter les autres : à cet effet, les références et les rares controverses ont été rejetées en note, et la rédaction du texte, exclusivement littéraire, comporte la traduction d'un grand nombre de fragments du Véda des magiciens (Atharva-Véda), dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de poésie. Quant à l'esprit général du livre, il ressortira suffisamment de ces quelques lignes de l'Introduction.

« La portée de l'étude d'un tel corps de doctrine passe de beaucoup les limites de l'intérêt spécial qui s'attache à la population où il a pris naissance, alors même qu'un lien immédiat d'affinité la rattache à celle de l'Europe actuelle; car ce n'est point ici l'indogermanisme seul qui est en cause, mais, dans une certaine mesure, le patrimoine commun de l'humanité. D'autre part, plus les documents seront anciens, plus ils nous rapprocheront des premières épargnes intellectuelles qui constituèrent ce patrimoine, prémices des deux inépuisables trésors qui défraient aujourd'hui sa vie et, malgré leur antagonisme apparent, la défraieront à jamais : Religion et Science.

«... A tous ces points de vue, il est permis de penser qu'une exposition quelque peu détaillée des rites et des charmes de la magie hindoue n'intéressera pas les seuls indianistes, et pourra offrir au philosophe, à l'historien des religions et des civilisations, l'attrait d'un domaine entier de l'occultisme, qui s'ouvre tout grand à l'exploration des uns, à la méditation des autres. »

TABLE DES MATIÈRES

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Pages.

Un cas de stigmatisation 1
Les satellites d'Uranus et les esprits 16
Le Spiritisme devant la Science. A propos de l'histoire d'une maison hantée. 24

BIBLIOGRAPHIE 62

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Étude sur un cas de prémonition 65
Expériences faites à Palerme avec Eusapia Paladino 72
Le Spiritisme devant la Science. A propos d'une maison hantée (*Suite*). 83
In memoriam : Alfred Erny 121

BIBLIOGRAPHIE. 123

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Expériences de vision dans le cristal 129
Electricité et matière 131
Le Spiritisme devant la Science 145
La Société pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre 180

BIBLIOGRAPHIE 189

DOCUMENTS ORIGINAUX :

L'attraction à distance sans parole ni contact. 193
La Société pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre (*Suite*) 200

Pages.
De la conscience subliminale (*Suite*) 209
Magie et occultisme en Extrême-Orient 245

BIBLIOGRAPHIE 254

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Expériences d'extériorisation de la sensibilité 257
Le Spiritisme devant la Science (*Suite*) 268
La Société pour les recherches psychiques 301

BIBLIOGRAPHIE 311

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Rêve prémonitoire 321
Le Spiritisme devant la Science (*Suite et fin*) 324
Les phénomènes psychiques 345
La Société pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre 361

BIBLIOGRAPHIE 370

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

Pages.

Attraction à distance sans parole ni contact. 193

B

Bibliographie 62, 123, 189, 254, 311, 370

C

Cas (Un) de stigmatisation. . 1
Centres psychiques (Schéma général des centres psychiques supérieurs et des centres psychiques inférieurs). 86
Classification physiologique des actes nerveux et de leurs centres. 86
Conscience (De la) subliminale 209
Cristal (Expériences de vision dans le). 129

D

Documents originaux. . 1, 65, 129, 193, 257, 321

E

Pages.

Électricité et matière. 131
Erratum. 64
Esprits (Les) et les satellites d Uranus. 16
Étude sur un cas de prémonition. 65
Expériences de vision dans le cristal. 129
Expériences d'extériorisation de la sensibilité faites à la Société d'études psychiques 257
Expériences faites à Palerme avec Eusapia Paladino en juillet et août 1902. 72

H

Histoire d'une maison hantée. 24

I

In memoriam Alfred Erny. . 121

M

Magie et occultisme en Extrême-Orient. 245
Maison hantée (A propos d'une) 24
Matière (Électricité et). . . . 131

O

Pages.

Occultisme (Magie et) en Extrême-Orient. 245

P

Phénomènes psychiques (Les) 345
Polygone schematique des centres psychiques supérieurs et inférieurs. 86
Prémonition (Étude sur un cas de) 65

R

Rêve prémonitoire. 321

S

Satellites (Les) d'Uranus et les esprits. 16
Sensibilité (Expériences d'extériorisation de la). 257
Société (La) pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre. . .180, 200, 301, 361
Spiritisme (Le) devant la science. . . 24, 83, 145, 268, 324
Stigmatisation (Un cas de). . 1
Subliminale (De la conscience) 209

T

Tableau des états de désagrégation suspolygonale permettant l'étude de l'activité propre du polygone. . . . 148

U

Uranus (Les satellites d') et les esprits. 16

V

Vision dans le cristal (Expériences de). 129

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

Pages.

ARDENNE (Dr d'). — L'attraction à distance sans parole ni contact. 193

B

BARBILLION (Dr). — Rêve prémonitoire 321

BENNETT (Edward T.). — La Société pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre 180, 200, 301

C

CARMELO SAMONA (Dr). — Expériences faites à Palerme avec Eusapia Paladino. . . 72

COURTIER (Victoire). — Cas de stigmatisation 3

E

ERNY (Alfred). — In memoriam. 121

F

Pages

FAUVEAU DE COURMELLES (Dr). — In memoriam : Alfred Erny. 121

FLAMMARION (Camille). — Les satellites d'Uranus et les esprits. 16

G

GRASSET (Professeur J.). — Le Spiritisme devant la Science. A propos de l'histoire d'une maison hantée, 24, 83, 145, 268, 324

J

JOIRE (Dr Paul). — Expériences de vision dans le cristal. . . 129

Expériences d'extériorisation de la sensibilité 257

L

LODGE (Professeur Oliver). — Électricité et matière. . . . 131

M

Pages.

MANGIN (Marcel). — De la conscience subliminale (Compte rendu d'après les Proceedings S. F. P. R.) 209
Les phénomènes psychiques .
MAXWELL (J.). — Les phénomènes psychiques. 345
MYERS (F. W. H.). — De la conscience subliminale. . . 209

P

PALADINO (Eusapia). — Expériences faites à Palerme en juillet et août 1902. 72

R

Pages.

REGNAULT (Dr Jules). — Magie et occultisme en Extrême-Orient 245
RICHET (Professeur Charles). — Étude sur un cas de prémonition 65
ROCHAS (Colonel Albert de). — Un cas de stigmatisation. . 1

S

SAGE (M.). — La Société pour les recherches psychiques. Son origine et ses progrès. Esquisse de son œuvre. 180, 200, 301, 361

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saint-Pères.— 43929

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 42930





